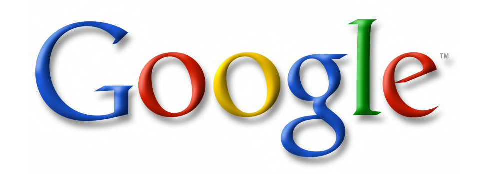
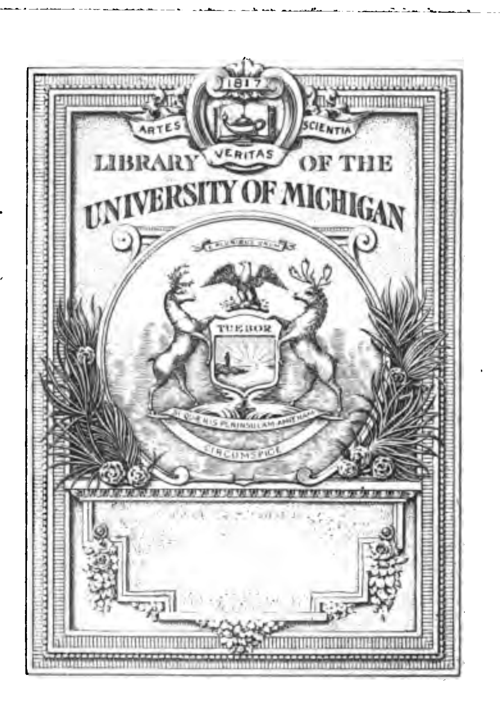
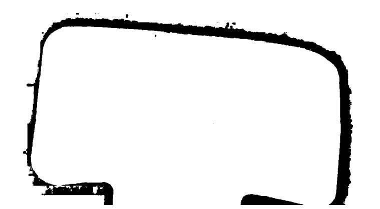



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

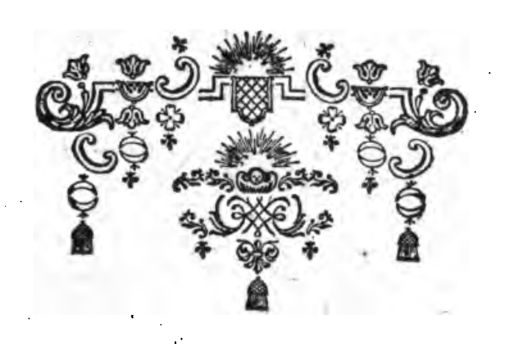


ELOGES
ET
DISCOURS
PHILOSOPHIQUES

Qui ont concouru pour les Prix de l'Académie Françoise & de plusieurs autres Académies.

Par l'Auteur de l'Ouvrage intitulé L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

In Virtute Decus... CIC. Ep. XII. Lib. 10.



A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.
MDCCLXXVI.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

NOus avons cru que le Recueil de ces Discours feroit quelque plaisir au Public, voilà pourquoi nous les avons rassemblés. Ils nous paroissent sortir tous de la même main. Ils ont été envoyés, il y a neuf à dix ans, à différentes Académies, & l'on peut les regarder comme les premiers essais de la plume de l'Auteur. Nous ignorons s'il avoit conçu le dessein de voir sa tête ornée de ce rare & glorieux Laurier Académique, qui donne incontestablement la plus étonnante célébrité dont on puisse jouir dans ce bas monde, & qui immortalise à coup sûr son homme. Comme l'auteur ne nous paroît pas trop d'accord dans ses principes avec MM. les Docteurs de Sorbonne, ces séveres Théologiens lui auront impitoyablement refusé leur signature, & sans elle, comme on sçait, point d'Auréole Académique, point de Prix, point de Gloire, point de Médaille enfin. Mais aussi pourquoi ne pas penser d'une maniere orthodoxe? L'on risque de vivre & de mourir obscurement; & pour n'avoir pas voulu humilier ses idées sous le ciseau théologique, on est frustré du sublime & précieux avantage de se composer un Médailler.

Est-ce un bon, est-ce un mauvais genre que celui des *Eloges Académiques*? Grande ques-

tion, & sur laquelle les Périodistes ont déja barbouillé beaucoup de papier. C'est un très bon genre, lorsqu'il est traité par un *Fontenelle*, qui a fait que les Sciences ont cessé d'être inaccessibles au commun des hommes, qui a donné à la Physique des lecteurs & des partisans, qui a répandu le goût & l'esprit sur des matieres enveloppées jusqu'alors de ténebres épaisses, & qui, plein de finesse & de graces, a sçu répandre encore plus de lumieres & de clarté. C'est un très bon genre, quand il est traité par un *d'Alembert*, peintre fin, Philosophe riant, exact à saisir la ressemblance, & qui du portrait d'un seul homme fait le tableau de plusieurs; jugeant à traits rapides & pressés les événemens & les jugeant bien; toujours maître de sa matiere, comme de sa plume, & faisant deviner tout ce qu'il ne dit pas; plus éloquent enfin dans ses réticences, que d'autres dans leur fougue impétueuse. C'est un très bon genre, quand il est traité par un *Thomas*: dans ses mâles & nobles écrits le goût de l'ordre & de la vertu s'imprime à chaque ligne, & l'enthousiasme saisit le jeune homme né pour l'Art qu'il décrit, & le rend idolâtre de la Gloire.

Ce sont les Oraisons Funebres qui ont donné l'idée des Eloges Académiques. Ainsi un genre faux, où l'insolence du mensonge se montre avec une audace sans bornes, a fait naître un genre utile, noble & véridique. Le premier ne s'appliquoit qu'à ceux dont la destinée est de ne jamais entendre la vérité, *& dont les os en poudre*, comme le dit un Poëte, *ont encore des flatteurs*. Il révolte tout ami du vrai, il indigne

contre l'orateur vénal: l'autre, au contraire, loue les hommes avoués par la Nation, & ne se bornant pas aux individus, il embrasse l'art où ils ont excellé, le détaille & rend la science encore plus respectable que l'homme.

C'est une institution bien absurde que celle des oraisons funebres. Tandis que la cendre du défunt est encore tiede, la famille du mort commande l'Eloge & vient l'écouter en pompeux cortege. Les *Bossuet*, les *Fléchier*, les *Mascaron*, &c. ont célébré, pour la plupart, des héros imaginaires, quelquefois même des hommes de sang ou les plus grands ennemis de la Nation. N'étant point de ces auteurs décidés dans les grands principes de la morale, qui s'enflamment d'amour pour l'humanité, qui préconisent les dignes & vraies vertus de l'homme, les sacrifices héroïques, qui flétrissent les vices altiers des grands, qui attachent l'opprobre du mépris à la tyrannie odieuse, à l'avidité des rois, à tout ce qui attente au bonheur de l'homme, méritoient-ils d'avoir la véritable éloquence? étoient-ils pénétrés de ce qu'il étoit vraiment convenable de dire aux hommes assemblés? Quelles fausses idées que celles qui tourmentent l'esprit de l'homme, qui le font gémir de ce qu'il croit, qui l'environnent de terreur, pensant le soumettre quand ils l'ont accablé! Aussi leur éloquence n'est-elle regardée aujourd'hui par les Philosophes faits pour la juger, que comme une éloquence de mots. Ces oraisons funebres si vantées dans les colleges, sont remplies de grandes paroles, de ce qu'Horace appelloit *sesquipedalia verba*. Point de fond, point de pensées, point de corps, quelques grandes

images, & puis des vuides effrayans, où l'orateur n'est plus qu'un rhéteur.

D'ailleurs, ces grandes révolutions qui changent la face des Empires, paroissent à ces prédicateurs (improprement appellés orateurs) trop importantes pour n'être pas dirigées immédiatement par la main de la Divinité. Mais devant sa suprême grandeur, devant son immensité, qu'est-ce que la hauteur plus ou moins grande de quelques trônes? que sont tous les potentats ensemble & leurs projets? Il paroît que Dieu laisse agir les causes secondes, émanées de ces causes premières qu'il a une fois établies. Les premieres sont invariables, les secondes obéissent à la fluctuation des événemens. Ce qui le prouve, c'est que la base d'un Empire repose tantôt sur le caractére d'un homme, tantôt sur la bravoure ou le préjugé d'un peuple, & qu'il y a des événemens prévus d'après les talens ou la mal-adresse des chefs. La chûte d'un Etat est aussi visiblement annoncée, que lorsqu'on voit une main imprudente qui va briser le rouage d'une machine. On apperçoit la ruine d'un Royaume, comme celle du vaisseau qu'un pilote insensé précipite sur des écueils: Dieu a laissé à l'équipage la faculté de changer de pilote, & de commencer une meilleure manœuvre, & l'équipage, au lieu d'être englouti, se sauve alors du naufrage. Voilà ce que les *Bossuet*, les *Fléchier*, les *Mascaron*, &c. n'ont jamais entrevu en parlant incessamment de Royaumes, de Gouvernemens & d'Empires, en décrivant des batailles, en préconisant des héros meurtriers, sans daigner adresser un seul soupir à l'Humanité souffrante.

Il nous prend des nausées à la seule couleur du papier qui couvre ordinairement ces oraisons

funebres, & notre main n'ouvre qu'avec un frisson violent ces monumens de la bassesse sacerdotale, où les plus vils écrivains affichent le trafic qu'ils en font, parce qu'ils sçavent très-bien qu'on ne paye point la vérité. Ce qui est de plus inconcevable, c'est que l'adulateur promet quelquefois de dire la vérité; mais ce nom est terrible à prononcer & lie l'orateur à de sérieux engagemens. La promesse est un parjure; la vérité demeure au bas de l'escalier de la chaire de vérité, & le menteur intrépide y monte tout seul à front découvert : sa bouche...... Nous nous arrêtons. Aucun n'a encore profité du moment pour annoncer des vérités salutaires & neuves, & quel moment plus propre que celui où l'on parle en présence de Dieu sur la cendre d'un homme qui est déja jugé! Est-ce-là le tems de faire des phrases compassées & d'étaler des figures de rhétorique aussi vuides, aussi creuses que les statues qui entourent le sarcophage, & qui sont les vains & inutiles emblêmes de la douleur publique.

Cependant la plupart des oraisons funebres pouvoient commencer par ces mots : *il n'y a point de plus beau jour que le premier qui luit après la mort d'un mauvais prince*; & continuant sur le même ton, finir par ceux ci : *les aromates embaument les corps, mais c'est la gloire qui embaume la mémoire de l'homme de bien.*

Quelquefois aussi l'orateur, comme honteux de son rôle & s'effrayant du hideux de ses propres paroles, s'avise d'offrir un demi-tribut à la vérité; mais ainsi que l'erreur est plus dangereuse que l'ignorance, de même ce demi-tribut fait plus de peine que le mensonge grossier : ce-

lui-ci souleve & on le rejette: l'autre s'insinue à l'aide de l'éloquence & prend racine dans des esprits foibles, ignorans, ou irrésolus. Un jour trompeur égare plus que les ténebres. Ces palliatifs en imposent à ces esclaves qui tremblent encore devant des ombres, & qui vont portant le reste de leurs hommages imbéciles à la mort & à la corruption. Celui qui par crainte ou par politique a choisi tout-à-coup un style violemment adulateur, donne sans le sçavoir à ses expressions hyperboliques une ironie maligne & piquante. Mais que bien plus coupable est celui qui a vu toute la noirceur de l'idole & qui tente de plâtrer sa difformité! ce n'est plus un homme trompé, aveuglé le premier par les préjugés nationaux; il insulte de sang-froid au cri public, il agrandit le mensonge avec tout l'art oratoire; c'est un charlatan insigne, qui avec des mots fait des tours de force, & qui éblouit vos regards pour enlever la vérité de dessous vos yeux.

Heureusement que cette misérable éloquence de la chaire, si froide, si vaine & si stérile, est appréciée aujourd'hui ce qu'elle vaut, & que les phrases colorées de l'orateur suivent fidelement la peinture & les décorations des mausolées. Le sculpteur a dressé jusqu'au ciel l'image des vertus qui précisément manquerent au défunt. L'édifice tombe, & l'éloquence, tout aussi fragile, disparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

Les Eloges Académiques indiqués, avoués & lus de la Nation, sont incomparablement d'une utilité plus étendue, plus réelle & n'offrent point de ces traits imposteurs. Ils renferment

la véritable éloquence, l'éloquence des choses. Ils ne veulent point tromper; ils cherchent à porter la lumiere sur différens objets qui intéressent l'ordre politique & social; ils creusent & approfondissent tour-à-tour chaque art; ils répetent avec soin le jugement de la postérité & fixent la valeur réelle de l'homme. Néanmoins ils seroient meilleurs encore, si l'auteur s'enivroit moins du mérite de celui dont il fait l'éloge, & si, osant blâmer ce que son génie ou sa conduite ont pu avoir de défectueux, il consentoit à montrer quelquefois le revers de la médaille.

Par exemple, dans l'Eloge du Chancelier de l'Hôpital, proposé par l'Académie Françoise pour l'année 1777, l'Orateur devra scrupuleusement examiner si ce Chancelier, qui par sa place étoit le gardien & le défenseur des anciennes Loix, a été vraiement le protecteur des Peuples & les a maintenus contre l'irruption des impôts toujours prêts à ravager les propriétés; si, né pour marcher également entre le Trône & la Nation, il n'a pas été plutôt l'homme de la Cour que l'homme du Peuple; si, dans sa Légiflation enfin, (d'ailleurs digne d'éloges) il a sçu embrasser l'avenir & respecter les priviléges nationaux. Ainsi, ce qu'il a fait, ou ce qu'il n'a pas fait, pourra servir également d'instruction, & démontrer ce qu'a été jusqu'ici en France un Chancelier de France, dans la personne du plus honorable d'entre eux, car les fautes des grands hommes éclairent après leur mort presque autant que leurs vertus.

Ce genre d'Eloges Académiques qui a déja produit des ouvrages remplis d'idées saines, pro-

fondées & judicieuses, peut donc encore se perfectionner & approcher de la vérité, autant que les *Bossuet*, les *Flechier*, les *Mascaron* & leurs imitateurs s'en sont éloignés, car les Ecrivains de notre siecle sont les premiers qui aient osé créer la vraie morale.

La Morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'esprits, est peut-être la science la plus susceptible des ornemens de l'Eloquence. Elle se prête à toutes les formes agréables, & comme elle embrasse les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails qui, dans les autres sciences, sont froids & inanimés.

L'attraction newtonienne est admirable sans doute, mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus sociables, qui perfectionne en nous le sentiment de la bienfaisance, est bien préférable à peindre & à démontrer: elle existe cette attraction intime, elle est le lien des hommes & le chef-d'œuvre du Tout-puissant.

Notre Eloquence fondée sur ces principes est donc bien supérieure à celle du siecle dernier. Des Poëtes rampans, des Orateurs mercénaires, ont fait fumer un encens dédaigné des Idoles mêmes auxquelles il étoit offert: jamais la prostitution du bel esprit n'a été poussée si loin qu'aux pieds de Louis XIV. Les hommes sont de grands enfans. Quelques statues, quelques tableaux, quelques morceaux de poësie, font donner à un siecle qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de siecle des beaux arts, de siecle de gloire; & cette gloire a été

achetée des larmes & du sang de plusieurs millions d'hommes.

La révocation de l'Edit de Nantes en 1685, a passé sans réclamation quelconque de la part des Parlemens, du Clergé, des gens de Lettres; aucun n'a fait faire réflexion sur cette *Ecole politique*, comme le dit si bien le Cardinal Alberoni. Nous disons donc hardiment que ce siecle, malgré sa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui. La Littérature surveille le Gouvernement, & lui sauveroit de pareilles bévues. Qu'importe que l'on ait eu alors des Arts Poëtiques de Boileau, grossier flatteur, qui remercioit le Roi d'avoir terrassé l'Héresie; & des tragédies de Racine, souple & fin courtisan, qui s'occupoit de la Grace Versatile: ce sont-là des niaiseries en comparaison de l'importance des matieres politiques, sur lesquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

Un grand bien que la Philosophie moderne a fait aux hommes, c'est de les convaincre après tant de siecles d'erreurs & de persécutions, que la Religion se persuade & ne se commande pas, & que le premier doute sur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embrasser. L'expérience prouve que cette sage Tolérance est avantageuse à tous les pays qui l'ont adoptée, que la paix y regne & que les esprits y sont plus disposés aux vertus qui caractérisent le vrai Chrétien.

Qu'est-ce donc que l'Eloquence? La vérité produite avec le vrai mouvement de l'ame. Elle est douée alors d'un idiome qui raisonne, non

à l'oreille, mais à l'ame du lecteur. Le premier besoin des Rois est d'avoir de vrais & libres avertissemens. Comme leur vie est publique, ils ont à plaire à l'opinion publique. Comme on leur déguise la vérité, ils doivent la retrouver dans les écrits qui les intéressent le plus, c'est-à-dire, dans ceux qui traitent de l'administration publique.

On a droit d'attendre de ceux qui nous régissent & nous commandent un entendement supérieur, car ils sont au-dessous de nous, s'ils ne sont au dessus.

L'Empereur du Japon pense qu'il est de sa gloire de ne point retirer un Edit injuste, il met l'entêtement à la place de la vraie grandeur, & il se sert de cette noble & heureuse comparaison, que les poëtes du pays, suivant la cour, doivent trouver admirable : *Mes ordres sont mes excrémens, qui ne rentrent plus dans mon corps, lorsqu'ils en sont sortis.*

Toute la Littérature du siecle dernier a été infectée non-seulement de l'adulation la plus contagieuse, mais encore des idées les plus fausses & les plus ridicules; & nous n'appercevons dans ces prétendus modeles d'Eloquence qu'un assemblage de mots oiseux, qu'un jargon insoutenable, pour peu qu'on soit accoutumé aux ouvrages modernes & substanciels, où la raison élevée parle, touche & convainc. C'est encore là une de ces vérités combattues: mais tout en la combattant elle rendra certains bons esprits attentifs; ils examineront les reproches justement faits à cette dangereuse & futile éloquence, & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outra-

ges, sortira de dessous le nuage & sera généralement admise. Il ne faut donc point s'étonner des contradictions; elles sont nécessaires, elles servent plus qu'elles ne nuisent, elles portent la lumiere dans les yeux qui refusoient de voir; & ce n'est toujours qu'après la plus belle défense que la prévention & la sottise abandonnent les préjugés littéraires. Celui qui le premier a eu le courage de les combattre, essuie le torrent d'injures que le pédantisme tient en réserve; mais le pédantisme finit par se noyer dans son torrent d'invectives, & le vainqueur repose inébranlable, sur la base de la Philosophie & de l'Humanité.

Ce mot, que la barbarie voudroit encore proscrire; ce mot, commenté dans les Ecrits de plusieurs Sages, est celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendrissantes, & il a mérité conséquemment de devenir le plus beau qui soit dans la Langue; ce mot a effrayé les tyrans, & a émoussé en partie le glaive de la guerre; ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs respectifs; ce mot a fait appercevoir le laboureur dans son sillon, a rendu ses travaux respectables, a enfanté des lumieres nouvelles sur la culture, la population, l'industrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot sera développé, plus grande sera la gloire de l'homme, & c'est aux Ecrivains qui hâtent les progrès de la raison universelle auxquels on sera redevable du bien qui se fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer constamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

Ainſi les idées ſaines qui effarouchent le plus notre ſiecle, ſeront adoptées ſans peine du ſiecle ſuivant. Heureuſement pour la vérité que les générations ſe ſuccedent. Quand elle aura dépoſé ſon germe, il fructifiera dans l'ame des jeunes gens qui ayant appris à eſtimer leur raiſon, oſeront la préférer aux clameurs des antiques préjugés. Ils s'appuyeront hardiment ſur elle, & les rêveries que l'obſtination ſoutenoit s'en iront en fumée. Ils montreront pour les grands & nouveaux principes une ardeur égale à leur importance. Tout s'épurera, & du moins le Code des Nations ſera expoſé & reconnu, en attendant qu'elles ſaiſiſſent les circonſtances heureuſes qui doivent le mettre en pratique.

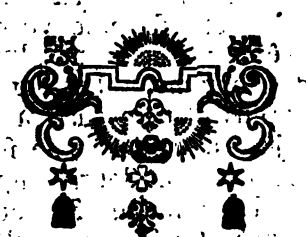
Notre ſiecle peut donc être conſidéré moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas eu le tems de fixer d'une maniere invariable des principes ſolidement établis. Auſſi (faut-il l'avouer) regne-t-il encore dans nos opinions quelque choſe d'arbitraire & de flottant, qui s'oppoſe à la perfection de la Morale & de la Politique. Préſentement que les principales erreurs ſont expulſées, il ſeroit utile de conſtruire ſur la baſe de l'évidence & de rectifier ce qu'un zéle trop hâtif a pu avancer de haſardeux. Il faut ſoumettre à l'examen juſqu'aux inſtrumens employés à renverſer l'édifice du menſonge : entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque dit quelque part, il faudroit être fol pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt : on le ſeroit de même, ajou-

te-t-il, si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. Nous avouons que nous sommes fols de cette maniere. Nous voudrions que l'instant de notre naissance eût été marqué dans cinq à six cens ans, parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naître & qui a déja produit un très grand bien, achevera d'éclairer l'univers & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'est envain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la Philosophie. Le fanal est allumé & domine l'Europe : le vent du despotisme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiser & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une *voix*, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre que celui d'être justes. S'ils ne le font pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? Il écrase, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laisse la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité criera : *tel homme est un oppresseur & l'ennemi des hommes* ! Alors les syllabes qui composent son nom seront une injure ; dès qu'il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux. L'homme a connu ses droits ; il a sçu distinguer ses bienfaiteurs de ses tyrans. Le regne du mensonge est passé. L'homme sçait honorer aujourd'hui le Laboureur, le Commerçant, le Naturaliste, le Chantre de la vertu, tout ce

qui forme enfin & ce qui embellit la société. Il déteste l'oisif adulateur, habitant des cours; il méprise la trop grande foule de ces hommes inutiles qui disent servir les autels; il marque du doigt les Narcisse, les tyrans de la pensée & ceux qui prennent le masque de la religion pour la deshonorer; & ce qui augmente la force légitime de cette Philosophie qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'est que les connoissances des Écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la Société.



DISCOURS

LE BONHEUR DES GENS DE LETTRES.

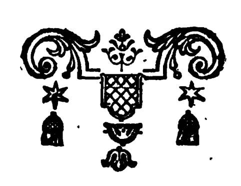
Rex eſt, qui metuit nihil.
Rex eſt, qui cupiet nihil.
Hoc regnum ſibi quiſque dat.

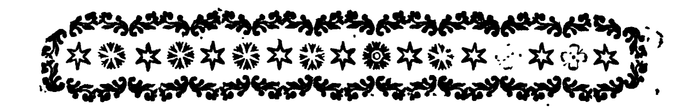
SENEC. Thyeſt. Act. II.

AVERTISSEMENT.

ON a les *Traités de Pierius Valerianus & de Cornelius Tollius*: de infelicitate Litteratorum. *Je ne sais si ces deux Ecrivains s'étoient rendus malheureux dans leur profession, mais leurs ouvrages ne sont rien moins que concluans. Parmi plus de quinze cents faits, à peine s'en trouve-t-il trois ou quatre qui offrent quelque chose digne de remarque. Il n'est point de revers particuliers attachés aux Gens de Lettres, & s'ils sont poursuivis par la haine, l'envie, ou la tyrannie, c'est un malheur commun à toute espece de talent. Tous les hommes sont exposés aux mêmes infortunes, & pourquoi les Sçavans croiroient-ils devoir être exempts des calamités qui affligent leurs semblables? Je vois beaucoup d'avantages liés à la profession des Lettres; je les sens encore mieux. N'est-ce rien que de suivre son goût, & de se livrer tout entier au charme qui nous flatte? J'ai donc peint ce que j'éprouvois, & je crois que plusieurs Ecrivains sentent comme moi. Mon but a été aussi de rendre hommage aux*

Gens de Lettres, & d'éclairer certains hommes sur leur injustice envers des hommes qui se sacrifient pour leur être utiles. La mode est venue de calomnier les Ecrivains les plus estimables, & l'on se dispense ainsi de l'admiration & de la reconnoissance, deux fardeaux bien pesans pour le cœur ingrat de l'homme; & l'on se croit en droit avec ce faux mépris de rejetter toute leçon. Je ne parle point pour ces ames insensibles & farouches, ou pour celles qui n'ont qu'un chagrin superbe; je parle pour celles qui savent apprécier les vertus & les talens. On ne confondra peut-être pas parmi les Gens de Lettres qui méritent ce nom, ceux qui l'usurpent; on distinguera facilement ceux qui honorent leur siecle, d'avec ceux qui se deshonorent eux-mêmes.





LE BONHEUR DES GENS DE LETTRES.

C'est un ſpectacle vraiment intéreſſant que de ſuivre le détail curieux de la variété des esprits, de la prodigieuſe différence des talens, des états & des combinaiſons infinies qui naiſſent de ces rapports mutuels. Ici le ſouffle du génie donne à l'homme une exiſtence presque nouvelle (*a*); là ſes facultés ſont engourdies dans la nuit de l'ignorance & de la ſuperſtition. Tour à tour le Philoſophe admire & ſourit de pitié; il conſidere cet amas de ca-

(*a*) Il fut un tems où un homme qui ſavoit lire paſſoit pour un être ſingulier, où les grands ſeigneurs regardoient cette connoiſſance comme abſolument roturiere, où le monarque, quand il vouloit ſigner, trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre & l'appliquoit ſur le papier; c'étoit-là ſon ſeing. On mépriſoit les plaiſirs de l'ame, on ne les ſoupçonnoit même pas. L'ignorance, qui eſt un grand mal, parce qu'elle enfante la ſuperſtition, les mauvaiſes loix, les ſots préjugés & l'aſſerviſſement, paroiſſoit l'état naturel de l'homme.

racteres opposés, la folie & la sagesse qui s'unissent dans une même nation, qui subsistent sans se faire un obstacle insurmontable; il voit toutes les largesses de la nature accumulées sur une seule tête, tandis qu'une foule immense ne rassemble pas un seul de ses dons précieux. L'aigle superbe des Sciences, la colombe gémissante de la Poësie, le compas d'Euclide, le télescope de l'Astronomie, la boussole du Navigateur, le Métaphysicien méditatif, les Rois qui favorisent les Artistes & reçoivent d'eux en échange une gloire immortelle, & le troupeau qui suit leurs leçons ou leurs ordres; tout, dans ce systême inégal, lui paroît lié d'une chaîne forte & indestructible, qui réunit les emplois divers sans confusion & sans désordre.

L'œil du Philosophe fatigué de tomber trop fréquemment sur des hommes tellement opprimés qu'ils ne sentent plus leurs chaînes, ou sur d'autres, insensibles à ce qui fait les délices des ames tendres & sublimes, s'arrête avec complaisance sur le petit nombre de Sages répandus sur la terre, qui vivent libres par la pensée, dont la sensibilité éclate en traits de flamme, qui parlent hautement pour l'intérêt des hommes, & qui, malgré les discordes des Etats, entretiennent une correspondance utile au monde (a);

(a) Le travail de plusieurs siecles & la suite des âges donneront à la lumiere ce qui est encore caché dans les tenebres. Aucune découverte utile ne périra plus. L'imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité; &

A sa vue élevée les rois, les loix bizarres & les barrieres de toute espece vont tomber & disparoître; il n'y appercevra plus que les oracles de l'univers qui donnent asyle à la vérité & à la vertu fugitive: leurs travaux seront à ses yeux, les travaux les plus honorables; leur gloire, la gloire la plus pure. Elle leur appartiendra toute entiere: ils l'auront créée; elle vivra dans les siecles les plus reculés.

Telle est la gloire des Gens de Lettres. S'ils vivent dans la retraite, s'ils vivent séparés, ils n'en font pas moins un corps, tôt ou tard redoutable à ses tyrans, qui, tel que le feu répandu dans les différentes parties de la terre, sert à éclairer ceux-mêmes qui se refuseroient à la lumiere; corps invincible qui, doué d'une activité & d'une force peu commune, marche

---

tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires éleveroient l'édifice des connoissances physiques. *L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain*, a dit un poëte. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'imprimerie qui rassemble ces rayons épars. La postérité sera donc tout étonnée de notre ignorance sur des objets que le tems aura éclaircis dans tous leurs rapports. Ainsi il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'environnent & le pressent.

avec le cortege des siecles, & brave le despotisme qui voudroit l'anéantir ou l'étouffer (a).

C'est dans ce siecle éclairé, où le mérite fait l'homme, où l'on distingue les talens de la puissance, où le respect extérieur s'accorde aux dignités & le respect véritable au génie, que ma reconnoissance vient leur rendre un juste hommage. Puisse-t-il n'être pas indigne d'eux! Je n'ai que ma voix, elle leur est consacrée. Leurs opinions diverses, leurs systêmes opposés, les combats de leur amour-propre, le dirai-je? leurs foiblesses s'évanouissent à mes yeux. Je ne vois plus que leurs bienfaits qui sont imprimés sur la face des Empires, & qui subsisteront après eux. Je vais les peindre, ces hommes noblement ambitieux, qui ont aggrandi la sphere de notre entendement, & qui voulant surprendre les premiers secrets de la nature, ont du moins touché le voile redoutable qui les couvre, en attendant que des mains plus heureuses le déchirent en entier. Si la pensée est utile à l'homme, nous leurs devons tout; ils ont

(a) La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté : elle n'a pas un pouvoir actif; elle fait briller seulement sa lumiere: c'est aux vents à enfler les voiles, à pousser les vaisseaux: elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles, de séditions, de noirs attentats. Elle n'est que l'expression d'une raison sublime, qui parle à l'univers, & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement: il n'est point en son pouvoir de rejetter la vérité, lorsque taillée & façonnée comme le diamant elle est mise en œuvre par les mains du génie.

éteint les buchers du fanatisme, qui sans eux nous dévoreroient peut-être encore (a) ; ils ont appris les mœurs aux nations : ils ont applani les chemins qui conduiront aux plus importantes découvertes, aux découvertes politiques : ils n'oppriment point la terre, mais ils l'éclairent en silence. Sans doute ils ont reçu de la nature cette ame étendue & active qui s'éveille à toutes les sensations, & qui saisit avidemment leurs rapports. Mais qui les soutient dans leurs travaux sans cesse renaissans ? Quel bien les dédommage des fureurs de l'envie qui les poursuit jusqu'au fond du tombeau, que sa rage détruit encore ? Quel charme leur fait supporter le poids de l'adversité, leur fait mépriser les dons de la fortune ? Qui les rend insensibles à l'ingratitude de leur siecle, aux cris éternels des lâches Zoïles qui les outragent ? Comment renoncent-ils à l'appas des richesses, à cette douce paresse dont la pente est si facile, à ces plaisirs qui les sollicitent d'autant plus qu'ils les fuient ? Qui les attache au silence, à la solitude, à la

---

(a) Il y a telle opinion qui, semblable à la peste noire, a fait le tour du globe, a fait brûler en Europe, a fait massacrer en Amérique, a ensanglanté l'Asie, a causé des ravages jusqu'aux poles. La peste noire a eu du moins son cours, elle n'a enlevé que les deux tiers de l'espece humaine. Mais telle extravagance barbare a régné douze cents années, & a rabaissé l'homme au dessous de l'instinct des brutes. Les écrivains philosophes sont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale, plus dangereuse que les fléaux les plus redoutés.

méditation? La gloire, dira-t-on. O gloire! mobile des grandes ames, tu récompenses, lorsque le genre humain ne peut plus payer; on te désire, on te poursuit, on fait tout pour toi. Mais qui peut se flatter de goûter tes faveurs? Toujours contestée, rarement pure, jamais universelle, tes adorateurs comprennent eux-mêmes qu'il n'appartient qu'à la mort de te fixer, & qu'il faut dormir dans la tombe pour être compté parmi les grands hommes. Il est donc un attrait plus présent, plus cher, plus sensible, qui anime l'homme de Lettres: sans doute lorsqu'il peint le grand, le beau, le sublime, le gracieux, il embrasse avec émotion son magnifique sujet, il s'identifie avec ce qu'il traite; & voilà, selon moi, sa plus heureuse récompense, la seule qu'il doive attendre, ou plutôt voilà le charme impérieux qui fait fuir les heures, qui éleve sa pensée, la colore, l'échauffe d'un feu divin, & qui le console de tout, quelquefois même de son obscurité (*a*).

Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans ses occupations la source de ses plus cheres délices! il ne feroit rien de grand ni d'élevé; il ressembleroit à l'artisan qui se fatigue depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, n'ayant en perspective qu'un tribut

(*a*) Quelquefois l'homme de génie existe dans un monde qui lui est particulier; il a de grandes idées, que lui seul comprend; il a de grandes jouissances, tandis qu'on le plaint; il a une grande moralité dans ses actions, tandis qu'on le taxe de bizarrerie & d'inconséquence.

journalier. Les travaux d'un homme de Lettres ont un motif plus étendu ; son génie le subjugue ; il ne lui est pas permis de chérir son art avec modération ; il sera entraîné par les idées de son cœur ; il s'enflammera pour l'ordre, la justice, la vertu, & s'indignera aussi puissamment contre le vice, la tyrannie & le méchant.

Je tracerai donc la sorte de félicité qui accompagne l'homme de Lettres, digne de ce nom. Hommes tyranniques, vils envieux, frémissez ! il est un bonheur que vous ne pouvez lui arracher ; il existe pour lui, indépendamment de vos cent bras armés de massues ; il lui appartient, comme à vous l'insupportable sentiment de votre haine impuissance.

L'homme de Lettres vit libre dans une noble indépendance.

L'homme de Lettres goûte des plaisirs délicats, inconnus au vulgaire.

Voilà deux vérités que je vais dévélopper ; & s'il se trouvoit quelque écrivain qui regardât le bonheur comme un beau rêve, je le plaindrois ; il me prouveroit combien il est malheureux dans l'exercice de ses talens & dans le choix de ses études.



PREMIERE PARTIE.

L'HOMME est jetté dans l'univers avec un esprit, des sens & des passions. Il me semble que j'entends l'auteur de la Nature qui lui crie: „ Je t'ai doué de „ tout ce qui t'étoit nécessaire pour la mesure de ton „ bonheur. Ouvre les yeux, examine & choisis." La foule des hommes, en s'éveillant, ne voit que ce qui frappe leur instinct grossier; ils existent sans être émus. Satisfaire quelques besoins, comparer avec peine deux objets, voilà où se réduisent leurs désirs & leur curiosité. Mais l'homme de génie ouvre à peine les yeux, qu'il reçoit à la fois une idée & un sentiment. Tous les êtres s'empressent autour de lui, & lui disent: „ nous t'attendions; c'est pour toi que „ nous existons: que tardes-tu à nous interroger? „ nous allons tous te répondre. " Il fixe alors cette vaste étendue du ciel, cette immense nature, qui, fiere dans toutes ses productions, n'a point fait d'esclaves: elle n'a point bâti de murs, elle n'a point forgé de chaînes. Cet oiseau qui sur une aile hardie franchit l'espace, cet animal des bois qui erre sans guide au gré de son instinct, l'ouragan qui passe, tout parle éloquemment à son cœur; il apperçoit au milieu de l'univers la Liberté, & il s'écrie: „ c'est à „ toi que j'adresse mes vœux, ame des nobles tra„ vaux, mere des vertus & des talens; toi, qui for„ mes les ames vigoureuses, les esprits élevés & lu„ mineux; toi, qui ne faisant point d'opprimé ne

„ fais point d'oppresseur; toi, dont la main sacrée „ grave dans le cœur de l'homme, le caractere pri„ mitif de la justice: c'est à toi que je voue mes „ jours; conduis mes pas & ma langue; tu éleve„ ras ma pensée, tu la rendras digne de son auteur. „ Je ne dépendrai point du regard des hommes, je „ ne porterai point les fers qu'ils se forgent; & si ma „ mâle indépendance offense le vice qui veut être „ despote, elle plaîra à la vertu qui ennoblit l'hom„ me, en ne l'assujettissant qu'aux loix ". Aussitôt il se sent un homme nouveau, sa vue plane, il ne se laisse pas surcharger de ces loix inutiles que la sottise ajoute aux loix nécessaires à la société; il ne se prépare pas des remords, en se créant des devoirs arbitraires.

Il épure sa raison pour se préserver de l'erreur: éclairé sur la valeur réelle des objets, il sait les apprécier: au-dessus des illusions du monde, on ne le verra point se passionner pour de petits objets, vendre son tems & son existence, épouser de misérables querelles, se plonger dans un cahos d'affaires épineuses où l'ame se dénature: son ame égale & tranquille cherche la vérité loin du bruit & du tumulte, & rejette les funestes préjugés qui tourmentent ceux qui se prosternent devant eux.

Mais s'il use de cette sage liberté qui donne tant de ressorts à l'ame, & sans laquelle on ne produit rien de grand, il méconnoît cette indépendance superbe, qui se met au-dessus des loix & veut briser les liens qui unissent les hommes. La licence qui éga-

re l'esprit est l'idole des scélérats, elle est l'opposé de la liberté : pourroit-elle avoir des attraits pour un cœur raisonnable (a)? La vraie liberté consiste à ne dépendre que de ses devoirs, à jouir des droits d'homme & de citoyen, & à rejetter avec courage les loix capricieuses de ces esprits minutieux & despotiques, qui feroient à un citoyen l'outrage de penser que les loix de l'honneur ne lui suffisent pas.

Ne nous étonnons pas, si le génie est singuliérement ami de la liberté; il a en horreur le despotisme, il redoute ses caprices & ses absurdités; il lui faut des objets qui puissent nourrir & fortifier sa propre élévation : voilà pourquoi il a fleuri sous le ciel de la Grece, & qu'il a fui ces Etats où un seul homme est

(a) Comment un augure peut-il rencontrer un autre augure sans sourire, disoit Cicéron? Il lui étoit permis de sourire, mais tout bas, & point d'éclater; car on peut reconnoître le ridicule d'une chose &, lorsqu'elle est liée à la machine politique, la respecter, non dans sa source, mais dans ses effets. Mépriser ouvertement ces cérémonies, ces dogmes, ce culte qui retient, anime, soutient, amuse, console la multitude, est la preuve d'un esprit évaporé. Il faut des signes sensibles pour le peuple, & qu'importe le signe? c'est le frein mis au coursier fougueux; qu'il soit d'or, de fer, de bois, il dirige. Dès que l'homme est en société, il lui faut des courroies. Cela n'empêchera pas le philosophe de parler contre les abus du culte, quand la religion est intolérante, tyrannique, persécutrice, attentatoire à la liberté de l'homme, trop féconde en minuties. Il doit dévoiler le crime des ministres; mais ses traits ne doivent pas retomber sur la sainteté du culte, nécessaire à toute société, à tout individu, & qui doit se confondre avec les loix civiles.

tout, & où par conséquent tout le reste est vil. La main qui touche la lyre, & celle qui trace les devoirs de l'homme, doivent être libres, pour répondre dignement à la noblesse de leur emploi (*a*). Le génie n'a jamais été & ne peut être le partage d'un

(*a*) Tout citoyen doit avoir le droit de donner son avis sur les opérations publiques, non à un commis, à un ministre, qui souvent n'est pas en état de l'entendre ou qui a déja pris son parti, qui est entêté, opiniâtre, paresseux, fier de suivre ses petites idées; mais à la nation, comme spécialement intéressée à suivre ce qui est grand & utile. Et qui éclairera la nation, si ce n'est ceux qui se sont fait une étude particuliere de ses besoins & de ses ressources? Qui rectifiera les erreurs du plan de ces mêmes hommes d'Etat, si ce n'est *le choc des opinions & une lutte ouverte d'idées* faite en présence du public? L'importance des matieres n'exige-t-elle pas la plus grande publicité. Un roi, un ministre, peuvent-ils se flatter d'avoir tout vu, tout prévu; & lorsqu'il s'agit du sort d'un Etat, le livreront-ils audacieusement au jet hazardé d'une volonté peu réfléchie. C'est l'écrivain qui n'a d'autre but que la félicité nationale, d'autre intérêt que la gloire, qui produit avec force l'accent de la vérité. Les autres, faiseurs de projets, qui ne veulent faire que leur *fortune*, s'accommodent aux idées *rétrécies* d'un ministre, craignent de le *choquer*, de le *contredire*, immolent leur propre systême, dont tout homme de génie est ordinairement amoureux & jaloux: ils font tomber le ministre dans les pieges de son orgueil. Il veut revenir sur ses pas, il n'est plus tems: le mal est fait, & les mânes des nombreuses victimes de son impéritie vainement crient vengeance. S'il avoit redouté le mensonge, il auroit imploré le cri public des hommes éclairés, il auroit senti qu'aidé de l'opinion, il auroit eu une toute autre force; que la confiance inspirée à une nation est un levier capable de renverser les plus puissans obstacles; que c'est la raison qui commande

esclave : ces coups de pinceau majestueux, ces nuances de grandeur & de justice, qui doivent animer les tableaux de l'écrivain philosophique, où les puisera-t-il ? Les vertus & les talens ne germent point dans des ames basses & rampantes ; & quiconque a pu tendre les mains aux fers de la servitude, a dégradé son être & s'est avili d'avance aux yeux de la postérité.

Entendez-la, cette voix forte & puissante, qui, comme un tonnerre qui roule dans la nue, réveille les esprits qui sont engourdis : non, ce n'est plus un homme, c'est un Dieu tutélaire qui s'est chargé des intérêts de la patrie, & qui défend la cause honorable de l'humanité ; d'une main il foudroye le vice, de l'autre il dresse des autels à la vertu ; il a déployé toute l'indignation d'une ame sensible contre d'injustes tyrans ; il rejette le cri insensé de l'opinion pour faire parler la voix immortelle de la raison. Que tous les hommes se rangent du parti de l'erreur, que le despotisme employe son bras d'airain pour la faire triom-

pour se faire obéir, & non le caprice ; que disposer sans l'aveu de l'Etat de ce qui intéresse l'Etat, c'est un crime énorme contre la société, & d'autant plus affreux qu'il étoit plus facile de l'éviter. Le devoir de chaque citoyen est donc de rendre au dépôt des lumieres publiques, ce qu'il sait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié ; de crier de toutes ses forces au pilote : *tu nous fais périr* ! Aussi les États où tous les projets pour le bien général sont publiés, discutés, adoptés, sont-ils les mieux gouvernés.

triompher, il le défiera de réduire en servitude de sa pensée. Il cédera plutôt aux clameurs de l'envie; il fuira ses persécuteurs jusqu'au fond des forêts, & préférera, s'il le faut, le commerce des tigres à celui des hommes. Mais du fond des déserts, il ne les oubliera point; il les servira, tout ingrats qu'ils sont: attendri sur les nouveaux malheurs qui les menacent, il fera entendre sa voix désintéressée, & consumera ses derniers jours à instruire une société qui l'a rejetté de son sein.

Que les esprits indifférens sur le désordre qui ne les touche pas, que ceux dont la foible prudence méconnoît cette vertu supérieure à toute crainte, l'appellent un insensé, ou le regardent comme un Misanthrope qui se livre au triste plaisir d'exercer une censure amere; ce n'est pas à eux de sentir qu'il est impossible à l'homme vertueux de garder le silence, tandis que les cris plaintifs des victimes de l'oppression retentissent à son oreille & frappent son cœur sensible, tandis que les droits éternels de la justice sont violés pour satisfaire quelques monstres avides, tandis qu'un peuple entier vit dans les larmes, ayant tout perdu, jusqu'au droit lamentable d'élever ses soupirs; ah! le désir généreux de venger ses freres de l'attentat des méchans, enflamme son courage, & si vous croyez que la vanité seule conduit sa plume, hommes ingrats, regardez les persécutions qu'il essuie, son exil, sa vie errante, ses malheurs. Où est son intérêt? Quel bien lui re-

vient-il? (a) S'il est coupable, pourquoi donc la gloire demeure-t-elle attachée à ses pas, & devient-elle le prix de sa noble audace? C'est que la gloire, qui ne connoît ni le tems, ni les lieux, ni les conventions arbitraires des hommes, juge d'avance comme la Postérité.

Hommes de Lettres, vous n'êtes pas toujours assez heureux pour avoir de tels sacrifices à faire à la vérité; mais dans tous les tems de votre vie, vous avez des nœuds chers à briser. Les plaisirs vous invitent, la volupté devient plus séduisante, lorsque vous vous refusez à ses attraits; il faut, nouveaux Ulysses, fermer l'oreille au chant des trompeuses Syrenes, (b) vous couvrir de votre solitude comme

(a) Non, je n'ai jamais vu un homme de lettres emprisonné pour ses nobles écrits, utiles à l'humanité, que je n'aye partagé ses chaînes & ses malheurs. Quand j'étois seul, le soir à la lueur de la lampe qui éclaire mes veilles, je me trouvois avec lui, je fortifiois son ame & son courage; je l'invitai à savoir souffrir quelques années pour des siecles de reconnoissance & de gloire; & pensant comme cet infortuné, je me reprochois presque de ne point partager sa captivité, de n'être point chargé des mêmes fers.

(b) Le feu de la volupté comme dans un creuset brûlant & destructeur, fond souvent & le plus beau génie & le plus riche naturel. De grandes qualités s'évaporent entre les bras d'une vile courtisanne, elle enleve ce qui auroit constitué le généreux défenseur de la patrie ou le flambeau de ses concitoyens. Quelques grands hommes se sont élevés du sein des plaisirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bucher: mais qui nous dit que les mêmes grands hommes n'auroient pas été plus illustres,

d'un Egide impénétrable, fuir le monde pour lui devenir utile, à embrasser la retraite autant par goût que par raison. C'est-là que votre ame ne se renferme pas dans le cercle étroit du présent qui s'échappe, mais s'élance dans ces espaces immenses qui la rapprochent des Ecrivains de tous les tems. Je vous vois parcourir le vaste miroir des siecles écoulés, examiner les ressorts, qui changent la face des empires, pénétrer le jeu rapide des révolutions de la fortune, percer les intrigues de l'ambition, par les événemens passés prédire les événemens futurs; alors tout sert à vous affermir dans vos heureux principes; vous les jugez, les foibles humains, vous les jugez sans passion, vous les voyez tels qu'ils sont, composés de grandeur & de foiblesse, de vertus & de vices, mais qui doivent peut-être leurs crimes, non à la nature, qui a caché dans leurs cœurs le doux sentiment de la pitié, principe des vertus, mais à la tyrannie, à l'affreuse tyrannie, qui aggravant sur leur tête un joug humiliant, les a for-

---

plus célebres, plus utiles, s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse; & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire.

Seneque, dans son style énergique & précis, s'écrie; „ la „ vertu a quelque chose de grand, la volupté est chose bas„ se. Où trouverez-vous celle-ci? Dans les lieux pu„ blics, les cabarets, &c. Où trouverez-vous l'autre? Dans „ les temples, au Sénat, dans le cabinet des grands écri„ vains".

cés de gémir, de haïr leur existence, & les a conduits à être méchans, en les rendant malheureux.

Vous pleurez, en voyant dans tous les tems les plaies faites à l'humanité par ceux qui, puissans & redoutés, méritoient d'en être l'opprobre & le jouet: vous pleurez, en voyant les mêmes loix qui sembloient devoir arrêter le cours de tant de maux, devenir terribles, & écraser d'un double poids le foible qu'elles devoient protéger. Votre œil s'étend, votre vue plane; & profondement émus, vous vous écriez d'une commune voix: „ô! qui saura „aimer dignement les hommes? qui verra disparoî„tre à l'enceinte des murs, les habits, les coutu„mes & les mœurs; & dans une affection généreuse „& universelle, frappera cette barbare intolérance „(a) qui oppose loix à loix, homme à homme, & „qui rend le fanatique à la fois aveugle & furieux?"

(a) Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration politique! Donne-t-il une bonne idée, fait-il naître un réglement utile? Il est examiné, discuté, adopté, perfectionné... Déraisonne-t-il? On rit, & la brochure disparoît. La clarté part du centre de la nation, elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres mystérieuses, refuge des esprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercénaires & satyriques, obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est ordinairement que le résultat du choc des opinions; elle sort de la profondeur des nuages, & la raison alors dans tout son éclat fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs l'esprit national si grave prend une con-

Que l'ignorance confonde l'homme de Lettres avec les hommes livrés à la pareſſe ſous le nom de repos, qui ſe dérobent à l'agitation générale pour vivre dans le déſœuvrement, qui dorment mollement ſur des fleurs, en s'abandonnant au cours enchanteur d'une imagination ennemie du travail; dont la longue carriére peut être conſidérée comme un doux rêve, & qui tombent dans les bras de la mort ſans avoir daigné graver ſur la terre le ſouvenir de leur exiſtence. Cette injuſtice ne m'étonnera point, elle ſera digne d'elle. Mais l'œil qui aura ſuivi les travaux de l'homme de Lettres jugera différemment; il le verra ſouvent inſenſiblement miné par de longues études, périr victime de ſon amour pour les arts, tomber, en pourſuivant avec trop d'ardeur la vérité, comme l'oiſeau harmonieux des airs tombe de la branche au milieu de ſes chants, ou plutôt comme les illuſtres artiſtes, dont la main intrépide interrogeant dans la région enflammée de l'air le phénomene électrique, couronnent tout à coup leur vie par une mort fatale & glorieuſe.

ſiſtance caractériſée, a une phyſionomie, ſur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Il n'y a point à craindre de révolte ou de ſédition dans un pays où il eſt permis de tout dire. La fumée au beſoin avertiroit de l'incendie. Heureuſe Angleterre! tu jouis de ce privilege, & voilà pourquoi tu l'emportes ſur nous.

C'est ainsi qu'un charme profond captive sous son empire l'homme de lettres. (*a*) Entouré des génies les plus rares, c'est à eux qu'il rend son hommage, & non aux idoles de la fortune; il brûle l'encens devant ces auteurs illustres qui ont éternisé leur ame pour l'instruction des siecles, & dédaigné les hommes qui, fiers de leur opulence, croient tout posséder avec elle. Le tranquille observateur, assis sur la pointe d'un roc qui domine l'océan, représente le sage, qui d'un lieu élevé regarde les agitations qui troublent les mortels. Les flots de la tempête se brisent à ses pieds : on ne le verra point se livrer à une mer orageuse & incertaine. Que d'autres, comme

(*a*) Qu'est-ce que la vie? Est-de respirer l'air, de prendre des alimens, de recommencer les mêmes fonctions pendant quinze ou vingt lustres? Non: cette vie animale n'est qu'une végétation. La vie est d'avoir le sentiment des plaisirs & de l'imagination; la vie est une jouissance vive & profonde de l'ame, qui se jette au milieu des arts, qui tient l'homme à toute la nature; la vie est la pensée qui attache un être à lui-même & à ce qui l'environne; la vie est de connoître l'amour & l'amitié, de sentir les idées de compassion, de bienfaisance, de charité; la vie est d'être doué d'un sentiment animé & vigoureux. Il faut de l'amour pour le bien général & les passions actives qu'il inspire; il faut une méditation attachante & continuelle; il faut des entreprises, des plans vastes, des journées remplies. Alors disparoît le monotone de la vie, qui apporte l'ennui & la stupeur; alors toutes les puissances de l'homme, éveillées par de fortes espérances, le font tenir à l'univers par tous les points: l'homme existe en effet, & l'empreinte de sa vie durera après lui.

accablés d'eux-mêmes, vendent leur existence. Son ame, qui redoute jusqu'à l'ombre de la servitude, se refuse également aux voies obliques de l'intrigue, à la souplesse du manege, à la moindre démarche qui sente la flatterie. Amoureux & fier de sa liberté, doué d'une aversion insurmontable pour tout ce qui la blesse, il est riche sans biens, célebre sans dignités, heureux sans adulateurs.

Mais du sein de la retraite on l'appelle dans le tourbillon du monde; ceux qui se livrent aux plaisirs tumultueux, veulent avoir le suffrage de sa présence. Jettez-vous dans le tourbillon, frivoles Ecrivains, qui pour écrire n'avez pas besoin de penser, vous y perfectionnerez cet *esprit léger*, tout fier d'*idées* *sémillantes*; il vous faut des *éclairs*, il vous faut un langage brillant qui puisse servir de voile à vos connoissances superficielles : promenez-vous avec la folie, vous n'avez rien à gâter. Mais toi, homme de génie, qui as sçu méditer, poser des principes, & comme d'un tronc fertile, en suivre toutes les conséquences; toi, qui vois en grand, garde-toi d'asservir tes mâles talens au goût des sociétés : elles corromproient ton éloquence, tes vues hardies & sublimes. C'est aux feux étincellans & légers, que dresse l'artifice, à recréer les yeux de la frivolité dans l'enceinte des flammes des villes; c'est au volcan à lancer, à tonner majestueusement dans les déserts, à inspirer une admiration voisine de l'effroi.

O! que l'homme s'abuse sur les objets de la volupté, qu'il se trompe dans le choix de ses plaisirs, qu'il

s'égare dans le tortueux dédale des désirs de son cœur. Il ne sent plus que d'une maniere incertaine, & il devient le jouet infortuné du premier caprice qu'il vient de se forger. Voilà le précipice où conduisent les passions factices. L'homme de génie les méconnoît; il n'a que celles de la nature, toujours uniforme & bienfaisante. Mais, me dira-t-on, par quel privilege seroit-il exempt des sentimens chers & terribles qui portent la tempête dans le cœur du rustre, comme dans le cœur du philosophe qui recherche l'origine de ces mêmes passions? Cette étendue d'esprit, cette force d'imagination, cette activité d'ame, ne donnent-elles pas plus de prise à ce feu qui semble d'autant plus redoutable qu'on ose le combattre; & ne voilà-t-il pas cet homme si orgueilleux de sa sagesse, esclave comme un autre? Non, nos passions ne sont tyranniques qu'autant que nous les caressons; c'est notre foiblesse qui fait leur amorce; c'est notre complaisance qui les déifie: l'oisiveté les nourrit, les enflamme; l'amour du travail les enchaîne, les amortit: la dissipation augmente leur délire, étend leurs racines: mais la raison affoiblit l'enchantement, & les beaux rayons de la gloire viennent enfin par leur éclat faire pâlir ces feux mensongers; comme à l'approche d'un jour pur, se dissipent les horreurs d'un incendie qui jettoit une lueur affreuse parmi les ténebres. Mais si l'attrait de la beauté captive l'homme de lettres, il ne sera pas du moins avili; il brisera ses fers, s'ils sont honteux; il sera semblable au

lion enchaîné, qui ne paroît pas esclave au moment même où il se trouve captif.

Il est un autre fléau de l'humanité, qui la détruit en détail, poison rongeur de l'ame, qui l'attaque au milieu de la pompe & des grandeurs, ou plutôt qui la livre à elle-même, & la contraint à se dévorer, maladie commune aux grands, sombre vapeur qui étend un voile lugubre autour de nous, & flétrit l'univers, état cruel qui, sans avoir les traits aigus de la douleur, nous la fait presque désirer pour sortir du moins de l'affreux dégoût d'une insipide existence; ce fléau est l'ennui, qu'on peut appeller un demi-trépas. L'homme de Lettres a le secret de chasser ce monstre ténébreux. Oseroit-il approcher, lorsqu'il le trouve en société avec Homere, Tacite & Leibnitz? Il respire leur ame, il s'attendrit, ou il s'indigne avec eux. Les différentes générations d'hommes, & leurs opinions diverses, passent sous ses yeux, avec leurs villes, leurs mœurs, leur culte & leurs loix. Un spectacle succede à un autre: dans les champs antiques s'élevent de nouvelles cités; elles tombent, & d'autres s'asseyent sur leurs débris. Où est l'instant où son esprit actif a pu retomber sur lui-même? Il a parcouru l'univers & a déposé dans sa mémoire une suite magnifique de tableaux, qui se reproduiront à son imagination, lorsque l'homme oisif & importun, venant le tyranniser, prendra son silence méditatif pour la preuve non équivoque d'une attention qu'il ne mérite point.

Il est un autre piege qu'il évite aussi habilement; ce sont les grands, qui par vanité daignent quelquefois lui sourire: semblables à ces magiciens qu'on nous peint évoquant les paisibles habitans des tombeaux, ils sont fiers d'arracher l'homme de génie à sa retraite, & de le transporter dans des murs étonnés de le voir; ils semblent vouloir jouir de sa défaite, ou tirer de lui quelque aveu favorable à leur puissance. Mais si cet homme opulent n'est qu'un protecteur (*a*), ou un être ennuyé qui veut tenter le dernier remede à ses maux, l'homme de génie n'est pas longtems à se délier, & il le laisse avec ses statues, son parc immense, & les cordons qui le chamarrent. Mais n'outrons rien; ceux qui ont le malheur d'être grands, peuvent être justes, modé-

(*a*) Il est des hommes qui veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens, qui s'estiment capables de tout connoître, de tout apprécier; c'est le ridicule de certains grands qui ont une idée sublime d'eux-mêmes: témoin ce Satrape de Perse, qui alla visiter Appelle dans son attelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, & ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le Satrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations & se permettoit de disserter sur les tableaux & sur la peinture. Appelle qui l'entendoit de loin, lui dit: „ Megabise, tu te découvres „ mal-adroitement. Il falloit rester muet sous ta robe de „ pourpre: tes brasselets, tes pierreries, ton turban t'au„ roient fait passer pour un connoisseur; mais vois-tu les „ petits garçons qui broyent mes couleurs & qui rient „ sous cape de tes discours? J'en suis fâché, ils n'auront „ plus le même respect pour toi."

rés, sensibles ; & indépendamment de leur nom, l'homme de Lettres se lie avec ceux qu'un même goût pour les arts enflamme, & qui déposant l'appareil fastueux de leurs dignités, ne le reprennent qu'au moment où ils sont forcés d'aller jouer leur rôle sur la scene du monde. Tel Horace vivoit familiérement avec *Mécene*, en homme libre, & non en homme protégé. Ainsi parmi nous Condé honoroit Corneille ; c'étoit la gloire qui faisoit sa cour au génie. Ainsi dans tous les tems les grands, dignes de ce nom, ont fait les premiers pas vers les écrivains qui arrêtoient les regards de leur siecle : ces grands sentoient bien que leurs noms devant passer ensemble à *la postérité*, *elle auroit lieu de s'étonner* si elle ne les trouvoit pas unis.

L'homme de lettres ne se refusera donc pas à la société, lorsqu'elle ne pourra point efféminer son génie : que dis-je ? c'est lui qui doit y porter le plus d'agrémens. Cette aimable gaîté, compagne de l'innocence & de la liberté, animera ses discours, leur prêtera cette fleur naturelle qui annonce je ne sais quoi d'ingénieux & de solide, & qui unit une clarté pure à une profondeur heureuse. Ce sera lui qui étendra les idées des autres hommes, qui sous la forme du sentiment dévéloppera les pensées qui reposoient au fond de leurs cœurs, & qui placera sur leurs lévres cette expression juste & facile dont il leur aura donné l'exemple. Cet aliment de la malignité humaine, cette vile ressource des esprits

bornés (a), ce petit orgueil vain & puérile qu'on nomme médisance, lui sera inconnu. Trop grand pour s'occuper sérieusement d'objets frivoles, & s'il faut le dire, trop amoureux de la gloire pour daigner rabaisser quiconque ignore qu'il en est une, il ne jugera digne de ses coups, que ceux qui par leur puissance influent sur la destinée des Etats, & s'il médit, ce ne sera gueres que de ceux qui tiennent en main les destinées du monde.

Inhabile à flatter, incapable d'offrir à la fortune le sacrifice de ses pensées, il renonce à ces places

---

(a) Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne, on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser-là, le reprendre, l'interroger: on lui demande des assiduités, qu'on exigeroit à-peine d'un desœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde, veulent qu'il réponde à leurs idées différentes; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons; chacun veut lui faire subir une modification particuliere. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres, les détours de l'amour-propre, parce que la préférence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit. S'il est modeste, on le prend au mot: s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse: s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués dont il est l'objet; & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractere, il paye un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

où il faut adopter un esprit de corps, c'est-à-dire, de cupidité; & c'est ici le vrai triomphe de l'homme de lettres. La plupart des hommes ne pensent que d'après l'habit qu'ils portent; leur profession créé leurs idées. Celui qui a rompu ces liens si nuisibles au progrès de la raison, paroît seul posséder un jugement libre que rien ne tyrannise: accoutumé à renfermer ses désirs dans le cercle de ses besoins réels, il n'en aura point d'illimités: il sent que les dons de la nature, les seuls biens véritables, sont la santé, la joie, la tendresse, la tranquillité de l'ame: & il soutiendra sans douleur toute autre privation, parce que sa raison aura réglé cette intempérance d'imagination qui fait l'inquiétude des autres hommes.

Avouons-le cependant, l'indigence est affreuse (a): un ancien poëte nous la représente sous l'image d'u-

(a) Socrate indigent n'eut pas honte de dire publiquement: „ Si j'avois de l'argent, j'aurois acheté un manteau." A son exemple, un homme irréprochable dans ses mœurs ne doit point rougir de déclarer l'état triste où il a pu tomber, parce qu'il est encore des ames généreuses qui se plaisent à relever le mérite abattu. L'orgueil le plus faux & le plus dangereux seroit celui qui nous apprendroit à déguiser nos besoins, comme s'ils étoient des vices: c'est comme si l'on cachoit une playe qui peut se guérir, elle s'enflammeroit & donneroit la mort. Il faut que l'homme de lettres aille trouver l'homme bienfaisant & lui dise: „ tends-moi la main, cœur généreux; que je sorte du précipice où je suis tombé; afin qu'à mon tour je puisse „ offrir la main à un autre. Je ne te demande que ce que „ je me promets bien de rendre un jour en ton nom à „ d'autres infortunés."

ne femme échévelée, abandonnée sur un rocher désert, qui tantôt lutte contre le desespoir, tantôt mesure l'abîme effroyable où elle va se précipiter. Mais l'indigence n'a jamais surpris l'homme de lettres laborieux: il pourra être pauvre, & ce sera-là le gage de ses vertus & de la noble fierté de son ame. A ce mot je vois frémir les ames foibles qui redoutent la vie; ames infortunées! qui n'existent plus dès que les molles voluptés les abandonnent; tristes victimes de leur lâcheté, dévouées à la crainte & nées pour l'impuissance: sans doute elles ne sont point faites pour connoître ce courage mâle, qui émousse la pointe de l'infortune, résiste aux revers, triomphe des événemens, & met au rang des plus précieux trésors l'indépendance & l'honneur.

Tel est le partage de celui qui a médité sur l'art de changer les maux en biens, d'opposer la patience aux coups du sort, & de le dompter par la force & l'étendue de son esprit. Envain la fortune veut se venger des dons qu'il a reçus de la nature, envain elle l'accable de ces traits qui flétrissent l'ame; il refusera constamment de plier un genou servile devant ses idoles ou ses favoris. Donnerai-je ici la liste de ces beaux génies persécutés par elle, & qui contens dans leur noble indépendance ont rejetté tout esclavage & ont opposé une ame inébranlable aux coups de l'adversité? Je les entends; ils s'écrient d'une voix unanime: „ nous dédaignons „ les richesses; elles sont les ôtages de la foiblesse,

» elles amolliſſent l'ame, en l'enchaînant à de nou-
» veaux beſoins : elles ſe ſont avilies à nos yeux, à
» force d'être l'inſtrument du crime, & d'appartenir
» à des hommes mépriſables. Que l'or, germe de
» tous les maux, ſoit pour eux : la médiocrité & la
» gloire seront pour nous! »

Quelle foule d'écrivains ſublimes & pauvres, depuis Socrate (a) juſqu'à Deſcartes, & depuis Homere juſqu'à Milton! L'héroïſme a été le partage des plus vaſtes génies; jamais l'intérêt n'a fouillé leur plume; jamais la crainte n'a fait pâlir leur front; jamais le remords n'a ſuccédé aux accens de leur voix libre. Ici Lucrece ſonde la nature, analyſe l'homme & le raſſure contre de vaines chimeres; heureux, ſi l'erreur ne ſe plaçoit pas à côté des plus utiles vérités! Là Juvenal arme ſa main de la verge de la Satyre, porte le flambeau dans les ténebres épaiſſes où ſe cache le crime, & ſert l'humanité en démaſquant le vice. Je te vois, fier Lucain; c'eſt ſous un Néron que tu compoſes ton poëme : c'eſt à ſon orgueil barbare que tu oſas diſputer la palme de la poëſie; c'eſt toi qui péris à vingt-ſept ans pour la liberté; les flots de ton ſang rougiſſent ton bain; tu ſouris; tu abandonnes un monde où ne pouvoit plus reſpirer un homme. Qui ne ſent frémir la partie la plus ſen-

(a) Socrate répondit au roi Achelaüs qui vouloit l'attirer à ſa cour, à l'appât de grandes richeſſes : *je vous remercie, Seigneur; la meſure de farine ne ſe vend qu'un double dans la ville d'Athenes, & l'eau n'y coûte rien.*

sible de lui-même, à la touche énergique d'un Tacite; il peint, & il écrase les tyrans: sans l'amour sacré de la liberté & d'une noble vengeance, où auroit-il trouvé le courage d'écrire l'histoire de monstres paîtris de sang & de boue? Que vois-je sur ce vaisseau malheureux, ouvert de toutes parts aux coups de la tempête? qui se précipite dans cette mer profonde? C'est le Virgile des Portugais, qui, fier & intrépide, lutte d'une main contre les flots, de l'autre souleve son poëme, son plus cher trésor; il le protege, le sauve, & s'écrie transporté de joie: *je n'ai rien perdu; j'ai préservé du naufrage le gage de mon immortalité.*

A ces grands traits la froide dérision est prête à naître sur les levres de l'homme vulgaire. S'il lui faut de plus grands exemples, faits pour lui, je citerai des rois qui sur le trône ont eu la passion dominante des arts, & d'autres qui en sont descendus pour se débarrasser de leurs chaînes, & contenter la soif d'apprendre qui les dévoroit. Titus, Marc-Aurele & Julien furent des Empereurs Philosophes; l'antique vœu de Platon fut rempli; & sous leur regne paisible, les hommes sentirent le bonheur d'être gouvernés par des chefs éclairés, & par conséquent échauffés de l'amour de l'humanité. Héraclite cede à son frere le trône d'Ephese: absorbé dans une méditation profonde, il s'enferme dans les tombeaux de ses ancêtres; c'est dans l'horreur d'un lugubre & majestueux silence qu'il entreprend de per-

cer le voile qui couvre les ſciences profondes. Le créateur des Ruſſies, jaloux de tranſporter les arts dans le ſol ingrat de ſa patrie, va les chercher à travers les dangers & les travaux; il ſaiſit la hache du matelot pour porter plus dignement le poids du ſceptre, & dans l'étendue de l'Europe rien n'échappe à ſes avides regards. Eliſabeth de Bohême, Princeſſe Palatine, refuſe la main de Ladiſlas IV, Roi de Pologne, pour cultiver la Philoſophie & les Mathématiques, & s'honorer du nom de diſciple & amie de Descartes. Chriſtine dépoſe le diadême, quitte de vils flatteurs, pour s'entretenir avec des êtres penſans; & tandis que les autres Souverains demeurent comme empriſonnés dans leurs vaſtes royaumes, elle parcourt l'Italie, théâtre ſuperbe d'antiques monumens, dont les débris portent encore dans l'ame un ſentiment involontaire d'admiration & de reſpect; & ſur les ruines magnifiques de la dominatrice de l'univers, elle oublie ce trône qu'elle occupoit. Je ſais que la Philoſophie oblige les Rois de porter pendant toute leur vie le triſte fardeau qu'un deſtin fatal leur a impoſé; je ſais qu'elle leur défend d'oſer s'élever à un état plus heureux: mais elle eſt auſſi bien ſévere. Retenir l'Empire par un effort de raiſon eſt un héroïſme trop grand pour qu'il ne ſoit pas auſſi rare; & qui peut blâmer Chriſtine, parce que, à ſa place, il auroit eu le courage de ne point abandonner l'autorité ſuprême? Le philoſophe ſeroit-il toujours orgueilleux de la trempe heureuſe de

son ame, & exigera-t-il sans cesse des souverains cette même fermeté qu'il auroit pu avoir?

Je ne veux point que vous renonciez à l'empire des graces, vous, sexe aimable, qui pouvez partager le bonheur qu'enfante la culture des Lettres; jouïssez toujours du don flatteur de la beauté, qui adoucit l'homme le plus sauvage, & qui est en même tems le plus heureux lien de la société: mais connoissez aussi vos autres avantages. Dignes compagnes de l'homme, osez penser avec lui: la nature vous a donné le même esprit; vos lumieres dirigées par le sentiment apporteront à l'homme une félicité nouvelle, & peut-être ajouteront à l'éclat de vos charmes. Nous ne redouterons pas vos talens, lorsqu'ils contribueront à embellir ce qui nous environne. Je m'éleverai contre cette coutume barbare qui étouffe dans les jeunes personnes de votre sexe les germes précieux des plus rares talens. Pourquoi ne pas donner une égale éducation à des esprits également doués de raison? Celles qui doivent adoucir les amertumes de notre vie, peuvent-elles se passer d'être instruites? L'ignorance leur prêteroit-elle de nouveaux attraits? (*a*) Quelle inhumanité les prive de

(*a*) Moliere, dans les *Femmes savantes*, a chargé les portraits comme dans toutes ses autres pieces; mais on ne voit pas trop bien le but moral de cette comédie. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries où, probablement, il n'étoit pas bien traité, & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il

l'avantage que procure le goût des arts? Ce sexe, l'ornement de la terre, destiné à élever nos premiers ans, seroit-il toujours condamné à la frivolité? Si leur esprit étoit plus enrichi, notre éducation y ga-

---

a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui font consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots précieux, il a nuï aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulieres. Ainsi les effets qui résultent de cette piece sont plus nuisibles qu'utiles. Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense, (a si bien dit M. Diderot) qu'il étoit inutile d'en vouloir augmenter le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit, lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé qui n'est pas encore éteint en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres. Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donne l'amour-propre outragé, & la vengeance qui en est la suite. La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les Littérateurs, & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du Marquis, tendent à les humilier. Les femmes ignorantes occupées de miseres & de futilités triomphent de cette piece & semblent dire, en faisant des nœuds: „ vous voyez comme on traite les femmes qui veulent s'instruire; nous nous „ garderons bien de donner dans l'étude." Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable: elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode: elles donnent dans la médisance, fille de l'oisiveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi frivole; de sorte que

gneroit. Quel plus doux emploi pour une mere, que de verser dans les ames neuves & tendres de ses enfans, les premieres impressions du beau & du vrai. Que ses paroles sont insinuantes & se gravent profondement! que la vertu est douce & riante dans sa bouche! Hommes injustes, quel don profanez-vous? pourquoi ne pas cultiver le sentiment exquis de leur

---

dans toutes les maisons, d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de pures miseres. Il y a vingt fois moins de femmes instruites dans notre siecle que dans le siecle passé. On ne voit que dolentes petites-maîtresses, qui n'ont qu'un jargon stérile & qui à la lettre sont des *oyes couleur de rose.* Telle femme qui dépense avec son maître d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par an, auroit pu employer une partie de cette somme aux progrès de l'astronomie, de la physique, de la chymie, &c. qui en est empêchée par le funeste tableau qu'a tracé Moliere. S'il eut répandu le même ridicule sur les hommes livrés aux sciences exactes, il auroit fait retrograder son siecle: & voilà les playes que le génie fait à l'humanité quand il écoute son humeur, au lieu d'embrasser l'ensemble, c'est-à-dire l'intérêt général. La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité; sa vie sédentaire lui permettroit de longs travaux & des succès: elles augmenteroient le bonheur de l'homme en pensant avec lui. Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion politique qui les condamne à l'ignorance & à toutes les politesses qui l'accompagnent. Aussi cette oisiveté autorisée déprave l'imagination des femmes, & elles tournent sa prodigieuse activité contre la société même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & secrettes, qui alterent la franchise & la cordialité. L'homme instruit, comme l'a dit Helvetius, ne médit que pour se venger; il le fait en passant, & non pour s'amuser.

ame ? pourquoi ne pas tourner la ſoupleſſe & la vivacité de leur imagination ſur des objets utiles ? pourquoi enfin, leur interdiſant toute noble carriere, leur envions-nous encore les jeux & les plaiſirs de l'eſprit ? Eſt-ce l'effet d'un préjugé aveugle, ou plutôt notre jalouſie ſecrette prévoit-elle que nous ſerions bientôt ſurpaſſés ?

Mais ce ſeroit peu d'avoir expoſé la liberté dont jouit l'homme de Lettres, ſi je ne dévoilois les plaiſirs délicats qui l'accompagnent à chaque inſtant qu'il les appelle.

SECONDE PARTIE.

HOMME de génie, n'accuſe point la nature ; ne te plains point d'avoir reçu en naiſſant ce feu ſacré qui te preſſe, te domine, te rend utile & cher à l'univers. Eſt-ce à toi de vendre tes ſervices ? eſt-ce à toi d'attendre ton deſtin des hommes ? Si l'envie s'attache à tes pas, ſi l'imbécille ſuperſtition te pourſuit de contrées en contrées, ſi la calomnie exhale les poiſons de ſa bouche ; que peuvent de tels monſtres contre toi ? te feront-ils connoître le remords de la vertu ? N'as-tu pas la voix interne de ton cœur, dont le témoignage conſolant te récompenſe d'avoir ſuivi ce qui étoit juſte & grand ? Aimerois-tu mieux groſſir la claſſe des hommes vils & lâches, dont l'hypocriſie triomphe ? Préférerois-tu une molle inac-

tion à l'honneur, même dangereux, de parler devant le genre humain ? Songe que c'est lui qui est juge; appelle à ce tribunal sacré, & tâche d'honorer toujours dignement en toi la cause de l'homme (a). Songe que tu tiens entre tes mains, les intérêts de toute ame noble & généreuse; plaide avec courage, & en présence du méchant lui-même: il frémira à ta voix, les remords secrets déchireront son cœur; & tu liras ton triomphe sur son front abattu. Tu es malheureux, persécuté, ah! dis-moi qui ne l'est pas ? Echapperois-tu dans l'obscurité à la haine ? Non; tu trouverois dans la poussiere des insectes ténébreux qui te tourmenteroient; & tu aurois de moins, tes talens, tes vertus & ta renommée Que te font ces cris séditieux ? te ravissent-ils l'honneur ? Ta gloire en devient souvent plus grande. As-tu toujours suivi l'inspiration de cette voix secrette qui nous dirige ? N'as-tu jamais été l'interprête du mensonge, l'instrument de la haine ? N'as-

(a) Les lumieres qui nous sont utiles aujourd'hui, ne se borneront pas à nous seulement; elles se répandront de proche en proche par la communication: elles ont déjà adouci le despotisme des riches; elles iront éteindre le fanatisme, l'ignorance & la misere, chez des peuples de brigands qui nous connoissent à peine: elles tourneront autour du globe. L'Afrique en sentira les effets. Les rois eux-mêmes céderont, quoique les derniers, à l'influence de ces rayons bienfaiteurs. La lumiere des arts & des sciences se prêtant un appui mutuel, perfectionnera avec le tems l'espece humaine.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

tu rien donné au ressentiment? Si tu t'es trompé, est-ce de bonne foi? Tes erreurs ne tiennent-elles qu'à ton extrême sensibilité? Leve encore une tête superbe, & marche au milieu de tes semblables, comme un roi généreux que précedent les bienfaits marche au milieu de ses vastes domaines.

Ami, ne te regarde pas comme une victime préparée pour le seul bonheur d'autrui : la nature n'a pu te sauver des peines inévitables attachées à la condition humaine. Mais vois aussi toutes les qualités dont elle t'a doué avec une magnificence digne d'elle & de toi. Elle t'a donné ce sentiment exquis, ce discernement prompt & vif, cette ame honnête & sensible, qui s'enflamme pour le beau & le goûte avec transport. Il existe entre l'univers & toi une relation intime, ou plutôt l'univers est créé pour tes yeux. C'est à toi d'analyser & de peindre ses beautés. Tu seras saisi de respect, d'admiration & d'enthousiasme, lorsque le vulgaire ne sera pas même ému; tu seras, pour ainsi dire, le point vivant où viendront se réfléchir les merveilles diverses de la nature; & ton amour invincible pour le vrai, pour le bon, te donnera chaque jour une idée flatteuse de la sublimité de ton ame (*a*).

(*a*) Quand La Bruyere (& non Moncrif, comme le prétend M. l'abbé Arnaud dans son discours de réception à l'Académie Françoise) a trouvé ce terme heureux : *que rien ne rafraîchit plus le sang que le récit d'une belle action*, il a senti vivement, il a rendu gracieusement une belle & grande pensée. Mais quelle expression inventer pour peindre

Ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit; ses délices sont pures & immortelles comme lui; c'est une source heureuse qui ne tarit point. L'image du beau, ainsi que celle de la vertu, est gravée au fond de nos cœurs; il n'appartient qu'à nous de la contempler sans cesse. Voilà la véritable jouissance de l'ame, & le plaisir inaltérable. Aussi les gens de Lettres savent trouver en eux-mêmes une satisfaction douce & continue, qui n'agite point le cœur, qui ne refroidit point l'imagination; tandis que les autres hommes jamais détrompés embrassent dans une volupté passagere un phosphore brillant qui se dissipe.

Qu'est-ce que le bonheur? Le bonheur est l'ouvrage de la raison; c'est le parfait accord de nos désirs & de notre pouvoir. Or, l'homme de Lettres, amoureux dès l'enfance, de tout ce qui porte l'empreinte de la pensée & du sentiment, s'éclaire à la lumiere de l'une, & s'échauffe à la douce chaleur de l'autre. Il trouve des charmes variés où les autres n'apperçoivent qu'une couleur triste & uniforme. Il n'a pas besoin de recourir à des objets étrangers; il n'a qu'à descendre en lui-même, fouil-

---

la jouissance intime de celui qui fait une action généreuse & qui la tait, qui fait le bien pour le plaisir de l'ordre & par le sentiment même de la vertu, qui a sçu pleurer avec le malheureux, sans avoir besoin de dire à autrui *j'ai pleuré?* Ah! de tels hommes (& il en est) réconcilient avec l'existence & prouvent que l'homme est l'enfant d'un Dieu bon.

ler cette mine riche & profonde qui récele des trésors inconnus. Son ame eſt dans l'équilibre, parce qu'elle ne pourſuit pas plus qu'elle ne peut obtenir; elle eſt heureuſe par le ſentiment qu'elle a de connoître, d'embraſſer divers rapports, & de jouïr d'une foule de tableaux. Il n'eſt point de plaiſirs flatteurs, s'ils n'affectent le ſentiment: c'eſt la partie divine de notre être (*a*); elle ſaiſit ce qui eſt inacceſſible aux ſens, elle ſe paſſionne, s'attendrit, s'enflamme; ſa ſubtilité inconcevable pénetre les objets les plus éloignés; elle eſt la créatrice & la dépoſitaire des plaiſirs de l'homme de Lettres: plaiſirs auſſi vifs peut-être que ceux que procurent les paſſions, mais ſans contredit plus fréquens, plus vrais & plus durables.

O! vous qui m'entendez, qui poſſédez ce ſentiment rare, ce tact fin & délicat, ce feu ſubtil, inconnu, vous me diſpenſerez de définir ce que vous ſentez avec tranſport. Ce n'eſt pas pour vous que je parle, ames froides & bornées, qui n'avez jamais fait uſage de vos facultés intellectuelles; il faut frapper vos ſens pour réveiller votre langueur. La ſcience eſt pour l'homme de Lettres un océan immenſe, où il ſe plonge avec volupté; il étend de tout côté la

(*a*) Il importe aux belles mœurs que le goût des belles connoiſſances ſoit répandu. Les beaux arts ſont une ſource de ſenſations exquiſes. Les plus grands hommes ſe ſont paſſionné pour de ſi dignes objets; ils y ont trouvé le ſecret d'être bien avec eux-mêmes.

ſphere de ſon bonheur, & devient ſenſible à des plaiſirs qui échappent au reſte des hommes. Deſcartes s'empriſonne (*a*) trente années, ſondant la terre & les cieux; Mallebranche, loin de ce monde lorſqu'il médite; Corneille, dans l'enthouſiaſme juſqu'au lever de l'aurore; La Fontaine, aſſis un jour entier au pied d'un arbre, expoſé à l'inclémence d'un ciel pluvieux; Archimede, qui n'apperçoit point la main qui va l'aſſaſſiner: voilà le charme invincible & profond qui retient dans ſes chaînes inviſibles l'ame du poëte & du philoſophe, qui la pénetre, la remplit ſans la fatiguer, qui accroît ſa force & lui découvre des régions nouvelles, étincellantes de beautés neuves & ſublimes. Quelle joie en effet plus pure, que celle que donne la découverte d'une utile vérité? Eſt-il un tranſport plus vif que celui qu'inſpire le ſentiment rapide du beau? Où eſt le contentement préférable à celui qui couronne d'honorables travaux? Alors je ne ſais quel tranſport noble, & non orgueilleux, rend à l'homme de Lettres un témoignage conſolant de la grandeur de ſon génie, parce qu'il a ſçu l'appliquer à ce qui eſt utile, décent & honnête.

Rien ne lui eſt étranger; tout ce que l'eſprit humain a penſé, vient ſe peindre à ſon eſprit; ſon goût en devient plus étendu & plus ſûr, ſon intelligence plus nerveuſe. Il jouit tour à tour des ſyſtêmes éle-

(*a*) La ſolitude épure l'ame, l'éleve: le méchant ne la ſoutient pas; le remords fermente dans ſon ſein: l'homme de bien ne craint point d'appercevoir ſon ame.

yés & profonds de la Métaphysique, des sublimes & touchans préceptes de la Morale, des immuables vérités de la Géométrie, des tableaux attachans de l'Histoire, du pinceau de Rubens, du ciseau de Bouchardon, du charme inexprimable de l'Eloquence, & de celui de la Poësie (a), le premier, le plus beau des arts, qui frappant par excellence le cœur de l'homme, lui procure le plaisir d'être délicieusement ému, & embellit à ses yeux tous les objets de l'univers.

Ainsi la méditation qui paroît sombre & sévere, & qui est le supplice d'un esprit superficiel, devient la passion chérie d'un homme de Lettres; son esprit profond parcourt successivement la chaîne qui lie les êtres, monte, descend, s'arrête, compare les rapports, les juge, & est fier des traits épars & lumineux qu'il saisit dans sa course rapide. Une premiere vérité l'enhardit à en connoître une seconde; & si sa vie n'étoit pas bornée, sans doute tel homme de génie auroit embrassé le cercle des connoissances humaines.

Faut-il s'étonner, s'il dédaigne tout spectacle de vanité & de luxe; s'il chérit cette simplicité, vrai caractere de la grandeur, soit dans les arts, soit dans

---

(a) Je parle ici de la poésie, & non de la versification, le fléau de ce bel art. Je parle de la poésie dramatique, & non de ce tas insipide d'odes, d'épitres, d'élégies, d'idylles rimées par d'infatigables faiseurs d'hémistiches, qui n'ont jamais connu l'art dont ils s'occupent stérilement toute leur vie.

les mœurs. Qu'a-t-il beſoin des mœurs factices & artificieuſes de ſon ſiecle ? Sa ſociété eſt la ſociété des grands hommes de tous les tems. Que feront à ſes yeux les foibles imitations d'un art limité ? Son ſpectacle eſt celui de la nature, c'eſt là qu'il prépare ſes pinceaux & qu'il broye ſes couleurs. Il ſe plaît dans les contraſtes les plus frappans, dans les phénomenes les plus terribles, qui ſont l'école du génie. Il admire également la clarté brillante d'un jour pur & ſerein, & les nuages orageux portés ſur les aîles des tempêtes, & le calme auguſte de la nature qui ſe taît dans le fond des forêts, & l'écho du tonnerre qui du haut de ſon trône terrible & ténébreux gronde avec majeſté ſous un ciel déchiré par l'éclair, & le fleuve majeſtueux qui promenant lentement ſes eaux, répete ſes bords enchantés, & les vagues mugiſſantes qui frappent & blanchiſſent d'arides rochers de leur écume, & l'aſpect magnifique d'un vaſte & ſuperbe palais, & les débris antiques des colonnes renverſées & rongées par la lime des tems (*a*).

Mais l'ombre de la nuit ſurvient, il ſe dérobe au ſommeil ; à la lueur d'un flambeau qui le plonge dans une volupté douce, il converſe avec ces morts il-

---

(*a*) La beauté a mille faces, elle ſe reproduit ſous des formes diverſes & oppoſées : la beauté eſt dans les mâles proportions de l'Hercule Farneſe, comme dans les contours arrondis & doux de la Venus de Medicis ; dans un boſquet tapiſſé de fleurs, comme dans la colonne enflammée & ſulphureuſe d'un volcan ; dans le ſourire d'un enfant, comme dans les rides d'un vieillard.

lustres, ces sages de l'Antiquité, révérés & bienfaisans comme les Dieux, héros donnés à l'humanité pour sa gloire & son bonheur.

Alors, dans les vastes pensées d'une sublime méditation, le livre antique lui tombe des mains, le souffle inspirateur se répand dans son ame, son cœur s'échauffe, son imagination s'allume, un frémissement délicieux coule dans ses veines, l'enthousiasme le saisit; sur des aîles de feu, son esprit s'élance, il franchit les limites du monde, il plane au haut des cieux: là il contemple, il embrasse la vertu dans sa perfection; il s'enflamme pour elle jusqu'au ravissement & à l'extase. Je vois son front riant tourné vers le ciel; des larmes de joie coulent de ses yeux; l'amour sacré du genre humain pénetre son cœur d'une vive tendresse; son sang bouillonne; la rapidité de ses esprits entraîne celle de ses idées: c'est alors qu'il peint avec sentiment, qu'il lance les foudres d'une mâle éloquence, qu'il crée ces chefs-d'œuvres, l'admiration des siecles; il donne l'ame, la vie, ou plutôt il embrasse tout ce qu'il touche. Que lui manque-t-il alors pour rétablir l'ordre dans l'univers? Il ne lui manque que la puissance: il a vu tout ce qui blessoit cet ordre, les maladies des empires, la contradiction des loix, la force égorgeant l'équité; il a frémi à la fois d'un mouvement de tendresse & d'indignation; il a voulu terminer les débats antiques de l'horrible oppresseur & du foible opprimé: & si dans l'excès de son zele il s'est égaré dans ses vues sublimes, du moins les succès du crime ne lui en ont

point imposé, & n'ont point fatigué sa constante vertu.

Ce seroit ici le lieu de peindre l'ivresse qui pénetre son ame, lorsqu'aux acclamations des citoyens satisfaits la gloire, aux aîles brillantes, descend sur sa tête la couronne qu'il a méritée ; lorsqu'un peuple éclairé & sensible lui prodigue ces applaudissemens qui font pâlir l'envie ; lorsque la reconnoissance multiplie son nom dans toutes les bouches ; & que, plus heureux encore, il voit la flamme généreuse qui embrasse ses écrits, se répandre dans tous les cœurs, & qu'ils se remplissent des principes vertueux qu'il a établis pour le bonheur des hommes, alors il dit : „ j'ai „ fait quelque bien sur la terre ; mon existence n'a „ point été méprisable ; elle m'est chere, puisqu'el„ le a été utile à quelqu'autre. O gloire ! ô amour „ de l'estime ! c'est toi qui satisfais le penchant le „ plus digne de nous ; tu nous écartes des routes de „ la mollesse pour nous faire marcher sur les pas des „ grands hommes ; tu ravis au néant le souvenir des „ nobles travaux : sois toujours la passion la plus for„ te, la plus durable, la plus agissante dans l'homme „ de Lettres. Quiconque ne te sent pas, ne s'éleve„ ra point même jusqu'au médiocre."

C'est ainsi que sont payés les momens que l'homme de Lettres a passés dans la solitude ; le tems écoulé & perdu pour l'homme vulgaire existe encore pour lui. Il se reproduit sous ses yeux, & le remords d'un jour inutile n'entre point dans son cœur ; le calme, la tranquillité, enfans de la modération des désirs,

deviennent ſon partage. La tendre amitié lui ſourit. Que les hommes durs la dédaignent, que les triſtes raiſonneurs la calomnient : il la trouve parce qu'il l'invite. Il ne cherche point dans ſon ami un flatteur, ou une victime de ſes caprices, mais une ame honnête où il puiſſe délicieuſement épancher la ſienne, établir une communication intime de toutes ſes penſées, s'élever, s'embellir mutuellement dans un commerce que ne ſouille point le mélange impur de l'intérêt. Le don de la parole devient pour eux le lien des cœurs ; ils s'entendent, ſe préviennent & ſe perfectionnent l'un par l'autre. L'expreſſion naïve de leurs ſentimens vole ſans effort ſur leurs levres, ils oſent ſe montrer tels qu'ils ſont. La confiance s'établit, le rapport de goût ſe fortifie, l'amitié les unit à jamais ; ils penſent enſemble, & ils n'ont point à craindre que la cupidité vienne briſer des nœuds dont le charme fait toute la force.

O ! qu'il eſt doux dans le ſein de cette auguſte amitié, de n'obéir qu'à la voix du génie, de ſuivre ſes inſpirations ſecrettes, de nourrir chaque jour ce feu ſacré des beaux arts, ce goût épuré qui forme une trempe d'ame également vigoureuſe & ſenſible (*a*).

(*a*) Les beaux arts adouciſſent & apprivoiſent le tempérament, ils donnent à l'ame ces ſentimens purs & délicats qui amortiſſent les ſaillies de l'orgueil. Plus on connoît les hommes, plus on leur pardonne : on attend moins d'eux ; on reſpecte plus leurs droits, & ſi l'on peut le dire, au lieu de combattre on ne ſe bat plus qu'en retraite.

Quelle ſource de délices, de s'élever avec Corneille ; de pleurer avec Racine, de rire avec Moliere, de penſer avec Montesquieu, Rouſſeau, Buffon. O douces illuſions de la poëſie ! vous n'avez pas moins de charmes pour moi, que la vérité : puiſſiez-vous me toucher & me plaire juſques dans les derniers inſtans de ma vie ! Que je liſe avec le même raviſſement ce que les Muſes immortelles ont chanté ! Que j'oublie les paſſions orageuſes qui tourmentent l'homme inquiet, pour m'élever aux penſées riantes ou majeſtueuſes, qui font diſparoître tout ce qui n'eſt pas elles ! Dans mes promenades ſolitaires, je te ſuivrai dans les combats impétueux, Homere, & tes héros me paroîtront auſſi grands que tes dieux. Tu peindras l'amour ſacré de la patrie, la valeur qu'il inſpire, la gloire qui accompagne l'homme courageux, l'opprobre inévitable qui atteint le lâche : je goûterai tes images tour à tour ſublimes & gracieuſes ; cette chaîne d'or, qui tient l'univers ſuſpendu devant le maître des dieux ; & la ceinture de la mere des Graces ; & le ſang immortel de Venus, qui coule ſous la lance du fougueux Diomede ; & Junon qui, ſur le Mont Ida, enveloppée d'un nuage impénétrable à l'aſtre curieux du jour, déſarme dans ſes bras le Dieu qui lance le tonnerre : tout ſera pour moi un tableau de la nature ; tout m'offrira, ſous d'aimables fictions, l'emblême de la vérité. Je te méditerai comme Platon, inimitable La Fontaine, toi dont la naïveté cachoit tant de profondeur ; j'aimerai à reconnoître l'empreinte de ce cœur ſans fiel, de

cette

cette ame si simple, mais si noble, qui défendit Fouquet & ne connût jamais le moindre détour. Assis sous un ombrage frais, couché près du cristal des eaux, tu souriois à la Nature, & la Nature te couronnoit de ses fleurs. Je ne t'oublierai pas, énergique La Bruyere, toi qui portas une vue si pénétrante dans les replis du cœur humain; en apprenant à me connoître, j'apprendrai à pardonner aux hommes.

Mais quand la nuit étendra ses voiles sombres, quand les mortels fatigués se livreront au repos, au milieu du silence des nuits, je saisirai ton auguste ouvrage; tu m'entraîneras hors des limites du monde, audacieux Milton! Un voile impénétrable couvroit ta paupiere, mais ton œil intellectuel apperçut cet Esprit qui, porté sur les eaux, appella l'univers de l'abîme du néant: tu me peins le jour pompeux de la création, la terre couronnée de verdure s'échappant des mains du Tout-puissant; il allume le soleil, il déploie l'auguste pavillon du firmament: tu me transportes dans le jardin d'Eden, tu me fais voir le regne fortuné de l'innocence, la beauté majestueuse d'Adam, les graces pudiques de sa chaste compagne. Bientôt sur tes pas je traverse l'empire de l'informe cahos, je descends dans les gouffres brûlans creusés par la justice divine: là tu me peins les esprits de révolte étendus sur le lac enflammé; leur chef porte sur son front cicatrisé l'empreinte de la foudre: j'entends les blasphêmes respectueux qu'il vomit dans son audace, aussi étonnante que coupable. Soudain

tu me ravis aux cieux; je vois les légions ailées qui entourent le trône de l'Eternel; il parle, tout s'ébranle; les milices du Dieu vivant s'élancent pour venger sa puissance outragée: le ciel & l'enfer se choquent; l'enfer a soulevé ses feux, le ciel a fait pleuvoir ses foudres: la victoire est suspendue dans ce combat terrible. Mais quel moment formidable! Le char du fils de l'Eternel franchit les plaines de l'immensité; les carreaux vengeurs qui partent de ses mains précipitent, écrasent & poursuivent ces innombrables légions de rebelles. O Milton! je les vois tomber dans le gouffre immense de la désolation, j'entends les portes de l'effroyable abîme se refermer pour jamais; & je te vois un instant près du vainqueur, couronné des rayons de sa gloire, & environné de l'éclat de mille soleils!

Active imagination, tu es la source & la gardienne de nos plaisirs; ce n'est qu'à toi que nous devons l'agréable illusion qui nous flatte; tu fais fournir à notre cœur les plaisirs dont il a besoin; tu rappelles nos voluptés passées, & tu nous fais jouir encore de celles que l'avenir nous promet; tu plais surtout à l'esprit: c'est ta flamme subtile & légere (a) qui co-

---

(a) La fiction est vérité, quand elle émane de la tête d'un homme de génie; il crée un monde magique plus beau que le monde existant, comme Appeles, en mariant des couleurs, faisoit une beauté plus parfaite que tout ce qui avoit jamais existé. Cet empire de l'homme, cette faculté de combiner des idées & des images, est le plus beau présent qu'il ait reçu de la Divinité. Il donne la vie à de nouveaux êtres qui

fore & les cieux & la terre & les mers; sans toi, l'ame se refroidit, la fleur précieuse de notre sensibilité tombe, se fane, & tous les charmes de la vie disparoissent; tu distingues, dans les arts, celui qui est né avec du génie. La pensée la plus profonde s'évanouit, si elle n'est revêtue de tes couleurs. Tu as peut-être découvert plus de vérités, que la raison même, car tu joins la force à l'agrément, la persuasion à l'autorité; tout ce qui est vif, délicat, riant, est de mon ressort; tu es le miroir heureux où se peignent, se multiplient, s'embellissent tous les objets de la nature.

Aimable imagination, souveraine de nos esprits; dès qu'on se livre à ton vol enchanteur, l'infortune fuit, les rayons de l'espérance dorent la perspective du bonheur. L'homme de génie échauffé par toi se trouve dans son malheureux destin au dessus de ses revers, & même il les oublie; il porte en lui un trésor que ne peut lui arracher la fortune: animé d'un feu céleste, il exerce sa pensée; elle se repose sur les objets les plus sublimes ou les plus rians; & l'ima-

---

commencent à exister, dès qu'ils touchent & qu'ils intéressent. La justice & la bonté sont personnifiées. On entend une voix qui annonce l'élévation & la dignité de l'ame humaine: & l'on préfere cette fiction aux cruelles vérités qui nous fatiguent. Oui, il faut souvent se jetter dans les bras de cette aimable fiction pour se consoler de ce qui est; elle enfante un nouvel univers que nous habitons avec plaisir: nous évoquons des fantômes parés de toutes les couleurs, & distraits de la vérité nous sommes heureux par l'illusion.

ge de ſes maux eſt effacée. Bacon empriſonné ſous la voûte d'un cachot, commandoit à ſon ame de franchir les murs épais; elle méditoit l'ordre éternel de l'univers, le mélange inévitable de bien & de mal, la ſucceſſion néceſſaire du plaiſir & de la douleur. Eh! que lui faiſoient alors ces chaînes qui ne pouvoient captiver la plus noble partie de lui-même? Chantre de Tancrede & d'Armide, je te ſuis dans tous les lieux où t'entraîne le deſtin le plus bizarre; je vois le charme de la poëſie comme un baume vivifiant ranimer ton ame flétrie par la douleur: tu braves le ſort & les ennemis, en te jettant dans les bras des Muſes; la mort s'avance, & tu ne l'apperçois pas; ton œil ne ſe porte que vers l'immortalité. Je vois Tompſon monté ſur un vaiſſeau prêt à fondre dans l'abîme; il ſemble oublier le péril, il contemple les ſuperbes images de cette horrible tempête, le ſombre effrayant qui colore la nature attriſtée, & la lueur rapide des éclairs, réfléchie ſur les eaux; paſſionné pour ſon Art, il s'écrie: „ ô! le beau ſpectacle! ô la magni„ fique tempête!" Ovide eſt exilé loin de Rome dans les affreux déſerts de la Scythie: la nature ſauvage s'embellit de ſa préſence; il confie à ſa lyre les chagrins de ſon ame: par une magie puiſſante, ſes malheurs s'effacent, tandis qu'il s'occupe à les peindre; il épanche ſa douleur dans ſes vers éloquens, il ſe plaît dans ſes plaintes: le ſuccès de ſon eſprit trompe ſon cœur, & il rend vaine la vengeance de ſon tyran.

Amour des beaux arts, que n'enflammes-tu tous les cœurs? tu ferois un fecours toujours préfent contre l'ennui & contre l'infortune: les mortels défabufés ne connoîtroient plus d'autre ambition que celle de reculer les bornes de l'efprit humain; attendris par vos leçons, ils ne deviendroient fenfibles qu'aux charmes éternels du beau. Eft-il rien de plus délicieux que de pouvoir jouir de la nature, en tous les tems, en tous les lieux? d'ouvrir fon ame aux objets enchanteurs qui la décorent? Quelle fource inépuifable d'agrémens, que ce qui flatte notre goût intérieur, faculté diftincte des autres fenfations, & qui nous rend fenfibles à la beauté, à l'ordre, à l'harmonie! Alors les mœurs prennent l'empreinte de ces occupations douces & utiles. Tandis que l'ennemi des beaux arts, fur le déclin de fes années, à charge à lui-même & aux autres, éprouvera un vuide affreux, n'envifageant que le fpectre de l'ennui & les ombres horribles de la mort: l'homme éclairé jouïra du fpectacle de fa vie paffée, il aura fçu apprécier ce que vaut l'exiftence, & fort par fa penfée, il ne redoutera point l'inftant inévitable qui doit terminer fa carriere. Ainfi le généreux Fénélon, qui montra à l'univers le caractere rare & facré d'une ame remplie à la fois d'une extrême vertu & d'une extrême douceur, ne perdit point dans les cours la fimplicité de fes mœurs, & conferva dans fon exil cette égalité d'ame que rien ne peut corrompre. Ainfi Fontenelle, ce Neftor qui illuftra deux fiecles, calme, tranquille, modéré jufqu'à fa derniere heure, vit fuir le fonge de la

vie, comme un ſage du haut d'une colline élevée, voit mourir les derniers rayons du ſoleil.

Que ne puis-je placer ici les noms de ces écrivains, non moins diſtingués par leurs vertus que par leurs talens? Je ferois voir que le feu du véritable génie n'embraſe preſque jamais que des ames ſublimes; je prouverois par les écrits & les actions de ces hommes immortels, combien leur cœur étoit pénétré de cette vertu douce dont ils ſe ſont efforcés d'étendre l'empire. Alors mes foibles accens, rendus plus forts par la mâle éloquence de ces bienfaiteurs de l'humanité, iroient porter la honte & le remords dans le ſein de leurs perſécuteurs; alors l'envie étonnée de ſe trouver ſenſible, laiſſeroit tomber ſes fleches empoiſonnées; & ſes lâches miniſtres (a) réduits au ſilence, ne jouiroient plus du coupable plaiſir de rabaiſſer un mérite qui les offuſque.

Pourquoi ne puis-je diſſimuler ici le vice de la Littérature moderne? Je l'avouerai: elle eſt ſouillée par des auteurs mercénaires & mépriſables, dignes miniſtres de l'ignorance & de la calomnie dont ils ſuivent les mouvemens deſordonnés. Au milieu de cette triſte & dévorante anarchie, je ne ferai point entendre ma voix; mais je m'adreſſerai à vous, qu'une émulation trop ardente, un amour exceſſif de la gloire, conduiſent à dépriſer de trop dignes rivaux. Il appartient ſans doute à la raiſon de diſſiper les

(a) La ſatyre d'un malhonnête homme, diſoit Bacon, eſt une véritable illuſtration.

prestiges de l'orgueil (*a*), malheureusement si naturel à l'homme, & de faire voir qu'on ne s'éleve point en abaissant autrui. Ma voix est foible, mais, du moins elle sera l'interprête de l'honnêteté, & je dirai : „ ô vous qui courez la carriere de l'im„ mortalité, oubliez-vous qu'ayant l'honneur de par„ ler aux hommes, ils ont droit d'attendre de vous „ une vertu mâle, sévere, courageuse, qui sache „ prononcer contre vous-même, lorsque l'intérêt „ général le demandera ! Oubliez-vous qu'on ne „ pardonne pas à l'envieux & au méchant, même en „ faveur de son génie, & que le souverain mépris „ s'allié quelquefois à l'admiration des plus rares ta„ lens ? Oubliez-vous que si la malice humaine sou„ rit quelquefois aux traits ingénieux de la satyre, „ elle passe avec la foule intéressée à la recevoir, & „ que l'équité proscrit bientôt cette petite vengean„ ce, en marquant du sceau de l'opprobre le jaloux „ censeur ? Eh ! que veulent dire cette haine, ce fiel, „ cette animosité, qui vont bientôt vous confondre „ avec le plus vil des hommes ? Le forgeron hait le

(*a*) Quelqu'un a dit (dans un Eloge de Moliere, si je ne me trompe) que la modestie n'étoit autre chose que la conscience intime de ce qu'on valoit. C'est un orgueilleux, à coup sûr, qui a écrit cette maxime. Un grand homme supérieur aux autres peut encore, appercevant la perfection si éloignée de notre foible nature, se juger peu de chose. Si l'on y prend garde, tous les grands hommes dans tous les genres ont été modestes. C'est que leur supériorité réelle n'avoit pas besoin de s'étayer des grands airs : rien de plus vaniteux qu'un homme médiocre.

» forgeron, la faim lui dicte son inimitié: mais vous,
» qui prétendez à la gloire, imiterez-vous l'homme
» vénal dont l'ame répond à la bassesse de son état?
» Que craignez-vous? l'estime publique est inépui-
» sable, & la gloire tient des couronnes toutes prêtes
» pour chaque espece de mérite. Doit-on être l'ob-
» jet de vos éternelles vengeances, pour oser courir la
» même carriere où vous vous rencontrez? Ne devez-
» vous donc arriver au but que couvert de lauriers
» arrachés avec fureur des mains de vos concur-
» rens, & déjà flétris par la honte ainsi que par les
» reproches des spectateurs? Songez que vous êtes
» tous égaux lorsque vous volez dans la lice. Qui
» de vous, en effet, oseroit se flatter d'être déclaré
» vainqueur par la voix de la Postérité? Elle juge-
» ra, & vos cris ne seront point entendus; & tous ces
» téméraires critiques disparoîtront. Heureux si l'ou-
» bli ne les dérobe à l'opprobre! Que ces têtes étroi-
» tes, ces ames mal nées, indifférentes sur l'intérêt
» général, concentrées dans leurs petits intérêts, ne
» voient que ce qui les blesse; vous, hommes de
» lettres & dignes de ce nom, vous ne profanerez
» point une plume qui ne doit être consacrée qu'au
» bien public, en la faisant servir à l'orgueil d'immo-
» ler un rival; c'est à vous de donner l'exemple de
» ce généreux désintéressement, de cette impartialité
» qu'on est en droit d'attendre de vous, & que vous
» exigeriez pour vous-mêmes. L'éloge d'un hom-
» me de génie n'est-il pas la plus douce récompense
» d'un autre homme de génie? Dites, c'est mon

» frere qu'on admire, qu'on loue, qu'on persécute; » je dois le consoler, le défendre, puisque les mé» chans le punissent d'être éclairé & vertueux. » Pour jouir de l'estime de mes contemporains, il me » faudra un jour passer par les mêmes épreuves. » Oui, hommes de Lettres, vous ne formez qu'un » corps; vos intérêts sont les mêmes; rendez-vous » respectables, l'union seule peut concentrer vos for» ces: vous serez invincibles, en unissant vos lumie» res; si vous vous isolez, vous ne serez plus que » de foibles ruisseaux, qui se dessécheront d'eux» mêmes, tandisque vous auriez pû former un fleu» ve vaste, imposant & d'un cours majestueux & » immortel. Eh! la gloire elle-même vaut-elle le » plaisir réel & sensible de vous communiquer vos » idées, d'aggrandir mutuellement vos connoissan» ces, de mêler les trésors de vos ames, de vivre » en freres, en amis, honorés & vertueux? Que l'a» mour-propre est petit & méprisable auprès de cet» te élévation d'ame qui fait disparoître toute rivali» té! Périssent donc les odieux monumens érigés » à l'envie (a)! que sur leurs débris s'éleve un au-

(a) Themistocle passionné pour la gloire, ne pouvoit souffrir celle d'autrui. Qu'il devoit supporter d'angoisses! que Miltiades & ses trophées ont dû le poignarder de fois! que les serpens de la jalousie lui devoient rappeller combien il étoit petit en voulant être un héros! Ainsi l'intérieur du grand homme offre quelquefois une passion basse, qui console la multitude, excite la pitié, & cesse de rendre le grand homme digne d'envie.

„ tel à la Paix! Venez-y serrer les nœuds d'une „ amitié utile & douce! Que l'émulation n'excite plus „ parmi vous, que de ces disputes dont les arts „ puissent s'enrichir! Si votre cause exige quelque „ chaleur, que ce soit avec noblesse, avec honnête- „ té. Vos raisons ne perdront rien de leur force, „ lorsqu'elles seront présentées avec modération; on „ y reconnoîtra mieux le ton de la vérité. Songez, „ enfin, que la justice, la générosité, la grandeur „ d'ame doivent vous animer, si vous voulez les pein- „ dre avec force & les faire passer dans les cœurs de „ ceux qui vous écoutent. Distingués du reste des „ mortels par vos lumieres, montez votre ame au ton „ de votre génie; il en sera plus grand, plus fier, „ plus sublime, plus cher à la nation, à l'humanité: „ & la foule envieuse ne saisira plus le prétexte de „ vous refuser son hommage pour exercer le triste „ droit de calomnier vos mœurs. Vous mépriserez „ les sourds complots du fanatisme & de l'ignorance; „ & affermis sur la colonne inébranlable de la probi- „ té, vous verrez vos ennemis réduits à garder un „ silence qui fera leur supplice & leur honte."



ELOGE

DE

CHARLES V,

ROI DE FRANCE,

SURNOMMÉ LE SAGE.

In multitudine videbor bonus, & in bello fortis.

SAPIEN. Cap. VIII. v. 16.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ÉLOGE
DE
CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

Si la voix toute-puissante qui appelle tous les êtres de la nuit du néant, en créant l'ame d'un Monarque, lui dévoiloit, en même tems, les dangers qui l'attendent; si elle daignoit lui dire: „ ô toi, qui „ vas mouvoir un corps mortel, je te laisse maîtresse „ de tes destins, veux-tu ceindre le bandeau des „ rois, ou traîner le soc de la charrue? Examine „ & prononce". Je crois entendre cette ame éclairée répondre au Créateur: „ ô Dieu, éloigne de moi ce „ triste diadême. Qui, moi! soutenir, entre mes foi- „ bles mains, l'immense fardeau de la royauté, pour- „ voir à la sûreté, à la subsistance, aux besoins po- „ litiques d'un peuple nombreux, être l'administrateur „ de la justice, le maître des opinions, l'arbitre des „ mœurs, ne pouvoir rien faire d'indifférent? Ac- „ corde-moi donc, ô Dieu, un double degré d'intel- „ ligence; préserve-moi de cette ivresse qui ne sur- „ prend que trop dans un état d'élevation; sauve-moi „ de mon propre cœur, ou plutôt, permets à un a- „ tôme, pénétré du sentiment de sa foiblesse, de vi-

„ vre caché dans la foule, afin que je ne sois un jour „ comptable devant ton trône, que des devoirs d'un „ homme, & non de ceux d'un Roi (a)".

Mais nous naissons sans choisir notre sort, & l'Etre éternel nous impose à son gré les devoirs du poste où il plaît à sa Providence de nous placer. Tristes & malheureuses victimes du bonheur des Etats, vous qui êtes liés à leurs révolutions, Princes de la terre, si quelqu'un a droit de prétendre aux éloges des hommes, c'est vous sans doute. Tous les cris de notre amour & de notre reconnoissance peuvent-ils vous payer des soins continuels attachés à l'empire ; & lorsque nous venons, foibles orateurs, louer ce Roi

(a) Si les peines des rois sont grandes, que leurs travaux, en récompense, peuvent leur procurer de délices! Qui ne chériroit à leur place une aussi importante occupation, qui doit remplir l'âme en l'élevant? Quels plaisirs les environnent, s'ils le veulent! Ils peuvent répandre la douceur sur la vie entiere d'un homme, d'une famille, d'un peuple. Chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaisance, surtout dans ce siecle où l'autorité des rois est affermie, où leur personne est en sûreté, où ils se trouvent sans contradiction dépositaires de la force publique. Puissans & respectés, ils peuvent éteindre jusqu'à une partie des maux que nous imposa la nature, & contemplant ensuite leur auguste ouvrage, ils peuvent jouir de tous les momens marqués pour la félicité publique. Ils touchent à ce qu'il y a de plus délicieux dans l'existence d'un être pensant, le pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible : ils peuvent être des dieux au milieu des humains. Et nous, foibles particuliers, dépourvus de force & de puissance, nous ne pouvons qu'à grand' peine être des hommes !

qui mérite le nom de Sage, que pouvons-nous ajouter à la vénération dont jouit sa mémoire? Ses bienfaits subsistent après quatre siecles, la Postérité a parlé, notre admiration devient un tribut vulgaire. Cependant quel François n'aime point à signaler son amour pour ses Rois? Quel ami de la sagesse ne chérira point le Monarque qui la fit asseoir sur son trône? Platon fixoit l'époque de la félicité des peuples au moment où les Sages porteroient la couronne. Sous le regne de CHARLES V, nos peres ont vu s'accomplir cet oracle de Platon. Il faut représenter la grandeur des obstacles que Charles eut à surmonter, pour apprécier dignement les qualités de ce Monarque. Les dangers éprouverent sa jeunesse; il sentit de bonne heure qu'il étoit né pour les autres & non pour lui-même; qu'esclave honorable (a) de son rang,

(a) Nous appellons les Caraïbes des peuples sauvages, des barbares; cependant ils exigent de leurs chefs du courage & une intelligence égale au rang qu'ils doivent occuper. Celui qui aspire à la royauté, doit vaincre la douleur & montrer une constance inébranlable au milieu de plusieurs épreuves, qui sont de vrais supplices; il doit connoître la carte du pays, dompter le sommeil, aller à la chasse, à la pêche, s'y distinguer, & paroître invulnérable à toutes les atteintes; alors reconnu digne de commander à des hommes, chaque guerrier lui met le pied sur la tête, pour le faire souvenir que, nommé par ses égaux, élevé par leur choix, il ne doit jamais connoître l'orgueil de vouloir les abaisser, mais plutôt l'orgueil légitime de se montrer le premier à la tête des dangers. (Voyez *l'Histoire philosophique & politique du Commerce des Européens dans les Indes*, d'où cette Note est tirée.)

il devoit en respecter les fonctions, en méditer les devoirs (*a*), en pratiquer les vertus. Dans un corps languissant il portoit une ame forte, intrépide, éclairée. Il craignoit Dieu, il aimoit son peuple. Son tems étoit un trésor ouvert à tous ses sujets; ses occupations ne dépendirent point de son goût & de son caprice, elles furent toutes engagées à la justice & à l'Etat.

Apprenons à connoître, à chérir la Royauté, en voyant le sceptre dans les augustes mains de Charles, atteindre avec force d'une extrémité du Royaume à l'autre, disposer tout avec sagesse & douceur, être le point fixe où se rapporterent tous les intérêts de l'ordre civil. Il enchaîna toutes les passions particulieres, il les fit servir au bien général. Il fit plus du fond du cabinet, que n'eût osé tenter un conquérant. Il rendit la France victorieuse au dehors, & florissante au dedans, de foible & malheureuse qu'elle étoit. Enfin sa sagesse sut rétablir la grandeur de la nation dans la guerre, & sa félicité dans la paix.

C'est sous ces deux rapports que je vais l'envisager. Que les Rois sont grands lorsqu'ils ont ainsi régné! Qu'il

(*a*) Aucun homme n'a tenu le gouvernail d'un vaisseau sans s'être exercé auparavant sous les yeux d'un habile pilote; aucun n'a prétendu gouverner un char sans avoir reçu des leçons préliminaires; & nous voyons tous les jours des hommes appellés simplement par le hazard ou la naissance aux plus éminentes places, estimer que la science des loix, le gouvernement des affaires publiques, le commandement des armées, sont des connoissances innées.

qu'il eſt doux de leur offrir un juſte tribut de louanges, lorſque leur propre exemple a conduit les hommes à la vertu, tandis que leur autorité contenoit l'audace & la rebellion!

PREMIERE PARTIE.

Ce fut la valeur, qui de ſes mains triomphantes éleva le Trône des François. On avoit vu les premiers Capets, imitateurs des deſcendans de Merovée, s'abandonner tout entiers à leur courage belliqueux, & plus ſoldats que généraux, porter à l'excès une ardeur téméraire que fortifioient encore les idées gigantesques de la chevalerie. Ne diſſimulons pas que ces ſiecles héroïques étoient barbares. Inſtruit, par les fautes de ſon pere & de ſon ayeul, Charles comprit que le titre auguſte de Chef de l'Etat avertit les Rois que c'eſt moins du bras que de la tête qu'ils doivent ſe ſervir, que leur valeur conſiſte à voir le péril de ſang froid, ſans s'y précipiter avec furie. Il comprit qu'étant l'ame de cent mille combattans, c'étoit aſſez pour lui de tracer le plan général de leurs opérations, & de diriger à une même fin tous les reſſorts divers qu'il étoit maître de faire mouvoir.

Rarement les Princes reçoivent une éducation conforme à leur importante deſtinée (a). Charles fut

(a) C'eſt le ſort des têtes couronnées de n'apprendre les calamités qui frappent leurs ſujets que lorſqu'il n'y a

formé par l'adversité, & ce maître terrible & sublime lui mit sous les yeux la chaîne immense de ses devoirs; & en même tems il le doua de cet esprit de conseil & de pénétration, plus fort que le torrent passager des armes. Il falloit savoir manier le génie d'une nation belliqueuse & fiere. CHARLES reconnut qu'il avoit à conduire un peuple indocile & malheureux. Au milieu d'une régence orageuse, il se trouvoit parmi les écueils les plus terribles. La France, épuisée par une défaite sanglante, consternée par la captivité de son Roi, déchirée par ses Princes, livrée tour à tour à la fureur du peuple, & à l'ambition des grands, touchoit à sa ruine. Les rênes du gouvernement flottoient abandonnées; chacun s'empressoit à les saisir; on vit alors un Prince de dix-neuf ans créer pour ainsi dire ses droits, s'élancer sur le timon, arracher ces rênes, avec fermeté, des mains sacrileges qui vouloient les ravir, & empêcher les factieux d'achever l'ouvrage de l'ennemi. Un vainqueur orgueilleux menaçoit nos frontieres entr'ouvertes: le jeune Dauphin, sans finances, sans vaisseaux, sans troupes réglées, tenta d'inspirer un nouveau courage à la nation entiere, presque avilie, & lui découvrit ses ressources lorsqu'elle sembloit désesperer d'elle-même.

---

plus d'espoir ni de remede; alors on ne leur cache plus la vérité desastreuse: à peu près comme dans les hôpitaux on ouvre les portes, lorsque la flamme, maîtresse du lieu, va tout dévorer.

A cet état de foibleſſe & d'humiliation l'Angleterre oppoſoit & ſa puiſſance & ſa gloire. Ayant forcé l'Ecoſſe au ſilence, ſoumis l'Aquitaine à ſon joug & la Bretagne à ſon allié, le vainqueur de Calais venoit déja de démembrer, & ſe hâtoit d'envahir ce Royaume, dont la loi fondamentale excluoit tout maître étranger. Mais le bruit des armes étouffant la voix de la juſtice, la force pouvoit réaliſer ce que ſes prétentions avoient de chimérique. Deux fois il s'étoit montré téméraire, ſans en porter la peine: deux fois l'impatience aveugle de nos Rois s'étoit précipitée dans l'abîme ouvert pour l'engloutir; Edouard étoit triomphant, & la fortune avoit couronné juſqu'au noble déſeſpoir de ſon fils.

Tandis que la valeur heureuſe de ces guerriers attaquoit à découvert le trône des *Valois*, la ſombre politique du Roi de Navarre en ſappoit en ſecret les fondemens ébranlés. Ce tyran farouche, tranſplanté ſur les terres d'Eſpagne, tenoit encore à la France par de riches domaines, plus importans par leur ſituation (*) autour de la capitale, que par leur étendue. Plus près du trône (†) qu'Edouard même, ſi la loi ne les en eût également écartés, il cherchoit à éluder cette loi ſacrée par tous les artifices d'un eſprit intrigant & d'un cœur corrompu.

(*) Outre ſes prétentions ſur la Brie & la Champagne, il tenoit pluſieures places en Normandie & en Picardie.

(†) Il étoit petit-fils de Louis Hutin, au lieu qu'Edouard n'étoit petit-fils que de Philippe le Bel.

Trahisons, parjures, assassinats, poison même, tout crime utile lui étoit familier ; d'autant plus dangereux que des qualités brillantes, trop communes aux grands scélérats, masquoient ses vices monstrueux. Cette finesse qui ressemble à la prudence, cette affabilité séduisante, cette libéralité intéressée, cette éloquence naturelle & dont il n'est que trop facile d'abuser, cette fougue impétueuse que le vulgaire confond avec le courage ; tout lui servoit à déguiser sa marche criminelle, & il a fallu l'œil de la postérité & sa voix foudroyante pour frapper d'opprobre ce tyran.

Pressé de toute part, environné de tant d'ennemis, CHARLES apprit à s'observer, à mesurer ses actions, ses paroles, ses regards & même son silence. Il prit pour regles invariables de sa conduite, la patience & cette prudence qui fait dissimuler sans duplicité ni trahison. La patience du chef d'un Etat ébranlé consiste dans cette circonspection qui, pour sauver l'honneur d'un gouvernement foible, compose avec des sujets séditieux ou des voisins injustes, dont les révoltes & les entreprises mériteroient d'être punis hautement par un Prince dont la force appuyeroit les droits légitimes. Elle dérive de cette modération qui comprimant le courroux le mieux fondé, laisse aux coupables la ressource du repentir, ou ménage à la justice la possibilité de sa vengeance. Enfin, loin d'être une qualité purement passive, (comme elle le paroîtroit à ceux qui n'approfondissent rien) la patience est peut-être le plus noble effort d'une ame ferme & vigoureuse, puisqu'elle l'éleve

jusqu'à se dompter elle-même. La justice la plus exacte peut encore autoriser dans un Roi la dissimulation, c'est-à-dire, cet art qui opere, à propos, un effet, tandis qu'il en paroît un autre; art innocent & nécessaire, qui obtient par adresse ce qui lui échapperoit sans cet heureux détour. La prudence en fait même un précepte positif aux Rois, qui sont assez instruits pour gouverner par eux-mêmes, assez zélés pour se livrer aux laborieuses discussions des affaires d'Etat, assez fermes pour contenir leurs ministres dans une juste dépendance; & c'est de-là que suit le maintien des loix, le bonheur des peuples, leur amour pour le Souverain, & la vraie gloire du Monarque.

La pratique de ces vertus devenoit à Charles d'une nécessité plus absolue au milieu du feu des guerres civiles, où il eut besoin de tant de politique (*a*), de

(*a*) Dans l'acception vulgaire un politique est un homme qui ruse, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées; & sous ce point de vue le politique a été regardé d'un œil défavorable: mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un empire & le remede qu'il faut lui appliquer, qui sait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & recule à propos, qui saisit l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi: c'est un homme qui mesure d'un coup d'œil la masse d'un Empire, & ne la lance contre un autre qu'en prévoyant le double effet qui doit résulter de ce choc: c'est un

tant de prudence & de tant d'activité. L'armée Françoise étoit défaite; son Roi portoit des fers, & l'assemblée tumultueuse des Etats présentoit un écueil formidable, où devoit se briser l'autorité mal affer-

homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid, avoir présent à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir & les manier sans confusion. Cette sublime politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples: C'est la juste connoissance des forces relatives & de la résistance de ces mêmes forces, de leur ensemble & de leur accord. Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons sans l'extrême variation des hommes, dont la volonté flottante ne sauroit gueres être assujettie à un point fixe. Le politique fera donc surtout une étude particuliere des hommes. C'est par elle qu'il apprendra que le difficile de son art n'est point d'unir, mais d'entretenir l'accord & le concert au milieu de tant de volontés qui se préjudicient à elles-mêmes. Il faut que l'habilité du politique concilie cette foule d'esprits & leur donne un centre autour duquel ils s'agitent sans s'écraser; il faut que la fertilité de son génie trouve des moyens pour faire adopter ce qui est trop au dessus des conceptions vulgaires. Le petit génie n'imaginera que des stratagemes, se couvrira d'un masque, se perdra dans les intrigues, croira être fin en donnant des apparences contraires; foibles ressources qui sont presque toujours un inutile appui. Le grand politique, loin de la fourberie & de ces finesses honteuses, bâtira ses plans sur le caractere d'un peuple vu en grand, sur la véritable connoissance de ses mœurs. Il fera plus que le guerrier. Celui-ci ravage comme un torrent, & passe de même. Les sanglans trophées de la victoire sont toujours cherement achetés. Le vainqueur est souvent loin d'en cueillir les fruits. Il n'est plus rien, si le politique ne vient à son secours, s'il ne garde, s'il ne conserve ce qu'il a subjugué. Ainsi CHARLES V, sans sortir de son cabinet, sut regagner tout ce que lui avoit

mie d'un Prince dont on ne voyoit que la jeunesse, & d'un Ministere dont on ne sentoit que trop les vexations & l'imprudence. Aussi ce peuple si prompt à trouver des ressources dans ses sacrifices, lorsque l'amour pour ses Rois établit sa confiance, alors plus aigri par l'oppression que découragé par l'infortune, trop emporté pour se contenir dans les bornes raisonnables, croyoit ne pouvoir sortir d'esclavage qu'en se précipitant dans l'anarchie. Les cris séditieux n'annonçoient que des projets de révolte, tandis que les malheurs présens exigeoient les plus rares efforts d'un zele généreux, & surtout le plus parfait concert entre les divers ordres; concert qui ne pouvoit subsister que par la subordination.

Forcé d'opter entre quelques subsides insuffisans & le maintien de son autorité si néçessaire à la conservation de la Monarchie, le Dauphin rompit les Etats, résolu de tout tenter avant que d'acheter leurs dangereux secours. Il parcourt, il sollicite les Provinces; il attend plus de sensibilité de ces cœurs moins dépravés par le luxe: par-tout il voit éteintes les nobles flammes du patriotisme; par-tout la rigueur des

fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de son pere. Voyez Fabius tourmenter les succès d'Annibal, & les consumer par une force inactive. Voyez Coligny, un des plus malheureux généraux, triompher en posant les armes & briller après des chûtes. La plus grande puissance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique, qui protégeant un Etat voisin plus foible, saura enlever à son rival, presque à son insçu, les forces secrettes & vitales qui constituent sa situation florissante.

impôts avoit brisé les liens sacrés qui doivent unir les sujets au souverain; & cependant le Roi Jean avoit pour ses peuples des sentimens de pere. Mais que peut la bonté du cœur sans la force de l'ame? La mollesse dans un Monarque est plus terrible que son despotisme. Eh! qu'importe aux sujets la bienveillance stérile d'un Roi foible, qui les abandonne & qui se livre lui-même à des tyrans subalternes! La frontiere importante du Languedoc avoit été ménagée par crainte; elle supposa l'avoir été par amour. Elle signala sa reconnoissance par des sacrifices mémorables. Foibles moyens, trop disproportionnés aux besoins! Le Dauphin eut la sagesse de le sentir, & la générosité de se remettre à la discrétion des Etats, résolu de tout souffrir d'eux, pour les sauver d'eux-mêmes, adoptant cette maxime antique & sainte *que le salut du peuple est la suprême loi.*

Dans ces cruelles circonstances le Navarrois furieux s'échappe de sa prison, comme un tigre du fond de son repaire. Il s'élance sur la capitale, prêt à la déchirer. On vit un Ministre du Dieu de paix (*), on vit un chef respecté des citoyens, fomenter une ligue qui n'avoit le bras levé que pour renverser le trône. Afin de s'assurer l'impunité de leurs attentats, les factieux essayerent d'abord de faire taire les loix, en détruisant leurs fideles organes. Ils vouloient

(*) Robert le Coq, Evêque de Laon, & Etienne Marcel, Prévôt des Marchands, chefs de la faction des Chaperons mi-partis.

anéantir ce ſénat, ſource antique & précieuſe de la confiance nationale, tantôt le refuge des peuples, tantôt le ſoutien des rois, & toujours le lien de l'harmonie publique. Auſſi les ſéditieux crurent-ils ne pouvoir ſapper l'autorité qu'après en avoir renverſé les fondemens.

O jours de vertige! ô ſpectacle monſtrueux! une populace effrénée forçant le palais de ſes rois, montant juſques ſur les marches du trône, égorgeant ſes peuples, zélés défenſeurs dont le ſang réjaillit ſur leur maître! Auſſi ferme à l'aſpect de la mort, qu'indigné de devoir la vie aux ménagemens timides du chef de la révolte, le Dauphin.... Mais c'eſt entrer dans les ſentimens de mon héros, que de lui dérober ici une partie de ſa gloire. Périſſe à jamais la mémoire de ces excès honteux; ils ont été trop bien réparés par ce même peuple, devenu le plus fidele & le plus inviolablement attaché à ſes Rois.

Paris étoit livré aux fureurs du carnage; CHARLES céda aux tems, & ſa fuite fut un trait rare de politique & de prudence. N'oublions pas la Province qui la premiere eut l'honneur de lui tendre les bras. La Brie donne un grand exemple à la France: Provins enleve aux villes les plus rénommées l'avantage de relever la Monarchie. Là, ſe tiennent des Etats où le patriotiſme éleve ſa voix pure & magnanime; là, les peuples préſentent des dons volontaires, & leur amour ſurpaſſe ce qu'on en pouvoit attendre. La Picardie imite la Champagne & ſe diſtingue par le même zele. Rois, ſoyez attentifs! conſidérez les François qui

composoient les Etats de Compiegne, semblables à ces Romains qui savoient si bien apprécier les actions héroïques, venir remercier le Dauphin au nom de la Nation de n'avoir point désespéré du salut de l'Etat. Quel peuple! & qu'il est digne d'avoir des CHARLES V pour maîtres!

A ce cri de l'honneur François, la Noblesse se réveille: elle accourt en foule se ranger autour de l'héritier de la couronne: enflammée par les regards de CHARLES, elle se souvient qu'elle est le rempart du trône, & qu'elle doit le soutenir lorsqu'il chancelle, ou s'ensevélir sous ses ruines; elle se dévoue à une guerre plus juste & plus glorieuse que celle qu'elle venoit de soutenir contre les laborieux habitans des campagnes, rendus furieux par ses vexations, & son arrogance plus cruelle encore.

Il étoit réservé à la sagesse du Dauphin de calmer ces troubles affreux. Parmi tant de tourbillons opposés, il parut comme un astre élevé au-dessus des orages, qui alloit faire lever des jours plus sereins.

Il maîtrise la férocité, il sait tirer parti des plus indomptables passions; il fait servir au bien public le courage indépendant de ces aventuriers qui, errans & vagabonds, dévoroient la subsistance des cultivateurs. Les bras qui déchiroient la patrie, combattent pour sa défense. Les révoltés tremblent dans la capitale investie; la foudre vengeresse gronde à leurs portes; la famine désolante introduit dans leurs murailles le désespoir & la mort; les coupables sont consternés; les vrais citoyens reprennent

cet aſcendant que donne la vertu. L'univerſité (*) joint les charmes de l'éloquence aux grands motifs de la religion; elle parle aux cœurs & les entraîne, elle parle aux eſprits & les ſubjugue. Le Roi de Navarre eſt chaſſé, mais ſon complice ſe maintient & leve encore une tête rebelle; & tandis que CHARLES, en pere tendre, ſuſpend les aſſauts, pour ouvrir à des enfans égarés le chemin du répentir, le perfide Marcel prépare ſourdement le retour & le triomphe du tyran. Vis éternellement dans nos Faſtes, ô toi, illuſtre citoyen, digne rival des Harmodius & des Ariſtogiton, toi qui ordonnas le ſupplice du traître, qui ouvris à l'héritier du ſceptre ces mêmes portes qui alloient être livrées à l'étranger; & vous, qui m'écoutez ... que le reſpect dû à la mémoire de SIMON MAILLARD prête de la nobleſſe & de l'énergie aux ſyllabes conſacrées à graver ſon nom dans tous les cœurs françois!

Le Dauphin eſt rentré triomphant dans la capitale. Ses vertus ont réuni les partis diviſés, tous d'accord pour l'admirer & le bénir. Sa ſageſſe avoit laiſſé courir le torrent qu'il eut été dangereux d'arrêter, & l'emportement du peuple, comme il l'avoit prédit, s'étoit exhalé en fumée. Je louerai CHARLES d'avoir ſçu apporter des remedes ſans violence. Ménager ainſi le ſang d'un peuple rebelle, eſt ſans doute le plus haut degré de l'héroïſme.

(*) L'Univerſité jouoit alors un rôle aſſez conſidérable; elle renfermoit la partie éclairée de la Nation.

Une nouvelle ſcene s'ouvre, ſcene brillante & glorieuſe. Les défenſeurs de la patrie marchent ſous le même étendard. La France oppoſe la prudence de ſon chef à la multitude de ſes ennemis. Des ſuccès rapides puniſſent le Navarrois de ſes fureurs & de ſes parjures. Forcé d'accepter la paix, il va cacher au centre de ſes montagnes & ſa haine & ſa rage impuiſſante.

Mais d'un autre côté le redoutable Edouard, qui n'avoit ſuſpendu les attaques que pour laiſſer ſes ennemis ſe détruire d'eux-mêmes, allarmé de cette réunion inattendue, ſaiſit le moment de leur plus grande foibleſſe pour les accabler du poids de toutes ſes forces. CHARLES voit les dangers que doit entraîner cette guerre fatale, & il a le courage de la préférer à une paix ignominieuſe. Cependant ira-t-il, pilote téméraire, livrer à toute la violence de la tempête le frêle vaiſſeau dont il dirige le gouvernail? C'eſt ici le triomphe de ſa ſageſſe; c'eſt ici qu'il faut admirer le plan approfondi, ce ſyſtême admirable de défenſe, cette chaîne d'opérations liées les unes aux autres: c'eſt l'intelligence prudente de Fabius, c'eſt ſa vigilance infatigable. Il fait de la France un boulevard capable de réſiſter aux invaſions de l'Angleterre. Il tempere l'ardeur précipitée de cette milice impatiente qui porte aux combats une ſuperbe imprudence. Edouard, comme un lion qui rugit dans des plaines déſertes, où ſon œil allumé n'apperçoit que d'inſenſibles objets de ſes fureurs, frémit de ſe voir arracher ſa proie: il ſe conſume en vains efforts.

Rheims le repouſſe, Paris le brave; les moindres villes lui échappent. L'Europe admire les reſſources de la France, toujours préſentes au génie étendu & puiſſant de ſon protecteur. Le ciel même ſe déclare & tonne; la flotte d'Edouard qui avoit promené l'épouvante & la terreur, frappée de cette main qui ébranle les empires, vint expirer ſur nos bords; comme les vagues mugiſſantes de la mer, qui ſemblent devoir tout engloutir, après s'être élevées juſqu'aux cieux, tombent, ſe briſent ſur les rochers, & battent nos côtes d'un courroux impuiſſant.

O joie! ô triomphe dans des circonſtances auſſi malheureuſes! Charles a briſé les chaînes de ſon pere & de ſon roi, & il dépoſe entre ſes mains, avec autant de tendreſſe que de reſpect, cette autorité royale dont il n'avoit été que le dépoſitaire: il compte pour rien tous les travaux qui ont acheté un tel moment. O jours d'un plus grand exemple! l'honneur ramene le Roi en Angleterre, où il meurt victime de ſa parole.

Charles avoit ſçu régner avant que de monter ſur le trône; il s'y aſſied avec cet œil aſſuré qui juge & qui voit, avec le bras tout formé aux pénibles fonctions du gouvernement. Il reçoit de ſon peuple les gages les plus flatteurs de ſon eſtime & de ſon amour. Ce n'étoient point les acclamations paſſageres d'une turbulente ivreſſe; c'étoit le cri du ſentiment profond & durable qu'inſpiroit l'uſage de ſes vertus. Déjà la victoire lui donne le brillant augure des triomphes de ſon regne. Le Navarrois toujours

furieux, venoit de renouveller la guerre. Charles le Sage ayant à combattre de nouveau ce cruel ennemi, suivit un autre plan; il permit à son général de se livrer à toute la force & l'activité de son courage. Il est enfin soumis à Cocherel sous les armes d'un vainqueur justement inexorable. La perte de ses places les plus importantes, sa défaite, sa fuite, durent lui faire sentir combien étoit fausse une politique fondée sur la perfidie.

Charles n'avoit point remis le commandement de ses troupes à un homme maîtrisé par l'orgueil ou la cupidité, aussi incapable de gouverner les autres que de se gouverner lui-même. Il les avoit confiées à *Duguesclin*. A ce nom, le respect & la sensibilité se réveillent dans tous les cœurs; il retrace à la fois, la valeur, la générosité, la candeur, la solidité des vertus morales, l'éclat des talens militaires. C'étoit un de ces héros que la Providence accorde aux grands rois, pour les récompenser de leurs travaux; & lorsqu'un empire chancelle ou penche vers sa ruine, ce sont eux qui opposent une main forte & le raffermissent sur ses antiques fondemens. Tel fut ce vaillant Connétable, dont l'ame répondoit à l'ame de Charles. Elles se démêlerent, se connurent & s'aimerent, également animées de cet amour sacré du bien public, qui opere les plus grandes choses. Quelles gardes, quelles défenses, quelles armes plus puissantes & plus sûres que celles de l'amitié? Elle procure le même avantage que si la divinité unissoit à un seul corps plusieurs ames douées de diver-

ses qualités. Aujourd'hui encore leurs cendres reposent sous la même tombe; leur gloire se partage sans s'affoiblir; leurs noms vivent ensemble, tandis que leurs ames se trouvent réunies dans le sein du Dieu des Armées.

Un Prince cruel régnoit alors & désoloit l'Espagne; il rendoit odieux le pouvoir des Rois. Duguesclin part; il entraîne hors de la France ces Légions qui la ravageoient, & qui maintenant soumises & disciplinées s'étonnent peut-être de marcher contre un oppresseur, & de défendre la cause des peuples. Le tyran est frappé, mais il se releve: secouru d'un allié puissant, il combat, il enchaîne son vainqueur. Mais l'injuste monarque devient bientôt lâche. Pierre le Cruel, par son ingratitude, écarte son protecteur; c'est alors qu'il revoit Duguesclin plus terrible courir à la vengeance. Pierre le Cruel succombe en frémissant; le sceptre échappe de sa main, & passe au pouvoir de Henri & de sa postérité. L'humanité est délivrée d'un fléau. La France & la Castille font cette alliance mémorable, aussi glorieuse qu'utile aux deux Rois.

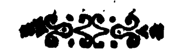
Quelques avantages qu'Edouard eut retirés du Traité de Bretigny, il éludoit l'exécution des seuls articles favorables à la France, dont il persistoit à se dire Roi. CHARLES, fidele à tous ses engagemens, mais résolu de soutenir l'honneur de sa couronne, dissimuloit les infractions de son rival. Il combine les tems, médite & prépare en silence le moment où

il pourra faire valoir ses droits, armés d'une force qui les rendra respectables.

Cependant l'avarice & la dureté du gouvernement Anglois indignerent & lasserent les grands vassaux de la couronne de France, annexés par la paix au Duché de Guyenne; ils réclamerent les droits imprescriptibles de la nature & des gens, & ces principes évidens & sacrés qui condamnent le despotisme odieux qui ose disposer des peuples sans leur aveu, comme d'un vil bétail attaché à la terre, & que l'on échange arbitrairement. Ils porterent leurs plaintes & le cri de l'humanité aux pieds de ce trône qui pouvoit en être regardé comme l'inviolable asyle. CHARLES prend l'épée des mains de la justice : Législateur sacré, il stipule pour le genre humain & pour sa liberté. Le Prince de Galles ajourné à la Cour des Pairs, répond à son Suzerain avec cette hauteur qui n'annonce que l'audace. La guerre est résolue, sur un plan qui à la fois disposoit & embrassoit l'avenir. La confiance a fait tous les préparatifs. CHARLES recueille le fruit de ses vertus. Ces mêmes Etats, autrefois si indociles, touchés de son amour, convaincus de sa sagesse, attendris, pénétrés, dévouent d'eux-mêmes & sans réserve leur fortune & leurs vies, au service d'un Prince devenu invincible, en commandant à de tels sujets.

C'est à nos Annales de transmettre à la postérité les succès d'une guerre où les maux inévitables furent

ſent rachetés par de plus grands biens. On verra le bras du Connétable exécuter ces grands projets, conçus dans la tête du Monarque. On verra les freres du Roi toujours ſoumis, malgré leur ambition, rapporter à ſes belles diſpoſitions les plus heureux effets de leur valeur. On verra trois Armées Angloiſes ſe conſumer ſucceſſivement, dépérir en détail, toujours harcelées dans leur courſe, & finir par être écraſées. On verra nos Provinces reconquiſes, glorieuſes de ſe réunir au ſein de la Monarchie; le Roi créer une Marine qui, jointe aux Eſcadres de Caſtille, détruit & diſperſe les Flottes Angloiſes, frémiſſantes de céder l'empire des mers, pourſuivies juſques dans leurs ports, où les François porterent à leur tour & le fer & les feux vengeurs. On verra le Navarrois confondu, malgré toutes les reſſources de ſon génie criminel; Edouard & ſon fils flétris par la honte, expirer dans les chagrins dévorans. Enfin on verra CHARLES toujours ſage, toujours grand, joindre toutes les parties de ſon Etat par les liens de la confiance & de l'amour, en faire un corps redoutable dont il eſt l'ame; ſe rendre de jour en jour plus cher à ſon Peuple, qui, après l'avoir admiré dans la guerre, l'adora dans la paix.



SECONDE PARTIE.

O science profonde de régner, qui connoîtra tous tes secrets ? qui veillera sur tant de ressorts compliqués, qu'une main savante doit faire jouer sans trouble & sans confusion ? qui soutiendra dignement le glaive sacré des Loix, sans ces alternatives dangereuses de rigueur & de mollesse ? Ce sera le Monarque qui, comme CHARLES, prendra pour guides la sagesse & la justice.

La sagesse n'est point proprement une vertu particuliere, elle est le résultat de toutes les vertus, elle est fille de la recherche du vrai, elle marche à la suite des connoissances, elle nous impose la loi de concourir à l'ordre universel dans la sphere où l'auteur du grand tout nous a placés ; & tandis qu'elle dispose toutes choses, la justice, comme un principe de vie actif, descend, coule dans les nerfs d'un Etat, lui donne la force & la santé ; elle veille à la porte de chaque maison, elle y établit une douce sécurité ; elle épouvante le méchant qui, environné d'une lumiere odieuse, redoute son œil ouvert & sa main armée.

Le sanctuaire de ces vertus doit résider dans la haute région des trônes ; c'est de-là que les Rois voyant rouler à une distance immense leurs sujets, doivent, comme le soleil, en féconder tous les ordres d'une chaleur pénétrante ; ou plutôt ils doivent

imiter le modele de perfection, cet Etre Souverain qu'ils représentent, lui qui, embrassant toutes les parties de l'univers, n'en sacrifie aucune, n'abandonne point les détails au hazard, & veille sur le vermisseau rampant sous la mousse, comme sur les globes étincellans qui font circuler les mondes.

Justice, bonté, intelligence, les principaux attributs de la *Divinité*, sont les types auxquels les Rois doivent se conformer, comme ses vivantes images. Il n'est que les bons Rois qui regnent véritablement. L'homme en proie au faste, à l'orgueil, à la volupté, aux courtisans, ne peut être le souverain ni de lui-même ni de personne; quand l'univers lui seroit soumis, *il ne seroit pas roi*; vil esclave sur le trône, il obéiroit aux passions d'autrui, & il ne sauroit commander aux siennes: alors ses honteux favoris écrasent les peuples de ce même sceptre qu'il ne peut porter. Peignons donc le Roi véritable, traçons d'un pinceau rapide le caractere & les vertus d'un Monarque qui tenoit le sceptre d'une main ferme (*a*), qui, Pasteur de ses Peuples, ne donnoit point au sommeil la nuit entie-

(*a*) Le Souverain doit être févère à ses courtisans, doux à son peuple. Ses courtisans sont ses vrais ennemis: son peuple est par nature sa richesse, son soutien, sa force réelle. Le sentiment le plus louable peut devenir un défaut dans la personne d'un prince. L'amitié, la douceur, la générosité, peuvent porter des atteintes à la justice qui est la premiere vertu du Monarque. Il faut que ses actions soient perpétuellement dirigées d'après l'intérêt général.

re, veilloit ſans ceſſe ſur eux & ſur lui-même, regardoit ſes bienfaits comme ſes ſeuls actes volontaires, les ſeuls qui pourroient faire ſa félicité: d'un Roi, qui ne connut ni les honteux déréglemens, ni les folles prodigalités; qui ſe rendit juſte, éclairé, qui ne trahit point l'Etat par ſa négligence, mais qui, auſſi modéré qu'intrépide, reſpectoit le ſang de ſes ſujets, en connoiſſoit tout le prix, gémiſſoit ſur le fléau horrible de la guerre, & comptoit cette fatale néceſſité au rang des malheurs des Rois.

Pour réprimer la miſérable ambition du vulgaire des Souverains, & pour éteindre dans leur cœur la ſoif de s'aggrandir, peut-être ſuffiroit-il qu'ils euſſent aſſez de juſteſſe d'eſprit, pour bien concevoir que la chaîne de leurs obligations s'étendant à toutes les limites de leurs Etats, ils ne peuvent, en les reculant, que multiplier les difficultés qu'entraînent les pénibles devoirs de la Royauté. Auſſi, ce qui diſtingue CHARLES avec le plus de gloire, c'eſt que jamais l'éclat de ſes victoires ne fut terni par l'injuſtice. Loin d'être uſurpateur, il ne fit que réunir les membres épais que la force avoit diſtraits du corps de la Monarchie, & arracher ſes ſujets à l'oppreſſion de l'étranger, pour les rendre heureux ſous l'empire des Loix.

L'ordre & la juſtice, voilà ſes premiers parens, ſes premiers amis; s'il les perd de vue, en croyant faire un heureux il ſigne le malheur d'une province.

Il sentoit que ces Loix ne seroient sacrées qu'autant qu'il les honoreroit lui-même. Il rétablit l'autorité des Parlemens (*a*), & crut devoir récompenser le

(*a*) S'il est nécessaire à tout Gouvernement d'avoir un Monarque, si je ne puis même le concevoir sans cette piece principale, je le conçois moins encore privé de ce pouvoir intermédiaire qui doit exister entre les Rois & les Peuples: c'est le lien légitime & nécessaire entre le trône & l'Etat, c'est le point d'appui mutuel à deux forces qui se balancent respectivement, c'est l'organe des Loix qui doit retentir dans l'intérieur de l'Etat, comme les armes & les soldats doivent veiller sur les frontieres. Ce Corps est fait pour défendre & la cause du trône & celle des sujets: il empêchera qu'ils ne se heurtent; il repoussera les malheurs du Despotisme & ceux de la Démocratie. Les Parlemens en France ont rendu des services essentiels à la patrie: ils ont mis un frein aux prétentions ambitieuses de la cour de Rome; ils ont empêché le Clergé de prévaloir; ils ont affermi la couronne sur la tête de nos Rois, en soutenant leurs privileges; ils ont enchaîné sagement le Despotisme sacerdotal; ils ont sauvé les peuples de plusieurs édits bursaux, en élevant de salutaires clameurs; ils ont facilité l'obéissance, en donnant les premiers l'exemple de leur juste respect pour le Souverain; ils ont maintenu ses droits, & contre lui-même, dans des jours de prestige & d'aveuglement. Ces Corps ont mérité la reconnoissance de la cour pour l'avoir aidée à renverser ce qu'elle n'osoit pas elle-même attaquer à front découvert. Leur destruction alloit donc manifestement contre l'intérêt du Monarque & contre l'intérêt de l'Etat. Le Monarque est plus fort avec eux, que sans eux. S'il s'est rencontré un ministre intrigant & lâche, d'une témérité assez extravagante pour percer de coups la Magistrature; on a vu (époque unique dans l'histoire) douze cents Magistrats choisir volontairement l'exil, & attendre le jour où la justice de leur cause paroîtroit dans tout son éclat. Il est venu le jour que tous les vrais

zele noble & désintéressé des Magistrats par des privileges & des exemptions, afin que, dégagés des embarras du siecle, ils semblassent partager l'indépendance du juge suprême. La vénalité n'excluoit point alors la vertu privée des dons de la fortune, ni ne l'exposoit à la dangereuse tentation de s'indemniser. Le choix du Prince, choix si capable d'élever les ames, ne tombant que sur des ames déjà grandes, & les droits de la naissance cédant aux droits du mérite, la modération, mere de l'intégrité, formoit essentiellement le caractere de ces vertueux Magistrats, tandis que l'honneur étoit le ressort unique & fécond de leurs généreux travaux. Que j'aime à voir ce grand Roi connoître de quel prix étoit cet honneur pour des cœurs françois, ne point craindre de se dégrader par l'exercice des plus importantes fonctions de la Royauté, s'asseoir parmi les anciens du Peuple,

---

citoyens pressentoient de voir arriver. Le jeune Monarque qui gouverne aujourd'hui la France, éclairé par la sagesse même dans l'âge des vertus, s'est acquis des droits éternels à notre amour & à notre reconnoissance, en rétablissant dans leurs fonctions des Juges qui ne peuvent être qu'utiles, & jamais dangereux. A cette époque la Nation a conçu l'espérance d'un bonheur futur; les ennemis de sa gloire & de sa puissance ont frémi. La majesté des Loix a fait la majesté du trône. Le monarque s'est réuni à son peuple par un lieu indissoluble; & comme il jouit par ce premier acte de sa puissance d'une confiance sans bornes, tout lui sera facile à la tête d'une nation sensible, qui brûle de lui prouver tout ce que fait faire l'amour & tout ce qu'inspire la vénération attribuée à la personne.

présider au conseil des justes, non pour y discuter de vains ou de frivoles droits, mais pour tirer plus de lumiere du secours du raisonnement & de l'expérience! Le sublime intérêt qui l'anime, passe dans ceux qu'il admet à sa confiance, & la sagesse répandoit ses rayons sur ces assemblées augustes, où la majesté du Trône ne consultoit pas pour elle-même, mais pour l'avantage des peuples. Tel présidoit Saint Louis, tel présidoit Charlemagne; tel l'Ecriture nous peint l'Etre Eternel, environné des puissances du ciel, lorsqu'il s'assied pour juger la terre.

C'est de-là qu'émanoient ces belles Ordonnances, qui rendoient aux Loix leur simplicité & leur uniformité primitives (*a*), accéleroient les jugemens, abré-

---

(*a*) Le caractere de la barbarie est une complication de loix contradictoires. Il ne faut pas confondre avec cette complication cette multitude de réglemens, qui sont une suite nécessaire d'un nombre infini de possessions. Dans un Etat où l'industrie est poussée loin, où chacun a & doit avoir sa maniere d'exister, ces réglemens subdivisés d'après des principes généraux deviennent utiles, & Montesquieu a très bien observé qu'ils défendent & protegent les possessions particulieres. Il faut que la Législation en grand soit réduite à des principes simples & clairs. L'état des personnes, les mariages, les héritages, ne sauroient être soumis à des loix trop positives: mais quant à ces débats que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne sauroit prévoir, qui sont le fruit de toutes ces petites propriétés qui se touchent & qui se croisent, ces débats prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun sait défendre ses droits; ce qui établit une espece d'égalité. Que ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les petites

geoient les formes juridiques, écrasoient l'hydre de la chicane (*), le monstre destructeur des familles, alimenté par cette espece d'hommes vils, qui se nourrissoient de ses odieuses rapines après s'être abreuvés de son fiel. C'est de-là que la voix de la patrie rappelloit l'Ordre des Avocats (†) à la noblesse & à l'excellence de son institution, assuroit au pauvre & à l'orphelin des défenseurs sensibles & désintéressés. O mémorable exemple & fait pour être suivi ! Le Législateur lui-même, trop éclairé pour ne pas savoir combien le cœur des Rois est exposé à de fréquentes surprises, s'assuroit d'une barriere utile, en ordonnant aux dépositaires des Loix de ne s'en écarter jamais, lors même qu'un ordre de sa main paroîtroit y déroger (*a*).

---

passions qui les mettent en jeu; plus le mouvement sera vif, plus il annoncera la santé de l'Etat.

(*) Les Procureurs réduits à 40.

(†) Injonction aux Avocats de plaider pour les pauvres *gratis*.

(*a*) Nombreux & vils partisans du Despotisme, que je rencontre tous les jours au sein de ma triste patrie, faut-il vous répondre encore? Quoi, vous voulez donner tous les privileges à un seul homme ? Vous voulez donc qu'il puisse en tout tems tourner contre ses sujets l'épée menaçante, faite pour intimider l'ennemi ? Vous voulez que ses erreurs s'étendant sur un vaste royaume ne soient bornées ni par l'espace ni par le tems ? Connoissez-vous les suites du pouvoir arbitraire? Voyez la Perse inondée de sang d'un bout à l'autre: il n'y avoit point de représentans de la nation dans ce beau pays : il n'y avoit qu'un homme ; il avoit une puissance sans bornes : son peuple n'avoit ni

Cette main n'étoit point faite pour tracer des ordres précipités ou peu réfléchis ; cette main prudente, attentive à tous les mouvemens du corps politique, répara, ou plutôt créa cette machine immense, rendit son jeu plus sûr, plus actif, & le simplifia sans nuire à son étendue (*a*). C'est elle qui par une loi admirable & respectée diminua les dangers des longues Minorités, tems orageux où les discordes & l'ambition des Princes n'ont que trop souvent bouleversé le Royaume, où l'on vit les Régences réunir à la fois, & les troubles de l'Anarchie & les attentats du Despotisme ; c'est elle qui balançant les droits délicats de l'autel & du trône, posa des bornes entre ces deux puissances amies & rivales, & fut avec au-

force, ni volonté. L'anarchie, qui succede à la tyrannie, & plus cruelle encore, a livré ces immenses pays aux fureurs du glaive. Depuis quarante-cinq ans on égorge dans ce vaste & superbe empire. Le Despotisme regne par la crainte, & la crainte est une situation violente. Comme l'autorité n'a point de frein, la réaction de l'esclave, quand il se souleve, se porte au même excès. L'humanité étant méconnue du chef, il donne l'exemple du crime, & la cruauté est le partage de quiconque jouit d'un instant de pouvoir. Le despotisme passe dans le cœur de tous ceux qui en ravissent quelques débris. Tout pese & tout est écrasé : le Despote, au sommet de la pyramide, est seul & tremble sur la base qui s'agite ; pour peu qu'elle sorte de l'immobilité qui l'enchaîne, le sommet est renversé.

(*a*) Il faut beaucoup de génie pour faire ou réformer les loix, il n'en faut point pour les abattre. La raison cultivée & fondue au creuset de l'expérience les édifie ; la force aveugle & brutale les renverse.

tant de religion que de fermeté régler les prétentions de Rome & les Libertés Gallicanes ; c'est elle qui réprima l'esprit d'intolérance, comme le fléau le plus horrible & le plus destructeur qui puisse entrer dans une Monarchie ; c'est elle, enfin, qui voulant bâtir sur la base inébranlable des bonnes mœurs, remonta au principe de toute corruption, au luxe, ce protée dangereux, toujours prêt à se changer en flamme destructive, qui ayant tant de sectateurs ne trouve plus d'apologiste. Il poursuivit ce monstre, qui desseche de son haleine les racines de la population, qui boit l'or ou plutôt le sang des malheureux, & qui, bourreau des riches, autant qu'il est funeste aux peuples, n'est jamais plus altéré que dans leur épuisement.

La Cour des Aides fut érigée comme un asyle ouvert au peuple, contre les entreprises & la rapacité des gens de finance (a) ; mais convaincu que la crainte des Loix n'est point une digue assez forte contre leur insatiable cupidité, CHARLES porta la prévoyan-

(a) Une institution admirable seroit celle de plusieurs Commissaires, qui iroient sur les lieux dans chaque province s'informer de la conduite de chaque Gouverneur, de chaque Intendant, de chaque homme en place ; qui ramasseroient les faits en silence & qui viendroient apporter aux pieds du trône le résultat de leurs voyages. Ils auroient tout vu, tout entendu ; ils auroient prêté surtout l'oreille aux plaintes du peuple. Si ces hommes étoient bien choisis, comme ils pourroient l'être, cette institution serviroit à parer aux principaux abus qui se trouvent dans une monarchie tendante à adopter un gouvernement militaire.

ce jusques à remonter à la source de l'impunité. O douleur ! il vit les grands prostituer leur crédit à ces hommes avilis, se rendre eux-mêmes les complices de leur bassesse & participer sans honte à leurs gains illégitimes. Si CHARLES ne put changer de tels cœurs, CHARLES les fit rougir. Dès-lors le Prince restreignit les demandes aux besoins, & régla les besoins, non sur une ostentation fastueuse, mais d'après une économie vraiment paternelle; & ce qui mérite tous nos éloges, il trouva l'art peu connu de grossir l'épargne sans exténuer les Provinces (*a*).

Il suffit quelquefois de retrancher un seul abus pour faire tomber les autres; comme dans un édifice hardi, un seul défaut apperçu & réparé prévient une ruine totale. La fixation arbitraire & les refontes illusoires des monnoyes, avoient sappé jusques dans les fondemens le principe inviolable de la propriété. Le Monarque éclairé sentit que le Trône étant porté sur la même base que les possessions particulieres, elles devoient, à son exemple, être à jamais sacrées (*b*);

(*a*) L'homme qui tue sa poule pour avoir à la fois tous ses œufs d'or est l'emblême des gouvernemens modernes: dès qu'ils voient un commerce nouveau qui rend quelque chose aux douanes, vîte ils l'éventrent pour en arracher tout ce qu'ils peuvent en avoir: mille fois détrompés par les suites de leur funeste avidité, ils ne se corrigent point.

(*b*) C'est agir contre soi-même que de manquer à ses promesses. Le Monarque anéantit son existence morale, & se prive de l'appui le plus ferme qu'il puisse avoir, de la confiance intime qu'il inspire; il devient un être nul: ses sermens ne sont plus que de vains sons, & plus il les employe plus on s'en défie.

& que c'étoit leur ébranlement, qui par un contre-coup néceſſaire & funeſte avoit fait chanceler le trône de ſes peres. La proportion fut donc ſcrupuleuſement rétablie entre la valeur intrinſeque & la valeur numéraire. Dégagés d'un alliage impur, les métaux précieux, tels qu'un beau ſang qui vivifie les canaux où il coule, firent circuler ſans obſtacle ce commerce égal de bienfaits, qui deſcend du prince aux ſujets, remonte des ſujets au prince, & répand juſque dans les fibres les plus cachées les tréſors de la fécondité.

O fruits heureux d'une ſage adminiſtration, ô reſſources étonnantes de l'économie (a)! Ce n'étoit point aſſez d'avoir acquitté la rançon d'un Roi & les dettes immenſes de ſon malheureux regne, d'avoir fourni aux fraix de tant de guerres & à la ſolde de ces troupes réglées qui remplaçoient des compagnies de brigands; ce n'étoit point aſſez d'avoir rendu la fertilité à nos plaines, à leurs cultivateurs la ſécurité, & cette aiſance ſi légitime que leur diſpute une politique fauſſe & barbare (b); c'étoit peu d'avoir méta-

---

(a) Un particulier compte ſes revenus & puis il fait ſa dépenſe proportionnée: s'il ne comptoit pas & qu'il dépenſât, il feroit un fou & il ſe ruineroit infailliblement. Que penſer d'un gouvernement qui, loin d'avoir calculé la production des terres, la juſte meſure de ſes forces, iroit dépenſant, & puis forgeant des édits pour avoir l'argent qu'il auroit jetté la veille par les fenêtres? Ou il attendroit beaucoup de la patience des hommes, ou il ne ſe piqueroit pas de figurer longtems ſur la ſcene du monde.

(b) Quiconque n'eſt pas propriétaire, n'eſt pas citoyen & ne peut l'être: il faut que la terre lui appartienne pour qu'il

morphosé en vaisseaux les antiques fardeaux de nos forêts, d'avoir dégagé & même augmenté le domaine de la couronne, CHARLES voit encore au-delà; il a relevé le Royaume d'une main forte & infatigable, il l'embellit aujourd'hui de cette utile magnificence qui imprime le respect à l'étranger. Le Trône reçoit cette pompe qui lui est nécessaire pour frapper l'œil du peuple, qui ne connoît gueres que ce genre imposant d'éloquence. La religion voit élever des temples, dont les voûtes augustes répétent avec éclat les vœux d'un peuple immense. Des monumens publics annoncent la future splendeur de la capitale: Là, des remparts & les arsenaux de la guerre; ici les ports & les magasins du commerce. Les sciences & les beaux arts, qui font la gloire & les lumieres d'une nation, reçoivent d'honorables asyles. Par-tout enfin des établissemens utiles, qui transmettront à l postérité les fécondes productions de son génie bienfaisant (a).

---

puisse prononcer le nom de patrie. *Les hommes s'engendrent sur la terre*, a dit un philosophe: mot simple & profond, & qui peut servir de matiere à un livre. L'homme qui en naissant ne peut dire ce champ est à moi, devient l'ennemi de tous ceux qui possedent.

(*a*) Le plus beau coup d'œil pour un philosophe est celui d'un peuple content & laborieux, cultivant les présens de la nature, assurant ses fortunes particulieres & le repos de ses familles. Cette activité générale, signe d'une prospérité universelle, est un spectacle attendrissant. On fait mille vœux pour la conservation d'un peuple semblable: il intéresse, il fait d'un étranger un patriote. Je ne sais quel senti-

Il est une vertu que l'homme sensible a droit d'envier aux Monarques, c'est la clémence, cette clémence qui pardonne & qui est le plus bel ornement de l'humanité & du trône, ce pouvoir heureux & presque divin, qui va jusqu'à rendre la vie aux victimes dévouées à la mort. Bénis soient les Rois qui, comme CHARLES, laissent quelquefois desarmer le glaive terrible de la justice! Tournai, ce berceau de la Monarchie; Montpellier, cette belle ville arrachée au Navarrois; Paris, qui leur avoit donné l'exemple de la rebellion; toutes les villes subjuguées par son courage ne trouverent dans leur vainqueur que l'indulgence d'un pere. Henri IV n'agit pas mieux depuis. Ce fut moins son héroïsme, ce fut moins sa sagesse, que sa bonté, qui toucha tous les cœurs, & qui étouffa jusqu'aux dernieres étincelles des guerres civiles.

Paris surtout signale son repentir avec tant de noblesse que le Roi accorde à tous ses citoyens les

---

ment délicieux se répand dans l'ame. L'image de la félicité publique a un charme éloquent qui fait un heureux d'un contemplateur. Et qui pourroit goûter plus vivement cette volupté, que les rois & les ministres qui doubleroient leur bonheur en assurant le nôtre? Comment se refusent-ils au plaisir le plus délicieux qui puisse appartenir au cœur humain, & que la nature jalouse semble n'avoir destiné que pour eux? Les malheureux! ils se perdent dans de basses voluptés, & ils ignorent les voluptés célestes! Ils pourroient n'appercevoir autour d'eux que des visages doux & rians, & ils ne voient que des fronts altérés par l'ambition & la sombre cupidité.

prérogatives les plus flatteuses. S'il distingue la capitale, Provinces, n'en soyez point jalouses! Si toute l'Egypte (*) étoit noble autrefois, on peut dire que CHARLES annoblit tous ses sujets, par sa confiance, par son estime, & par la haute considération qu'il leur rendit dans toute l'Europe.

La Renommée fidelle appelloit à la cour de France le petit nombre de contemplateurs dignes d'apprécier tout ce qu'avoit fait un Roi sage pour rendre un peuple heureux. Eh! quel spectacle plus rare & plus digne des regards d'un Philosophe, qu'un Prince qui veut faire du bien (a) à tous, & qui le peut? Il lui paroissoit essentiel à son rang, non de jouir de plus de richesses & de plaisirs que les autres hommes, mais de se livrer à plus de soins & de travaux. Il ne craignoit pas qu'on lui reprochât un jour que le Trône eût été établi pour son avantage personnel: il avoit su le faire servir au bien général. Aussi ne redoutoit-il point l'aspect de ces hommes vraiment libres, qui conservent, même au milieu des cours, cette pensée indépendante qui juge les événemens & les siecles: il les invitoit à se reposer à l'ombre de son trône. Loin de ressembler à ces lâches tyrans qui craignent avec raison la lumiere des arts, il savoit

(*) Bossuet, Hist. Univ.

(a) Pour être bon il faut vouloir l'être. La bonté est un acte de l'ame. C'est peu qu'elle soit honnête; pour faire le bien, il faut qu'elle soit vigoureuse. Point de vertus sans un ressort dans la volonté.

que les découvertes des hommes de génie sont les conquêtes du genre humain (a).

Je me plais à le considérer comme le pere des sciences, comme celui qui donna la premiere impulsion au génie. Au moment de son réveil, il a peut-être plus à lutter, lorsqu'il se dégage des ténebres de l'ignorance, que lorsqu'au milieu de sa course il s'élance d'un pas assuré dans une carriere libre & brillante. Le précurseur de l'imprimerie, le papier est inventé; il remplace cette plante de Memphis, cette peau grossiere, dont l'imperfection & la rareté avoient sans doute borné depuis vingt siecles les progrès de l'esprit humain. Les excellens modeles de l'antiquité revivent dans notre langue, ils deviennent la regle du goût, & le germe heureux qui devoit un jour porter de si beaux fruits. On entrevoit l'aurore de notre Littérature, foible, il est vrai, mais qui déja pouvoit inspirer une douce espérance. Ainsi, lorsque les premiers feux de l'astre qui vivifie la Nature, tombent sur la terre, l'œil est réjoui de cette verdure tendre & renaissante, beaucoup plus touchante, peut-être, que ne le sont les trésors qu'amenent des saisons plus riches, mais plus tardives.

On

(a) Quand une nation vient à s'éclairer, les lumieres tantôt viennent du souverain, tantôt du corps de la nation; mais le plus difficile à éclairer ordinairement c'est la tête. Heureux donc le peuple chez qui le chef est éclairé avant les autres, il fait en dix ans ce qu'un autre peuple ne fera qu'en trois cents années.

On voit naître les élémens de la Jurisprudence, de la Philosophie, de l'Eloquence, de la Poësie, de la Musique, de l'Histoire. Le cahos de la barbarie se débrouille: c'est le tems d'une nouvelle création; tout s'anime: la boussole découvre les terres immenses du nouveau monde, tandis que des cartes ingénieusement dressées facilitent la connoissance de l'ancien. Les lunettes annoncent ce télescope, dont bientôt la magie surprendra, dans l'immensité des cieux, ces corps innombrables qui étonnent & aggrandissent l'imagination de l'homme, & lui impriment une plus sublime idée de la puissance du Créateur.

Vingt volumes épars formoient la Bibliotheque du Roi Jean. CHARLES posa les fondemens (a) de ce monument immortel, qui rassemble dans son sein tout ce que l'esprit humain a pensé: dépôt vaste & merveilleux, qui atteste à la fois sa grandeur & sa foiblesse; trésor unique, qui renferme la flamme précieuse & cachée qui doit embraser des génies nouveaux ou plus heureux, tant par la facilité des rapports variés qu'ils pourront saisir, que par le coup d'œil étendu & rapide qu'ils pourront jetter, & sur les terreins qui, paroissant les plus incultes, sont en effet les plus riches, & sur ceux qui se trouvant

(a) CHARLES V ramassa jusqu'à 900 volumes, nombre considérable avant la découverte de l'Imprimerie. Tels furent les commencemens de la Bibliotheque Royale.

épuisés, ne demandent que du repos. La révolution qui s'est faite dans nos idées, en prépare sans doute une autre, plus étonnante encore: tous les arts sont liés, & tous se trouvent enchaînés avec ordre dans cet édifice qui n'attend plus qu'un homme fait pour le parcourir, un homme qui sache se connoître & oser. Peut-être que la nature, après avoir produit tant de matériaux isolés, s'apprête à créer l'architecte qui doit en former un corps régulier. Que ne peut la génération des idées de l'esprit humain, soutenu d'un aliment aussi inépuisable! C'est un fleuve vaste, accru du tribut de cent rivieres, qui un jour pourra fertiliser le monde, mais dont la postérité reconnoissante n'oubliera jamais la source.

Telle fut la prévoyance de CHARLES. Il sentoit que les sciences pourroient avoir un jour une grande influence sur les siecles, & peut-être sur l'univers; il eut la sagesse d'encourager les plus nobles efforts de l'homme, parce qu'il les crut utiles à la félicité des Peuples, & à la grandeur des Empires. Mais cette sagesse si féconde, si attentive, n'avoit point pour but les vains applaudissemens du monde: supérieur à la gloire, éclairé du flambeau de la religion, CHARLES portoit ses regards vers l'Etre Suprême, il lui rapportoit ses travaux, ses desirs & son amour: il aimoit à contempler dans ce sublime modele la vertu par excellence, il s'enflammoit pour sa beauté, il lui offroit des vœux purs & sinceres. Juste & bon, il élevoit avec transport son cœur & ses mains vers le Dieu de bonté & de justice; il se plaisoit en

ſa préſence. Si quelquefois le ſpectacle du crime & du malheur laſſoit ſon courage, ſi l'ingratitude des méchans fatiguoit ſa conſtance, s'il gémiſſoit en ſentant tout le poids du ſceptre, la religion conſolante lui diſoit d'une voix douce & majeſtueuſe: „ mon „ fils! ne te laiſſe point abattre; ſonge que tu tiens „ entre tes mains le bonheur d'un grand peuple: que „ cette noble idée t'échauffe. Pourſuis la carriere „ pénible de tes bienfaits. L'homme méconnoît tes „ ſervices? Ah! n'en ſois pas moins l'ami des hom- „ mes; pardonne à leur aveuglement, à leur foibleſ- „ ſe: tu es leur pere ici-bas; ſois toujours plein de „ douceur & d'humanité, enleve de force leur „ amour. Mon fils! Dieu te voit, Dieu te ſoutien- „ dra, Dieu ſera ta récompenſe."

Tel fut CHARLES dans tous les inſtans de ſa vie. On ſait quel aſcendant a l'exemple du Prince ſur l'eſprit des Peuples. Rois, qui aimez la vertu, voulez-vous la faire régner ſans efforts dans votre Cour & dans votre Empire, donnez l'exemple; il ſera plus fort que les Loix. Le luxe ne paſſera plus pour la décoration de la grandeur, l'orgueil inſolent pour élevation de ſentimens, la calomnie & la vengeance pour des moyens utiles. Votre conduite ſera la regle des mœurs, & une parole en fera la cenſure. On dit que la flatterie environne les trônes; c'eſt quand l'œil du ſouverain l'invite & la careſſe: mais un regard ſévere la fait diſparoître. Il en eſt de même de la licence, de l'impiété, de cette dériſion amere des vertus & des talens. Les courtiſans ſont juſqu'au

bien, lorſqu'ils ne voient plus leur intérêt dans la route oppoſée. Que le Monarque réforme ſa cour, & la nation ſe réformera d'elle-même. Un homme de cour oſe ſouiller d'une parole licencieuſe l'oreille chaſte de l'héritier de la couronne, CHARLES, par ſa diſgrace prompte & irrévocable, bannit à jamais la licence.

Fils ſoumis, époux fidele, pere tendre, il crut relever la majeſté royale par ces noms ſi ſaints à la nature, par ces vertus privées, fondemens des vertus héroïques. Il ſut régner, puiſqu'il connut cette vérité importante, que l'amour des Peuples (a) eſt l'unique ſoutien de la couronne des Rois. Il vit tout en grand, ſans négliger les détails; il ſut commander,

(a) L'amour du prince eſt le reſſort le plus puiſſant pour mettre en action tout un peuple, le remplir d'enthouſiaſme, le porter à tous les ſacrifices. Alors la nation n'eſt compoſée que de fils, qui vengent un pere & volent aux combats avec joie. Rien ne paroît difficile. L'homme qui craint naturellement le pouvoir de la grandeur, s'il peut donner le change à ce ſentiment, s'il a quelques raiſons d'aimer, au lieu de craindre, s'il apperçoit un ſourire doux au lieu de la foudre, il pouſſe alors cet amour juſqu'à l'ivreſſe, & l'on a vu des miracles incroyables enfantés par cet amour. Que penſer d'un roi qui, ayant ce reſſort entre les mains, le briſeroit volontairement, préſenteroit un front calme aux acclamations de tout un peuple, & jugeant de tous les cœurs par le ſien propre demeureroit incrédule au plus doux des ſentimens lorſque la joie de l'ivreſſe l'environneroit de toute part? Il changeroit bientôt cet amour en mépris; un ſilence morne à ſon paſſage, ſilence plus terrible que l'emportement de la fureur, lui diroit qu'il a rompu les nœuds doux & ſublimes qui attachoient les citoyens à l'Etat & à ſa

ſans laiſſer entrevoir ce qui ne devoit être connu que de lui ſeul. Il fit tout avec douceur & dignité, & il fut en même tems, lorſqu'il le falloit, ferme & inexorable comme la Loi: ſoit qu'il roulât les deſtins de l'Etat dans ſa tête, ſoit que la douleur dont il fut preſque chaque inſtant la victime, attaquât ſon ame, ſon viſage étoit toujours tranquille & ſerein. En faiſant tout obéir, il obéit à la juſtice. Il ne trompa point; & il ſut employer une politique néceſſaire & juſte: enfin, il ſut pardonner, & ne ſut point ſe venger.

Hélas! que le paſſage de l'homme eſt rapide ſur la terre! S'il eſt permis à notre foibleſſe de murmurer contre cette loi terrible, c'eſt lorſque des Rois, tout formés pour le bonheur des Etats, meurent avant le tems, & laiſſent tout à coup les Empires privés de leur Dieu tutélaire. Le principe de mort que CHARLES portoit dans ſon ſein, acheva de ſe développer; il ſe ſentit entraîner dans la tombe, & il vit la France prête à retomber dans les troubles affreux dont il l'avoit tirée; il pleura ſur un Peuple immenſe qui avoit beſoin de lui, comme un pere gémit en voyant les avides ennemis de ſa triſte famil-

---

perſonne. Coupable du plus grand des crimes, coupable d'avoir aſſaſſiné cet amour tendre, ciment éternel des cœurs, aliment des grandes choſes, l'Etat n'exiſteroit plus; on feroit du devoir un trafic honteux, & l'idée du patriotiſme étant anéantie, ce mot, comme privé de ſens, ne trouveroit plus de place dans aucun livre.

le, entourer déjà son lit funebre & s'apprêter au pillage; il pleure sur ses fils adolescens, bien plus que sur lui-même. En ces momens, CHARLES fit ouvrir les portes du palais; il voulut voir son peuple pour la derniere fois, & lire sur le front de cette multitude assemblée le témoignage de sa vie passée (*a*). Placé entre ce Peuple & Dieu, un saint frémissement pénetre son ame; c'est la patrie qui l'environne, & c'est sa voix secrette qui va tout à l'heure monter aux cieux & déposer au tribunal suprême. Les entrailles de CHARLES s'émurent, son ame vertueuse fut consternée, sa grande ame s'ignoroit elle-même; il crut n'avoir rien fait pour ce peuple respectable qui pleuroit & le bénissoit. Sa cour, que dis-je? sa couronne, lui parurent peu de choses, auprès de cette foule nombreuse qui, à la lueur non mensongere du flambeau de la mort, imprimoit une certaine majesté sentie du Monarque & des courtisans eux-mêmes. Je mettrai les remords de CHARLES au nombre de ses vertus: il se reprocha quelques impôts, il les anéantit; il ferma les cicatrices légeres faites malgré lui au cœur de ses sujets: ses paroles expirantes fu-

(*a*) CHARLES V pouvoit se glorifier, comme Périclès, au lit de la mort: celui-ci entendoit ses amis qui s'entretenoient de ses actions glorieuses: „ ce n'est point cela „ qu'il faut louer, mes amis, reprit-il; louez-moi d'avoir „ gouverné quarante ans, & de n'avoir fait porter la robe „ noire à aucun citoyen." Rois! faites ensorte qu'à votre derniere heure vous n'ayez rien à vous reprocher, car c'est alors que le remords est profond & terrible!

rent autant de bienfaits : Roi jusqu'à son dernier soupir, sans avoir oublié un instant qu'il étoit homme (a).

Chez les anciens Egyptiens, parmi tant de loix admirables, il en étoit une qui doit nous étonner. Lorsque leurs Souverains, si fiers, si superbes, si pompeusement adorés, après avoir régné en Dieux, marchoient d'un pas égal au tombeau, comme le dernier de leurs sujets, l'adulation ne faisoit point entendre une voix faussement éloquente sur leurs restes inanimés: la vérité longtems cachée, la vérité terrible s'avançoit; d'une main elle arrêtoit leur cercueil, & de l'autre elle déployoit les fastes de leur regne. Des juges séveres prononçoient les peines ou les récompenses dûes à la mémoire de ce monarque, qui n'étoit plus que poussiere. Que les Sages qui m'écoutent & qui ont consacré leur voix à la vertu & au bien public, que ces hommes vrais, arbitres des Rois, révelent leur pensée; ah! si je sais y lire, ils diront d'une voix unanime: „ cendres „ glorieuses du plus sage des Rois, allez, reposez „ en paix; prenez place auprès du petit nombre de „ ceux qui ont bien mérité de leurs sujets: vous „ n'avez point coûté de larmes à la terre; vous „ avez entretenu l'abondance & l'harmonie dans vos „ Etats: dormez en paix! Les obélisques, les sta-

(a) CHARLES V mourut à Paris le 16 Septembre 1380, âgé de 43 ans, dans la dix-septieme année de son regne.

„ tues, les temples feront démolis par le tems; vo-
„ tre gloire fera inaltérable; elle eft pure; elle a
„ eu pour objet le bonheur des hommes. Au jour,
„ où l'Eternel viendra juger l'univers, votre réveil
„ ne fera point horrible; une multitude de tout fexe
„ & de tout âge s'écriera: Dieu de juftice & de
„ bonté! le voilà, celui qu'ici-bas a été ton image;
„ il a été jufte & clément, il nous a fait tout le
„ bien qui étoit en fon pouvoir: Dieu magnifique!
„ récompenfe-le, acquitte la dette immenfe que
„ nous lui devons, nous & notre Poftérité! "



DES MALHEURS
DE LA GUERRE,
ET DES
AVANTAGES DE LA PAIX.
DISCOURS.

Bona pacis ac belli discrimina disserens armatos monere.

TACIT. Lib. III. Cap. 5.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DES MALHEURS

DE LA GUERRE,

ET DES

AVANTAGES DE LA PAIX.

DISCOURS.

MONSTRE de la guerre! ta tête est ornée de trente diadêmes; tu domines l'Europe, un faisceau de sceptres à la main, environné de palmes & de trophées, paré de la pourpre des tentes, de panaches & d'aigrettes flottantes: quand tu marches, c'est au bruit d'une musique éclatante & des chants mélodieux de la victoire: tu offres à l'œil ébloui le front resplendissant de l'élite de la noblesse, qui porte dans son maintien & dans ses yeux le feu & la valeur du jeune âge: l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes coursiers, qui hennissent au son des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuse la terre: les habits brillans rehaussés de plaques d'or, les rayons du soleil qui se jouent au milieu du voltigeant acier; la race choisie des plus beaux hommes; les lauriers qu'ils moissonnent, & qu'ils échangent contre des myrthes aux genoux de la beauté, tout

ajoute au ſpectacle impoſant de ta magnificence! Les noms de grandeur, d'héroïſme, de vertu, de bravoure, conſacrent tous les actes de ta formidable puiſſance. Tu fondas les trônes, & partout où tu imprimas tes pas, les titres magnifiques ont volé à ta rencontre. Les Rois ſe diſputent ſouvent l'honneur de guider tes étendards, & de tracer la route de ces nombreux ſoldats qui font tomber les villes & qui changent la face des empires. Mais que fait à mon œil tout cet éclat? Si ma main ſouleve le manteau royal qui te couvre, que verſai-je?.. Grand Dieu! des playes, du ſang, du carnage, des bleſſures hideuſes, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, des inſtrumens de douleur, des convulſions, des cris, des ſoupirs plaintifs, des lamentations, une boucherie humaine, appareillée par des héros bouchers, les larmes des épouſes, des meres, des enfans, des amis, les imprécations du déſeſpoir; les hurlemens de la rage, une violation publique des droits les plus ſacrés, l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine, l'agonie du trépas, & la peſte livide qui acheve de fournir à la voracité des corbeaux les reſtes infortunés que le fer & l'incendie des combats ont malheureuſement épargnés!

Et, malgré ta tête couronnée & tes cent bras & tes trophées & tes bronzes tonnans & ta force maudite, exécrable, & ton éclat impoſteur & le vil chant de tes poëtes, je n'attacherois pas à ton nom la haine & le mépris qui dévorent mon ame! Que me fait ton coloſſe effrayant, qui foule le monde? J'éleve

la voix contre toi, au nom de l'Humanité; je te cite à son tribunal: tremble! On ne lira plus sur ton front orgueilleux que le vaste tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers: on ne verra à tes côtés que ce glaive exterminateur qui déchire le sein des nations. Fléau antique de la terre, tu auras pris ton origine barbare dans ces siecles obscurs de férocité, où rien ne distinguoit l'homme de la brute farouche. Tes sectateurs, qui adoptent le droit sacrilege de la force, seront rangés parmi les ennemis du genre humain. Les usurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richesses, deviendront aussi méprisables qu'ils sont odieux. L'homme, imbécille victime de leurs débats, l'homme sera éclairé & refusera son bras, fait pour cultiver la terre, aux attentats forcenés que commande ton ambition.

Ma voix, que fortifie le sentiment intime de la justice, fondée sur les vrais principes de la morale, faite pour épouvanter l'autorité des armes; ma voix percera l'athmosphere qui environne les trônes, & les yeux s'ouvriront peut-être sur ce préjugé destructeur qui anéantit la puissance réelle de l'homme, qui l'oppose à lui-même & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & sa félicité.

Rois, Souverains, Potentats, si vous êtes dans la classe des êtres intelligens & sensibles, éclairez-vous & prenez un cœur; voyez le vuide de votre grand art de la guerre: à quoi se réduit-il? Les conquêtes n'enrichissent point, les larmes du genre humain ne font point le bonheur des conquérans, & ce que

l'ambition emporte dans sa course effrénée, fuit des mains de l'usurpateur.

Et vous, qui faites penser la foule des humains, connoissez enfin votre empire: attachez le mépris à tous ces assassins soudoyés, montrez à ceux qui en font un métier le ridicule atroce d'aller vendre leur sang pour des intérêts qui leur sont étrangers. Le vrai patriotisme est opposé à cette rage aveugle, qui se rend sur un champ de bataille, pour y défendre l'autorité d'un seul homme; car le despote voudroit faire accroire au monde qu'on doit immoler sa vie à ses débats, & que la patrie n'est autre chose que sa personne.

Sans doute il faut défendre la patrie; mais dès qu'elle est attaquée, tous ses enfans volent d'eux-mêmes aux combats: on n'a pas besoin du son du tambour pour les rassembler, tout est soldat dès qu'il s'agit de défendre une mere commune. Mais aujourd'hui c'est à la conscience de chaque habitant de l'Europe de se dire à lui-même: ai-je vraiment une patrie (*a*)?

(*a*) A l'exception de deux Etats qu'il n'est pas besoin de nommer, les troupes d'Europe peuvent être considérées aujourd'hui comme les chaînes qui d'un bout à l'autre oppriment ses habitans. Ces différentes armées qui montent à près d'un million d'hommes, sont comme un vaste bucher à qui il ne manque qu'une étincelle pour s'embraser. L'incendie s'accroît à proportion de l'aliment qui lui est donné. Le soldat transplanté loin du lieu de sa naissance, ne connoît plus de patrie; il reviendroit renverser la cabane où

PREMIERE PARTIE.

D'où naît ce droit affreux d'exterminer son semblable, cet exécrable abus de ses forces, cette rage féroce qui met le fer à la place des loix? Qui a pu consacrer un homicide? C'est la fureur & la démence, dignes & seules arbitres de nos combats sanguinaires; la fureur qui avilit l'homme, le métamorphose en un monstre farouche, lui fait un jeu de donner la mort; la démence, qui éteint ses lumieres naturelles, lui fait imprudemment tourner ses forces contre lui-même, ruine sa liberté, son bonheur, flétrit la face riante de l'univers, & tout jusqu'à la source des générations futures.

O Dieu! ce n'étoit donc pas assez que les maux physiques nous accablassent? Les inondations submergent des contrées, les volcans souterreins engloutissent les villes; mais les passions effrénées des rois sont encore plus terribles, elles appellent la guerre; la guerre! dont les flambeaux embrasent à la fois les deux extrémités du globe (*a*). Ce fléau qui n'étoit

il fut allaité: il erre, le fusil sur l'épaule, comme le chasseur dans la forêt, cherchant le gibier qu'il doit tuer; il passe les mers & combat dans des pays dont il connoît à peine le nom; il descendroit de la planete de Saturne, qu'il ne foudroyeroit pas avec plus de sang-froid les malheureux habitans de ce globe.

(*a*) Dans les deux dernieres guerres, non moins insensées que barbares, le tonnerre des combats, toujours allu-

pas dans la nature, a fait pleuvoir sur la terre des maux plus funestes que le trépas: il a créé l'idée monstrueuse d'esclavage, il a dénaturé le cœur de l'homme, il y a éteint la pitié, la commisération, il a abreuvé du fiel du tigre ce limon généreux qu'avoit pétri avec tant de complaisance la main du créateur.

La population générale diminue, l'espèce humaine décline; & les guerres, en dévastant la république universelle, doivent à la fin détruire tous les Etats. Quel spectacle humiliant pour la raison humaine, que de voir la législation employer tant de siecles pour établir une politique cruelle, qui met le genre humain dans une condition pire que celle où il se trouvoit avant l'établissement des sociétés.

A la vue de tant d'erreurs barbares, quelques hommes se sont écriés qu'il n'y avoit point de moralité dans l'univers; ils se sont trompés. La morale des Etats, quoique foible & incertaine dans ses effets, n'en est pas moins établie sur des principes invariables & sacrés; ses fondemens sont ceux de la justice. Il est

mé, toujours foudroyant, se promenoit entre l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Il ensanglantoit toutes les côtes; il s'enfonçoit jusques dans la mer pacifique, qui devenoit le tombeau des Européens. L'embrasement auroit enveloppé le globe, sans les obstacles que la nature a mis à la fureur meurtriere de l'homme; & qu'est-il résulté de vingt années de discorde? Un affoiblissement général dans l'ordre politique de chaque peuple, une interruption d'industrie, de commerce & de jouissances.

est des loix sublimes, faites pour régir le monde moral, comme les loix physiques régissent l'univers. La guerre n'est point un fléau inévitable, elle n'est point un mal nécessaire; jamais la confusion, le désordre, l'assemblage de toutes les calamités ne sont entrés dans le plan universel: tout tend, & tout doit tendre à l'ordre, à l'harmonie; tout ce qui s'en éloigne est criminel & vicieux. Que le Machiavelisme soutienne ses infernales maximes ; si elles sont adoptées par les chefs des nations , elles n'en seront pas moins abhorrées du genre humain. Peuples malheureux, gémissans sous la tyrannie d'un despote, s'il dispose à son gré de vos vies & de vôtre liberté, ne croyez pas pour cela que la force soit le dieu de l'univers. Si le fléau de la guerre étoit à naître, vous frémiriez d'étonnement & d'horreur: élevez votre pensée, cette pensée libre & fiere, qui brave les chaînes; reprenez cet auguste droit que rien ne peut vous ravir; vous ne verrez plus dans cette usurpation d'autorité & de gloire, que l'avidité du brigand, sa justice & sa morale (*a*).

(*a*) La justice est un mot sans idée pour les tyrans, les ambitieux, les rois guerroyans; il faut pratiquer cette vertu pour la comprendre; mais aussi qui la comprend ne peut manquer de l'adorer. Alors il sent avec énergie toute la sublimité de cette vertu qui rapproche l'homme de l'Etre Suprême: mais faut-il que ceux qui gouvernent ordinairement les hommes, soient les plus éloignés de connoître ce qui leur importe de savoir?

Qui a pu engager des hommes, nés libres, à se donner des maîtres? Ce n'a pu être que l'amour de leur repos & de leur conservation. Rassemblés par le malheur, ils ont combiné leurs pouvoirs réunis. La société est un être composé, dont le but est de tourner tout au bien général. C'est donc un protecteur qu'ils ont mis à leur tête. Ils lui ont confié la force générale, afin qu'il la tournât plus promptement contre l'infracteur du pacte social. Ils n'ont fait que serrer d'un nœud plus fort leurs différens intérêts en un intérêt commun. Les chefs des Etats ne sont donc point les maîtres arbitraires des peuples; ils sont les défenseurs de leur liberté & de leurs biens. Loin de pouvoir disposer au gré de leur caprice du sang de leurs sujets, la moindre goutte doit être sacrée pour eux. Qu'ils aient toujours devant les yeux ce premier contrat des hommes, ils verront que leur véritable politique doit être fondée sur cet antique appui. S'ils ne s'asservissoient pas à des regles constantes & immuables, ne donneroient-ils pas des armes contre eux-mêmes? La foudre environneroit leur diadême, & l'amour ne cimenteroit plus leur puissance.

O Rois de la terre, souffrez ces vérités (*a*); assez de flatteurs ont corrompu vos cœurs, en justifiant vos

(*a*) J'aime le mot naïf de ce Muphti qui, voyant les troupes ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles: *puisque les soldats du sublime Sultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix.* Bonne leçon à tous les Souverains. Jamais Muphti n'a mieux parlé.

penchans désordonnés; rentrez dans vos plus beaux droits, souvenez-vous qu'images de la Divinité sur la terre, vous devez gouverner, comme elle, par la justice & la clémence.

Les combats existoient-ils avant que les hommes se fussent réunis en société, & eussent déposé leurs forces respectives entre les mains des Souverains? Les combats existoient, mais c'étoit sa propre cause que l'homme défendoit; il suivoit l'impulsion momentanée de la colere, mais il n'étoit point parjure, scélérat, artificieux: il n'avoit point poussé le raffinement du crime jusqu'à méditer & autoriser par des loix l'asservissement de son semblable; il savoit combattre son ennemi & lui donner la mort, mais il ignoroit l'art plus cruel de l'enchaîner à son joug & de perpétuer son esclavage dans toute sa race infortunée. Quelle distance des premiers combats que les hommes se firent entre eux, où, dans un emportement aveugle & passager, ils ne connoissoient d'autres armes que celles de la nature, à cet art profond & terrible qu'on a réduit en systême, qui a ses regles & ses principes, qui fait mouvoir à la fois des milliers de soldats dans un ordre qui multiplie leurs forces destructives, oppose toute la masse d'un Empire à un autre, les choque, les écrase mutuellement, fait jaillir le sang humain de toutes parts, & les laisse pour plusieurs siecles dans un état de dépérissement & de langueur! Tels sont cependant les jeux cruels qui occupent les nations qui se vantent d'être humaines & policées; tel est le résultat & de leur commerce &

de leurs liens réciproques. Elles aiguisent leur fatale industrie à forger les fers qui les accablent ; à perfectionner leurs maux. Il ne reste plus sur la terre aucun asyle à l'innocence. Le courroux des Rois porte l'embrasement aux deux bouts de l'univers. La terre, l'océan, des forêts inhabitées, d'immenses déserts, voient les hommes se chercher pour s'égorger & rougir de leur sang les lieux où le cri de la douleur n'a jamais rétenti. Hélas ! bientôt nous ne pleurerons que sur des débris. Non, jamais l'univers n'a vu rien de semblable ; une furie militaire agite les nations. On ne voit que soldats, qu'arsenaux remplis de machines de guerre. On ne parle que d'inventions destructives. On combine les moyens de foudroyer un camp, d'incendier une ville, de détruire la race humaine. Que de secours prêtés à la mort pour dépeupler la terre ! Que d'épouvantables monumens, fatales influences d'un génie malfaisant ! (a) Tous les États,

(a) En considérant la barbare perfection de l'Artillerie & les découvertes que l'on fait chaque jour pour la rendre plus vive & plus meurtriere, il y a à trembler pour la vie des habitans de l'Europe. Deux hommes insensés, semblables à Charles XII, pourroient la dévaster en quelques années. Toutes ces bouches de feu, toujours prêtes à vomir la mort, pourroient s'enflammer de maniere à ne cesser leurs ravages de longtems. Quel frein opposer à ce pouvoir terrible des souverains ? qui desarmera leur tonnerre une fois allumé ? Les lumieres de la philosophie, qui leur apprendront à respecter l'humanité, pour n'en point devenir l'horreur & l'opprobre.

tournés les uns vers les autres, ressemblent à des animaux farouches, qui, les yeux allumés, la gueule ouverte & menaçante, grinçant les dents dans une rage sourde, sont toujours prêts à s'élancer pour se dévorer mutuellement. O malheureuse Europe! ne vois-tu pas ta décadence dans celle de chaque gouvernement particulier? ne crains-tu point de devenir enfin la proie des barbares? Tu immoles chaque siecle vingt millions d'hommes, & tu cours encore ensévelir tes débris dans les déserts du nouveau monde! Ah! tant d'efforts contraires & multipliés doivent entraîner ta ruine universelle.

Plus je jette un coup d'œil philosophique sur cette frénésie qui porte l'homme à s'entre-détruire, plus je remonte à l'origine de ces divisions éternelles, plus j'accuse les chefs des nations d'être la cause immédiate de tant d'horreurs. Non: jamais les peuples que séparoient les déserts, les montagnes, les abîmes de l'océan, ne se seroient rassemblés d'eux-mêmes sous une discipline févere, pour aller donner & recevoir la mort, tantôt dans des régions brûlantes, tantôt dans des climats glacés; jamais ils n'auroient abandonné le doux sol de la patrie, pour aller chercher des ennemis qu'ils ne connoissoient pas; jamais ils n'auroient connu ces haines inconciliables, ces antipathies honteuses, ces inimitiés plus fortes que les saintes loix de la nature, qui tendent à rapprocher les hommes, si les souverains, en abusant de leur puissance, en concentrant l'Etat dans leur personne, ne leur eussent soufflé cet esprit de vertige qui égare leur raison,

Ce sont eux, & eux seuls, qui créerent à leur profit le fanatisme des combats, qui armerent l'opinion, mere de nos cruelles folies, qui inventerent ces fausses idées de gloire & d'héroïsme fondées sur le meurtre; flattés qu'ils étoient de pouvoir marcher au milieu du monde, comme les tigres marchent au milieu des bois: enfin ce sont eux qui imaginerent ces distinctions & ces récompenses qu'ambitionne encore de nos jours un orgueil bizarre. Le peuple, dans sa stupide admiration, caressa le monstre sanglant de la guerre, comme depuis sa crédulité en a caressé d'autres. Tout ce qui est formidable, est grand à ses yeux; tout ce qui l'opprime, maîtrise son respect, en attirant sa crainte. Il a fait descendre du ciel les premiers dévastateurs, parce qu'ils étoient terribles; trop épouvanté pour réfléchir, trop foible pour repousser la tyrannie, il n'a osé attacher son mépris à ces hommes qui portoient la mort dans leurs mains; il s'est prosterné avec frayeur, & il a mis au rang des Dieux des monstres qui lui avoient commandé l'hommage, en asservissant à la fois son esprit & sa liberté. O fatalité, ô imbécille imitation de l'esprit humain! il s'attache aux plus horribles préjugés dès qu'ils sont reçus! un usage sanglant devient pour lui une loi à jamais sacrée! Malheureux! il naît, il vit, il meurt, au gré des coutumes bizarres ou cruelles qui tourmentent sa fugitive existence; tout dépend du premier ressort qui meut son imagination ardente & aveugle. L'impétueux Alexandre, son Homere à la main, brûle de mériter le chantre d'Achille. Le jeune César, dé-

voré d'ambition, pleure devant le buste d'Alexandre. Le bouillant Charles XII ravage la Pologne en lisant Quinte-Curce, & la victoire d'Arbelles cause sa défaite à Pultava. Que de rois ont voulu marcher sur leurs traces! Et nous-mêmes, malheureux que nous sommes! nous nous rendons les instrumens de nos désastres; chaque jour nous égarons de jeunes princes par nos folles acclamations. Les flatteries des courtisans, les éloges des poëtes, des orateurs, des historiens même, développent ce germe d'injustice qui accompagne une trop grande puissance. Ils ne tarderont pas à appésantir sur nos têtes le joug qu'elles sembloient inviter. Nous devrions changer de langage & leur dire: „ Jeunes Princes, soyez modérés & „ justes, si vous voulez être aimés & si vous voulez „ être heureux; gardez-vous d'imiter ces insensés qui „ ont suivi les fougueux transports de leur ambition, ils „ se sont tous brisés sur les écueils. Envain les cla„ meurs orgueilleuses de la victoire montoient jusqu'à „ leur char de triomphe, ils voyoient malgré eux „ le désespoir & la misere dévorer également les vain„ cus & les vainqueurs. Ils avoient étendu les limi„ tes de leur empire: mais ils ne regnoient que sur de „ lâches esclaves; ils tonnoient sur ces têtes viles. „ Mais ils sont tombés ces colosses d'un jour, parce „ qu'ils n'avoient pas pris pour soutien les colomnes „ inébranlables des Empires, la modération & la sa„ gesse."

Si des usages, quelques antiques, quelques liés qu'ils soient à la constitution des royaumes, avoient

force de loix légitimes, tandis que la justice universelle les condamneroit, tout crime seroit autorisé, & l'attentat le plus hardi passeroit pour le plus juste : mais les vrais principes de la morale ne se plient point à la morale des Etats, c'est à cette derniere à se réformer sur le type immuable & sacré de toute équité. La piraterie a regné parmi plusieurs nations, elle a passé même pour une profession honorable ; peut-on conclure que la piraterie soit autorisée par le droit des gens ? La guerre ne differe point de la piraterie. L'intérêt barbare & féroce ne se déguise même pas sous un masque de grandeur. Un monarque cherche à s'agrandir par le fer (*a*) ;

(*a*) Graces au gouvernement militaire qui s'est étendu sur presque toute l'Europe, les souverains fiers de leurs soldats ne trâment plus leurs complots contre la liberté humaine dans l'ombre des cabinets ; ils annoncent à haute voix leurs prétentions, ils disent aux hommes : *êtes-vous forts ? combattez ; ou cédez : nous vous défendons les plaintes.* Il semble que la guerre n'ait plus d'autre objet que de maintenir la servitude générale. Ils s'allient, se font des présens mutuels, se visitent, se caressent, se ménagent pour peser davantage sur leurs sujets ; comme des pasteurs qui marquent leurs moutons, & qui les mêlant ensuite sous la garde des chiens les reprennent quand bon leur semble. Ainsi le Despotisme, semblable à l'ange de l'Apocalypse qui tenoit un pied sur la terre & l'autre sur la mer, pese sur l'Europe, étend ses deux bras ennemis pour saisir ceux qui fuient ses rigueurs ou qui réclament les droits de l'homme ; il intimide les Républiques & menace leur liberté ; il cherche de l'œil les endroits foibles qu'il pourra dévorer : & pour comble de dérision, il attache de vieilles pancartes à la bouche des canons, qu'il est dispensé même de

mais d'où lui vient le droit d'établir un nouveau degré de puissance sur la misere & la destruction des autres hommes ? Quoi ! leurs biens seront employés à payer les instrumens de sa colere ; leur liberté dépendra de ses caprices ; leurs jours seront en proie à ses cruautés ? Eh ! que feroit-il de plus, si, génie implacable & destructeur, né pour jouir des pleurs des malheureux, une haine violente l'armoit contre le genre humain ? Je l'avoue, les conquérans seront célebres dans l'univers, les accens des poëtes les déifieront, l'adulation grossiere les dira conduits par l'invincible dieu des armées. D'autres, plus coupables, tenteront l'apologie du crime ; ils en seront punis ; leur logique sera aussi fausse que leur cœur : mais leurs assassinats n'en seront pas moins abhorrés, & leurs conquêtes seront toujours des crimes. Un philosophe du fond de sa retraite maudira leur funeste génie, & cette voix foible de l'homme ignoré & sensible retentira un jour, pour leur opprobre, dans l'immense étendue des siecles. C'est peu : jamais les mains qui se sont trempées sans remords

---

tirer. Si cette conspiration se maintient, que deviendra le sort des hommes ? Cette ligue des rois doit les faire tous trembler. Il faut que tout ce qui n'est pas eux soit assujetti. Envain change-t-on de patrie & de maître, on rencontre la même main qui vous presse & vous poursuit. Les trônes se touchent & se communiquent, & le philosophe qui redoute encore plus l'esclavage que la mort, est obligé quelquefois, pour rompre cette formidable association, d'invoquer la guerre.

dans le sang des hommes ne se leveront pures vers le ciel; jamais les cris & le tumulte de la plus brillante victoire n'étoufferont cette voix plaintive qui gémira tôt ou tard dans le cœur endurci des tyrans; & le grand architecte du monde qui ordonna le magnifique spectacle de la nature, leur redemandera compte un jour des nuances sanglantes qu'ils auront répandues sur le tableau de l'univers.

Qu'il seroit beau, qu'il seroit grand, de tenir entre ses mains les destinées de tant d'hommes & de ménager leur vie (a), de protéger leur liberté, de veiller à leur bonheur, & de porter pour récompense le titre de vertueux, de pere de la patrie, d'ami du genre humain! L'ame s'éleve & s'approche de la divinité, par la félicité qu'elle répand sur les hommes. Si on ne peut exiger de tous les rois un génie pénétrant, on a droit de leur demander ce qu'on demande au dernier de leurs sujets; de la probité, de la droiture, du zele & de l'amour pour leurs enfans. Et que faut-il de plus pour faire le bien? Il en coûte moins pour fermer la porte ensanglantée du temple de Janus, que pour la tenir ouverte au milieu des orages renaissans qui menacent à la fois & le dehors & le dedans d'un empire.

(a) Chez les Républicains le soldat est un homme au service de l'Etat: il est bien traité, on ménage sa vie, on ne l'expose pas imprudemment. Sous un gouvernement arbitraire, il fait moins d'impression mort que déserteur. On a vu en France un ministre calculer l'argent & la vie des soldats, prodiguer le sang & ménager les métaux.

Vains songes d'un cœur sensible ! On entretient sans remords des guerres injustes & longues, qu'on colore du spécieux prétexte de raisons d'État. Parmi des Chrétiens, dont le premier devoir est de s'aimer entre eux, on se tue, on s'arrache la vie impitoyablement, on se signale par des excès inconnus aux nations barbares, on court aux armes pour de vains sujets ; & dès qu'on les a une fois à la main, on n'a plus de respect ni pour les loix divines, ni pour les loix humaines, comme si l'édit d'un souverain lâchoit la bride à la fureur & autorisoit toutes les violences qu'on exerce sous son nom (*a*).

De nos jours que de sang répandu pour le chimérique projet de redresser la Balance des pouvoirs ! La cause la plus frivole fait oublier à chaque Etat que ses intérêts particuliers sont absolument dépendans des intérêts généraux de l'Europe. Tout paroissoit tranquille ; la mort frappe une tête, tout est en feu. Quelles mains ont allumé l'incendie ? Ici je m'arrête. . . Rois, jugez-vous vous-mêmes ; il s'étend de contrées en contrées ce vaste embrasement, qu'il ne sera plus en votre pouvoir d'éteindre. Vous avez appellé besoins de l'Etat vos propres prétentions, vous avez soutenu des guerres où vos sujets n'étoient point in-

(*a*) Une armée ne ressemble pas mal au chameau qu'un voleur arabe monte pour aller piller, moyennant un morceau de pâte pour toute nourriture. Après avoir fait trois cent lieues, on le redresse à porter de nouveaux fardeaux, & plus il est fort plus on diminue sa subsistance.

téressés; ils ont épuisé le prix de leurs travaux; ils ont épuisé le sang de leurs veines pour satisfaire votre haine ou votre orgueil. Mais vous, avez-vous fait examiner vos droits par les esprits les plus éclairés? Avez-vous cherché les raisons qui pouvoient être contre vous? N'avez-vous pas plutôt immolé vos braves & fideles sujets à une ambition démésurée, à l'idolâtrie d'une gloire personnelle (a), comme si ce n'étoit pas une honte de troubler le repos de vos sujets, pour venger vos querelles particulieres, & qu'ils dussent être plus heureux lorsque vous aurez une province de plus?

Rien n'en impose à mon œil, ni le char de la victoire, ni ces richesses immenses qui, dégénerant bientôt en luxe, punissent leur imprudent possesseur. La plus belle politique est de savoir conserver le cœur & le sang du peuple; il devient robuste & vigoureux, & un Prince commande & est digne de commander à des hommes. L'équité, la modération, l'humanité, voilà les vertus des Rois, qui doivent regner par la justice, par ses loix éternelles. Qu'on

(a) Dès que l'homme se trouve dans une fortune plus grande qu'il n'appartient à sa foible nature de la supporter, lorsqu'il ne voit autour de lui que des sujets, esclaves obéissans, alors la démence monte se loger dans sa tête. L'excès de sa prospérité amene l'ivresse du despotisme, & il signale son orgueil immodéré par toutes les folies qui ont illustré les Xercès & les autres monarques de l'Orient, qui ont cru être de nature supérieure à celle des autres hommes.

ne me parle point de ce peuple conquérant, belliqueux par principe, qui possédoit, dit-on, toutes les qualités héroïques, & qui n'a jamais connu les vertus humaines; ces Romains trop vantés ne me semblent grands que sous Numa, parcequ'alors seulement ils furent justes. C'est aussi l'époque la plus heureuse de leur empire. Depuis ils asservirent l'univers: mais ils ne furent que des brigands redoutés. Ce peuple, qui avoit fait le plan de la conquête du monde, soutenu à la fois par la politique & la religion (deux leviers puissans qui remuent toutes les passions), alloit chercher les combats avec un orgueil barbare. Il connut la valeur, & non l'héroïsme. Avide de richesses, les trésors de vingt peuples lui sembloient son appanage, & ses moyens furent toujours bas & cruels (*a*): plus audacieux que grand, ceux qui percerent cette écorce de grandeur, découvrirent sa politique profonde & féroce; le fanatisme de la victoire soutint sa domination pendant plusieurs siecles. Mais qu'est devenue cette immensité de puissance, qui sembloit assise sur les fondemens de l'uni-

---

(*a*) Pompée, un de ces héros meurtriers que la foiblesse de l'esprit humain admire par la terreur qu'il a répandue, fit graver cette inscription sur le frontispice du temple de Minerve, érigé pour remplir le vœu fait à cette déesse: *Pompée le grand, après avoir terminé une guerre de trente ans, après avoir défait, mis en fuite, tué & fait prisonniers deux millions cent quatre-vingt-trois mille hommes, a dédié, &c.* Il tenoit un registre fidele de ses dévastations & paroissoit ne les commettre que pour les écrire.

vers? Ce peuple malheureux n'a jamais joui du fruit de ses rapines. Enivré des larmes de la terre, il déchira de ses mains ses propres entrailles. Le même esprit de cruauté & d'audace qu'il avoit déployé contre les nations, anima ses propres enfans; on vit des monstres tourner contre lui-même cette énorme puissance, fatale au monde; on le vit gémir de son ambition devenue l'instrument de sa servitude. Ployé sous le joug, il fut plus qu'opprimé; il fut avili. Ce vaste corps tomba comme accablé sous le poids de ses iniquités: on le vit céder de toutes parts aux mains vengeresses qui le démembrerent, jusqu'au moment où cette superbe Rome, ensévelie sous ses ruines, satisfit enfin à l'univers.

C'est un oracle vérifié par le tems & l'expérience, qu'une nation dévouée à la guerre succombera tôt ou tard; car il reste encore assez d'équité dans le cœur des hommes, pour qu'ils s'élevent dans tous les tems contre les attentats du despotisme & de la tyrannie. Le cri de l'humanité réclame la liberté des peuples; toutes les fraudes de la politique tombent; & la justice, comme un colosse inébranlable, recevra dans tous les tems les hommages & les vœux des mortels.

Je sais que c'est quelquefois moins l'avidité de conquérir qui met un prince à la tête de vingt bataillons, que cet orgueil secret de commander à des milliers de soldats, de les faire mouvoir d'un clin d'œil, & d'occuper dans tous les lieux la trompette de la renommée. Une armée obéissant à un seul

homme, présente en effet un spectacle imposant. Ce fantôme d'autorité & de gloire a pu égarer des cœurs vains qui n'étoient point sanguinaires: mais si, écartant le verre trompeur qui les séduit, la vérité sévere vient décomposer cet aliment de leur vanité superbe, que restera-t-il de tout ce grand appareil? D'un côté des hommes sans principes (*a*), rassemblés par la faim, retenus par les menaces; qui maîtrisent la peur par la crainte de la honte, qui redoutent plus leurs chefs que l'ennemi. De l'autre,

---

(*a*) La lie des nations, comme le dit si bien Voltaire, le soldat, il faut le dire, est plus loin de la probité que tout autre homme: & pourquoi? C'est que bravant chaque jour la mort, il méprise trop la vie pour tenir fortement aux principes qui doivent la diriger. Comme il a tout à perdre à chaque instant, il veut jouir vivement & sans délai. Il se précipite donc dans la licence, il s'attribue un droit de propriété sur ce qui lui tombe sous la main, comme devant lui échapper à chaque minute. Les vertus morales, (on en conviendra) ne s'accordent pas trop avec les vertus guerrieres. Les premieres embrassent tout le cours de la vie, & montrent dans la vieillesse la récompense des vertus du premier âge. Celles-ci sont toutes pour le moment; la pensée de la mort fait sur le soldat tout le contraire de ce qu'elle opere sur d'autres: elle le borne au jour; elle étourdit sa raison, en allumant son courage; elle le familiarise avec la destruction; elle l'engage à ne pas plus respecter l'existence & le bien-être d'autrui qu'il ne respecte ses propres aisances & sa vie. Je pourrois mettre en ligne de compte le spectacle du carnage auquel il s'accoutume, le sang humain versé qui ne le fait plus frémir, l'exemple de la force écrasant le droit & la justice, ses chefs enfin, autorisant tout ce qui l'éloigne de la sensibilité commune aux autres hommes, & qui est taxée alors de foiblesse.

un général qui s'attribue le nom de héros & qui n'a que des qualités homicides, qui fonde ses succès sur l'ignorance de son adversaire, qui souvent remet tout & attend tout du hazard. Que seroit-il sans l'intrépide fanatisme du soldat ? Un seul homme sur un vaste champ de bataille. C'est le soldat qui n'a rien à prétendre à la gloire, c'est lui qui porte tout le poids du service, c'est lui qui exécute les prodiges de valeur, c'est lui qui affermit ou renverse un trône ; & lorsque le général, comblé d'éloges, est assis sur les lauriers, si chaque soldat revendiquoit le rameau qui lui appartient, peut-être lui en resteroit-il moins qu'au dernier combattant dont la mort a payé sa victoire (*a*).

Si je me demande ensuite : & qu'est-ce qu'un soldat ? Je me dis : un soldat est le défenseur reconnu de la patrie, dans une guerre juste & absolument nécessaire, dans une guerre avouée de la nation ; alors c'est l'homme de l'Etat, un citoyen sacré, ou plutôt le premier de tous & le plus digne d'être roi : mais s'il vend son sang en vil mercénaire, s'il massacre sans haine, s'il combat sans patriotisme, s'il désire moins la paix que la guerre, je ne vois plus en lui qu'un assassin enrégimenté.

De

(*a*) Combien, dit Montaigne, avons-nous de goujats, compagnons de notre gloire ! Le héros qui se tient ferme dans une tranchée découverte, que fait-il en cela que ne fassent devant lui cinquante pauvres pionniers, qui lui ouvrent le pas & le couvrent de leur corps pour cinq sols de paye par jour ?

De nos jours, pour être soldat; il faut en revêtir l'habit. Le citoyen ne défend plus ses murs; il est devenu une espece d'esclave attaché au sol qu'on vend (*a*), qu'on cede, qu'on garde sans le consulter. On trafique les trônes; les villes sont à prix d'argent; on évalue les Etats; & l'or qui a tout corrompu, plus puissant que le salpêtre enflammé, donne des Souverains au monde. Ils séparent leurs avantages du salut & du repos des peuples. Ces citadelles où la mort est assise, ces forts redoutables, ces bouches de feu qui menacent le citoyen autant que l'ennemi, ces troupes toujours prêtes & qui ne demandent que le ravage, tout les dispense du soin de conquérir les cœurs.

(*a*) Le philosophe, dont l'ame sent avec plus d'énergie que celle des autres hommes les liens mutuels qui devroient les unir, pourroit-il jamais comprendre, si le fait n'existoit pas, comment il y a des nations mercénaires qui viennent louer leurs bras pour massacrer, qui acquittent leurs dettes avec des ravages, & qui de l'homicide font un métier? Quel métier! quel horrible renversement de la raison! quelle injure cruelle faite à l'humanité! Comment la haine & le mépris ne s'attachent-ils pas à ces hommes qui, ayant reçu leur paye, partent à ce signal & qui, pour solde de compte, vont ensanglanter leurs mains dans le sang de leurs compatriotes? Que des hommes brutes reçoivent la mort, comme ils la donnent, avec indifférence; ils ne sont plus dans la classe des êtres raisonnables & sensibles: mais que ceux à qui il reste un peu de lumieres, ne soient pas frappés d'horreur & d'effroi & ne rangent pas ces nations au dessous des Cannibales, c'est ce qui me fait penser que la nature est réduite au silence chez plusieurs peuples, qui répetent ce nom sans le comprendre.

Quelle plume pourroit faire un fidele tableau des crimes perfectionnés que nos guerres modernes entraînent après elles ! On voit cent mille hommes opposés à cent mille hommes, se disputer une petite ville ! On livre trente batailles rangées, & l'on cherche où est l'avantage du vainqueur ! Il sembleroit qu'on se détruise pour le plaisir barbare du carnage. Des efforts aussi terribles, aussi multipliés, amenent des maux innombrables ; chaque parti est las, mais non rassasié de forfaits & de meurtres. Quelle foule de vexations publiques & autorisées ! On force l'homme libre à marcher sous les drapeaux, on l'arrache à sa chaumiere, pour le traîner dans des combats que son ame déteste. Les arts utiles sont oubliés, le laboureur a quitté sa charrue, l'artisan son attelier, le jeune homme a déserté l'autel de l'hymenée, il abandonne un pere infirme, une amante, une famille désolée ; on le séduit par des promesses, on le trompe par des subterfuges, on corrompt son ame, on y éteint la pitié, on l'excite au meurtre. La compassion devient un crime, l'humanité un sujet de raillerie. Elles s'étendent comme un torrent, ces armées désolantes, comme le souffle de la contagion ; elles exercent le pillage chez leurs propres concitoyens ; on ferme les yeux sur ces atroces violences : le Monarque n'a point la force de les réprimer ; toutes les loix sont muettes, on n'entend que le cri féroce de l'avidité qui insulte à la foiblesse. L'avarice marche à leur suite ; semblable à ces corbeaux qui suivent la trace des cadavres, l'avarice vient profiter

de ces desastres affreux ; elle sourit de joie en puisant l'or de la patrie ; & ce comble du crime trouve encore l'impunité ; que dis-je? ô honte de nos jours ! cet or vil, teint du sang des peuples, lui vaut dans l'Etat une sorte de considération. Les mœurs ! il n'en est plus. Il semble que des ministres de mort & d'infamie aient juré à la fois la destruction & l'avilissement des hommes. L'audace, la licence, la cupidité, ont endurci tous les cœurs : la férocité, la violence, l'injustice, tels sont les guides de ces milliers de combattans.

Suivons-les : je m'assieds au milieu de cette vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Je frissonne ; l'expression me manque... Quel nombre prodigieux d'hommes serrés l'un contre l'autre se rangent dans un ordre combiné pour se donner la mort avec art ! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal pour se précipiter aveuglement ; féroces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere ; ils ont vendu leur sang à vil prix, & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté. Il se leve cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Ah ! qui s'attendroit aux horreurs du carnage ? La terre est en fleurs, le doux printems, de son voile azuré, embrasse les airs ; la nature sourit en mere tendre ; le soleil, dans une majesté tranquille, verse ces rayons bienfaisans qui dorent & mûrissent les dons du Créateur. Tout est calme, tout est en harmonie dans l'univers. Les misérables mortels,

agités d'une sombre frénésie, portent seuls la fureur dans leur sein. L'aspect de l'homme devient terrible à l'homme; ils s'avancent, les moissons sont ravagées; déja la mort vole. Hélas! ils étoient peut-être justes, modérés, humains; les voilà devenus emportés & barbares. Quel tumulte effroyable! toute la nature gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux instrumens des vengeances humaines, émules de la foudre, & plus terribles qu'elle; ils couvrent de leurs mugissemens les clameurs plaintives des mourans (a); ils repoussent la pitié qui voudroit se faire un passage dans les cœurs. Un nuage de poudre & de fumée s'éleve vers le ciel, comme pour lui dérober l'assemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer, se réunissent dans un étroit espace. Les tigres, les ours, les lions pressés de l'aiguillon d'une

(a) Avec la poudre à canon l'homme est plus cruel, parce qu'il est plus de sang-froid. Les anciens faisoient tout avec leurs bras. La résistance pouvoit allumer la fureur: le bras qui avoit fait arme de tout, qui avoit soulevé la baliste & la catapulte, qui lançoit des pierres de quatre cent livres, & des fleches grosses comme des arbres, qui avoit fait avancer ces tours énormes, chargées de combattans & munies de pont-levis qu'on rabattoit sur les murailles assiégées; ce bras, dis-je, une fois vainqueur, pouvoit abuser de la victoire qui lui avoit tant coûtée. Mais parmi nous un lâche canonier écrase de loin un bataillon, ou fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville; environné d'une vapeur qui lui dérobe les objets, il n'apperçoit pas même toute la destruction qu'il cause.

faim vorace, ont une cruauté moins atroce ! & bien mieux fondée. Regardez ces ruiſſeaux de ſang qui coulent! Ici vingt mille hommes ſont égorgés par la fantaiſie d'un ſeul homme. Les voyez-vous tomber les uns ſur les autres, ſans nom, ſans mémoire, ſans être regrettés, ſans être connus! Ainſi un vent ſubit du Nord, fait périr cette multitude d'inſectes qui couvroient nos guerets. Ils tombent ces infortunés, ils pouſſent des cris lamentables vers un ciel d'airain, foulés ſous les pieds des chevaux, foulés ſous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendriront point; ils meurent ſous mille formes plus douloureuſes les unes que les autres: tandis que les uns lentement conſumés par la mort & la ſoif, plus cruelle encore, expirent dans des tourmens inouïs, d'autres oubliant que le trépas les environne & va les frapper dans le même inſtant, s'acharnent ſur leurs compagnons mutilés, & ſans pitié pour leurs bleſſures, dépouillent avec inhumanité leurs corps déchirés & palpitans. O Dieu! ô Créateur de l'univers! quoi, c'eſt-là l'homme! quoi! cette belle créature que la nature avoit douée d'un cœur tendre, d'un front plein de nobleſſe, qui ſourit vers le ciel, qui conçoit, qui nourrit & les douces émotions de la pitié & les tranſports généreux de la bienfaiſance, qui fait admirer & la vertu & la grandeur d'ame, qui fait pleurer; quoi! c'eſt ſa main qui, au lieu d'eſſuyer les pleurs des malheureux, plante l'étendard ſanglant de la victoire ſur des monceaux de cadavres, avec une joie odieuſe &

triomphante ! Quel horrible trophée ! quelle affreuse grandeur ! O mes freres ! ah ! laissez-moi pleurer sur vous, sur vos crimes, sur vos malheurs. Avez-vous pu avilir jusqu'à ce point la dignité de votre être ? Etes-vous donc des tigres, des ours, des monstres sanguinaires ? Que voulez-vous faire de ces cadavres épars ? Comment avez-vous pu renoncer à la commisération, à la pitié, à tout ce qui vous éleve & vous distingue de la classe rampante des brutes ? Quoi ! me faudra-t-il rougir d'être né, & de porter avec vous le nom d'homme ?

Allez, barbares (a), allez ; triomphez dans les rangs de cette vaste scene de carnage ; fixez à loisir ces visages pâles & livides, où la douleur & la rage sont peintes en traits hideux ; jouissez de votre cruelle victoire, errez sur ces immenses tombeaux, comptez les nombreuses victimes que, comme des dieux redoutables, vous avez commandé à la mort d'immoler ; allumez vos feux d'allégresse parmi

(a) Annibal adolescent, à l'issue d'une bataille, voyant une fosse qui regorgeoit de sang humain, arrêta longtems sa vue & s'écria : *oh ! que cela est beau !* Le grand Condé (ainsi le nomme l'histoire & je la transcris) dit en voyant vingt mille hommes couchés dans une boue sanglante : *une nuit de Paris réparera tout ceci.* Voilà le langage militaire. Démétrius lui ressembloit ; il assiégeoit Thebes, & quoiqu'il n'espérât point d'emporter la place, il faisoit donner un assaut chaque jour. Son fils lui ayant dit pourquoi sans nécessité exposer la vie de tant de vaillans soldats ? *Dois-tu le pain de munition aux morts ?* répondit le pere. *Voy. Plutar. Vie de Demétrius.*

ces restes lamentables ; que vos chants retentissent sur ce même champ qui a bu le sang de l'ennemi. Que vois-je ! vos mains sanglantes s'empressent à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité, ces mêmes hommes auxquels vous venez d'arracher la moitié de la vie ; vous leur prodiguez vos soins, vous arrosez leurs playes de vos larmes (a) : êtes-vous les mêmes hommes ? Oui, vous n'êtes pas méchans, vous êtes distraits ; la guerre n'étoit pour vous qu'un métier honorable, qui autorise le meurtre. Ah! sortez de votre léthargie funeste, voyez combien ce métier est barbare, horri-

(a) C'est une contradiction bien singuliere de l'esprit humain, que le droit des gens établi au milieu des horreurs de la guerre, de ces ménagemens pour des hommes que l'on va massacrer le lendemain sans pitié, ou qui vont vous égorger vous-même. Leur mort est toujours résolue & l'on use de tolérance. Mais, quoique ce soit une contradiction, j'aime à retrouver ce droit des gens : il met un frein aux barbares brigandages si atroces même dans des soldats. Il fait briller un rayon d'humanité sur des plaines ensanglantées. Il ne console pas le philosophe, mais il lui fait jetter un soupir de pitié sur l'inexplicable conduite des humains. Un trait de bienfaisance le touche plus alors que les vertus exercées dans la paix. Il reconnoît l'homme, quoique horriblement défiguré ; il voit dans cette modération, dans ces traitemens humains, un principe généreux qui arrêtera les progrès de la haine. Les charmes de la conciliation s'offrent à lui au milieu de l'airain tonnant, qui bientôt va se taire à la voix de l'aimable concorde. Le philosophe respire un peu & semble alors plus disposé à pardonner à la nature humaine.

ble, vil, extravagant, contraire à l'humanité, à la raison, à vous-mêmes. O mon frere! tu étois donc cruel, parce qu'une tête couronnée t'avoit dit: *tue, & meurs à mon service*; ton cœur n'est donc point à toi, il est entre les mains d'un despote qui l'enivre de fureurs quand il lui plaît & comme il lui plaît: rougis d'avoir été féroce, sans être né inhumain. L'animal carnacier suit aveuglément son instinct cruel: mais toi, qui n'es pas fait pour dévorer, vois s'il est au monde une démence comparable à celle qui dénature le cœur bon de l'homme, pour le mouler sur le cœur impie d'un tyran capable de tout sacrifier à son ambition?

Ah! si parmi l'ivresse & la folle joie que produit le tumulte de la victoire, un dieu puissant ranimoit les cendres de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille & déjà oubliés; si du séjour où le sceptre n'a plus de pouvoir, où le diadême ne commande plus la haine, ils reparoissoient à la vue les uns des autres, & qu'ils fussent témoins des larmes que leurs mains barbares ont fait couler, des traits de douleur dont ils ont percé des meres, des épouses, des orphelins plaintifs: ah! doutez-vous qu'ils se répentissent de leurs fureurs, en voyant dans ce même cœur qu'ils ont inhumainement déchiré, un mortel généreux qu'ils eussent pu chérir; dans cet autre, un frere tendre; dans tous, des hommes qui ne les avoient point offensés, qui auroient mis leurs plaisirs à se rendre de mutuels bienfaits & qui, victimes malheureuses de la folle discorde des Rois,

ont immolé ce qu'ils auroient eu de plus cher ? De quel œil regarderoient-ils alors cette soif de domination qui dévore les Souverains ? Que seroit à leurs yeux cette incroyable autorité qui commande les combats, & ce fanatisme plus incroyable encore qui y vole sans remords & sans réflexion ? Sans doute, ils s'avoueroient coupables & insensés & ils diroient : ah ! que n'avons-nous été dans ce point de vue heureux & philosophique, où le monde paroît une fourmilliere, & ces rois si durs, si insensibles, des vermisseaux orgueilleux, qui ne permettent point qu'on ait les vertus qui contredisent leurs farouches intérêts (a) !

(a) Si tout-à-coup parmi cette foule innombrable de soldats, victimes de l'ambition des rois, une voix intérieure & secrette leur inspiroit à tous ces pensées raisonnables : „ que „ faisons-nous ici, le fusil sur l'épaule & foulant des terres „ ensemencées ? Pourquoi allons-nous affronter une mort „ cruelle ? Quel fruit nous reviendra de nos fatigues, de „ nos dangers, de nos blessures ? Nous combattons pour „ des maîtres inhumains & ingrats, qui demain nous ou„ blieront. C'est la cause des riches que nous soutenons „ follement contre les pauvres. Nous sommes de cette der„ niere classe, & nous allons encore aggraver nos malheurs „ & enfler le pouvoir de nos tyrans." Je demande quel seroit l'étonnement de ces superbes potentats, à qui l'habitude du commandement a ôté la surprise que devroit leur inspirer le spectacle de tant d'hommes obéissans à un seul ? Ils ne pourroient s'empêcher de dire, comme le Mahomet de Voltaire :

Notre empire est détruit, l'homme est reconnu.

Superbes monarques! ce n'est point assez de gémir sur ce sang répandu, perte à jamais irréparable; vous avez de nouveaux & d'éternels sujets de remords: vous avez, comme Cadmus, ensemencé la terre des dents d'un serpent; il en va renaître un peuple plus sanguinaire: vous avez donné un exemple déplorable, qui ne sera que trop suivi par vos descendans. La guerre enfante la guerre, & le mal se perpétue comme les poisons de la terre. Comptez toutes les especes de calamités que vous aurez causées, & des désastres plus affligeans que la perte des hommes, les mœurs pures & saintes mises en oubli, les loix renversées, toute une nation avilie & corrompue, le germe de cruauté, caché dans le cœur du méchant, développé par un spectacle de carnage: l'apprentissage de la guerre a été pour lui l'école du crime; il a trempé ses mains dans le sang, & pendant la paix il désolera nos villes. Voyez ensuite ces impôts (a) qui seront à jamais renouvellés; impôts non-seulement d'argent, mais d'hommes; impôts accablans, levés sur une nation qui vous appelle son pere, & qui

(a) En Europe le paysan n'est pas déchiré à coups de fouet, comme le Negre en Amérique, mais on lui impose sous mille noms barbares des taxes arbitraires, des travaux disproportionnés à ses forces. On attaque, on ruine les ressorts de sa vie: on lui ôte l'espoir d'une meilleure condition, on le méprise, & au milieu de stériles remarques sur ses malheurs, on le presse entre le collecteur, la prison & l'enlevement du misérable lit où il tombe le soir excédé de lassitude.

crie tous les jours au ciel de conserver vos jours, tandis que vous vous jouez des siens. Regardez ces hommes mutilés & souffrans qui gémissent à chaque pas de votre ambition; toute votre puissance peut-elle les récompenser de ce qu'ils ont perdu? Si vous avez un cœur, entendez les cris des orphelins qui demandent où sont les loix protectrices du foible & de l'indigent. Ah! dans leur désespoir, je les vois qui fuient, qui rompent tout lien avec une patrie qui les méconnoît; ils vont sur un nouveau sol chercher un asile qu'on puisse respirer à l'abri de l'oppresseur. Ils portent chez un prince étranger leurs pleurs, leur industrie, la haine de votre nom; haine que vous avez méritée, haine qui se renouvellera parmi leurs enfans, plus implacables, plus ardens à venger les injures faites à leurs peres. Eh! que vous revient-il de tout cet appareil belliqueux qui flattoit votre orgueil? Les flatteries basses de vos courtisans, les gémissemens du peuple, l'encens d'un poëte, & le mépris du sage.

C'est assez; je ne m'arrêterai point sur ces traités artificieux, où l'homme qui n'avoit été que cruel, devient faux, rusé, parjure, & médite dans le calme d'une paix simulée la destruction des races qui ne sont point encore nées. Je me tairai sur ces déclarations où une voix sacrilege atteste le nom du Très-Haut, qu'on a osé écrire sur des manifestes sanglans. Ma plume est lasse d'exposer tant d'horreurs, mon cœur est affligé; je ne veux plus arrêter mes regards que sur la bassesse, sur la misere de l'homme ambitieux, sur

son néant, sur son impuissance réelle, & sur ses revers qui égalent enfin tous les maux qu'il a causés.

Je le répete, ô homme, avec toute ta grandeur, que tu es petit dans la caducité de tes établissemens! Tout Empire est tombé. Ces dévastateurs qui remplissent l'histoire, ont passé comme de rapides tempêtes; ils ont pu obtenir le vil hommage de la crainte; mais nous cherchons aujourd'hui leur puissance anéantie, & nous demandons quelles ont été leurs vertus? Hommes insensés & superbes, ils ont voulu tout conquérir, comme s'ils avoient le tems de tout posséder, & voilà que la mort a déchiré leurs diadêmes, que des successeurs ont détruit l'ouvrage de leurs mains, que notre bouche maudit leurs noms; & nous, aussi aveugles qu'eux, nous, que l'impétueux torrent des générations qui doivent nous succéder, presse déjà de rentrer dans le gouffre des tombeaux, espérerions-nous encore de vivre éternellement dans la mémoire des hommes? A peine notre souvenir passera-t-il dans les siecles futurs; & nos brillantes monarchies, nos républiques altieres, nos arts orgueilleux, bientôt nous serons tous un néant parfait pour la postérité.

Mais envain la vérité, envain l'humanité unissent leurs voix fortes & touchantes. Rien ne peut éclairer, rien ne peut attendrir l'ame d'un conquérant. Le démon des combats a trempé son cœur aux eaux du Styx, il y a bu l'oubli des devoirs les plus saints. Ecoutez ce qui se passe dans ce cœur, à replis ténébreux: „ j'aime, dit-il, à porter l'épouvante & le

trouble dans l'espece humaine: l'homme est né pour la crainte; & en me rendant redoutable, je force ses respects. Que m'importent les cris d'un peuple fait pour l'oppression, dévoué à l'esclavage & à la mort? La force est la voix suprême de la nature; elle ne s'explique jamais plus clairement, & ces mots d'équité, de justice, de droit des gens, sont des noms inventés par la foiblesse, pour tâcher d'intimider l'homme qu'elle redoute. Ma volonté demande des esclaves; il me faut être heureux de leurs malheurs. Le fer dans tous les tems a promulgué les loix; que le fer décide qui doit commander ou obéir".

Telle est la morale de l'ambitieux; il agit aussi injustement qu'il pense. C'est au tribunal de son cœur qu'il décide son droit odieux, comme si ce n'étoit pas devant le genre humain qu'il dût être traîné, pour entendre toutes les voix de l'univers l'accuser à la fois, & faire retentir à son oreille les plus justes malédictions. Oui, c'est le genre humain qu'il faut écouter; c'est son intérêt sublime qui est la loi suprême; c'est à elle qu'il appartient de décider sur ce que l'homme peut exiger de l'homme. Eh bien! voix puissante, voix sacrée, c'est toi que j'atteste, dicte aux Souverains la modération, la clémence, la justice; ces vertus, en cimentant le repos du monde, peuvent seules assurer leur bonheur & leur véritable gloire.

SECONDE PARTIE.

SI les rois n'avoient point de passions désordonnées, ils seroient tous fideles aux lumieres de la raison: elle parleroit & seroit entendue. Mais quand l'erreur vient appuyer ce penchant malheureux qu'ils ont pour le pouvoir arbitraire, quand ils puisent dans de fatales maximes de quoi rassurer leur marche ambitieuse, alors ils deviennent méchans par principes, & nous n'avons plus qu'à remettre notre cause entre les mains du vengeur éternel des crimes. Des écrivains ont été assez infortunés pour leur prêter leur voix coupable; essayons de combattre leurs monstrueux raisonnemens.

Une philosophie aussi triste que fausse a osé dire aux hommes que la guerre étoit non-seulement nécessaire, mais même utile, en ce qu'elle purgeoit la terre de scélérats *qui n'étoient bons qu'à tuer*, prévenoit les inconvéniens d'une trop grande population, entretenoit dans les cœurs cette valeur, gage de la liberté, enfantoit le patriotisme, la grandeur d'ame, le dévouement généreux. Ces vertus sont les filles d'une mere odieuse; elles pouvoient naître d'une cause plus belle, comme de l'amour universel des hommes, sentiment sublime & sacré, perfection de toute vertu. Je crois que leur acte auroit acquis une plus grande force, proportionnée aux motifs plus élevés qui leur auroient donné l'essor. Cette science profonde d'opérations brillantes & d'expéditions glorieuses,

ce noble métier des Princes & des Rois, qu'est-il autre chose que l'art de tuer? Il amene la disette & la dépopulation, il est la source de nos calamités, & malgré ses héros il est la honte de la nature humaine.

J'ose le dire, de tous les patriotismes le plus noble, le plus juste, le plus vrai, est l'amour de l'humanité; amour qui embrasse tous les êtres, amour qui ne choisit pas un objet pour mieux en déserter un autre; amour qui s'échauffe par sa propre sublimité, qui s'étendroit jusqu'à d'autres mondes, s'il y avoit quelque relation entre eux & nous, mais qui y vole du moins sur les ailes du sentiment, pour répandre sa tendresse sur tout ce qui a pu recevoir du doigt du Créateur le don de sensibilité.

La guerre prévient les inconvéniens d'une trop grande population? Qui peut faire l'outrage à la Providence de penser que la terre ne pourroit suffire à nourrir ses habitans dans une concorde universelle, a-t-il jamais réfléchi sur cette magnificence prodigue, que la nature, fille du Créateur, accorde au plus léger travail? Les bras manquent à la terre: le soleil se leve & se couche sur des déserts immenses: les animaux les plus infortunés, les plus destitués d'organes, trouvent dans la nature plutôt une mere tendre qu'une marâtre: l'homme, le plus cher objet de ses soins, seroit sans doute plus fort & plus heureux, s'il ne s'étoit pas armé contre lui-même, au lieu de réunir sa puissance pour la félicité commune.

On ajoute que les passions sanglantes qui boulèversent les Etats, sont les ressorts invisibles qui régissent le monde, que cette foule d'hostilités concourt à cette chaîne d'événemens arrêtés avant la naissance des siecles, & qu'il est enfin une balance alternative & nécessaire de biens & de maux.

Mais qu'est-ce que ces mots de fortune & de hazard qui enchaînent les événemens? L'homme juste fait disparoître ces prétendus agens despotiques; c'est lui qui détermine l'ordre & le repos du monde, il en exclud l'inégalité barbare, & la fortune & le hazard reconnoissent cette main sacrée & la respectent. L'homme seul a créé tous les maux qui ne sont pas physiques. Si la guerre étoit un mal nécessaire, quel seroit donc le bien utile? La confusion, le désordre, la destruction, entreroient dans le plan universel. Toutes les idées sont ici confondues. Si tel est le résultat de nos lumieres, souhaitons de redevenir barbares. L'ignorance dont résulte la conservation de l'espece, sera plus utile à la société, que ce méprisable savoir qui tend à justifier le carnage & l'homicide.

C'est à la justice que la sagesse éternelle a remis l'équilibre des Empires. Le monde physique obéit à des loix irrésistibles, mais le monde moral devoit avoir des loix plus dignes d'un être libre & pensant. Les caracteres sacrés de la justice n'ont pu être effacés par nos passions; ils vivent, ils parlent, ils nous condamnent; ils prescrivent dans tous les tems les mêmes devoirs; ils en établissent la chaîne du souverain

au

au sujet, du fort au foible, du riche à l'indigent; tous sont également liés, & cette chaîne ne peut être rompue que l'humanité n'en souffre. La justice est la regle invariable des actions humaines: elle doit être la loi inviolable des monarques, elle doit leur être chere. Oui; qu'ils tremblent, s'ils feignent de penser que la force l'altere ou la change, on tourneroit contre eux cette fatale maxime. La justice, mere de l'ordre, de l'harmonie, du bonheur public, est la perfection qui caractérise les grandes ames; elle est essentiellement la vertu des rois. Quand elle seroit bannie de la terre, disoit le roi Jean, ce seroit chez les princes qu'on en devroit retrouver les traces (a). Elle leur est en effet plus utile qu'aux autres hommes. Les tyrans la supposent où elle n'est pas; & tandis qu'ils s'en jouent secrètement, ils ont soin en public de brûler l'encens devant son simulacre.

Qui retiendroit les mouvemens impétueux de notre ame qui nous portent trop violemment vers notre intérêt, si ce n'étoit le sentiment de la justice qui a pour but l'utilité générale, plus fort en nous souvent que le cri de la cupidité? Si l'homme aime la société, s'il en reconnoît & chérit les avantages, s'il se

(a) Quel sera le héros qui combattra un jour pour les droits de l'homme; qui aura la noble, la sublime ambition, jusqu'ici inconnue, de convertir les servitudes publiques en autant de libertés? Mais il semble que la force ne veuille prêter son appui qu'à l'injustice, & la force semble corrompre la meilleure cause.

Oui, pour un Léonides, il est mille Xercès!

souvient qu'il est entré dans le monde nud, foible, opprimé sous le besoin de tous les êtres, il sentira un desir plus ardent de maintenir l'ordre, seul conservateur de son bien-être, inséparable de celui de ses concitoyens. Or si les loix de chaque Etat affermissent son repos, pourquoi une vue plus sublime & non moins juste n'embrasseroit-elle pas les loix qui peuvent cimenter la paix & la sûreté du genre humain? Un particulier est coupable en violant le droit civil, ainsi un peuple le devient en blessant le droit de la nature & des gens. Que le criminel soit puissant; quand il seroit assis sur le trône de l'univers, il aura tout, excepté la conscience d'être juste. Point ici de distinction subtile, dictée par la servitude ou par la tyrannie. Pour faire disparoître le crime, ne faudroit-il que la grandeur & l'impunité du forfait?

La Législation est encore dans son enfance; le timon des Etats erre au gré des hazards. Tems heureux! où les principes de la saine morale seront affermis, où l'esprit de l'homme plus cultivé s'éclairera sur les dangers de l'ambition. Je n'entends point ici ce calme assoupissant, la léthargie des Etats; mais je réclame ces maximes de justice & d'humanité, qui, gravées dans le cœur des Rois, & transmises par eux aux peuples, établiroient la concorde entre les nations. Tout dépend de l'exemple, & qui doit le donner?

Je les vois dans l'éloignement, ces tems fortunés, où ce fanatisme de guerre sera détruit. En vain on m'opposera que cette fureur générale a regné dans

tous les tems: qu'est-ce que dans l'immensité des siecles quelques points de ténebres où l'homme a été le jouet de toutes les erreurs? D'ailleurs, les Européens se croient-ils les seuls habitans de la terre? L'univers a trois grandes autres parties qui vivent des siecles en paix. Notre petit continent offre plus de scenes de carnage en une seule année, que le reste du monde n'en présente dans plusieurs générations. Nous nous vanterons encore d'être dans le siecle le plus civilisé qui fut jamais, & nous sommes en proie aux passions les plus brutales des siecles d'ignorance & de férocité! Les Souverains de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne sont pas encore assez avancés dans la science de gouverner; ils n'ont pas imaginé jusqu'ici cette politique turbulente, prompte à répandre le sang.

La guerre n'est donc qu'un accident, & non l'état naturel du genre humain. Le caractere des rois a une influence marquée sur les siecles. Auguste a pacifié l'univers. Le bouillant Charles XII (a) a répandu

---

(a) Que cet insensé, ce barbare, avec son instinct destructeur, son opiniâtreté & sa folle meurtriere, & qui n'estimoit au fond sa vie que ce qu'elle valoit, me paroît indigne d'avoir exercé la plume d'un Voltaire! Il falloit laisser tomber dans l'oubli les extravagantes fureurs de ce fanatique guerrier, encore plus méprisable que ces fanatiques religieux, qui du moins en combattant croyoient servir le ciel. Comment a-t-on pu louer un frénétique qui sembloit le frere de la Mort, tant il étoit avide de carnage & de combats? Trois hommes de cette espece dépeupleroient l'Europe, & l'on consacre leurs exploits: quel aveuglement! Mais ce

la frénésie de son ame jusqu'aux marais glacés de la Russie. Trois Souverains puissans & modérés pourroient par leur politique & leur sagesse concilier le repos du monde. Je sais que le cœur des rois est sou-

---

Charles XII n'a-t-il pas fait des actès de cruauté qui le rapprochent des Néron? N'a-t-il pas fait rouer vif l'infortuné *Patkul*, Ambassadeur du Czar? Outrageant en sa personne les droits de l'équité & ceux des Souverains, il lui fit lire une sentence conçue en ces termes: „ on fait sa„ voir que l'ordre très exprès de sa Majesté notre Sei„ gneur très clément est que cet homme soit roué vif & „ écartelé". A ces mots de *Prince très clément*, le malheureux s'écria *quelle clémence*! Est-il possible de joindre la dérision à la barbarie? Il reçut seize coups, & mourut dans des tortures longues & affreuses. Après avoir fait rouer Patkul, il avoit le dessein de faire exécuter encore un autre gentilhomme Livonien, nommé Peikul. Sa femme & ses enfans vinrent à Dresde pour le fléchir. Le roi Auguste s'intéressoit pour lui sauver la vie. On pressoit vivement Charles XII, on lui faisoit une espece de violence; il parut céder à leurs prieres, & dans le même quart d'heure il signa de la même main un ordre secret de presser l'exécution du prisonnier & une belle lettre patente qui lui accordoit sa grace. Il remit les lettres de grace à sa femme & à sa famille infortunée; elles accoururent pour le délivrer, & à leur arrivée la femme & les enfans virent les membres sanglans de son époux & de leur pere déja partagés & attachés à des poteaux!

Voilà l'ame des Conquérans: le métier de la guerre les endurcit, & accoutumés à fouler aux pieds l'espece entiere ils ne savent point épargner un individu. Ce roi que l'imbécille oisiveté des nouvellistes du tems a tant admiré, méritoit les petites-maisons. Pendant les guerres qu'il prolongeoit volontairement, on voyoit par toute la Suede les hommes & les femmes faire l'office des bêtes de charge qui manquoient; on les fouettoit de même pour hâter les secours

mis à des passions tyranniques. Plus élevés en puissance que les autres hommes, ils sont pour ainsi dire sensibles dans tous les points de leurs vastes domaines; ils s'irritent facilement, parce que l'idée de leur grandeur enfante cet orgueil qu'ils semblent puiser avec le sang. Je sais que l'ambition les maîtrise, comme ils maîtrisent les hommes. Qui les sauvera des pieges sans nombre qui environnent leurs pas? Ce sera ta voix douce & calmante, Philosophie, vrai trésor de l'ame, vrai trésor des Etats; c'est à toi de tempérer leur ardeur, d'éclairer leurs démarches, de les détromper, de leur faire voir qu'il est beaucoup plus rare, beaucoup plus grand, d'avoir cet esprit de force & de jugement, qui combine tous les rapports, qui fait tirer dans les conjonctures présentes celles qui doivent suivre, que cette fureur altiere & inconsidérée qui appelle les combats & qui devient funeste à eux-mêmes.

J'ouvre l'histoire des siecles, je vois les usurpateurs, les conquérans, écrasés sous le fardeau de leur passagere puissance. Le peuple souleve sa chaîne ensanglantée, & heurte le trône avec la force du

---

militaires. Tout soldat, enflé des succès du Roi, s'estimoit lui-même un monarque; il agissoit comme tel, il battoit, il pilloit, il tuoit le paysan & le bourgeois à la moindre résistance: il traitoit la ville de Stockholm comme une ville prise d'assaut. Les liseurs de gazettes, les amateurs d'histoires merveilleuses, admiroient Charles XII. Il étoit en horreur à ses sujets: qu'il le soit de même à toute la postérité!

désespoir. Je vois les rois, paisibles amis de l'humanité, mourir comme un pere meurt au milieu de ses enfans, & plus chéris à mesure que le soleil éclaire leur tombe glorieuse. Qui méritera la confiance, l'estime de ses voisins? Sera-ce l'impudent ambitieux, dont on a toujours à redouter la fougue impétueuse; ou l'homme éclairé, brave & prudent, qui a la politique d'être juste, la plus sûre de toutes & celle qu'on soupçonne le moins? Le laurier qui ceint le front des rois, jette un éclat immortel; mais c'est lorsqu'il est enté sur l'arbre chéri, symbole de la paix. Sans la paix, l'Etat le plus florissant s'épuise: la paix est la fille de l'Eternel; elle a présidé à la création de l'univers, elle en maintient les loix admirables. La paix veille au repos des mortels: c'est elle qui a fondé les villes, qui a tracé les premieres loix, qui a assuré à l'homme sa félicité dans leur exacte observation. Par elle les rois regnent, les trônes s'affermissent, les Empires reçoivent de l'éclat & de la force. La prudence & l'équité l'accompagnent; les richesses & la vraie gloire sont ses appanages. Elle fait jouir la justice de tous ses droits. Les peuples qui la chérissent, connoissent l'abondance, & un royaume qu'elle protege constamment, devient comme une île délicieuse, qui voit les flots de la mer en courroux expirer sur les bords de ses rives fortunées (a).

(a) Comme elles pénetrent au fond de l'ame, ces maximes douces & humaines, si contraires aux manifestes des

Vains sophismes de la politique, odieuses fureurs de l'intérêt, montrez-nous de pareils tableaux. Vous prétendez que les Etats ne peuvent se gouverner sans injustice. Quels fruits en recueillent-ils ? Aucun Etat ne s'est enrichi par les déprédations, & le crime des conquêtes est puni par la rebellion des peuples. La folie des conquêtes est passée, il est vrai; la situation actuelle de l'Europe, ses citadelles, ses alliances, son équilibre, mettent un frein invincible à l'ambitieux qui voudroit la démembrer ou la soumettre. Il est démontré que l'ambition des rois, pro-

rois; ces maximes qui disent à l'homme : enfans de la même terre, cultivez-la en paix & ne l'arrosez pas de votre sang. Mais je suis François, mais je suis Anglois, mais je suis Espagnol, mais je suis Hollandois. Hé! qu'importe ces vaines dénominations, malheureux! vous êtes sensibles & mortels, pourquoi vous déchirer mutuellement? La nature a-t-elle séparé votre espace à l'aide d'une montagne ou d'un fleuve? ces cercles jettés par les rois doivent-ils vous rendre ennemis de vos semblables? Vous n'avez qu'un instant à vivre, pourquoi abréger encore sa durée? L'existence n'est-elle rien? Nos rois, nos seigneurs l'ordonnent. Mais la nature & vos propres intérêts vous le défendent. Vos rois & vos seigneurs qui vous ordonnent d'aller mourir pour eux, sont trompés par votre propre obéissance. Unissez vos forces pour contrebalancer les assauts des élémens : ces ravages des ouragans, ces pluies qui noient vos moissons, ces volcans, ces intempéries de la saison, qui détruisent les travaux de la culture; voilà les ennemis que vous avez à combattre & à dompter. Le ciel s'appaisera sans doute en voyant des freres unis pour leur bonheur mutuel, au lieu qu'il se plaît à lancer ses foudres sur vos têtes homicides & vos champs ensanglantés.

portionnée à leur puissance, est vague, illusoire, extravagante, parce qu'il y a une égale distribution de force répandue. Mais, hélas! l'humanité n'y gagne rien. D'un autre côté, les idées de commerce mal entendues ont produit un acharnement qui n'a point de trêve; & cet équilibre si vanté, n'a servi qu'à étendre l'horreur de la désolation. Les alliances des souverains ont attiré des guerres interminables. A la mort de chaque prince, toute la sphere de l'Europe est agitée, le contre-coup se fait sentir du Nord au Midi; & tel est le fatal avilissement des peuples, qu'ils sont forcés de soutenir des prétentions qui ne les intéressent point: cependant la circulation cesse, les nations liées par les arts souffrent, & les Etats plus éloignés de la scene sanglante ont souvent lieu de regretter de ne point en être le théâtre.

Puisque l'industrie perfectionnée a créé un second physique chez les Européens, & qu'ils ne peuvent plus exister sans lui, les puissances pourront enfin comprendre qu'il est de l'intérêt général de s'opposer aux guerres particulieres, que tout se détruit & que personne ne s'éleve. La couronne des rois repose sur le soc respectable qui fertilise la terre, & les mains grossieres qui déploient les voiles, sont les canaux des richesses réelles. Le Commerce sagement combiné est le dieu qui veille à la conservation des empires; il éleve une tête d'or, il entretient la vie du corps politique, il fait jaillir les sources de l'abondance, il change en plaisirs les besoins des hommes, il répand la splendeur sur un peuple content & labo-

rieux, il asservit la nature & soumet les élémens: ses dangers sont égaux à ceux des combats; enfin il a une certaine audace généreuse, qui sert à la fois les arts, la philosophie & le monde.

On cherche la victoire; elle est au peuple qui la veut. La victoire! c'est le travail de tous les membres de l'Etat (a), c'est son économie, ses mœurs simples, c'est l'union du monarque aux sujets, c'est la correspondance mutuelle de leurs bienfaits, c'est l'attachement sincere à la patrie, comme à une mere commune. La prudence & la modération sont comme ces machines simples & fortes que dresse la méchanique, pour élever les monumens les plus hardis; ces vertus serviront dans la politique à édifier le systême de la félicité publique.

O Rois! aimez la gloire, mais que ce soit la véritable. Il en est une fausse, criminelle & vulgaire; c'est celle qui efface les droits sacrés de la justice dans des flots de sang, c'est celle qui met la force à la place des loix, & qui ose dire: *mon droit est mon épée*. Un prince bienfaisant, qui s'attacheroit à mériter de son siecle & de la postérité le surnom divin de *Prince de la paix*, comme autrefois Charle-

(a) Le monarque qui viendroit à bout de défricher les Landes de Bayonne, feroit une plus belle conquête que s'il s'emparoit d'une province à main armée: il n'auroit pas besoin de troupes, d'effusion de sang, de garde perpétuelle; il imiteroit l'Etre suprême, il feroit naître quelque chose du sein du néant.

magne a porté le titre glorieux de pere de l'univers, pourroit prétendre à une gloire solide, qui recevroit des mains du tems un nouvel éclat ; il auroit la vraie valeur, vertu qui ne combat que pour l'équité : sans cette utilité morale, les scélérats courageux devroient être mis au rang des héros.

Celui qui mérite ce nom, a une valeur salutaire, qui est la terreur des nations injustes. Il va prendre sur l'autel de la justice le glaive dont il doit frapper des furieux qu'il faut contenir ou désarmer ; il purge, comme Alcide, la terre de monstres, & n'est pas monstre lui-même. S'il combat, il gémit : ce n'est point pour accroître ses Etats ; avantage chimérique & dont son esprit sublime sent toute la fausseté ; c'est pour imposer les loix de la modération à des peuples inquiets & remuans, qui font fermenter le levain de la discorde. Sa main généreuse étouffe les volcans de leurs haines mutuelles : vengeur terrible, il est calme & doux dans la victoire ; c'est le pacificateur du monde, il jouira de ses respects, il aura la grandeur d'ame qui annoblit l'humanité, & tous les peuples émus à son auguste nom, souhaiteront de l'avoir pour Souverain (a).

(a) J'aime la victoire de Paul Emile : elle devoit d'autant plus être flatteuse pour lui, que c'est la seule époque dans les Annales Romaines, où le trésor public se trouvant comblé, les citoyens furent affranchis de payer aucune taxe. Que la société civile seroit auguste & respectable, si l'Etat permettoit à ses citoyens de recueillir les fruits du cou-

Tel fut ce divin Marc Aurele, assis sur le trône, comme le pontife de la justice, ayant l'univers pour temple, les philosophes pour amis, écoutant les soupirs des malheureux, voyant dans chaque homme l'empreinte sacrée qui lui rappelloit un frere. Vous étiez de ce nombre, Trajan, Titus, noms chéris, vous me consolez des noms infernaux que je trouve dans l'histoire ! Et toi, sage Antonin, toujours en paix & contenant tes ennemis, tu fus le modele des Souverains ! Il a donc été des Rois chers au monde, & dont le souvenir fait couler des larmes délicieuses. De dessus le trône ils ont jetté des regards paternels sur leurs sujets. Leurs moindres vertus ont jetté un éclat immortel. Tant il est facile à un roi de se faire adorer, lorsqu'il veut l'être; tant le peuple, ce peuple si méchamment calomnié par les grands, aime à reconnoître, aime à payer avec usure tout ce qu'on fait pour lui.

Si la liste des Souverains qui ont bien mérité du genre humain est peu nombreuse, leurs noms devien-

---

rage de ses peres ; si, exempts de subsides, ils pouvoient transmettre à leurs enfans un héritage qui ne seroit jamais grevé par la main du fisc ; si la caisse nationale bien remplie suffisoit aux dépenses nécessaires, & que les cas extraordinaires ne roulassent que sur elle. Les travaux de l'agriculture seroient doux alors ; on ne regretteroit point les sueurs qui abreuvent les sillons; on sauroit perpétuer dans sa famille une propriété sans tache; & les citoyens béniroient une patrie généreuse qui ne demanderoit qu'amour, & qui seroit bien sûre alors d'être obéie.

nent plus saints & plus respectables. La France a la gloire de compter un Louis XII, un Charles V, un Henri IV. Qu'on considere d'un autre côté cette longue paix, qui fit pendant tant de siecles le bonheur des Chinois, & l'on verra qu'il est possible à l'homme de vivre conformément à la raison. Levons tous les mains vers le ciel, pour lui demander des rois justes, ou du moins des hommes courageux qui aient assez de vertu pour leur représenter leurs devoirs. En voyant le grand Léon désarmer Attila, comme autrefois le grand-prêtre Jadda avoit désarmé Alexandre, je suis frappé, j'admire cet ascendant du pacificateur sur le conquérant, & je jouis du plus beau de tous les spectacles, du triomphe de l'équité sur la force.

Vous entendrez les cris de l'humanité gémissante, ô vous qui tenez nos destinées entre vos mains! vous chercherez une gloire plus pure que celle des combats. Il est démasqué, ce fantôme de politique, qui couvroit d'abominables maximes. Envain, un écrivain sombre & cruel, odieux à la liberté des peuples, a donné des préceptes de despotisme, comme si le farouche intérêt qui foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré, n'étoit pas déjà trop fortement gravé dans le cœur des hommes puissans; mais il n'a réussi qu'à éclairer les nations, en montrant les bornes que la tyrannie pouvoit franchir. Son monstrueux systême a révélé les secrets des cœurs ambitieux; l'univers sait ce qu'ils peuvent oser.

Effacez l'opprobre de cet écrivain, historiens, philosophes, poëtes; vous tous, enfin, qui vous êtes chargés du pénible emploi de parler aux hommes; unissons-nous tous pour percer des traits du mépris cette détestable ambition qui a détruit la félicité de la terre. On nous accuse avec raison d'avoir immortalisé une foule de brigands: en exaltant la profondeur de leur génie & la hauteur de leur caractere, nous semblons les absoudre de leurs forfaits, nous déterminons l'admiration des peuples; ces louanges indignes passent de bouche en bouche, & invitent de jeunes ambitieux à les imiter. Nous avons été sans doute coupables; réparons autant qu'il est en nous ce grand tort fait à l'humanité, renversons les statues que nous leur avons imprudemment dressées. Jurons tous de ne plus brûler notre encens devant les ennemis du genre humain, de le réserver pour les seuls bienfaiteurs du monde, & surtout de préférer cet intérêt sacré à tout autre intérêt. Pour moi, que ma langue soit muette, que mon imagination cesse de peindre, avant que j'aie le malheur de louer quiconque aura cherché la gloire dans l'effusion du sang des hommes!

O guerre, je te maudis! (*a*) comment exprimer le mépris que tu m'inspires? Mais, ô Dieu! qui en-

---

(*a*) Un philosophe devroit tous les ans à certain jour marqué faire des imprécations solemnelles contre l'inventeur de la poudre à canon; il devroit maudire au nom de l'humanité l'homme qui a apporté sur la terre ce fléau des-

enchaînera les passions des rois, sinon celui dont le tonnerre peut frapper les trônes & les réduire en poudre? Lui seul peut réprimer le choc des Etats, qui

---

tructeur. Il a détruit le courage, en lui ôtant l'espoir de trouver un asyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élançant d'un abîme caché. Les remparts où se refugioient l'héroïsme & la liberté, tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme est donc devenue une chimere, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arsenaux de l'Europe.

Lorsque l'homme combattoit avec le fer, l'audace, le courage, la valeur, l'amour de la liberté pouvoient opérer des prodiges; mais que faire contre du canon pointé par des géometres? Qui possede une fois ce tonnerre, le possédera longtems. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrieres est trop vaste, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuosité d'un peuple qui se venge: quelle différence, d'avoir du canon à fondre, ou de tirer subitement l'épée du fourreau?

Quand on dit que les batailles sont moins meurtrieres qu'autrefois, on ne parle que d'une journée; car il est de fait que dans une campagne la moitié des soldats périt. Les plaies les plus légeres des armes à feu sont affreuses. Elles impriment au tissu sensible de la peau, déchiré en tous sens, de longues & cuisantes douleurs. Le brave voit son bras emporté par un boulet qu'un canonier lui a envoyé à deux lieues de distance; une file de guerriers tombe à la fois sous une direction accidentelle; un régiment entier est enseveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le nouveau monde n'eût pas été conquis & ravagé; ses habitans auroient repoussé les barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de plu-

se heurtent avec tout le poids de leur masse. Que pouvons-nous, foibles orateurs, avec nos larmes inutiles? Il faut que le cœur des Rois soit touché

---

sieurs souverains ne se seroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils opprimoient, comme une défense inutile.

Cette invention détestable a été encore perfectionnée de nos jours par des hommes affreux, qui ont calculé de sang-froid les moyens d'écraser une ville subitement à l'aide d'une machine infernale. Il est de fait qu'un monarque insensé, animé du desir qui possédoit Caligula, & qui seroit obéi, pourroit exterminer le même jour tout son peuple.

Le citoyen paisible voit des magasins à poudre s'embraser tout à coup & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Dans tous les lieux où cette poudre fatale dort, le citoyen n'est pas sûr de son réveil. Tandis que la foudre du ciel, en traversant notre atmosphere, prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers, le lâche & le traitre, avec quelques grains de cette poudre fatale, enleve en l'air une assemblée qui danse, à six pouces de foyer artistement préparé.

On n'imagine pas jusqu'à quel point de destruction peut monter l'art qui dirige les traits de ce salpêtre enflammé. L'ambition, la méchanceté, la cruauté, la perfidie, peuvent en augmenter les horreurs à un degré qui nous est inconnu; & à quel terme s'arrêtera ce fléau, dans la main de la vengeance & de la vengeance des rois!

Ne doit-on pas frémir & être indigné lorsqu'on voit des géometres accourir au milieu des batailles, & tracer d'une main impie & sacrilége les moyens d'anéantir une partie de l'humanité, sous prétexte qu'un mont, qu'un fleuve, qu'un traité les sépare de ceux que l'on va massacrer, en attendant que le même secret revienne contre ses inventeurs?

O vous! qui possédez quelques horribles secrets de cette espece, qui avez l'art de déchirer plus complettement la

des maux qui sont leur ouvrage, & leur esprit sera bientôt éclairé sur leurs vrais intérêts. Alors ces Sages obscurs, qui loin de ces débats sanglans méditent en silence ces grandes questions qui intéressent les Etats & les hommes, échauffés de ce noble amour du bien public qui fait tout entreprendre, leur démontreront que la force des Etats particuliers dépend de la force générale; que c'est un aveuglement fatal de penser que leur grandeur puisse être fondée sur l'affoiblissement d'un royaume voisin; que dans le corps politique, la vigueur des chefs est subordonnée à la bonne constitution des membres. Peut-être leur traceront-ils en même tems le plan d'un systême vaste & raisonné, qui pesera dans la balance leurs divers intérêts, marquera les limites de leurs forces, réunira leurs volontés en une seule, & les préservera de ces révolutions inattendues qui ne leur permettent pas de régner un seul jour sans terreur. Non, le Siecle de la Philosophie ne passera point, avant

---

sensible humanité; je me jette à vos genoux, ayez pitié de l'homme, ayez pitié de vos semblables, ayez pitié de vous-même: renfermez ces secrets détestables; songez que l'invention que vous allez publier, retombera peut-être sur vous, sur vos enfans. Le tyran qui emprisonna dans le taureau d'airain son barbare inventeur fut juste une fois. C'est pour une légere pension, que l'on médite ces crimes contre le genre humain; il n'a point de pension à donner lui; mais qui l'aura respecté, jouira sans remords des récompenses qui attendent l'homme de bien!

vant que ce projet en faveur de l'humanité ne s'accomplisse. O Dieu! tu auras pitié de ce monde; tu placeras sur les trônes des rois qui seconderont les efforts du génie. Oui, j'aime à penser que la flatterie n'ira plus jusqu'à louer un roi de ses conquêtes, qu'on ne lui attribuera plus ce que cent mille hommes ont fait, qu'on pleurera sur une victoire juste & qu'on se taira si par malheur elle ne l'étoit pas.

Un monarque que le tems semble rendre chaque jour plus cher, & qui a eu pour plus grands panégyristes ses trois successeurs, a conçu le premier ce plan universel & généreux, qui ne permet pas à l'ame la plus froide de demeurer insensible. Il ne faut que son nom pour attester l'auteur du plus beau projet que l'humanité ait jamais formé. Un autre prince, moissonné à la fleur de son âge, & élevé par le plus vertueux des hommes, vouloit fixer invariablement la paix en Europe. Héritier de leurs maximes, un Philosophe trop peu lu, & dont les ouvrages ne seront des rêves que pour ceux qui seront intéressés à les regarder comme tels, a fait voir que le bonheur des hommes ne sera pas une chimere, lorsque les chefs des nations seront équitables & modérés, & se soumettront aux loix que les devoirs les plus saints leur imposent. (a)

(a) Les Etats de l'Europe ne forment plus qu'un même Etat: c'est au fond le même langage, les mêmes mœurs, le même amour pour les arts utiles, les mêmes connoissan-

C'est sans doute au Philosophe isolé, qui n'entre pour rien dans la scene des grands événemens, à rompre la chaîne des préjugés qui tiennent les nations garottées au char de la guerre. Les hommes d'Etat sont trop liés à l'Etat qu'ils gouvernent, pour peser d'une main sûre & tranquille de si grands intérêts. Ceux qui ont mesuré la terre, qui ont établi le systême du ciel, qui nous ont donné tous les arts & toutes les sciences, étoient de simples particuliers : ils feront aussi aisément des découvertes dans la science la plus nécessaire de toutes, dans l'art de régir les empires pour la félicité du plus grand nombre. La politique a perdu le voile mystérieux où elle s'enveloppoit ; elle est ouverte à tous les regards. C'est à vous, défenseurs sacrés du droit de la nature & des gens, magistrats de l'univers, qui stipulez pour son bonheur, vous qui êtes comptables aux hommes de vos lumieres ; c'est à vous d'ajouter à la perfectibilité de notre raison, & par conséquent à celle de nos loix, de nos coutumes, de nos usages. Sur les pas des Lycurgues, des Platons, des Solons,

ces. Les préjugés cruels sont tombés, sont anéantis, & peut-être il seroit moins ridicule que jamais de prétendre à une confédération mutuelle, surtout si les empires sont las des malheurs qu'ils se sont causés réciproquement, sans se faire aucun bien. S'il sortoit du fond de l'Afrique ou des déserts du Nord quelques hordes de ces barbares errans qui ont ravagé l'Europe, ils seroient bien forcés à une ligue universelle : & pourquoi l'intérêt de tous ne feroit-il pas aujourd'hui ce que feroit alors la crainte ?

Vous nous donnerez de nouvelles vues de législation qui pourront fructifier tôt ou tard; nous trouverons peut-être alors cé point d'appui qui nous manque, & faute duquel on voit les empires dans un état d'instabilité se renverser les uns sur les autres.

C'est ainsi que les Ambassadeurs Scythes rapetisserent aux yeux du fils de Philippe cette hauteur démesurée qu'il se formoit en présence de son orgueil; c'est ainsi qu'ils lui dirent avec cette éloquence rude & grossiere, mais faite pour ébranler la conscience des rois: „ Toi, qui te regardes comme le centre de l'univers, qu'es-tu de plus que le moindre de tes soldats? Tu te vantes de punir les voleurs, & tu es toi-même le plus insigne brigand de la terre; tu pilles & saccages des nations entieres. A quelle marque reconnoîtrons-nous que tu es roi? C'est lorsque tu feras du bien aux hommes; c'est à ce caractere sacré que tu obtiendras nos respects, notre amour. Mais si tu leur ôtes ce qu'ils ont, quel nom veux-tu que l'on te donne? Tu envoyes tous les jours des pirates au supplice: en les condamnant, ne dois-tu pas réfléchir sur toi-même? "

Hélas, faut-il que ce soit le lugubre flambeau de la mort qui éclaire les souverains! C'est en ce moment où tous les vains simulacres, qui nous jouent, disparoissent, qu'ils apperçoivent les droits de la justice & son vengeur éternel: presque tous les rois, en mourant, ont jugé les choses comme s'ils

eussent été de simples particuliers. Louis XI commanda qu'on restituât le Roussillon; Philippe II, la Navarre: ordres toujours mal exécutés, parce que l'exemple d'un pere a plus de force que ses dernieres volontés.

Considérons ce fameux monarque, qui trop épris de la gloire des armes, paya cher le faux plaisir d'avoir été la terreur de l'Europe. En ce moment où le sceptre échappe d'une main glacée, où la fumée de la gloire disparoît, où le tombeau s'ouvre, où le Dieu terrible & caché s'avance pour juger les rois, il vit d'un œil triste ses peuples affoiblis, la force réelle de la nation anéantie, l'épuisement de l'Etat & ses malheurs inévitables qui devoient suivre ce regne trop brillant. Alors il sentit ses fautes, il fut assez grand pour les avouer; c'étoit les réparer, s'il eût été possible: mais il est des maux irrémédiables. *J'ai trop aimé la guerre*, dit-il: *ô vous! qui devez me succéder, ne m'imitez point en cela; soulagez au plutôt mon peuple, & faites ce que je voudrois faire moi-même.*

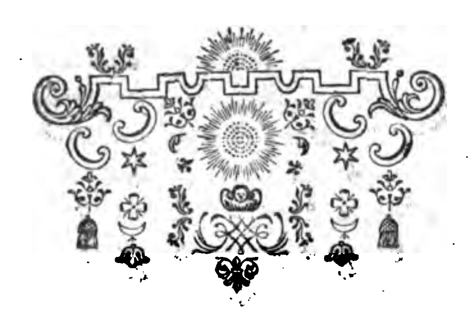
Souverains de l'Europe, qui élevés un moment sur les monticules appellés trônes, n'avez qu'une vie d'homme à parcourir, & qui devez bientôt descendre dans l'abîme (*a*), où descend le fort comme le foi-

(*a*) Le jour de la mort des rois est le jour du philosophe. C'est en ce moment qu'il voit les jugemens secrets qu'il a portés depuis longtems ratifiés par la voix univer-

ble; je me jette à vos pieds, je vous ſupplie au nom du genre humain, ne déchirez point la ſenſible humanité. Environnés de tous les plaiſirs, n'envoyez point aux combats ceux qui veulent mourir pour vous. Qu'avez-vous à craindre aujourd'hui? Les limites des Etats ſont fixées, les trônes ſont inébranlables; & loin d'entamer des guerres pour un commerce excluſif, vous ne pouvez être forts & puiſſans que par un commerce libre entre toutes les nations. Gardez-vous de ſuivre d'antiques & fauſſes idées; profitez des lumieres que des ſages ont répandues. Vos fautes ne ſont pas comme celles des autres hommes, vos fautes ſont toujours horribles & meurtrieres & plongent les nations dans des calamités durables. Alors le malheur général ne ſauroit vous être étranger; victorieux par le fer, ce ſont de nouvelles conquêtes à garder, de nouveaux ſoucis & des titres outrageans qui s'attachent à votre mémoire: vaincus, c'eſt un opprobre. Abuſés juſqu'ici par vos miniſtres, ouvrez l'hiſtoire & voyez ſi un royaume a franchi ſes bornes par la violence des armes; ſi, ſemblable à un fleuve débordé pour un tems, il n'eſt pas rentré dans ſes limites avec une perte conſidérable. La guerre eſt une folie cruelle. Entourés des hommages de vos

ſelle: elle dit hautement ce qu'il ne diſoit que tous bas; elle ſemble éclairée tout à coup pour juger définitivement celui qui va ſubir devant la poſtérité l'arrêt inexorable que ne peut lui ſauver ſa grandeur paſſée.

ſujets, des voluptés des cours, recueillant l'obéiſſance des peuples, que vous faut-il de plus ? Pardonnez ſi l'indignation que j'ai pour les horreurs des combats m'a dicté quelques expreſſions qui puiſſent bleſſer votre fierté. Ce ne ſont que des ſyllabes, ſi votre grandeur s'en offenſe ; mais ces caracteres noirs & muets deviendront des leçons utiles & frappantes, ſi ous ſavez les goûter & les entendre.



ELOGE

DE

RÉNÉ DESCARTES.

ELOGE
DE
RÉNÉ DESCARTES.

LA mémoire des pensées de l'homme est moins périssable que la mémoire de ses actions. Les faits qui n'occupent qu'un point de l'espace & du tems, sont des révolutions passageres, peu durables, tandis que les systêmes philosophiques se soutiennent plus longtems sur l'abîme des âges. Socrate & sa morale sont encore sous nos regards & nous instruisent, & le nom des fondateurs, ou des destructeurs des empires est ignoré. Il semble que l'énigme sublime de la nature, proposée à la sagacité de l'intelligence humaine, soit l'héritage qui nous est transmis depuis le commencement du monde, & que les mots qui se prononcent sur le mécanisme merveilleux de l'univers aient toujours droit de nous intéresser vivement, malgré la distance des lieux & des tems & la ruine même des plus brillantes hypotheses.

Les erreurs modernes, substituées aux erreurs anciennes, les doutes, les expériences, les rêves, les chimeres; on tient registre de tout, on diroit que toutes ces pensées éparses soient le véritable trésor de l'entendement humain. Il est fier des idées pro-

fondes, & même chimériques, de ses philosophes. Il a beau s'égarer; il cherche, il s'agite: s'il tombe, il se releve; il revient sur ses pas; il semble ne desespérer jamais de rencontrer, après la décomposition de tous les phénomenes, le côté lumineux qui lui révélera ce qu'il veut arracher à la nature, constamment interrogée depuis tant de siecles.

Des travaux aussi multipliés ne feront peut-être pas tout-à-fait perdus; & les forces combinées & réunies de plusieurs sciences qui se prêtent un appui mutuel, découvriront enfin cette vérité qui se cache & qui doit récompenser les efforts de l'homme. Déja le progrès est sensible; on sait ignorer ce que l'on ignore, & c'est-là un très grand pas dans l'histoire de l'esprit humain.

S'il a avancé beaucoup d'erreurs, disons à sa gloire qu'il a sçu refondre ses propres opinions. Il est courageux & patient dans ses recherches: il ne s'intimide point de donner un nouvel être à ses connoissances; il cherche si, des faits réels, il ne s'élevera point aux causes possibles.

Mais l'homme, petite partie de l'univers & entraîné par la force de ces mêmes loix qu'il veut soumettre à son calcul, l'homme peut-il se flatter de percer l'obscurité des premieres causes? Quels sont ses moyens pour ce grand œuvre? D'abord l'étude attentive des faits, l'examen des phénomenes, le silence imposé à ses conjectures, le travail obstiné pour suivre les plus petites observations; ensuite, la faculté active qui combine toutes ces actions, in-

complettes sans leur liaison, qui embrasse les propriétés générales des êtres, qui simplifie les phénomenes, qui dévoile le grand rapport qui doit, sans doute, peindre d'un trait lumineux, d'un trait unique & sensible, le grand & vaste aspect de la nature.

Voilà deux efforts contraires, si je ne me trompe, & qui doivent néanmoins se réunir pour déchirer le voile dont les loix primitives sont couvertes. Il faut, à la fois, la patience qui examine, & le feu rapide de la pensée qui vole sur l'ensemble; la main, l'œil du physicien, & la tête pensante de l'homme de génie; la pratique minutieuse, & la théorie sublime; enfin le compas matériel, & l'abstraction hardie qui embrasse l'universalité.

Il est un Philosophe, qui tantôt a marché sur la base de l'expérience, & tantôt a volé dans la vuide région des idées, qui a interrogé la nature & qui a bâti sur des nuages. Observateur infatigable, & n'obéissant ensuite qu'à son imagination; faute d'un accord parfait entre ses études assidues & sa méthode intellectuelle, l'architecte a créé un édifice immense, mais aërien: les matériaux ont de la solidité, & le plan est chimérique; c'est un monde étonnant & mensonger. Mais ces erreurs ne sont telles que par leur ensemble; décomposées, elles surprendront par la simplicité, la hardiesse & la nouveauté de leurs élémens (*a*).

(*a*) Peut-être que la nature entiere est un tout, dont le moindre atôme est lié à l'universalité des parties, & que

Il a donc droit encore à tous nos hommages, ce Descartes, qui a agité le flambeau du génie dans l'abîme de la science, qui en a éclairé les profondeurs par ses rapports arbitraires, qui a été grand dans son délire, & qui, détruit tout entier, imprime de la majesté à ses écarts audacieux.

Exposons la marche de ses idées: toutes ne sont pas à rejetter; il y en a de vraies, il y en a de profondes, il y en a d'utiles: plusieurs même pourront être régénérées dans l'étendue des siecles; & celles qui passent pour fausses, serviront du moins à marquer l'écueil où se brisent l'impatience & l'impétuosité de l'amour désordonné des systêmes.

Mais comment porter la vue sur l'univers intelligible, & se défendre d'en lier les différentes parties? comment appercevoir les traits & proscrire la figure? & que serviroit ce stérile examen d'objets isolés, s'il étoit défendu à l'intelligence d'en frapper un tout harmonique, qui seul donne la vie à l'univers?

La supériorité de lumieres & de connoissances n'est donc pas toujours assez puissante pour briser les ob-

---

détacher une de celles qui semblent les plus indifférentes à nos yeux, feroit la ruine de l'immense machine que l'intelligence suprême a arrangée pour se mouvoir sans aucune diminution des pieces qui la composent. Et comme la structure intime des parties qui composent les corps nous échappent; c'est parce qu'il nous est impossible de connoître cette disposition intérieure des êtres, que nous méprisons ce qui constitue peut-être le ressort principal de la vie & du mouvement.

ſtacles qui gardent le ſanctuaire de la Nature. Cette vérité ſera empreinte dans le cours de cet Eloge. Elle conſolera ceux qui ſe ſont trompés ; elle enhardira d'autres eſprits moins pénétrans à tenter ce que le tems & le hazard peuvent quelquefois offrir : car le hazard ſe joue des efforts du génie ; & l'on n'a point en effet encore appris à eſtimer l'action qu'un homme avec une ſimple découverte peut avoir ſur les générations préſentes & futures : l'on ſait que les plus importantes découvertes ſont venues frapper l'homme inattentif, & ſe manifeſter, pour ainſi dire, à l'œil de l'ignorance.

Deviner le plan du ſuprême Architecte, quelle audace à la fois téméraire & généreuſe ! Téméraire, par ſon immenſité ; généreuſe, par l'eſpoir de rencontrer l'enchaînement des plus ſublimes vérités. Eſpoir inné dans le cœur de l'homme & qui l'élance tout entier dans la route où il ſe flatte de ſurprendre la Nature : nous n'occupons qu'un point du tems comme un point dans l'eſpace ; mais le génie d'un ſeul homme peut faire époque.

Mais il eſt tems d'entrer dans mon ſujet. J'arrêterai d'abord mes regards ſur les travaux & les découvertes de DESCARTES ; enſuite, je les porterai ſur ſa morale, qui a le rare avantage d'avoir été confirmée par l'exemple de ſa vie.

PREMIERE PARTIE.

QUELLES ténebres répandues sur la face de l'Europe, au moment où DESCARTES fit briller une nouvelle clarté! Les hommes, aveugles adorateurs d'Aristote, rampoient devant ses décisions obscures, & se traînoient depuis deux mille ans sur ses vestiges. La raison, condamnée au silence, se trouvoit abattue sous l'autorité qui protégeoit l'erreur. Une démence, plus triste qu'une ignorance absolue, faisoit croire qu'on pouvoit, dans des livres inintelligibles, embrasser la science universelle. Une espece d'idolâtrie consacroit des mots vuides de sens, comme des oracles. Ceux qui, par état, devoient éclairer la nation, lui présentoient des mots sans idées, & dont ils se payoient les premiers. La Logique, confuse, embarrassée, étoit barbare & ridicule; la Métaphysique, (a) un assemblage de questions bisarres & frivoles; la Physique, malgré quelques lueurs, un enchaînement de rêveries. C'étoient des qualités occultes qui régissoient la nature; une doctrine subtile & rafinée. Tel étoit l'aliment vuide de substance dont se nourissoient des esprits opiniâtres & fur-

(a) Avant Descartes on parloit très sérieusement de *natures universelles*, d'*êtres de raison*, de *formes emplastiques*; de *formalités sans substance*, d'*asséités*, de *perséités*; & l'on étoit convenu d'appeller cela de la métaphysique: on avoit fait de très gros livres remplis de ces mots, que personne n'entendoit; ce qui les rendoit plus admirables.

tout violemment amoureux de la diſpute. Dans cette nuit profonde, on ne voyoit briller que les pâles éclairs d'une imagination folle ou ſuperſtitieuſe. Ariſtote, cependant, rendu barbare par ſes commentateurs, étoit un génie doué d'une multitude de connoiſſances; mais on ne ſçavoit pas le reſpecter, alors même qu'on lui accordoit le privilege de ne s'être jamais trompé. Il falloit, ſans doute, pour le faire oublier, un génie d'une trempe auſſi forte, d'un esprit auſſi étendu, & qui eût plus d'ardeur pour la vérité. La France eut la gloire de produire ce génie immortel. DESCARTES vint, & dit à ceux qui ſe nommoient Philoſophes: vous devez déſapprendre ce que vous croyez ſçavoir. Il faut penſer avant que de croire; & il ne ſuffit pas de croire pour qu'une choſe ſoit vraie. N'admettez déſormais que des idées claires & diſtinctes, fondées ſur l'évidence: ſans quoi vous ne bâtirez que des erreurs plus ou moins ingénieuſes. Il oſa donc attaquer les anciens & les modernes réunis: il irrita les eſprits foibles, qui vouloient l'enfermer dans le labyrinthe où ils étoient priſonniers. Audacieux, il ſe fit des aſles, & s'envola loin d'eux: bravant ainſi les tyrans de la raiſon humaine, & fier de créer le monde nouveau qu'il appercevoit en idée.

C'eſt au ſein de la Magiſtrature que DESCARTES prit naiſſance. Les ombres du trépas environnerent le berceau de ce génie naiſſant. Si la mort eût frappé le coup dont elle le menaçoit, notre Philoſophie ſeroit peut-être de nos jours ce qu'elle étoit alors.

Quel eſt le privilege des grands hommes? Ils nous attachent juſques ſur leur enfance; ils nous étonnent, & annoncent ce qu'ils feront un jour. DESCARTES fait briller cette curioſité, inépuiſable ſoutien du génie. C'eſt au milieu des murs élevés par la main généreuſe de HENRI IV, qu'il va nourrir cet eſprit ſi ardent pour l'étude: jeune encore, il embraſſe le cercle des connoiſſances qu'il doit un jour approfondir. De même que la flamme vit de l'aliment qu'elle dévore, ainſi le génie s'accroît des différentes ſciences qu'il parcourt. Idolâtre de la poëſie, DESCARTES ſacrifie aux graces. Elles n'énervent qu'un eſprit faux; elles embelliſſent le pinceau d'un eſprit ſolide. Il ſe pénétra de cette douce chaleur qu'on puiſe dans l'Eloquence des anciens orateurs: auſſi fut-il toujours intéreſſant dans tous les ſujets qu'il traita dans la ſuite. Il ouvre l'hiſtoire, & juge déjà les livres, les événemens & les hommes.

Quel exemple affreux des fureurs de la ſuperſtition! quelle ſource de larmes & de réflexions pour le jeune DESCARTES! Le poignard du fanatisme a immolé le meilleur des rois. Ce cœur, qui fut le trône de l'humanité, percé de coups, eſt tranſporté à la Fleche. DESCARTES l'arroſe de pleurs; & ſa main tremblante grave les triſtes emblêmes, interprêtes de la douleur publique.

Eſt-ce l'orgueil du ſçavoir qui attache DESCARTES à l'étude, ou du moins eſt-ce une occupation tranquille & douce, devenue néceſſaire à ſon goût? Non: c'eſt plutôt un devoir qu'il s'impoſe, un but

utile

utile qu'il cherche; c'eſt l'art de bien vivre qu'il veut mettre en pratique, l'art de ſe guérir & de la préſomption & des vils préjugés, toujours dangereux, & des miſérables paſſions qui nous aſſerviſſent. DESCARTES n'a pas beſoin de ſes maîtres, & il les honore. Il reſpecte leur zele; mais il voit en gémiſſant, que des mots artificieux étoient dans les combats leur lance & leur bouclier. Il a le courage de dédaigner ce qu'il a appris, & médite alors pour l'art de penſer un plan plus net, plus lumineux & plus ſûr. Mais ſi DESCARTES entre dans la carriere des ſciences, ce ſera pour les réformer. Il ſonde les abîmes de la Métaphyſique; dès le premier pas il ſe voit égaré au milieu des fantômes. Où eſt le jour pur qui les diſſipera? où eſt le fil ſecourable qui dirigera ſa marche? Il eſſaie toutes les forces de ſa raiſon; mais bientôt il a le talent de ſentir ſon impuiſſance. Le tems n'eſt pas encore arrivé, où la vérité doit couronner ſes longs efforts. Cependant il perſiſte dans ſa courageuſe réſolution (*a*): il veut marcher ſeul au ſein de ces régions inconnues; il paſſe en revue tous les objets de ſa mémoire, & tout ce qui porte avec ſoi la conviction; & il conclut que l'expérience ſeule peut ſoulever un coin du voile. Il abjure dès-lors une vaine ſpéculation; & pour élever l'édifice d'un ſyſtême, il cherche des fondemens inébranlables.

(*a*) Le tems, l'eſpace, la force créatrice, quels ſujets de méditation! Peut-on avoir une portion d'intelligence & ne pas être étonné du phénomene de l'exiſtence!

DESCARTES trouva dans les Mathématiques ce qu'il avoit vainement demandé aux autres ſciences, l'évidence & la certitude. Elles porterent une douce ſatisfaction dans cet eſprit né pour le vrai. L'Analyſe des anciens, l'Algebre des modernes, occupent tous ſes inſtans. DESCARTES juge qu'on peut bâtir quelque choſe de grand, d'immenſe, d'utile à l'univers, ſur cette baſe ſolide. Son génie ſent confuſément les merveilles, qu'avec le tems il doit enfanter.

Les anciens connoiſſoient l'Analyſe, mais ce n'étoit pour eux qu'une ſpéculation abſtraite & inutile. Bornée à la conſidération des figures, elle ne donnoit aucune priſe à l'entendement. L'Algebre, chez les modernes, étoit un art confus, obſcur, presque magique & qu'on n'avoit ſçu rendre appliquable à rien. DESCARTES jette ſur ces deux ſciences un coup d'œil rapide, & découvre à la fois & ce qui leur manque & ce qui peut les féconder. Il ne conſidéra donc plus les Mathématiques d'une maniere iſolée, comme on avoit fait juſqu'alors; il les apperçut ſous leurs divers rapports, & leur prêta un corps, pour parler viſiblement à l'imagination. Il ſuppoſa enſuite des lignes, afin de ſe faire entendre dans ces notions abſtraites, &, par ce moyen, abrégéa, ſimplifia la méthode d'appercevoir toutes leurs proportions. Ainſi, en repréſentant par des objets ſenſibles des quantités indéterminées, il lui fut aiſé de généraliſer ſes ſolutions, & de s'élever par des routes ſûres aux plus ſublimes théories. La clarté, la netteté, la

précision, succéderent tout-à-coup dans des sciences qui passoient pour mystérieuses.

Epoque inattendue! DESCARTES nous a donné la clef des hautes sciences, DESCARTES vient d'appliquer l'algebre à la géométrie & la géométrie à la physique. Cieux! vous n'avez plus de secrets, nous pourrons pénétrer dans les routes de l'infini; nous tenons le fil de ces connoissances sublimes qui étonnent ceux-mêmes qui les trouvent. La marche de l'univers sera réglée, & l'esprit de l'homme est aggrandi. DESCARTES a plus fait en un instant, que n'ont fait les siecles précédens: il a découvert un nouveau monde. L'Europe est partagée entre l'étonnement & l'admiration. Sa vue profonde & sa sagacité l'ont déjà élevé au-dessus des esprits de son siecle; ils ne conçoivent pas même d'abord ce qu'il a imaginé: il a fait ces grandes choses, & je le vois encore dans sa premiere jeunesse, au milieu des murs de l'école!

Toujours guidé par cette justesse d'esprit qui le caractérisoit, il forme le projet d'applanir les difficultés qui croisent les opérations de l'esprit. Constance, application, étude, méthode, il emploie tous ces efforts tour-à-tour. Peut-il se dissimuler l'incertitude où se trouve son ame sur sa propre nature? Il la sonde dans tous ses replis: qu'y trouve-t-il? Des doutes, des ombres, des lueurs qui, comme dans les cachots, éclairent l'horreur des ténebres. Quoi! ce qu'il est le plus important à l'homme de sçavoir lui demeurera caché? Quoi! il n'aura

pas dans ce monde une ſeule connoiſſance aſſurée? DESCARTES rougit. O déſeſpoir du génie! il a ſenti les rayons de ſa penſée ſe briſer contre un mur impénétrable; vaincu par ſa propre activité, il renonce à une méditation où il n'a rencontré qu'inſuffiſance. Supérieur à ſon ſiecle, à ſes livres, il enveloppe dans un mépris univerſel les ſciences & les ſçavans, & demeure fier encore de ſçavoir plus qu'eux, qu'il ne ſçait rien.

DESCARTES a donc abandonné la retraite, il eſt entré dans le monde, il s'eſt livré à ſon tourbillon comme un malheureux, qui, las & fatigué de lutter contre des vagues, s'abandonne enfin au vaſte courant des mers. Il n'a pu arracher la vérité du lieu où elle ſe dérobe: toute occupation devient indifférente à cette ame grande & fiere: ſon extrême mérite lui attache des amis, charmés de le poſſéder; mais ces mêmes amis, dignes de ce nom, le ramenent inſenſiblement vers ces matieres auguſtes qui ſemblent faites pour lui. DESCARTES ſourit alors de la foibleſſe de l'homme. Que dis-je? Le génie peut-il ſe dérober à lui-même? Se flatte-t-il d'échapper à l'attrait impérieux qui le ſubjugue? Le ſang d'Achille bouillonnoit à la vue d'une épée. Ces entretiens paiſibles de l'amitié enflamment le Philoſophe, malgré lui attentif, ardent à ſaiſir ce qui eſt de ſon reſſort. Une illumination ſoudaine a pénétré ſon génie; l'eſpoir le ranime; il revole à ſa retraite. La nature, la vérité, ſa poſtérité l'appellent; il a déjà oublié le monde & ſes vains amuſemens.

Vous, qui ſçavez goûter les charmes de la méditation, avancez avec moi ; pénétrons dans cet aſyle qu'entoure le ſilence, où l'ame de DESCARTES eſt profondément occupée d'objets ſublimes & ſe trouve plongée dans de doux raviſſemens inconnus au vulgaire. Le voilà qui jouit d'un contentement, qu'il n'eſt pas au pouvoir des rois d'acheter : l'empreinte auguste de la réflexion eſt ſur ſon front ; la lumiere de la penſée brille dans ſes yeux ; ſon eſprit, éclairé des plus purs rayons de la raiſon humaine, eſt dans un glorieux entretien avec la nature, avec Dieu. En ce moment ſon œil perce au plus haut des cieux, cherche les nœuds ſecrets, les principes cachés, l'enchaînement merveilleux des cauſes & des effets, embraſſe l'univers, qui n'eſt pas plus vaſte que ſon génie (*a*).

Il eſt découvert après l'eſpace de deux années. On l'arrache à cet heureux aſyle. L'empire de l'amitié, quelquefois tyrannique, l'enchaîne à un monde qu'il dédaigne ; mais du moins ſon génie, indépendant au milieu du tumulte, méditera en liberté. Si DESCARTES ne peut plus vivre caché, il étudiera les hommes, étude plus importante aux yeux du Philoſophe que celle des ſciences. Eſt-ce au milieu des villes, où tous portent un maſque ſemblable, qu'il les obſer-

(*a*) Deſcartes avoit l'ambition de faire un monde, comme Alexandre de le conquérir ; mais cette premiere ambition ne fait aucun mal à la terre ; elle eſt un peu téméraire, mais elle découvre toutes les forces de l'eſprit humain.

vera? Non; ce ſera au milieu des camps, de leur licence & parmi les horreurs de la guerre, c'eſt-là qu'il jugera l'homme.

DESCARTES porte l'habit militaire. Il ſuit l'exemple de la Nobleſſe Françoiſe, qui alloit apprendre l'art des combats ſous MAURICE *de Naſſau.* Ce Prince aimoit les Mathématiques. Ne nous étonnons donc plus de voir DESCARTES ſous ſes drapeaux. Ses mains n'étoient pas faites pour répandre le ſang des hommes, bien moins encore pour en recevoir le prix. Spectateur des mœurs diverſes, philoſophe ſur un champ de bataille, il raiſonne au milieu des feux deſtructeurs, il obſerve & s'attendrit. Témoin de ces cruels débats, que ſuſcite l'ambition des grands, & dont les peuples ſont les miſérables victimes, combien de fois le philoſophe ſenſible eût voulu les appeller, les concilier tous au tribunal de l'humanité & de la raiſon, & déſarmer, à leur voix ſacrée, leurs mains féroces, leur faire avouer en s'embraſſant qu'ils n'étoient furieux que parce qu'ils étoient inſenſés. Cependant, ſous l'uniforme d'un ſoldat, il réſoud des problêmes. On l'a regardé comme un jeune préſomptueux, & c'eſt le plus modeſte des hommes: le Mathématicien vaincu, qu'il ſurprit & qu'il étonna, avoue qu'il a ſur les autres hommes quelque droit de ſe montrer orgueilleux. Prague eſt priſe d'aſſaut; ſes compagnons ſanglans volent ſans remords au pillage; DESCARTES viſite avec reſpect la maiſon de TICHO-BRAHÉ; il s'informe des actions de ſa vie; il porte honneur à ſes deſcendans; il décompoſe avec

une muette admiration ses sçavantes machines. Grands hommes! n'attendez un hommage sincere, une admiration sentie que de ceux qui vous ressemblent.

Toujours méditant, toujours occupé du vaste dessein de jetter les fondemens d'une philosophie sûre & nouvelle, livré tout entier à ce projet, qui eût été téméraire dans tout autre, DESCARTES s'arrête sur les frontieres de la Baviere. Il retrouve dans la solitude cette grandeur naturelle, cette facilité hardie de penser, brillante encore d'un nouvel éclat. Le génie vit par lui-même; mais c'est la méditation qui développe ses richesses. DESCARTES reconnoît que la perfection absolue d'un ouvrage est dans son unité. Il dit: je ne marcherai point sur les pas d'autrui. Je m'enfoncerai seul dans la profondeur des sciences. Ma raison, abandonnée à elle-même, sera moins sujette à l'erreur, que si elle étoit tyrannisée par des opinions étrangeres. Les sciences, bâties par des mains différentes, n'ont point ce rapport, cet ensemble, le caractere d'unité, qui frappe & qui transporte. Les hommes, mûs par tant d'intérêts divers, se flatteroient-ils de trouver cette harmonie du tout qui entraîne la conviction? Auguste vérité! tu existes, tu es une & simple; si tu couronnes la bonne foi, la constance & d'assidus travaux, tu cesseras de t'envelopper dans le voile où sans doute tu te plais à voir nos généreux efforts: je t'aime; mon cœur me dit que je suis né pour toi.

Alors DESCARTES permit à son génie de planer en liberté sur tous les êtres. Il n'avoit point l'ambition

de détruire, pour le plaisir cruel d'insulter au genre humain sur le débris de ses opinions. C'est un édifice immense & nouveau, dont il veut dresser le plan d'une main assurée. Quels travaux poursuivis pendant tant d'années! Il anéantit chaque jour ses idées; il arrache de son ame toutes ses opinions; il renverse, il détruit, & ses préjugés & ce qui même n'en étoit pas. De quel courage n'eût-il pas besoin pour dépouiller son imagination, sa mémoire, son entendement, de toutes ces perceptions identifiées avec nous & qui nous sont si cheres? Quel sacrifice héroïque, que celui de l'orgueil que nous inspirent nos propres pensées! quelle ardeur pour le vrai, que de renoncer à ce qui fait notre existence! DESCARTES efface tout; il rend son ame comme l'ame d'un enfant, où rien ne seroit encore tracé: du moins il le tente, & un extrême amour pour la vérité est le seul sentiment qui lui reste.

DESCARTES est comme un homme, qui tiré du néant entreroit tout à coup dans le sein de l'univers. Son œil incertain apprendroit à voir, son pied tremblant à marcher, sa langue à balbutier. Attentif à tous les objets, à toutes les impressions, il cherche la premiere pierre de son édifice, c'est-à-dire, un premier principe certain, fécond, indépendant. O vérité, que tu es lente à récompenser les efforts d'un grand homme! La contention d'esprit qu'il éprouve, la solitude, les efforts impuissans qu'il fait pour briser la prison de la raison humaine, échauffent par degrés son cerveau, & l'exaltent jusqu'à l'enthou-

ſiasme. Je me repréſente ici ce fameux Philiſtin, abattu ſous le poids de ſes propres forces. Mais le calme renaît. Son courage ne l'abandonne pas. Plongé dans une méditation profonde & continuelle, il appelle ſucceſſivement & chaſſe le torrent de ſes penſées. Il pourſuit cette vérité primitive avec une patience & une fermeté qui n'ont jamais eu d'exemple, & qui annoncent l'ame la plus forte. Il ſaiſit tous les traits épars, qui dans leur choc pourroient faire jaillir quelqu'étincelle. Il aime mieux être trompé que de négliger la moindre tentative. Il interroge ſucceſſivement tout ce qui exiſte.

Hommes frivoles, endormis dans la pareſſe & dans le luxe, vous parlez au hazard, vous décidez avec une orgueilleuſe ignorance : vous ne ſçavez peut-être pas qu'il eſt un art de penſer, & combien il demande de ſoins, d'attentions & d'études ? Apprenez-le, & ſoyez plus modeſtes en voyant Descartes méditer long-tems & douter encore. Il ne cherche qu'un premier principe ; tantôt il s'appuye ſur les loix des Mathématiques, comme ſur un fondement conſtant & immuable ; tantôt il les rejette. Il deſcend dans ſon ame, il en ſort, il l'exerce, il la fatigue en tout ſens, & la fatigue vainement. Plus ſage, il ne ſe livre plus au deſeſpoir ; il attend le trait de lumiere, & ſon génie ſans ceſſe veille. Voyageons, dit-il, étudions de nouveau les hommes ; & par ce moyen élevons-nous, s'il eſt poſſible, à cette connoiſſance fondamentale, qui eſt le but de mes travaux.

Descartes a semblé se jouer avec les sciences. Tel fut l'effet de sa supériorité, & non de son inconstance. Il ne les parcouroit que pour les lier entr'elles, en composer un vaste corps de lumiere, une seule & grande vérité. Ne pouvant exécuter le dessein qu'il imaginoit si bien, & qui peut-être est au-dessus de l'homme, il ne regardoit plus les mêmes sciences que comme des matériaux isolés qui attendent la main d'un architecte plus habile. Il renonce à la Géométrie qui lui avoit été si chere, dès qu'il ne peut plus la plier à sa volonté; mais il y reviendra, car un Descartes ne peut se séparer d'elle. Aujourd'hui il néglige tout ce qui ne frappe pas l'entendement. Sa pensée, voilà son unique guide; c'est cette pensée trop sublime, qui lui faisoit appercevoir un point où tout devoit aboutir, qui embrasseroit tous les rapports, qui feroit le fil de toutes nos connoissances, qui tiendroit à tout. Qu'on ne nous dise point que l'audace du philosophe se propose un espoir infructueux, logique froide des esprits bornés! c'est au prix de sa constance, de sa hardiesse, quelquefois de sa témérité, que le voile qui couvre la vérité tombe devant ses regards.

Cependant la nature, par la voix de la physique, a répondu à quelques-unes de ses interrogations. Ces progrès l'enflamment. Il se sent entraîné vers l'étude de cette science; il la voit d'un autre œil qu'il n'avoit fait jusques alors; il la touche, c'est-à-dire qu'elle va changer entre ses mains; elle va devenir exacte, lumineuse, profonde & intéressante. Elle va

nous montrer le rang que nous tenons parmi les êtres créés, le monde que nous habitons; elle va nous étaler les augustes merveilles de la création, nous apprendre à voir, à connoître, à admirer les miracles qui nous environnent.

L'univers a pris une ame aux yeux de l'homme. Ce sont ses rapports découverts, sa marche sûre & rapide, ses loix immuables qui font sa magnificence. Ils sont détruits ces atômes éternels, cette force aveugle, & tous ces rêves si antiques & si affligeans. L'ordre regne. Eh! quel cœur froid ne sera pas ému? quel esprit ne se sentira pas élevé à la vue des ouvrages de l'Etre Eternel, de ces ouvrages analysés par la main de DESCARTES? C'est alors qu'ils portent d'une maniere plus visible l'empreinte majestueuse des perfections de leur auteur. Tandis que du coup d'œil du génie il embrasse l'ensemble, ses mains ne dédaignent pas les leçons de l'expérience. Associé aux travaux des artistes, il n'en paroît que plus grand. Les arts obéissent à ses loix, & se perfectionnent. Il imprime sur les plus petits objets l'étendue de son génie. Tout passe comme un nuage léger devant des yeux vulgaires; tout parle puissamment au philosophe: c'est lui que la nature chérit pour témoin de ses opérations secretes ou sublimes.

Le suivrai-je sur le sommet des Alpes? L'œil fixe, il mesure leur hauteur; il arrête avec transport ses regards sur ces plantes où la nature étale sa force & sa beauté primitives. Ces neiges, aussi anciennes que le monde, qui représentent l'empire du cahos, & ce

penchant des monts, paré de couleurs éclatántes, par leur contraste le plongent dans une sorte d'extase. Son ame alors est dans son élément, qui est de voir & de sentir. Emue délicieusement par ces grands objets, elle traverse les cieux avec l'éclair rapide; elle se promene lentement avec le tonnerre majestueux qui roule dans la nue: son explosion terrible plaît à son oreille; son esprit recherche les élémens qui le composent. A la source de ces fleuves superbes qui arrosent tant d'Etats, il découvre les canaux secrets qui filtrent leurs eaux, & viennent former leurs intarissables réservoirs. L'air, cet agent universel, il le soumet à sa balance: après l'avoir considéré au moral, il le considere au physique. Il le voit influer sur les mœurs des Nations, & leur prêter ses qualités. Observation importante, qui n'a pas été assez suivie; comme si ce n'étoit pas aux siecles suivans à achever ce qu'a indiqué une fois un grand homme.

Mais DESCARTES, après avoir reçu la leçon des voyages, a tout-à coup disparu. Il a confié le soin de ses affaires à un ami, & s'est chargé de celui d'éclairer le monde. Il s'y sent appellé. Son nom est dans toutes les bouches, il se dérobe à la foule de ses admirateurs. C'est la vérité qu'il cherche, & non des éloges. Il vit seul, seul avec ce feu sacré qui le dévore. L'inspiration habite les lieux solitaires; c'est dans une retraite inaccessible que DESCARTES pense, & qu'il est à lui-même. Là il n'a point à gémir de ces coutumes gênantes, de ces usages mi-

nutieux & tyranniques, qui veulent aussi tourmenter l'homme de génie. Maître de son tems, comme de sa pensée, il s'éleve sur les aîles de la méditation, sans crainte d'être troublé. Les sçavans tournent d'avides regards vers les lieux où il se cache: on s'empresse de lui écrire; on attend ses décisions avec le même respect qu'on avoit jadis pour ces dieux qui rendoient leurs oracles dans le fond des déserts. Ses amis deviennent illustres, chers à la partie éclairée de la Nation, comme étant les canaux qui communiquent ses réponses. La célébrité devient le partage de quiconque lui est attaché. Descartes a des amis sinceres, parce qu'un cœur droit & sensible en rencontre toujours, & que les méchans seuls calomnient l'amitié.

C'est du sein de la Hollande qu'il préside à l'empire de la Philosophie. Il en est le chef reconnu; car les vrais sçavans le dédommageoient de l'indifférence de sa nation. C'est de-là qu'il entretient une correspondance avec presque tous les grands hommes de son siecle; c'est de-là qu'invisible & présent à tous les événemens qui intéressent l'esprit humain, il est l'ame cachée des plus importantes découvertes. Ses Lettres, qu'il prodigue, embrassent mille connoissances particulieres; elles contiennent le germe de plusieurs ouvrages. Ce sont des pensées enveloppées les unes dans les autres; des vues profondes & nettes, des projets hardis, nouveaux, & qui ne sont pas impratiquables. Il instruit, il éclaire, sans affecter une souveraineté que les plus éclairés ne lui disputent

pas; il fait entendre une voix qui, soutenue par l'autorité de la raison, est toujours victorieuse. On le compare à une de ces intelligences célestes, qui répandent à pleines mains leurs bienfaits sur l'humanité & que l'œil n'apperçoit pas.

Un Philosophe, sans avoir la puissance des rois, fait souvent plus de bien qu'eux. Echauffé de l'amour de l'humanité, qui n'est pas un nom stérile dans sa bouche, DESCARTES s'appliqua long-tems aux arts méchaniques; loin d'en mépriser la pratique, ce génie actif & rapide la regarde comme la branche la plus importante de la Philosophie; loin de lui ce préjugé orgueilleux, qui fait des contemplateurs inutiles & d'oisifs raisonneurs. Epargner la peine des hommes & ces rudes travaux, plus faits pour la brute que pour l'être intelligent, augmenter leur nombre sans multiplier leurs bras, soulager leur foiblesse opprimée; voilà les nobles motifs qui l'animent. Ils lui font chérir un travail obscur; &, ce qui seroit remarquable, si je ne parlois d'un vrai Philosophe, lui font sacrifier un tems pris sur une gloire plus éclatante. Mon œil ne peut plus le suivre dans les différentes carrieres où son génie s'élance: sa marche est trop rapide; il se croiroit coupable d'un larcin envers la société, s'il manquoit à lui faire part des moindres fruits de ses méditations & de ses expériences. Je le vois examiner la structure du corps humain, ce chef-d'œuvre vivant, où l'œil s'étonne, où le génie se confond, où l'admiration nous fait lever les mains au ciel. Je le vois analyser les opérations de cet art,

qui nous découvre un nouvel univers ſur les bords du néant. Il n'ouvre point d'autre livre que celui de la nature; & que tout autre près de celui-là eſt petit! L'art qui guérit nos maux l'arrête à ſon tour: cette ſcience feroit, ſelon lui, beaucoup plus ſalutaire, ſi elle s'attachoit à les prévenir, au lieu d'agir lorſque la douleur eſt venue. Attentif à tout ce qui peut diminuer la foule des maux attachés à notre miſérable nature, je le vois eſtimer audacieuſement l'action des divers élémens qui influent ſur notre frêle machine.

Quel eſt donc ce génie extraordinaire, qui pénetre tout ce qui eſt? qui l'a élevé au-deſſus des hommes? comment a-t-il plané dans ces régions ſans bornes? Il a demeuré vingt ans enſévéli dans la plus profonde retraite, méditant ſans ceſſe, concentrant toutes les forces de ſon eſprit ſur des objets ſublimes qui ſervoient encore à l'aggrandir. Jeune, & cependant pénétré de ſes devoirs, ſentant qu'il étoit reſponſable des talens que Dieu avoit daigné lui accorder, il avoit promis à ce Dieu, qui lit dans les cœurs, de ne travailler que pour ſa gloire & l'utilité du genre humain. DESCARTES fut fidele à ſon ferment. O joie! ô transport! qui ne ſera ſenti que du Philoſophe! Les nuages ſont enfin diſſipés: il luit, ce jour pur! DESCARTES a découvert cette vérité primitive & féconde, ſi long-tems cherchée. Elle va devenir la baſe de ſa Philoſophie. L'exiſtence des corps eſt moins aſſurée que l'exiſtence de notre ame; la partie de nous qui conçoit, qui veut, eſt nous-mêmes. Je penſe, donc je ſuis, s'écrie DESCARTES? Il ap-

perçoit les conséquences de ce principe lumineux. Après avoir posé sa propre existence, il réfléchit sur lui-même. Peut-il se dissimuler qu'il est un être imparfait, sujet à l'erreur, foible & dépendant ? Son ame, aussitôt conçoit l'idée d'un être indépendant, parfait, exempt de foiblesse. D'où lui viendroit cette idée immense & profonde d'un être infini, cette idée sublime de perfection, si ce n'étoit de celui qui existe par lui-même ? Ainsi ce philosophe s'éleve jusqu'à Dieu ; cette conviction intime de l'Essence suprême, ne pouvant lui être inspirée que par l'Auteur de toutes choses, incapable de le tromper. Que tout homme imite d'abord le doute méthodique & préparatoire de DESCARTES, qu'il sonde son ame, il verra nécessairement en découler ces principes certains qui ont le trait de l'évidence.

DESCARTES acheve son triomphe, & renverse d'un souffle les systêmes des Athées. Le hazard, ce vain nom qu'on avoit créé roi de l'univers, n'ose plus reparoître. La force & la clarté de ses preuves égalerent celles des démonstrations mathématiques. Il lie ses idées, en dresse la chaîne immense, l'attache au premier être, la fait descendre jusqu'aux êtres visibles & embrasse l'infini. DESCARTES avoit quarante ans lorsqu'il livra le premier fruit de la maturité de son génie. Il pensoit qu'il étoit ridicule de parler aux hommes, si ce n'étoit pour leur présenter quelque chose d'utile ou de grand. Il publie son *Discours sur la Méthode*. Ce fut un trait rapide de lumiere qui pénétra tous les esprits : c'est-là qu'on la voit for-

mer

mer le véritable *Art de penser*, écarter d'une main sûre les préjugés, & préparer l'esprit à n'adopter que ce qu'il conçoit clairement. Il converse familiérement avec son lecteur; il lui rend compte de ses études, de sa marche, de ses erreurs, des écarts de son imagination, du frein puissant qu'il lui impose; il marque les écueils; il indique le port de la vérité; il ne dissimule pas les obstacles qu'il faut vaincre, les chimeres qui occupent le passage; il regle la boussole du jugement, & apprend aux hommes à s'en servir. L'Europe fut transportée d'un ouvrage où l'on trouve la force & l'autorité de la raison; où l'ame, élevée au-dessus d'elle-même, goûte les délices pures de la vérité. Elle y admira cette sage hardiesse éloignée de la licence, cette indépendance généreuse qui plaît même à l'homme esclave, ce courage si rare d'attaquer les opinions vulgaires sans faste & sans orgueil. On adopta généralement ces notions indubitables qui, descendant à des conséquences certaines, renversent les argumens les plus captieux, démêlent les sophismes les plus subtils, & ramenent tout aux regles fondamentales du raisonnement.

Tout parfait qu'étoit cet ouvrage, DESCARTES l'avoit proportionné à la foiblesse de ses lecteurs. Il vouloit par degrés les préparer à recevoir des sucs plus solides. DESCARTES fait imprimer ses *Méditations*. J'oserai dire qu'il fut le premier philosophe qui nous découvrit distinctement un monde intellectuel. Avant ce tems nos idées étoient confuses; nous n'appercevions que ce qui tomboit sous nos sens: DESCARTES

parle & démontre que l'esprit s'apperçoit lui-même ; qu'il est impossible qu'il en doute, lorsqu'il sent & ce qui lui appartient & ce qui ne lui appartient pas. Il fait voir que ce qui est étendu ne peut avoir rien de commun avec ce qui pense ; que les modifications de l'un ne peuvent pas être celles de l'autre. L'étendue & la matiere ne seront jamais capables d'une pensée ou d'un raisonnement ; c'est l'opération pure d'un être spirituel, qui a une idée nette & distincte, différente de la conception des corps ; & cette idée établit invinciblement son immatérialité. DESCARTES reconnoît l'ame de l'homme, émanée de Dieu même, noble dans son origine, douée de liberté par son auteur ; laquelle pense, se détermine, agit volontairement. Son immortalité est une suite nécessaire de ces principes. Eh ! ne doit-on pas embrasser avidement cet heureux systême ? Tout autre n'est-il pas triste, affreux, faux dans son principe, dangereux dans ses conséquences, en ce qu'il ôte tout espoir à l'homme, tout motif à la vertu, toute crainte salutaire au crime. Ce philosophe religieux, pénétré de la gloire de la Divinité, s'écrie, en contemplant son ame : „ Je te sens en moi-même, ô Puissance „ infinie, suprême Architecte de l'univers, éternel „ Créateur ; toi, qui de la terre & des cieux animes „ & soutiens l'ordre immuable ; toi, par qui les flam„ beaux du ciel, semés dans l'espace, ont commen„ cé leur vaste carriere. Esprit ! qui dans le nôtre „ as daigné exprimer ton image ; auteur de la Natu„ re, je viens admirer tes loix sublimes & fécondes ; „ je viens t'adorer, en contemplant cet univers qu'a

„ fait naître le son de ta voix"! Imitons le respect profond de ce Philosophe; il n'ose déterminer, même philosophiquement, les bornes de la puissance divine. S'il éleve ses regards vers son trône, sa pensée se trouve engloutie dans l'immensité de l'Etre Suprême. Le pyrrhonisme prétendoit tout renverser; DESCARTES porta le flambeau sur ce monstre, & découvrit sa difformité. Les sages détournerent les yeux avec horreur. Digne interprête de la raison, DESCARTES agrandit nos idées, épura notre goût, perfectionna notre ame. C'est dans ce même ouvrage, qu'emporté par la méditation, loin des objets sensibles, il avança que les animaux ne sont pas soumis à la loi de la sensibilité, & que leurs mouvemens sont purement méchaniques; opinion d'autant plus profonde, qu'elle semble démentir l'expérience. Mais si elle révolte les esprits vulgaires, elle suspend en même-tems le jugement des métaphysiciens, & elle annonce un philosophe dégagé de toutes les vaines apparences, également frappé de la dignité de l'homme, de la justice de Dieu & de la vérité de la religion.

Le génie de DESCARTES n'étoit pas né pour s'arrêter. De ce monde intellectuel il descend dans le monde physique. Quel est cet univers? quelles sont ses loix, sa marche, son origine? d'où naît cette uniformité constante qui regne dans le gouvernement du monde? quels sont les ressorts qui mettent en jeu la nature? Scrutateur des phénomenes généraux & particuliers, DESCARTES approfondit les principes, les

combine avec les faits, & en déduit des conféquences neuves. *Galilée* avoit découvert le véritable mouvement de la terre; il avoit fecoué le joug, & avoit fait paroître cette généreufe liberté fi utile au monde & fi dangereufe à lui-même. *Copernic*, après avoir détruit des erreurs auffi anciennes qu'accréditées, avoit trouvé le vrai fyftême de l'univers; c'eft en les honorant, que DESCARTES apprend à les furpaffer. L'émulation l'enflamme; fon génie fent fes forces, & ofe tout fe promettre: il ne tente pas moins que de furprendre tous les fecrets de la nature, & d'expliquer la formation de l'univers.

O génie audacieux! tu dis dans ta penfée: „ Je „ me tranfporterai fur les bords de l'informe cahos; „ je contemplerai la matiere morte, inactive, inanimée. Témoin des premieres loix du mouvement, „ je faifirai les premieres caufes; je me donnerai le „ fpectacle de la création, &, placé à côté du Créateur, au moment que l'univers fortira de fes „ mains fécondes, planant avec lui fur tous les êtres créés, je . . . " Eh quoi! ton œil hardi foutient ce fpectacle étranger à l'œil d'un mortel; tu lis, tu ofes lire le plan univerfel du monde, tracé d'une main divine! D'une feule volonté, Dieu a déterminé, pour les fiecles, la fabrique des fpheres immenfes, le cours des aftres, la marche des corps céleftes. Ils obéiront toujours avec la même exactitude; & les mêmes caufes phyfiques feront décrire aux planetes les courbes fur lefquelles elles fe meuvent autour du centre de leur révolution. Que font

les premiers élémens de la nature ? Des particules pressées, qui ne laissent pas le moindre vuide entr'elles. La main de Dieu qui les a créées, leur imprime le mouvement: elles tournent, elles se modifient selon les différens moules ou filieres où elles passent; & d'après les loix immuables de la géométrie, DESCARTES reconnoît qu'elles ont dû s'arranger telles qu'elles sont sous nos yeux, & former des terres, des soleils, des cometes. Mais, il est une matiere subtile, qui remplit l'univers, qui pénetre les corps, qui les rend ce qu'ils sont, à mesure qu'elle s'insinue, qu'elle agit dans les intervalles des parties élémentaires dont ils sont composés. Les physiciens reconnoissent sa présence, & l'univers est un grand tout, formé de tourbillons énormes, qui, réciproquement balancés, se prêtent un mutuel équilibre. Au centre de chacun de ces tourbillons est placée une étoile fixe, autour de laquelle circulent des planetes, qui, pour la plupart, se sont fait comme une cour de satellites. Ainsi, d'une seule cause, naissent tous les effets visibles; ainsi, les loix qui asservissent les astres errans dans les déserts de l'espace, dérivent de la formation de ce monde. Sublime à l'instant même où il s'égare, DESCARTES donne à l'homme étonné un Systême nouveau, hardi, vraisemblable.

C'est peu: comme ennuyé du séjour de la terre & d'une scene uniforme, il s'éleve à travers les vastes plaines de l'air, poursuit les astres dans leur cours rapide, parcourt l'immensité des cieux, entre au sein des tourbillons qu'il a créés, les lie entr'eux, les fait

mouvoir, les fait tourner, mesure leurs balancemens & leurs forces réciproques & contraires; il fait voir dans quel sens ils sont emportés, comme ils se meuvent, comme ils agissent les uns sur les autres. Il prend un nouvel essor, il se promene autour du soleil; d'un œil fixe, il voit le trône de feu, qui met en action cette lumiere brillante qui remplit le monde; il contemple, & ses jeux variés & ses tableaux changeans & la magie de ses couleurs. Bientôt son imagination, agrandie par sa propre hardiesse, s'élance dans les dernieres concavités des cieux, où volent sans route fixe des mondes enflammés, des mondes inconnus. Placé au centre de ces régions illimitées, il fixe le nombre infini d'étoiles; il ose chercher entr'elles un ordre, un rang marqué. Il attend que de ce point de vue élevé, le systême général des êtres vienne frapper son œil attentif. C'étoit à toi, DESCARTES, qu'il appartenoit de le découvrir; tu ne l'as pas fait: des générations entieres s'écouleront, & le voile impénétrable ne sera point levé!

Que ceux qui connoissent la marche de l'esprit humain, toujours lente & bornée, toujours traversée par mille obstacles; que ceux-là, dis-je, prononcent. Ce grand homme pouvoit-il faire plus, dans un tems où les observations astronomiques n'étoient pas en assez grand nombre, pour s'opposer aux erreurs du philosophe courageux, qui s'avançoit seul dans cette vaste carriere. Par-tout son génie domine & doit faire l'admiration de ceux-mêmes qui le combattent.

Aidé de ses travaux, on a pu mieux voir, parce qu'il a marqué les précipices & nous a enseigné à les éviter. DESCARTES ressembloit en audace à celui qui, sans guide, avoit le premier touché le nouveau monde. On l'a parcouru depuis; mais la gloire de la découverte ne lui en est pas moins demeurée. La physique, sur-tout, est sujette à des révolutions qui font honneur à l'esprit humain. Quelle complication d'énigmes! &, depuis que l'homme curieux raisonne, quel débris de systêmes détruits par des systêmes! Où est celui de nos jours, qui porte avec soi le trait de lumiere qui subjugue l'entendement, cette évidence victorieuse qui ne laisse aucune ombre dans l'esprit?

Cependant la doctrine de DESCARTES triomphe. Les esprits les plus éclairés l'adoptent. Sa méthode, fondée sur les principes les plus certains, étoit généralement reçue. Créateur de la saine métaphysique, il avoit révélé une portion des vérités éternelles. Mais son *Systême du Monde* présentoit un côté foible: il trouva un adversaire puissant. La nature fit un second effort. *Newton* parut: *Newton* marcha avec toutes les forces de l'esprit humain; disons mieux, avec celles de DESCARTES. Il admira, & en même tems détruisit ce fameux Systême: il s'avança d'un pas plus assuré; mais c'étoit dans les sentiers lumineux que son rival avoit tracés. Je vois ces deux génies, comme deux aigles, élevés à une immense hauteur. L'œil ne peut plus comparer leur vol. Si DESCARTES ouvrit la carriere, *Newton* sçut la rem-

plir. L'un, habile physicien, fut le premier géometre; l'autre porta la géométrie au plus haut degré. Le premier, satisfait au premier coup d'œil; mais les détails font crouler son systême. Le second part d'un principe obscur; mais à mesure qu'il entre dans les détails, la lumiere luit, & brille enfin dans tout son éclat. Le philosophe françois vouloit ramener à un seul point les effets les plus compliqués, & rien ne paroissoit plus clair. Le philosophe anglois remonte, par l'examen des phénomenes, à un principe inconnu, mais qui paroît certain. Celui-ci ardent, impétueux, voulut deviner la nature; celui-là, tranquille observateur, décomposa l'univers, étudia ses ressorts, & combina leurs jeux mutuels. DESCARTE avoit la hardiesse & les écarts de l'invention. *Newton*, appuyé sur de nouvelles expériences, suivit patiemment les observations les plus délicates; & tous les phénomenes célestes ont semblé se plier d'eux-mêmes aux loix qu'il leur avoit indiquées dans ses hardis calculs. Tous deux cherchoient la vérité avec un zele sans prévention, & la désiroient sans orgueil. Le résultat de leurs observations fut absolument contraire. Où l'un sentit le plein, l'autre reconnut le vuide. On entre dans l'école du premier sans étude. Pour oser suivre le second, pour avoir la clef de son merveilleux systême, il faut être initié dans la plus sublime géométrie. L'un fut plus hardi, plus fier, plus original; l'autre plus sage, plus vrai, plus heureux.

La gloire de DESCARTES n'est point effacée par

celle de *Newton*. Tous deux méritent le respect de la terre. Peut-être si DESCARTES revivoit, ce philosophe, ami du vrai, avoueroit sa défaite. Quoique vaincu, il n'en est pas moins grand, & le nom de *Newton* est celui qui reçoit le plus d'éclat associé au nom de DESCARTES. C'est de lui que nous tenons cette précieuse *Liberté de penser*, dont ses ouvrages nous ont donné l'exemple, & qui a corrigé tant d'erreurs, redressé tant d'abus, déraciné tant de préjugés ennemis de la paix & du bonheur, qui étoient consacrés par leur folie & leur ancienneté. Nous ne sommes plus, graces à lui, dans les ténebres de l'école & sous le joug humiliant des scholastiques! Bénissons cette inquiétude précieuse de l'esprit, qui ne le laissoit pas reposer, jusqu'à ce qu'il eût découvert l'objet qu'il poursuivoit, quelque déguisé, quelque caché qu'il pût être. Chérissons la force patiente de sa pensée, sa pénétration attentive, sa sagacité admirable, & sur-tout cette noble indépendance qui lui faisoit porter son vol sur les sommets les plus élevés. C'est-là qu'il aimoit à reposer; c'est de-là qu'il paroissoit fier d'entraîner le genre humain au niveau de son génie. La région des idées étoit son empire, & elle n'a jamais eu de plus grand souverain.

Avec tant de talens DESCARTES eut des vertus aussi rares. C'étoit peu de porter à l'homme des lumieres nouvelles; il lui enseigna encore la science des mœurs, lui montra ses rapports avec l'Etre suprême, l'instruisit de ses devoirs, lui présenta des regles sûres de conduite. Tous les systêmes, enfans de l'opinion,

passent; mais la morale sublime, inaltérable, demeure: elle est la connoissance la plus essentielle à l'homme. Je vais exposer la morale de DESCARTES; je peindrai l'héroïsme de la vie privée de ce philosophe: elle sera une leçon pour quiconque aspire à la gloire de porter ce nom.

SECONDE PARTIE.

QU'EST-CE que le philosophe au milieu du monde? Un sage, qui vit loin de la foule; qui, dans la retraite, occupé de grands objets, se consume pour l'utilité du genre humain, lui devient utile sans intérêt, & méconnu ou méprisé du vulgaire, passe à ses yeux pour un homme insensé ou oisif. Il est sans ambition, & on le dédaigne; il ne vit pas comme tant d'autres hommes, & on le couvre de ridicule. Il ose dire la vérité, & on lui en fait un crime qu'on punit. Des esclaves, qui n'ont que des idées de servitude, voudroient le charger des chaînes qu'ils portent, & l'avilir comme eux. Entouré d'ames foibles & méchantes, persécuté par des hommes ignorans & superbes, exposé aux coups renaissans de l'envie qui se venge de sa bassesse, quels ennemis n'aura-t-il pas à combattre? quel bouclier opposer à des furieux, qui, ceints du bandeau de l'opinion, proscrivent ses talens, & ne sont point attendris par ses vertus. Mais au milieu de ses revers, oubliera-t-il que la persécution passe, que la vérité demeure, qu'il la doit à lui-même, aux siecles futurs; que son de-

voir enfin eſt d'être généreux, même envers des ingrats. Non, il ſera ferme, inébranlable pendant l'orage, parce qu'il aura parlé d'après ſon cœur, & que toutes ſes vues auront été droites & pures; il ſe refuſera au menſonge & au reſſentiment; il ſacrifiera ſon propre intérêt à un intérêt plus ſublime; il conſervera l'égalité de ſon ame, tandis que ſes adverſaires ſe livreront volontairement à la fureur, à l'injuſtice & à l'ignominie.

Tel fut DESCARTES pendant une vie célebre & orageuſe. Soumis à la loi terrible qui opprime le grand homme ſous le bras du perſécuteur, il conſerva toujours un cœur exempt de haine & de crainte. Il avoit découvert les tréſors de la ſcience; il ſçut acquérir les vertus de la ſageſſe. Il fut grand dans ſa vie privée: éloge appliquable à un très petit nombre d'hommes célebres. C'eſt-là cependant que conſiſtent la véritable gloire & la vraie vertu de l'homme; c'eſt-là que les devoirs plus pénibles, plus multipliés, plus ſuivis, ont quelque choſe de plus héroïque comme de plus rare. Ceux qu'on décore du nom de héros brillent ſur la ſcene de l'univers: auſſi, ſouvent n'ont-ils que des vertus de théâtre; ils ſont grands lorsqu'ils repréſentent, parce que l'orgueil les ſoutient dans leur rôle; mais dès que l'œil public n'anime plus leurs actions, ils s'exemptent de vertus difficiles & mépriſent des devoirs obſcurs.

Inconnu ou célebre, DESCARTES fut toujours le même: la beauté de ſon ame s'imprima dans tous les inſtans de ſa vie; ſa ſimplicité ne ſe démentit point;

ses vertus subsisterent dans l'ombre, préférables sans doute à ces faits éclatans & passagers, qui, comme les décorations des tombeaux, cachent des corps en proie à la pourriture. Point de contradiction entre ses mœurs & ses principes. Ce que sa main écrit, son cœur le pense. C'est une intime persuasion, un amour sacré du vrai, qui le font & parler & agir. Il ne veut pas séduire par les prestiges d'une orgueilleuse éloquence, il veut éclairer sans faste & sans pompe. Diriger les mœurs de l'homme & les siennes propres d'après les regles de la justice, le faire triompher de sa foiblesse, en lui montrant toutes les forces & les ressources de son ame, l'annoblir, afin qu'il soit plus vertueux; voilà le but que se propose DESCARTES. Malheur à l'écrivain, dont le systême n'est qu'un vain jeu de l'esprit, qui proclame des maximes qu'il ne croit pas, qui se joue de la vertu par un faux hommage; il ment à son siecle & à son cœur, il est dangereux & vil, hypocrite & lâche: mais il n'abuse pas long-tems, il démasque tôt ou tard sa fausseté, & l'histoire de sa vie rend méprisables sa personne & ses ouvrages.

Que la morale de DESÇARTES a de force, soutenue de la leçon de l'exemple! Si, comme nous l'avons dit, la premiere qualité de l'esprit est l'amour du vrai, un caractere vrai n'est pas moins estimable. Tel est le trait distinctif de l'ame supérieure & philosophique de DESCARTES. De-là cette vérité qui donne du poids à ses discours les moins étudiés, cette grandeur qui perce à son insçu & fait autorité. Il n'a pas be-

ſoin du ton affirmatif ; il parle, & on eſt perſuadé ; il ne ſçait point flatter, & on s'empreſſe autour de lui ; on aime mieux la raiſon ſévere dans ſa bouche, que la molle indulgence dans la bouche d'autrui. On n'oſe lui offrir le poiſon ſi commun de la louange ; on ſent que ſon ame eſt au-deſſus d'elle, & connoît tous les pieges & les détours de l'amour-propre.

O Philoſophes ! la fortune & les méchans vous ont tout ravi ; mais un Dieu conſolateur vous a laiſſé l'amitié : elle vous appartient cette amitié, qu'enfante le goût de la vertu ; ce ſentiment qui vous rapproche & donne naiſſance aux plaiſirs les plus délicats ; ce commerce délicieux qui concilie vos idées, aſſortit vos vues, confond vos penſées. Dans un âge bouillant où le plaiſir ſeul raſſemble les hommes, DESCARTES les eſtime, les honore, pour leurs lumieres & leurs vertus ; il ſe lie déjà de cette amitié ferme & durable, qui annonce une ame forte & ſenſible. Au mérite d'avoir ſçu diſtinguer des amis dignes de lui (car le ſentiment égare quelquefois les bons cœurs), il joignit le mérite plus rare encore de ſe les conſerver, de ſe les attacher chaque jour davantage ; jamais avec eux il ne ſe revêtit de ſa gloire, il oublia ſouvent en eux les fautes de l'homme, pour ne voir que les vertus de l'ami.

Dévoré de la ſoif des connoiſſances, doué de cet inſtinct curieux qui ſe nourrit de mille objets, DESCARTES mépriſa de bonne heure ces tréſors de convention, qui deviennent vils dès qu'on oſe les dédaigner. Son ambition eſt d'être plus éclairé & plus

vertueux. Il embrassa donc l'indépendance, premier ressort de l'ame, élément du génie, partage nécessaire du philosophe, souveraine félicité, pour quiconque pense. Tout homme, il est vrai, se doit à l'Etat : membre de la société, mille bras agissent pour lui ; il doit agir pour eux. Mais, parce que le vulgaire n'apperçoit pas les travaux du philosophe, trop étendus pour sa vue foible, ils n'en sont ni moins réels ni moins utiles à la patrie entiere. C'est le philosophe qui accumule les vraies richesses de l'homme, c'est-à-dire ses lumieres : c'est lui qui chasse son ennemi le plus redoutable, c'est-à-dire l'ignorance ; c'est lui qui imprime une dignité, une force nouvelle à la sainteté des loix : c'est lui qui a une influence secrette & puissante sur les esprits, & qui leur commande, non avec l'autorité des rois, mais par l'autorité de la raison. Ces nobles motifs qui animent DESCARTES, ne lui inspirent que des idées salutaires & conformes au bien public. Chargé de l'emploi, sans contredit, le plus important, il brise tous les liens nuisibles au progrès de la raison. Ces entraves que les hommes se forgent, lui parurent les nœuds tyranniques qui captivent leur jugement, fascinent leurs yeux de trompeuses lueurs de l'intérêt, & les asservissent à des préjugés inévitables. Supérieur à la fortune, & soumis à son génie, il voulut jouir des droits d'un être libre. Il a trouvé le secret heureux de mépriser ce qui fait l'ambition des autres ; est-ce à lui de porter une chaîne servile ? Que sa famille ose le juger, qu'elle condamne le noble em-

ploi de son tems, qu'elle éleve les cris que dicte la cupidité; il n'en sera pas moins modéré, moins sage; il ne s'agitera point, pour suivre ces faux biens qui trompent sans désabuser. Son génie ira-t-il abandonner cette région lumineuse & pure où il est créateur, pour descendre & épouser ces petits intérêts, ces petites passions, qui rendent l'homme vain, bizarre, minutieux? Quel spectacle plus touchant que le rapport de toutes les pensées, de toutes les actions de ce philosophe vertueux, à une fin assortie aux dons du Créateur, à ses goûts, à ses talens, à l'avantage de l'humanité, à son propre bonheur! Et on le blâme de se suffire à lui-même, parce que son bonheur est trop indépendant du regard des hommes; & on voudroit le voir tourmenté des mêmes agitations qui tyrannisent le vulgaire, parce que sa vie est un reproche, & sa conduite une satyre: le fanatisme, l'ambition, la discorde, mettent tout en feu autour de lui; & le philosophe est tranquille.

Avec cette élévation d'ame, d'où lui venoit cette force supérieure, qui sçavoit combattre ses propres défauts, réformer ses pensées, surmonter ses penchans? Avant d'éclairer les autres, Descartes apprit à se vaincre lui-même. Il fit servir les principes de sa philosophie morale à rectifier son esprit. Tel Orphée accordoit d'abord l'instrument dont il devoit adoucir par la suite les sauvages habitans des bois. Son génie ne s'arrête plus sur ces arides combinaisons qui amenent l'indolence oisive. Descartes n'a plus une coupable indifférence pour le vol ra-

pide du tems : il n'éprouve plus un dépit orgueilleux, lorsqu'il se sent arrêté dans son essor : il comprit que la vérité méritoit tous nos efforts, & surtout notre attente : ainsi le chêne superbe, courbé un instant sous la vague terrible de l'air, se releve plus fier & plus affermi du coup de la tempête. DESCARTES avoit parcouru le cercle des sciences ; il avoit fait plus, il avoit reconnu leur inutilité, si elles ne sont pas liées à l'étude des mœurs. Cet esprit juste & vrai découvrit que ce qu'il importoit le plus à l'homme de sçavoir, étoit la relation, l'enchaînement & l'étendue de ses devoirs ; que toute connoissance enfin étoit vaine, si elle ne tournoit pas au profit de la vertu. Principes féconds de la plus belle morale, vous êtes devenus entre ses mains une leçon pour l'humanité ! DESCARTES vous a développés d'après son ame sublime : écrits précieux ! c'est vous qui pourrez détruire les principes de nos regrets, de nos chagrins, de nos inquiétudes, en détruisant les principes de notre orgueil & de nos erreurs. Vous nous apprenez à nous connoître, à nous réconcilier avec nous-mêmes ; vous nous apprenez à apprécier tous les biens qui nous environnent, à séparer leur usage de leur abus, à régler nos volontés sur les loix immuables de l'ordre & de la justice ; vous nous montrez le bonheur solide & durable dans l'exercice de la bienfaisance. C'est par cet exercice que nos facultés s'épurent, & que nous portons un œil satisfait sur des jours dignement employés. Utiles écrits, votre force est toute dans cette dou-

teur éloquente, qui eſt autant le langage du ſentiment que celui de la raiſon.

Ce ne ſont donc point des préceptes rigoureux & impraticables que DESCARTES nous preſcrit. Il n'a pas l'oſtentation ſuperbe d'un déclamateur chagrin; il n'injurie pas la race trompée des hommes; il ne ſourit point avec amertume de leurs défauts, & ſe ſert encore moins de l'arme révoltante du mépris. Eh! n'eſt-ce point aſſez de dévoiler les charmes de la vertu pour en rendre idolâtres les cœurs nés pour elle? N'eſt-ce point là ſon plus ſûr triomphe? Quelles leçons elle donne aux hommes par la bouche de DESCARTES? Je ferois ici un vain effort pour ne les point retracer.

Obéiſſez aux loix & aux coutumes de votre pays, & qu'elles ſoient ſacrées pour vous. Soyez enfant de la Patrie: votre gloire & votre bonheur ſont dans ſa force, & ſa force dépend de votre attachement. Songez que tout ce qui trouble la paix eſt dès-lors criminel. Ainſi DESCARTES éteint à la fois les torches du fanatiſme & de la rebellion, & poſe les fondemens de la ſûreté des Etats. Il donna le précepte & l'exemple dans le vol le plus hardi de ſes penſées. Il ne fut point téméraire. Il avoit ſans ceſſe devant les yeux la ſainteté inviolable des loix. On le vit conſulter les juges les plus difficiles, ſur les conſéquences même éloignées qu'on pouvoit tirer de ſes principes. Il ſacrifia pluſieurs de ſes opinions à l'amour de l'ordre & de la paix; ſacrifice que tout philoſophe devroit faire avec une ſorte de joie.

Soyez ferme & résolu dans toutes vos entreprises, & pour mieux arriver à votre but, soyez un. Evitez cet état de foiblesse & d'incertitude où l'ame balance & s'affaisse dans l'inaction. Agissez avec courage & sans regrets, lorsque vous aurez vu que vous devez justement agir. C'est la paresse qui s'oppose au bien, c'est elle qui tue les vertus. Suivez donc vos projets avec activité. L'ame foible ne tarde pas à être vile. Quel philosophe eut, si je l'ose dire, une opiniâtreté plus admirable que celle de DESCARTES? Il s'emprisonna trente années, creusant sans relâche l'abîme des sciences, sans être abattu ni par l'immensité des choses, ni par l'hydre des obstacles, ni par la rage des persécuteurs, ni par le silence de la nature, si accablant pour l'homme qui sans cesse veille & l'interroge.

Mortels, atomes imperceptibles, votre vue est bornée. Qu'osez-vous prononcer sur l'éternelle sagesse? Pouvez-vous vous établir juges entre le Souverain de la Nature & ses œuvres? Adorez, & ne murmurez pas. Les décrets éternels doivent-ils changer au gré de vos desirs? Changez votre volonté, il vous sera plus facile de vous vaincre que de dompter le cours des événemens. Foibles créatures! Dieu vous tient dans la dépendance & la crainte. Votre dépendance nécessaire, votre crainte respectueuse, vous formeront aux vertus, si vous faites usage de votre raison. Rien ne vous appartient ici-bas que votre pensée: respectez ce don heureux, image de l'intelligence suprême de qui vous le tenez; & ne

l'avilissez pas par de coupables murmures. Le respect que DESCARTES avoit pour la divinité étoit profond; comme écrasé sous le poids de sa gloire, parce qu'il l'appercevoit plus visiblement que les autres hommes, ses écrits ne sont qu'un long Cantique d'admiration, où il rend hommage au créateur, où il l'annonce aux sages sous des rapports nouveaux. Animé de ce transport sacré qui échauffe les cœurs vertueux, il auroit voulu imprimer ses principes dans le cœur de tout être pensant, non par orgueil, mais parce qu'il les croyoit utiles à l'homme, & religieux envers l'Etre Suprême.

Embrassez l'état le plus conforme à vos goûts & à vos pensées. Faites qu'il soit utile aux autres & à vous-même. Est-il un plus triste fardeau que celui d'être spectateur oisif des travaux de ses semblables! Gardez-vous de blâmer l'état d'autrui & de vous croire au-dessus du sien. Le dernier des mortels occupe une place respectable, dès qu'elle est liée à l'intérêt public; & celui qui sçait obéir, est peut-être plus grand que celui qui commande. Ainsi DESÇARTES, de cet œil élevé qui embrasse les rapports & voit disparoître les simulacres de la vanité, appercevoit tous les hommes comme égaux, comme étant soumis à des devoirs mutuels, & dépendans les uns des autres par leurs besoins réciproques. Il dévéloppa ces vérités utiles, qui font vainement frémir l'orgueil des grands. Il n'est pas indifférent de voir ce philosophe pratique traiter ses domestiques avec humanité, en faire ses disciples,

cultiver leur ame, loin de les avilir, relever leur courage abattu par le malheur, & enrichir la société de nouveaux hommes formés de ses mains.

Qui ne reconnoîtra dans cette morale l'empreinte d'une ame douce, d'un ami de la vertu, de la simplicité, qui connoît les hommes, compatit à leur foiblesse, & est attentif à leur bonheur. On sent qu'il les a étudiés sur la scene du monde; & que malgré une longue retraite il a trouvé le tems de parcourir le theâtre de l'Europe.

Il est peu de grands hommes qui n'aient voyagé. C'est ainsi qu'ils ont secoué les habitudes natales, & ce mépris superbe que l'ignorance prodigue à ce qu'elle ne connoît pas. Les voyages corrigent les vices du caractere national, en fournissant mille objets nouveaux de comparaison. Rien ne donne au caractere une assiette plus stable que le coup d'œil général. DESCARTES considere les mœurs, les loix, les coutumes, juge les empires, non sur le degré de leur puissance, mais sur celui de leur bonheur. Il visite cette ancienne capitale du monde, monument des étonnantes révolutions que le tems amene sur la terre (*a*), spectacle digne des réflexions d'un philo-

(*a*) Qu'un pape philosophe, comme *Benoît XIV*, devoit se dire à lui-même: me voici successeur des Césars, assis dans la même ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne connoissoient pas. Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyoient des édits à toute la terre, & moi j'envoie des bulles. Je tiens en main le faisceau de ces opinions bizarres qui se

ſophe. Je le vois interroger tous les lieux, extraire le grand livre du monde, ſe placer ſur le ſommet des monts, y cueillir les tréſors de l'hiſtoire naturelle, & nous faire part de ſes richeſſes. S'il deſcend, détournera-t-il ſes regards des hommes les plus groſſiers, ainſi que fait l'homme de cour? Non, il démêle l'oppoſition des différens eſprits, peſe leurs intérêts divers, leurs vices, leurs vertus, ſaiſit la nuance prodigieuſe de caracteres qui ſemblent être les mêmes, lit à travers les replis les plus multipliés du cœur, & ſe délivre ainſi de mille erreurs, dont il auroit été involontairement la victime ſans cette grande étude. On le vit obſerver les ſçavans avec plus de ſoin encore que les autres hommes, plus attentif à leurs actions qu'à leurs diſcours. De nouvelles clartés frappent ſon eſprit. C'eſt en voyant le joug de l'eſclavage appéſanti ſur preſque toutes les têtes, les guerres inteſtines des hommes, les tourmens de leur ambition, leurs folies, leurs erreurs, qu'il apprit à chérir l'indépendance généreuſe qu'il avoit embraſſée, &

ſont accumulées à l'aide de dix-ſept ſiecles. Quel eſt mon pouvoir! il m'étonne moi-même. Les rois regnent par la force, par le canon, par différens corps militaires; & moi, qui oſe me dire infaillible, je ſais ce qui en eſt. L'un me baiſe les pieds, l'autre me prie de délier ſes péchés; celui-ci m'invite à canoniſer un mort, pour l'invoquer enſuite. Je ſuis comme ſi j'étois environné de fantômes, & ma place elle-même reſſemble au moment d'un rêve. Mes prédéceſſeurs ont prodigieuſement abuſé de la crédulité humaine, & je ſuis encore obligé, dans un ſiecle de lumieres, d'agir comme eux.

que cette ſatisfaction pure que donne la recherche de la vérité, lui parut le ſeul partage vraiment digne d'un être raiſonnable.

Il eſt une autre vertu qui lui fut particuliere, c'eſt l'indulgence, cette indulgence éclairée qui pardonne aux défauts, pour mieux haïr les vices; qui, perfectionnée par l'expérience, n'attend de la foibleſſe des hommes que ce qu'ils peuvent faire, & qui parvient à les aimer, parce qu'elle exclud tout ſentiment d'orgueil & d'envie. La nature n'a point fait l'homme injuſte; mais il le devient, parce qu'il ne ſe rend pas juſtice à ſoi-même, & qu'il l'exerce cruellement à l'égard d'autrui: il a la foibleſſe de ſe croire plus grand, lorsqu'il abaiſſe ſon ſemblable. Le talent précieux d'excuſer les fautes d'autrui, eſt ſans doute la qualité la plus laborieuſe du philoſophe. Elle annonçoit en DESCARTES un eſprit ſouverainement vrai, judicieux, profond, qui avoit long-tems réfléchi ſur lui-même, & qui connoiſſoit la nature humaine. Il voit la ligne presqu'imperceptible qui ſépare le mal du bien. De-là cette tranquillité inaltérable, lorsque les cris de la ſuperſtition éclaterent contre lui. Courageux à détruire les préjugés, il ſoutint avec fermeté les perſécutions, tantôt ouvertes, tantôt cachées, qu'on lui ſuſcitoit. Il ſçavoit que les paſſions les plus viles prennent le masque du zele le plus noble; il alloit jusqu'à plaindre les méchans, tourmentés eux-mêmes en tourmentant les autres. Il interdiſoit ſa juſtification à ſes amis, & ſe contentoit d'être irréprochable à ſes propres yeux.

Cette raiſon ſupérieure n'affoibliſſoit point en lui les traits du ſentiment. Il s'enflammoit, mais pour l'intérêt d'autrui. *Galilée*, gémiſſant dans ces cachots creuſés par le fanatisme, faiſoit couler ſes larmes. Cette injuſtice pénétroit ſon ame & y verſoit cette indignation qu'un cœur généreux a tant de peine à ſoutenir. Il ſouffroit avec cet illuſtre philoſophe. Il étoit tenté de renoncer au funeſte devoir d'éclairer les hommes, déplorant leur ignorance barbare, lorsqu'ils prononcent ſans entendre, flétriſſent l'homme de génie de ſang-froid, & condâmnent l'impiété où elle ne fut jamais. Que dis-je? lui-même va être puni de ſes travaux: l'orage ſe forme, mais il n'eſt point ébranlé. Il déploie cette fermeté d'ame, qui contrebalance les coups ennemis; il fait parler la vérité foudroyante, & cette juſte & noble fierté, fille de la grandeur d'ame, qui terraſſe, il eſt vrai, mais ne change pas de vils adverſaires. C'eſt donc l'infortune qui met le dernier ſceau à la gloire d'un grand homme.

Il ſemble qu'une voix forte & terrible prononce ſur la tête de tout homme de génie, au moment de ſa naiſſance, cet arrêt funeſte & irrévocable: TU SERAS GRAND ET MALHEUREUX! Je voudrois diſſimuler plus longtems que DESCARTES avoit été obligé d'abandonner la France, ſa patrie, pour chercher un aſyle loin de cette eſpece d'hommes mépriſables & lâches, qui ne ſçavent que perſécuter, & arrêtent les progrès de l'eſprit humain autant par orgueil que par intérêt. Retiré au fond de la Hollande, DESCARTES

comptoit y vivre en paix, loin des fanatiques: mais il étoit encore parmi des théologiens. Un ennemi plus cruel, armé de toute la haine qu'on puise à l'école, poursuit DESCARTES avec une fureur atroce & presqu'inconcevable. C'étoit un homme bas, jaloux, intrigant, ennemi implacable de tout mérite, ardent à nuire, & dévoré d'une rage sombre. Il crut, en perdant le philosophe, anéantir sa philosophie; conséquence digne d'un tel adversaire.

L'emporté *Voet* peint DESCARTES comme un athée, parle des intérêts des cieux, & aiguise le poignard de la calomnie. Il déguise un cœur ulcéré sous le manteau de la religion, & veut embraser l'Europe pour satisfaire sa haine. Déjà il a soufflé sa rage dans des cœurs foibles: il se charge sans rougir du personnage odieux de délateur, & souleve une université. Des magistrats aveugles qui ne connoissent plus les limites de leur pouvoir, citent DESCARTES à leur tribunal, comme ils ont coutume de citer un criminel. DESCARTES alloit être condamné sans avoir été entendu: la main d'un bourreau (si toutefois cela est en son pouvoir,) alloit flétrir les productions du génie. Mais une autorité aussi juste que puissante, imposa heureusement silence à cette foule de fanatiques. Pendant l'orage, à la haine envénimée de ses ennemis, DESCARTES n'avoit opposé que de la raison & de la patience. Modéré & tranquille, il amena sa justification avec une présence d'esprit qu'on ne peut trop admirer. L'Europe applaudit à son triomphe. *Voet* fut couvert d'une confusion qui le rendit plus

méchant. Le barbare porta à DESCARTES des coups mille fois plus sensibles : adroit dans sa vengeance, & non moins affreux, il empoisonna l'esprit du disciple contre le maître, il rendit *Regis* ingrat, rebelle envers son bienfaiteur. Insulté par celui qui lui étoit cher encore, DESCARTES reconnut la main cruelle qui avoit armé la main de son disciple ; mais loin de lui toute passion violente, la haine ou le ressentiment : il parle avec douceur à l'ingrat qui l'outrage, & se montre plus grand, plus généreux, que celui-ci n'est injuste. Ainsi la sagesse de DESCARTES est la source féconde d'où coulent le repos de son esprit & le calme de son ame ; le témoignage de son cœur lui donne une approbation que la haine & que la calomnie ne peuvent lui ôter.

Ici ma plume se refuse à peindre les intrigues, les perfidies, la marche ténébreuse, la méchanceté profonde & réfléchie de l'implacable *Voet* : ce sont de ces traits qui étonnent & qu'on a en horreur, & qui se renouvellent néanmoins contre les grands hommes de chaque siecle. Heureux encore s'il n'eût eu que de lâches adversaires ! mais il vit des écrivains respectables, soit précipitation, soit zele extrême, combattre ses principes. *Arnaud* prit la plume contre DESCARTES. DESCARTES respectoit son autorité, sans redouter le poids de ses raisons. DESCARTES admira cet esprit géométrique, la clarté, l'enchaînement de ses raisonnemens : il lui répondit avec cette franchise noble & austere, qui ne craint point de montrer sa juste indépendance, pour mieux faire valoir les droits

de la vérité. Ces rivaux généreux conçurent l'un pour l'autre une secrete estime, quoiqu'ils différassent par leurs opinions. Mais voici un philosophe qui s'éleve contre DESCARTES ; c'est l'illustre *Gassendi*. DESCARTES n'a point cette misérable vanité qui rend un écrivain sensible dans tous les points de ses ouvrages ; il semble au-dessus des viles passions de la terre, il cherche plutôt à éclairer qu'à terrasser son rival : le fiel amer de la dispute n'empoisonne point sa plume. Avouons-le, *Gassendi*, moins modéré, laisse échapper des traits étrangers à sa cause. DESCARTES, qui n'a en vue que l'intérêt de la Philosophie, maître des mouvemens de son ame, n'a pas même le desir de triompher ; il paroît raisonner avec lui-même dans un entretien sublime & tranquille ; & dans ce combat il attache & intéresse les ames honnêtes. Illustres rivaux, vous étiez trop grands pour être longtems divisés ; je vous vois abjurer les foiblesses de l'humanité : vous cédez à ces nœuds secrets qui unissent les hommes de génie, nés vertueux. Si DESCARTES fut grand, *Gassendi* fut juste, & tous deux s'honorerent davantage en se respectant mutuellement. L'orgueil, peut-être légitime, d'être créateur, rend le philosophe même amoureux de ses systêmes ; mais DESCARTES est plus attaché à l'amour de la vérité qu'à ses propres découvertes. Amis des grands hommes, soyez attentifs. Le jeune *Pascal* brûloit du desir de converser avec le chef de la philosophie moderne. Il vient. DESCARTES a démêlé *Pascal* du premier coup d'œil. Vient-il le louer ? Il lui

apporte un hommage bien plus digne d'un philosophe; il vient le combattre; il vient, assuré des expériences de *Torricelli* & des siennes propres, soutenir l'opinion du vuide contre le systême de DESCARTES. Celui-ci, surpris & charmé, l'écoute, oublie que son systême est ébranlé, pour ne sentir que la force de ses objections, en sollicite de nouvelles, traite *Pascal* comme son égal, & donne un exemple rare d'équité & de grandeur d'ame. Voilà comme *Pascal* (*a*) est venu visiter DESCARTES, & DESCARTES a préféré ce courage noble à toutes les acclamations de ses admirateurs.

(*a*) Pascal étoit un bon écrivain, précis & nerveux; il avoit du génie pour les mathématiques: mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux sérieux qui poussent leurs raisonnemens à l'extrême. Il se félicitoit d'être malade, parce qu'il connoissoit, disoit-il, les dangers de la santé, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien, & qu'on étoit-là comme on devroit toujours être, exempt de toutes les passions qui travaillent l'homme qui se porte bien. Il avoit un soin très grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes; & quand il prenoit quelque plaisir à la conversation, alors il pressoit la ceinture & redoubloit la violence des piqûres, afin de détourner son ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il se mettoit dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme: ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé, *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il attestoit que résister à l'ordre du Roi (quoiqu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu, & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine*. Pour cette derniere extravagance, elle

Il en avoit fans nombre, mais il put compter en même tems des amis. Peu jaloux du vain bruit de la renommée, il ne penfoit pas que fon nom le difpenfât des devoirs les plus faints. Il ne fe laiffoit pas feulement aimer, il aimoit auffi, & ce vafte génie avoit un cœur généreux, bienfaifant fans tyrannie; il avoit cet art qui oblige fans faire valoir fes fervices, & cet art eft plus rare que la bienfaifance même. Ses amis goûtoient près de lui cette confiance intime que tout homme cherche fi évidemment. Ils n'avoient point à redouter l'œil févere d'un cenfeur, ou, ce qui eft plus injurieux encore, cette obfervation maligne & fecrette, qui quelquefois réfide dans l'homme éclairé. Heureux qui rencontre une ame élevée! c'eft auprès d'elle qu'il ofera être homme: c'eft devant fon cœur qu'il dévoilera les vrais mouvemens du fien. Les vertus indulgentes accompagnent DESCARTES, tandis que le froid poifon de la malice circule dans des ames étroites & baffes.

Tous fes difciples lui étoient chers, & il en étoit aimé à plus d'un titre. *Thomas Morus*, du fein de

---

étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu feul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui: par conféquent il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'eft pas étonnant qu'il apperçut un abîme à fes côtés. Ainfi, la folie touche au génie: une tenfion trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raifonnemens s'en reffentent; ils deviennent des objets de dérifion pour une tête moins pénétrante, mais plus faine.

l'Angleterre, conçut pour ce grand homme la plus haute estime & la plus vive; il lui demandoit des connoissances. DESCARTES satisfait la soif de son disciple, non pour prix de son enthousiasme, mais pour récompenser son zele extrême pour la philosophie. Une princesse l'honore comme son maître, prend le nom de sa disciple, & s'illustre en marchant dignement sur ses traces. L'infortune la poursuivoit, comme si l'amour de la philosophie empoisonnoit les jours de ses adorateurs jusques sur les degrés du trône, ou plutôt comme si le sort cherchoit à se venger des ressources que le philosophe porte en lui-même pour braver ses coups. Mais *Elisabeth*, dans ses revers, est forte: elle a DESCARTES; c'est lui qui la console du malheur de vivre dans un rang élevé, & qui en la conduisant dans les sentiers des sciences les plus profondes, affermit son ame & lui apprend à mépriser la bizarrerie des événemens. ELISABETH pouvoit faire tomber le préjugé orgueilleux, qui interdit à son sexe les connoissances élevées, comme si la nature suivoit nos décisions aveugles. Gardons-nous aujourd'hui d'avilir les dépositaires de notre bonheur, nous serions à la fois injustes & malheureux, & nous n'aurions pas encore le triste avantage de les humilier. Ami de tous les lieux & de tous les instans, c'est pour cette Princesse infortunée que DESCARTES composa son *Traité de la vie heureuse*. *Séneque* a fait un livre sur le même sujet; mais il y parle plus en orateur qu'en philosophe, il ne remonte pas à la véritable source du bonheur. DESCARTES retoucha cet ou-

vrage, c'est-à-dire, qu'il en fit un livre nouveau, plus beau, plus méthodique, plus touchant. En le lisant, on croit entrer dans ces demeures fortunées, où l'air est pur, le ciel serein, & qu'on nous peint habitées par des justes : on y respire le charme de la vertu, on y sent cette vérité utile & grande, que le vrai bonheur dépend de nous. DESCARTES dit à l'homme : vous le cherchez vainement dans les rêves illusoires qui vous fatiguent. Soyez simple comme la nature, & n'aimez que la vertu. C'est lorsque vous aurez réglé les mouvemens de votre ame d'après la justice & la raison, c'est lorsque vous aurez établi d'une maniere sûre les principes de votre conduite, qu'affermi dans vos démarches, vous pourrez être en paix avec vous-même. La fougue de ces passions factices qui vous tyrannisent, s'évanouïra comme un songe devant les loix primitives & saintes de la nature, toujours bonnes & bienfaisantes. Alors votre cœur jouira du plaisir qu'elle répand d'une main prodigue sous les pas du juste qui est d'accord avec lui-même. Une satisfaction secrette, fruit heureux de l'équilibre de vos desirs & de vos facultés, accompagnera vos jours purs & tranquilles. L'univers, spectacle toujours touchant pour le sage, s'embellira sous vos regards, & son ordre constant & sublime se manifestera à vos yeux où naîtront de douces larmes.

Mais DESCARTES connoît les obstacles multipliés qui s'opposent à la félicité de l'homme, il nous offre son admirable *Traité des passions*, & c'est ici qu'il paroît le rendre ami des hommes, disons plus, leur

apologiste. Aidé du flambeau de la physique, Descartes ne calomnie pas la nature humaine, assez infortunée dans sa triste dépendance. Il considere l'homme, ses besoins, ses desirs, ses penchans, ses organes invinciblement soumis à la douleur, au plaisir, plus redoutable encore. Etre foible & malheureux, quels tyrans impérieux dominent dans ton sein? Assujetti à un instinct fougueux, enchaîné dans un corps de boue, portant le germe de toutes les passions, jouet de ta propre foiblesse, quels combats cruels & sans cesse renaissans dois-tu te livrer à toi-même pour t'arracher des bords du précipice? Une lutte éternelle, opiniâtre, voilà sur cette triste terre le partage de l'homme vertueux. Descartes suit l'examen de la prison terrestre de notre ame, il décrit ces mouvemens involontaires, jeu des esprits animaux, résultat d'un pur méchanisme, qui courbent l'homme sous les chaînes pesantes d'un esclavage rigoureux. Mais il nous démontre en même tems ce principe libre, roi de nos actions, cette pensée tranquille & puissante, qui commande aux passions & les assujettit à l'ordre. Il ne déguise point les guerres intestines qui s'allument, la révolte des sens contre l'ame. Il apprécie l'homme tel qu'il est, foible & misérable; mais sans ajouter à sa malheureuse destinée le ton barbare du reproche, il s'empresse à lui indiquer les forces qu'il possede pour dompter la tempête & en sortir vainqueur. Descartes ne regardoit point ces mêmes passions comme les ressorts qui font mouvoir l'ame; la vertu dont il a-

voit une idée haute, a, selon lui, des motifs plus purs. Les passions sont les maladies de l'ame, c'est un trouble dévorant qui l'agite, & si elles lui prêtent quelque force, cette force lui devient funeste.

C'est ainsi que les écrits de ce grand homme portent l'empreinte de son ame comme celle de son génie. Adorateur de la perfection, il la montroit aux hommes comme le but de leurs efforts. Avec quel sentiment il exalte la vérité, la raison, la justice! comme il peint ce goût intime & délicieux de la vertu, qui dans plusieurs cœurs est l'unique source de leurs grandes actions! DESCARTES méritoit qu'on lui appliquât cet éloge d'un héros. Content d'être estimable, il n'aspire point à le paroître. En se rendant digne de la gloire, il la redoutoit, & ne vouloit point sur-tout être distingué du reste des hommes; car les travaux utiles du dernier d'entr'eux lui paroissoient également honorables. Si la gloire n'est point une illusion, si elle est une récompense légitime du bien fait aux hommes, sans doute cette gloire appartenoit à DESCARTES; & cependant ce Philosophe regardoit une action généreuse & ignorée, comme cent fois plus éclatante que tous les rayons dont elle couronne sa tête. Si des amis trop amoureux de la renommée lui ravissent plusieurs de ses pensées & de ses découvertes, il garde le silence. Que la vérité se répande sur la terre, qu'elle devienne utile au monde, voilà ce qui lui importe, & non l'honneur qui doit lui en revenir. Il avoit une autre qualité rare dans l'homme, & encore plus dans le grand hom-

homme: il ne dédaignoit point les arts où il n'étoit point initié; il ne méprisoit point les connoissances qu'il n'avoit pas. Son génie devinoit confusément ce qu'il n'appercevoit pas. Il sentoit que dans l'ordre des choses tout est lié, & que si les anneaux de la grande chaîne ne sont pas visibles, ils n'en existent pas moins.

Je ne le louerai pas de sa modération: rien n'abuse l'œil de DESCARTES. *Richelieu* fait de vains efforts pour l'attirer à la cour; toute la politique du Ministre échoue. DESCARTES aime mieux vivre en Hollande; il sert sa patrie, mais de loin. Cependant de nouvelles fureurs éclatent. C'est l'ardent *Voet*, c'est ce persécuteur acharné, qui cherche dans des cendres presque éteintes des semences d'incendie. Pour achever ses jours loin des fanatiques, en quel lieu DESCARTES se réfugiera-t-il? De tout côté il essuye de nouveaux outrages. Au sein de la capitale, en Hollande, il éprouve toutes les injustices, tous les dédains que le talent reçoit de l'orgueil des hommes. Je vois ce respectable philosophe consumer un tems précieux dans une défense aussi triste que légitime. La bassesse de ses ennemis étoit prête à lui donner quelque sentiment de sa supériorité; mais il échappa même aux mouvemens d'un juste orgueil.

DESCARTES voulant forcer la calomnie à se taire & ne plus fournir à la haine de nouveaux alimens, résolu de vivre caché & absolument inconnu, son goût pour la retraite se change en une véritable passion. Ses écrits ne paroîtront plus qu'après sa mort. Il ne demande aux hommes qu'il a si bien servis, que le re-

pos & l'oubli. Des projets plus vastes s'offrent en foule à son génie; ardent, infatigable, il va se plonger dans ses idées fécondes & immenses. Le moment du trépas viendra sans qu'il s'en apperçoive; au moment que la chaîne matérielle tombera, son esprit suivra encore le fil de sa pensée. De ce séjour mortel, il commence la méditation qui sera pour tous les siecles le partage de l'être intelligent. Comment donc renonça-t-il au plan magnifique de travailler uniquement pour l'homme; comment ces heureux desseins changerent-ils contre sa propre attente? Les êtres les plus éloignés du philosophe, les rois viendront-ils à leur tour troubler sa vie & son repos?

Une Reine passionnée pour la Philosophie & les Lettres, qui avoit transplanté dans le nord les arts du midi, conçut l'ambition d'attirer à sa cour le Prince des Philosophes, comme pour posséder en sa personne le corps des sciences. Elle avoit pour les arts cet amour sincere que tant d'autres Souverains feignent d'avoir; son estime pour les Sçavans n'étoit point douteuse, car elle étoit digne de recevoir les éloges qu'elle leur donnoit. Cette Philosophie persécutée avec tant de fureur lui parut admirable; & son illustre auteur, objet infortuné d'une jalousie si longue, lui inspira un nouvel intérêt. Elle invita DESCARTES, non avec cette autorité fastueuse qui pense avec de l'or acheter l'homme de génie, qui flatte, qui supplie publiquement, comme pour l'entraîner avec tout le poids de la puissance; mais avec ces égards nobles, timides même, qui font disparoître l'orgueil du sou-

verain, pour ne laisser appercevoir que l'amateur idolâtre des arts. Un Philosophe a sans doute le droit de refuser les rois: il ne doit sa liberté à personne; s'il approche du trône, c'est quand il a la certitude de pouvoir faire quelque bien aux peuples; autrement pourquoi aller grossir la foule oisive des courtisans? DESCARTES ne fut pas conduit par la vanité de respirer l'air de la cour, il céda à l'inclination forte & secrette qui l'attiroit vers une Reine Philosophe, qui avec un esprit élevé au-dessus des préjugés, dont ses semblables sont les premieres victimes, saisiroit facilement ses principes & les feroit régner sur ceux qui ont besoin d'une autorité pour penser. Ce spectacle d'une jeune femme, qui pense sur un trône, qui veut s'instruire encore, qui se tire de la foule des Souverains par l'étendue & la singularité de son génie, ses vertus, plus éclatantes que ses défauts, son amour extrême pour les arts, ses invitations nobles & pressantes, tout cela, dis-je, avoit je ne sais quoi de curieux & d'attachant, qui pouvoit intéresser le Philosophe le plus austere.

DESCARTES fit paroître une vertu nouvelle dans une cour étrangere, il osa intercéder auprès de *Christine* en faveur de la Princesse *Elisabeth*, sa disciple favorite, objet malheureux de la jalousie secrette de la Reine. Il n'employa pas les détours d'un langage politique: sa franchise & sa fermeté firent valoir hautement les droits de la justice & de l'humanité. Il méritoit de triompher, mais *Christine* n'avoit jamais sçu pardonner. Quoiqu'attaché à la Reine, il sçut con-

server sa liberté, il se dispensa de cette servitude assujettissante, faite pour le courtisan, esclave d'un regard, mais indigne d'un philosophe, qui ne sçait ni ramper ni mentir. Quoi, l'envie le poursuit encore? Quoi, le génie bienfaiteur de l'humanité ne recueillera que la haine? O don des cieux! quel est ton avantage? Je vois les sçavans de la cour de *Christine* inquiets, jaloux, en se détestant mutuellement, se liguer, se réunir contre DESCARTES, & faire jouer les plus vils ressorts pour le perdre. Tandis que la main de ce Philosophe généreux, en traçant les statuts d'une Académie, se fait gloire d'assurer leur liberté, de les montrer respectables aux autres & à eux-mêmes, ils conspirent lâchement sa perte. Malheureux! suspendez votre aveugle inimitié: il va mourir (*a*), ce grand homme, dont la gloire vous

(*a*) Descartes gagna une pleuresie à aller à cinq heures du matin dans la bibliotheque du palais, expliquer à la reine Christine quelques points de sa philosophie. Il eut le délire pendant sept jours; le huitieme il eut la tête plus libre, & le neuvieme il la perdit entiérement. En conséquence il ne reçut point les sacremens de l'église. Ses os furent translatés d'un cimetiere de Stockholm en l'église Ste. Genevieve à Paris. Il y avoit par accompagnement un certificat de la reine Christine, qui disoit que le Sieur Descartes avoit beaucoup contribué à sa glorieuse conversion, & que la providence s'étoit servie de lui pour lui faire embrasser les vérités de la religion catholique, apostolique & romaine. En conséquence l'abbé de Ste. Genevieve reçut les ossemens, revêtu des habits pontificaux, la mitre sur la tête & la crosse à la main. On devoit lui chanter un grand office des morts & prononcer même une oraison funebre; mais un ordre vint, un ordre de la

offense: pardonnez-lui maintenant ses vertus. Le deuil de l'Europe aura pour vous des charmes; mais laissez-nous payer le tribut que nous devons à sa mémoire.

DESCARTES devoit donc être frappé presqu'au milieu de sa carriere. Victime des devoirs de l'amitié, une terre étrangere va devenir son tombeau. Rien n'arrêtera sa grande ame, ni les sciences désolées, ni les regrets de ceux qui pensent, ni les larmes, ni les soins d'un ami digne de lui. Mille guerriers expirent sur le champ de bataille; mais c'est la mort tranquille d'un philosophe, qui touche & qui attendrit. En menant une vie innocente, il a trouvé le secret de ne

---

cour, qui défendit à l'orateur de prononcer cet éloge funebre. Pour attendre, on n'a rien perdu: l'éloge, fait cent ans après par Mr. Thomas, est un ouvrage lumineux, précis, philosophique, qui renferme les principales idées du philosophe, & qui durera peut-être plus que tous les livres que Descartes a composés.

Voici les obseques de Newton. Il mourut âgé de 85 ans, au sein de sa patrie, tranquille, chéri & honoré. Son corps fut exposé sur un lit de parade. On le porta dans l'abbaye de Westminster, où sont les tombeaux des rois d'Angleterre. Six pairs d'Angleterre soutenoient le poile: l'évêque de Rochester fit le service.

Newton sacrifia tout à l'amour de la tranquillité. Voici ses propres mots: *me arguerem imprudentiæ, quod, umbram captando, eatenus perdideram quietem, rem prorsus substantialem.* Mais est-on toujours maître de garder ce repos précieux, quand jetté parmi les hommes avec le don du génie, on a à combattre & leurs préjugés & leurs persécutions & les obstacles éternels qu'ils mettent à toute découverte utile au monde?

point redouter ce terrible passage. Il tourne un œil mourant vers ce Dieu, dont la main magnifique & bienfaisante est empreinte sur toute la nature, vers ce maître clément, qui a daigné embellir jusqu'au lieu de notre exil. Tout dit à son cœur que sa bonté ne s'épuisera pas, lorsque notre ame revolera dans son sein : humilié sous le bras de l'arbitre éternel de la vie & de la mort, il implore le pere des humains & expire en philosophe chrétien.

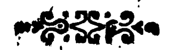
A peine eut-il fermé la paupiere, qu'un cri de douleur rétentit dans toute l'Europe. La calomnie disparut, & la justice des siecles prit sa place. L'interprête de la nature n'est plus : on sent la perte irréparable qu'on vient de faire. C'est alors qu'on voit l'édifice qu'élevoit la main du génie, à jamais interrompu ; c'est alors qu'un retour sur nous-mêmes nous laisse appercevoir le besoin que nous avions de cette main hardie & puissante. *Christine* donna des larmes à la mort de DESCARTES (*a*). Elle lui destinoit une sépulture auprès des rois ; pompe funebre digne d'elle, mais appareil fastueux & inutile à la mémoire d'un Philosophe qui, ayant vu tous les états du même œil,

(*a*) O grandeur ! ô foiblesse du génie de l'homme ! Le sublime géometre qui ose franchir des distances incommensurables, & qui va chercher des vérités à plus de trois cent millions de lieues de l'orbe de son œil, ignore qu'un ferment acide reposant dans son estomac va se développer & allumer dans ses veines une maladie mortelle. Il prédit les révolutions célestes, il pese les astres, il décrit l'anneau de Saturne ; il ne sait ni prévoir ni prévenir la fievre, qui demain doit l'emporter.

& regardé tous les hommes comme ses freres, n'avoit desiré que de mêler ses cendres à celles de ses égaux.

Ces restes précieux, ensévélis dans un royaume étranger, étoient un reproche envers la patrie. Un ami, un citoyen, fit transporter ces cendres de Stockholm à Paris. DESCARTES rentra triomphant dans le sein de la France; mais il étoit sous l'empire de la mort. Elles ont dû tressaillir de joie, en voyant la France ouvrir les yeux à une lumiere si long-tems méconnue. Pere de la Philosophie moderne, on reconnut enfin dans ses écrits la beauté sensible de la vérité, la grandeur & la subtilité du génie, le bel ordre, l'enchaînement & la correspondance des idées. C'est lui, disoit-on alors, qui a dissipé les ténebres répandues sur les abîmes de la nature; & si la science de l'univers a acquis de jour en jour de nouvelles richesses, si la géométrie prenant un vol étonnant a reculé ses limités, si le flambeau de la physique a éclairé les secrets les plus merveilleux & les plus utiles, si d'après une longue suite de phénomenes, de raisonnemens, d'erreurs & de calculs, le vrai systême du monde a été trouvé & perfectionné, si depuis l'insecte rampant dans la fange, jusqu'au globe étincellant enfoncé dans les déserts de l'espace, tous les êtres ont été apperçus & décrits, si l'art plus sublime de lier & de régler d'une maniere sûre les opérations intellectuelles, a fait toucher à l'homme la profondeur de l'esprit humain, c'est à lui que ces grandes choses sont dûes, à lui qui a occasionné ces immenses découvertes, à lui qui a posé la premiere

pierre du monument hardi qui nous étonne. Il est aussi grand par la révolution qu'il a causée, que par l'essor de ses propres méditations. Après mille ans de barbarie, sommeil des arts & des sciences, il manifesta le réveil du génie, il ouvrit par son audace la carriere, & il méritera les hommages de ceux qui la rempliront. On n'oubliera jamais cette impulsion vive & rapide qu'il a communiqué aux esprits. Il sera le Philosophe dont la France s'honorera. Son admiration, son respect, ont bien effacé un oubli passager pendant des tems malheureux. Eh! qu'importe au vrai Philosophe qu'il soit pendant sa vie la victime de son zele, pourvu qu'après son trépas ses persécuteurs lui soient redevables; il n'élevera pas d'inutiles clameurs, il ne se plaindra pas comme un homme vulgaire, de l'injustice des hommes, qu'il doit connoître; il sçait qu'il faut encore payer l'honneur de leur faire du bien. Ah! je crois l'entendre s'écrier du fond de sa tombe: *Citoyens, j'ai pu vous être utile: c'en est assez; ma gloire est entiere, & je suis consolé!*



DISCOURS

SUR LA

LECTURE.

DISCOURS
SUR LA
LECTURE.

On ne peut se lasser de répéter ce que Cicéron a dit de la culture des Lettres: Les livres sont constamment à nous; ils nous servent partout; ils nous accompagnent, ils nous consolent dans la solitude; ils nous déchargent du poids d'une oisiveté ennuyeuse; ils chassent les importuns; ils émoussent les traits de la douleur, si elle n'est pas profonde; ils prêtent des aîles au tems, & laissent dans l'ame une satisfaction intime; ils donnent à la jeunesse de nouveaux plaisirs, à l'âge mûr une occupation agréable, à la vieillesse un amusement doux & profitable; ils nous détournent de la vue des méchans, & de l'agitation du siecle, pour nous transporter au milieu des Sages dans un univers paisible. Malheur à celui qui n'aime point les livres (a)!

(a) A dix-huit ans un jeune homme a fait ses études; il croit tout savoir, il ne sait rien, mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous lisons que Cicéron, César, à l'âge de vingt-cinq ans, portoient encore le nom de disciple. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicéron avoient de l'esprit, mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou

L'étude a pour but de nous orner l'esprit, de l'enrichir des connoissances variées de chaque art; mais elle devroit (a) avoir aussi pour objet de nous élever le caractere, de nous fortifier l'ame, de la roidir contre l'adversité; car l'ame forte est préférable à un beau génie; & de quel poids celui-ci est-il, quand il appartient à une ame ordinaire? quand la conduite molle dément la plume audacieuse, quand la crainte & la lâcheté décréditent les traits de la plus sublime éloquence, & l'exposent au mépris de la multitude?

Mais on ne trouve dans un ouvrage que ce qu'on a en soi-même (b). L'étude, sous ce point de vue,

---

qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public. Se réservant le brillant du projet & en dédaignant les détails utiles, ils vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

(a) La Littérature n'est peut-être si généralement répandue, que parce que chacun se croit en droit d'en juger. Chaque lecteur prenant un livre, s'assied à son aise comme sur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon; il le réprimande, il le loue; il approuve; il lui sait bon gré de penser comme lui; il dit à chaque instant, en secouant la tête: *voilà qui est mauvais, voilà qui est bon*; *passe pour cela*; *allons*, *l'auteur fera quelque chose*. Rien n'est si flatteur que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de la réprobation.

(b) Cela est bien vrai. L'homme dépourvu de sentiment s'ennuye en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaste étendue, encore trop court. A

ne devroit appartenir qu'à des ames privilégiées, qui fçauroient donner à leurs connoiffances un but utile au bien public. Mais l'homme que la nature a doué de cette ame forte, fupérieure à celle des autres hommes, eft auffi rare que celui qui les furpaffe par l'intelligence. On ne fçauroit blâmer dans aucun individu ce defir d'apprendre, qui annonce la nobleffe de notre origine; & fi l'étude des fciences n'éleve point tous les caracteres, elle devient peut-être pour le plus grand nombre le premier, le plus vrai & le plus folide des plaifirs.

---

mefure qu'on a plus d'efprit, de fineffe, de connoiffance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, La Fontaine, La Bruyere & Richardfon. Il eft impoffible à certaines gens de rien fentir de certaines beautés qui frappent plufieurs autres. Tel critique paroît dur & injufte; il n'eft fouvent qu'infenfible : vous êtes au deffus de fa fphere: la portée de fon talent eft la mefure de fon jugement.

Il y a plus: pour lire certains auteurs, tels que Richardfon, Fielding, Shakefpear, Fenelon, l'Abbé Prevôt, Rouffeau de Geneve, ce n'eft pas affez d'être homme d'efprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme. Il y a mille traits qui ne fe révelent qu'à une belle ame, à un homme fenfible, qui a des difpofitions morales à la vertu. Sans ce goût inné, on n'eft qu'un mauvais juge: il n'y en a fi peu de bons que parceque les gens d'efprit qui lifent, cherchent ordinairement les fautes & les erreurs, au lieu de fe pénétrer des beaux, des fublimes endroits. Sans la probité point de lecteur judicieux. Un livre honnête eft quelquefois reçu tout comme l'honnête homme, c'eft-à-dire avec froideur & même avec une certaine dérifion, furtout s'il fe préfente au milieu d'un cercle compofé de gens frivoles.

C'eſt donc quelquefois une eſpece d'ambition auſſi inſatiable que celle des conquêtes, qui fait germer dans le cœur des gens de lettres cette curioſité dévorante qui les force à porter leur regard ſur tout ce qui a été dit ou penſé. Ils parcourent le monde littéraire; les ſciences les plus oppoſées ne les rebutent pas; les difficultés ſemblent redoubler leurs forces; ils ouvrent ces vaſtes dépôts où l'eſprit humain raſſembla ſes opinions (*a*). Leurs contrariétés ſont un nouvel attrait: ils diſcutent, ils comparent, ils peſent, la balance à la main, le génie des anciens & le génie des modernes. Aucun ouvrage, aucun genre ne leur eſt étranger; ils ſe vantent d'apprendre toujours quelque choſe de nouveau dans chaque livre: enfin ils aſpirent à la ſcience univerſelle; effort généreux, effort ſublime, mais impoſſible à un eſprit auſſi foible, auſſi borné dans ſa grandeur même, que celui de l'homme.

(*a*) Dans un ſens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point aſſez: on en fait trop, ſi l'on conſidere l'amas faſtidieux de penſées plattes ou communes encore répétées; on n'en fait pas aſſez, ſi l'on apperçoit le rapport des faits: & tel érudit, aujourd'hui ſifflé, pourra devenir précieux dans un certain tems; car une anecdote ſûre vaut bien une réflexion ordinaire. Un Monteſquieu viendra peut-être, qui par des rapports inconnus au vulgaire, mettra à profit toutes ces gazettes que l'on mépriſe & qui ſemblent ne contenir que des mots vuides de ſens. Ces mêmes gazettes qui s'éclairciront l'une par l'autre, pourront produire par l'enchaînement des faits, des vérités que nous avons ſous les yeux & qui n'en ſont pas moins cachées.

Ainsi, tandis que les uns ne se plaignent jamais de la multitude des livres (*a*), & que loin de s'effrayer à la vue d'une immense bibliotheque, nouveaux Alexandres, ils s'y voient encore trop à l'étroit; d'autres, qui aiment à penser par eux-mêmes, ouvrent un très petit nombre d'ouvrages, conversent moins avec les livres qu'avec la nature: la bibliomanie leur paroît une excrescence, un luxe peut-être dangereux; ils aiment à chercher, à trouver dans leurs propres fonds ce qu'un lecteur aride ne rencontre qu'avec beaucoup de tems dans un fond étranger. Ils sont moins sçavans, il est vrai; celui qui arrondit ses possessions, devient plus riche que celui qui se resserre dans les bornes de son domaine: mais aussi ils acquierent un caractere plus vrai, plus piquant, plus original; car c'est de leur propre bien qu'ils jouissent.

D'après ces réflexions, quel problême intéressant se présente à résoudre? La lecture perfectionne-t-elle l'esprit humain, nourrit-elle le génie plus que la méditation, est-elle utile, est-elle nuisible? C'est ce que je me propose d'examiner.

Toute idée a plusieurs faces: tout dépend, on le sçait, de saisir un point de vue juste & vrai. Je parlerai d'après l'expérience; je n'écouterai donc ni l'orgueilleuse prétention du savant, ni la suffisance d'un

(*a*) *Helluo librorum:* ce mot a été traduit en François par Madame de Sevigné, avec sa grace ordinaire; elle dit: *pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire.*

esprit original. Le premier sera nécessairement idolâtre des livres & surtout des plus gros; le second ne verra qu'avec dégoût de longues & sérieuses productions. Définissons la lecture sans égard pour l'un ni pour l'autre.

La lecture est un entretien secret, que nous formons avec un plus habile ou plus aimable homme que nous, dans la vue de nous instruire ou de nous amuser. Envisagée de ce côté, la lecture est sans doute la plus utile, comme la plus agréable des occupations: mais si elle nous trompe, si elle nous fait perdre un tems précieux, qui peut-être seroit mieux employé à l'exercice de nos propres forces; si les livres trop multipliés forment un cahos, où l'esprit le plus pénétrant s'égare dans le choc des opinions; disons tout en un seul mot, si beaucoup d'ouvrages ont moins d'esprit que leurs lecteurs, la question change, ou n'est plus la même: on conviendra que la lecture doit nourrir l'ame, & non l'oisiveté; elle est dangereuse, si elle favorise notre paresse; elle est inutile, si le génie peut se passer d'elle.

Considérons-en les bons & les mauvais effets; jusqu'à quel point elle est un secours, & quand elle commence à étouffer le génie original que nous apportons tous au monde en naissant: la lecture doit développer ce trait primitif & non l'effacer; l'esprit qui se métamorphose, perd le droit inné de la nature & s'appauvrit en voulant acquérir une forme étrangere.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

L'IMPRESSION n'existoit pas encore; jusques-là les hommes de génie composoient, & les autres, loin de les juger, les écoutoient humblement: leurs travaux étoient créateurs. Les écrivains d'un même pays, d'une même ville, avoient chacun un caractere frappant & distinct; ils pensoient & s'exprimoient avec d'autant plus d'énergie que leur génie étoit isolé & solitaire. Un livre étoit alors un bienfait pour l'humanité. La nature & le sentiment, tels étoient leurs interprêtes. Aussi ces ouvrages triompherent-ils des siecles, malgré l'esprit changeant des hommes, malgré le joug de la politique, malgré le mélange barbare des langues; ils furent reçus de toutes les nations, parce qu'ils étoient fondés sur la connoissance réelle du cœur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison, qui sont les mêmes dans tous les tems.

On découvrit l'art de l'Imprimerie: tout changea. Les connoissances, je l'avoue, se répandirent avec plus de rapidité & d'aisance; mais ce génie qui crée & qui invente, disparut aussitôt de dessus la terre.

La masse des ouvrages, imitateurs & encore imités, s'accrut sans cesse: la presse ne reposa plus; & les années, en se succédant, augmenterent ce déluge qui menace aujourd'hui de noyer l'esprit humain. Ainsi ces eaux salutaires qui baignent les campagnes, lors-

qu'elles ont été grossies par des torrens, emportent l'espoir des laboureurs (*a*).

Dirai-je que la raison de l'homme a été avilie par les ouvrages indignes qu'elle n'a pas rougi d'enfanter? L'art de l'imprimerie, si utile d'ailleurs, a multiplié, reproduit, immortalisé les sottises des hommes; il nous a transmis leur délire sur des matieres inintelligibles, leurs fureurs dans la dispute, & la corruption rafinée de leurs cœurs. Autrefois les passions rentroient avec les hommes dans la nuit du tombeau; aujourd'hui elles sont éternisées. Tout ce qui peut passer d'extravagant dans une tête embrasée, s'imprime & parcourt impunément les deux bouts de l'univers. L'un combat ouvertement des dogmes que tout lui devroit faire respecter; l'autre veut ébranler les fondemens de la morale, sans voir qu'il agit contre lui-même; celui-ci expose au grand jour les turpitudes de la plus secrette débauche (*b*); & tous ces livres sont lus, sont dévorés par des

(*a*) Montaigne a bien dit: je voudrois que chacun écrivît ce qu'il sait & autant qu'il en sait, mais pas plus. Tel peut avoir quelques particulieres sciences ou expériences de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait; il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sortent plusieurs grandes incommodités.

(*b*) Qu'y a-t-il de plus respectable & de plus sacré que la véritable pudeur? Qui osera faire monter la rougeur au front innocent d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des mysteres qu'elle ne soupçonne pas? Qui osera flétrir le doux incarnat d'un visage chaste & d'une ame pu-

esprits foibles & des cœurs ardens, qui peut-être avoient quelques remords; mais qui les perdent en voyant & leurs impiétés & leurs excès également autorisés par des plumes malheureusement éloquentes.

Heureuse antiquité! tu ne fus pas victime d'un fléau que rien ne peut arrêter, même dans sa source: tes livres étoient rares, ils ne contenoient que des vérités dignes d'être retenues: tes premiers écrits furent des vers. Loin de profaner la séduisante harmonie du langage par de vils sujets, tu ne l'employois que pour orner des principes simples, mais grands, faits pour passer de bouche en bouche & pour être gravés dans tous les cœurs. L'existence d'un premier Etre juste & bon; les avantages de la vertu, au milieu même de ses fiers persécuteurs; le triomphe apparent d'un cœur vicieux & les tourmens secrets qui le déchirent: telles étoient les leçons intéressantes que tes sages écrivains donnoient au monde: leçons sublimes qui, leur méritant la reconnoissance de leurs concitoyens, les couvrirent d'une gloire immortelle.

---

re? briser ce cachet des vertus & corrompre un cœur paisible que n'a point encore ému la honte? Non: l'homme dépravé sent mourir ses projets; il retient les mouvemens de sa langue empoisonnée & de sa main hardie; il est desarmé par un regard où brille la modeste assurance. Il se retire: comme l'homme le plus féroce détourne la roue de sa voiture, lorsqu'elle menace d'écraser un jeune enfant étendu sur la route. Manilius donne un baiser trop tendre à sa femme en présence de leur fille, & Caton le Censeur exerce justement sa censure contre Manilius.

Quelques-uns marcherent ſur leurs traces: ils développerent les idées de leurs prédéceſſeurs, & la preuve qu'ils ne s'égarerent point en ſuivant leurs modeles, c'eſt que le peuple, toujours vrai lorsqu'il n'eſt pas ſéduit, admira des penſées qu'il ſoupçonnoit au fonds de ſon cœur ſans pouvoir ſe les rendre à lui-même. Le meilleur écrivain n'eſt pas celui qui nous étonne; c'eſt celui qui ſemble nous remettre ſous les yeux ce qui étoit caché dans les replis de notre ame. Juſques-là digne de tous les éloges, l'art d'écrire étoit un art divin: bientôt la flatterie & la licence deshonorerent des plumes qui n'étoient pas faites pour elles. On brûla un encens mercénaire devant des monſtres couronnés; on diviniſa des paſſions honteuſes. Mais du moins ſi les anciens nous ont laiſſé quelques ouvrages dont la pudeur & la raiſon gémiſſent, ſongeons qu'ils n'étoient pas indifféremment répandus dans toutes ſortes de mains, ſongeons qu'aucune diſcuſſion parmi les Philoſophes n'enfanta ces guerres ſanglantes, ces animoſités cruelles, ces perfidies horribles, qui éclatterent parmi nous depuis la découverte de l'Imprimerie. Cette facilité de répandre les idées, a produit cet orgueil inconcevable qui veut ſoumettre tous les eſprits à ſes propres opinions. Le but de chaque auteur ſemble être celui de ſubjuguer les ſuffrages, au lieu de les mériter. De-là ce ton impérieux & ſuperbe, qui cache une foibleſſe déguiſée: de-là l'indocilité de ſuivre une route tracée; & l'art futile & dangereux d'embrouiller des matieres ſimples & claires dans leurs principes, en avan-

çant audacieusement des paradoxes que leur extravagance rend inattaquables. Au milieu de ces contradictions éternelles, quelle opinion peut embrasser le lecteur ? qui choisira-t-il pour son guide ? où trouvera-t-il un maître digne de sa confiance ? Il voit l'un combattu & injurié par l'autre, qui le combat & l'injurie à son tour. Les lira-t-il tous deux pour les concilier ? Ah ! qu'il s'en garde : peut-être hériteroit-il de leur goût pour la dispute : peut-être finiroit-il, après bien des efforts dangereux, par chercher lui-même à être subtil, au lieu d'être vrai.

Si nous jettons les yeux sur les livres qu'on nomme de pur agrément (*a*), nous trouverons une abondance qui annonce une pauvreté réelle ; si un livre étoit véritablement agréable, se verroit-il, dès l'instant même de sa naissance, éclipsé par un autre, qui est effacé à son tour ? Le goût n'est point arbitraire, mais il l'est devenu dans ce siecle : tout genre a ses adorateurs ; le burlesque lui-même a les siens. On é-

(*a*) Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits, élégans, mais voilà tout : nulle élévation, rien de mâle, rien de pensé. L'auteur est un papillon, qui caresse des fleurs : ses aîles sont colorées & brillantes : il badine avec légéreté ; il plaît à l'esprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorsque vous lisez tel auteur, moins poli & plus animé, vous dites aussitôt : *il est vivant ;* vous voyez son front, vous entendez son accent : son élocution vous pénetre ; elle est noble, ferme, pleine d'assurance. Il marche, il vous entraîne ; vous ne le quittez point. C'est un peintre qui vous montre toujours l'objet avec le mot qu'il emploie ; il vous est toujours nouveau, & vous devenez enthousiaste parce qu'il vous a appris enfin à penser comme lui.

crit impitoyablement ſur des frivolités qui ſe varient à l'infini, parce que le ridicule qui eſt de convention eſt inépuiſable: de-là cette foule d'ouvrages éphémeres, ce tas de brochures inſipides, qui n'ont pour elles qu'un titre ſingulier qu'elles démentent, & ce tourbillon de riens fugitifs, qui meurent le jour qu'ils ſortent de la preſſe & expirent trop vieux encore. Cependant ces livres inutiles étouffent les livres profondement penſés, ces livres, l'honneur du ſiecle & de la nation: tels, de vils inſectes, qui n'ont qu'un ſouffle de vie, l'emploient à s'attacher aux plus beaux fruits, qu'ils deſſechent, & que leur nombre fait périr.

La multitude des livres a donc perdu la ſcience (*a*), & ce qui eſt plus triſte encore, a obſcurci le goût. Ces dictionnaires, qui rendent ſavans ceux qui les portent; ces compilations ſuperflues, ces extraits

---

(*a*) On écrit de nos jours bien des choſes ſavantes & inutiles. On en faiſoit de même du tems de Seneque: il nous apprend qu'un certain Didyme, qui avoit écrit plus de quatre cent volumes, examinoit longuement quelle avoit été la patrie d'Homere, quelle fut la véritable mere d'Enée, ſi Anacréon avoit été plus libertin qu'ivrogne, ſi Sapho avoit été fille publique, &c. On traite de pareilles fadaiſes encore de nos jours: on cherche combien il y a eu de ſiecles entre Orphée & Homere. On a beau n'avoir aucun monument hiſtorique de ces tems-là, on écrit toujours, & l'on diſpute enſuite ſur des ſyllabes; & le compilateur de cent commentateurs poudreux, fier du nom d'érudit, entre à l'Académie des Inſcriptions, ne parle plus que de ce qui s'eſt paſſé il y a trois mille ans, dédaigne la ſalle d'à côté, & regarde en pitié tout ouvrage qui n'eſt point grec.

mutilés, ces recueils (& on en a fait de bons mots en plusieurs volumes) tous ces recueils multipliés dispensent notre paresse de recourir aux sources, c'est-à-dire, de rectifier les erreurs qui se sont glissées & qui, à l'aide de l'impression, deviennent une immuable autorité pour les sots. J'adore les arts & les sciences, ces consolateurs du genre humain, ces flambeaux qui l'éclairent dans une carriere ténébreuse, quoiqu'en l'égarant quelquefois; mais je ne crains point de dire, qu'il seroit utile aux lettres, de faire dévorer par les flammes les trois quarts des livres, & de renouveller par un zele éclairé ce qu'exécuta jadis le zele aveugle des barbares: les bons seuls resteroient, & les mauvais seroient anéantis: nous y gagnerions des momens toujours précieux & toujours perdus à l'examen d'ouvrages rebutans: il resteroit assez de bons auteurs pour contenter notre goût & satisfaire notre curiosité: ajoutez qu'ils auroient un plus grand prix, & que nous serions toujours sûrs de notre plaisir avec eux. Comptons aussi l'avantage inestimable dont ils seroient pour les mœurs. Que produit la multitude des livres? Des livres nouveaux. On puise dans des sources obscures, on reproduit ce qu'on a vu cent fois: d'infatigables copistes volent impunément de tous côtés, & à force de larcins bâtissent de gros volumes, qui, sous de nouveaux titres, volent le tems & l'argent du public. Aussi la science de nos jours ne paroît plus le fruit de l'étude; elle est à qui peut la payer. Un homme riche se fait composer un cabinet; il le fait tenir merveilleusemment rangé en ordre; il se garde bien de charger sa

mémoire de ce qu'il contient; c'eſt l'affaire des tablettes: il conſulte ſes livres au beſoin; on admire les oracles qu'il y a puiſés: tandis que l'homme de lettres, d'une fortune médiocre, obligé de meubler ſa tête, parce qu'il ne peut raſſembler chez lui cet océan d'érudition, nous paroît moins ſavant que le propriétaire du cabinet bien rangé. Des gens qui ne ſont qu'opulens ont pouſſé ce faſte des livres jusqu'à un excès ridicule: c'eſt l'ignorance qui par air érige un trophée en l'honneur du ſavoir (a): mais ces riches bibliotheques ſont comparables à ces ſuperbes mauſolées, qui renferment de grands hommes qu'on reſpecte, mais dont on craint de troubler le repos.

Ces abus ſont grands; mais ils ſont moins funeſtes que les abus de ceux qui ont oſé s'ériger en arbitres de la Littérature. Ils n'ont pu atteindre à la dignité d'auteur, & ils ſe ſont faits journaliſtes (b): ainſi ils ſe ſont rendus redoutables à leurs ſupérieurs, qu'ils

(a) Que de ſots poſſeſſeurs d'une immenſe bibliotheque reſſemblent aux libraires, qui ſe promenent *tous les jours* au milieu d'une foule de bons livres *qu'ils n'ont jamais ouverts!*

(b) Qu'ont fait les premiers critiques? Ils ont cherché les regles de l'art dans les ouvrages de l'art, comme ſi l'art pouvoit donner les regles qui conſtituent l'art. Au lieu de puiſer dans la nature, modele univerſel, fécond, varié, intariſſable, ils ont établi l'artiſte comme le modele de perfection; & de-là, ceux qui ſont venus ſe ſont trouvés renfermés dans une ſphere étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre: une uniformité ennuyeuſe s'eſt répandue dans les productions des écrivains. Les poëtes ne ſont pas ſortis de cet eſprit d'imitation; juſques-là que l'on reconnoît

découragent quelquefois. Arbrisseaux desséchés, ils pompent le suc destiné à l'arbre qui porte des fruits. Jusqu'où l'orgueil d'avoir un avis ne pénetre-t-ils pas? Jusques dans un Journal (*a*)! Un ouvrage, fruit de plusieurs années, paroît : tous les Journaux fondent sur lui; c'est un honnête homme arrêté dans un carrefour par des brigands. Ils le dépecent, ils l'analysent, ils le mutilent, & surtout ils se contredisent. La guerre est déclarée entr'eux pour jouir de ses dépouilles. Le peuple illettré se rend témoin & juge du combat: fier de voir de pareils juges aux prises, il excite leurs fureurs vénales, & couronne d'un digne laurier le plus vil, le plus men-

---

les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées: les poëmes épiques, les tragédies ont la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs. Comment porter un jugement qui ne soit pas imparfait, lorsqu'on ne fait que comparer une chose à elle-même? N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature? C'est elle qui ouvre des sentiers nouveaux. Le moindre objet, quand on l'observe, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront; au lieu que les regles donnent de fausses lumieres qui égarent.

(*a*) Tel homme de lettres, en parlant beaucoup de soi, fastidie ses auditeurs, & voulant afficher qu'il est au dessus des autres, il invite l'amour-propre révolté de rabaisser une vanité si démésurée. Il a donc peur, cet écrivain, qu'on ne sente pas assez tout son mérite; mais pourquoi livre-t-il la guerre au mérite d'autrui? Comment sent-il qu'on respecte ses écrits, tandis qu'il offense ceux des écrivains jugés, ou ses rivaux, ou ses maîtres? Comment se flatte-t-il, en prononçant sur ses adversaires, qu'on aura la complaisance de se taire sur ses productions?

teur ou le plus impudent. Je ne souillerai point ma plume à exposer la bassesse de leurs procédés. Où est l'homme raisonnable qui pourroit élever une voix assez imposante pour commander le silence à cette foule de babillards mercénaires? Il faut se taire, puisque la Littérature ressemble dans ces archives du mensonge à une place publique où crient & se battent les derniers des humains.

D'autres écrivains, plus tranquilles, plus honnêtes, & non moins redoutables, accumulent en silence des volumes sur un petit point de critique, & les lancent ensuite sans pitié sur le public. Tel village, qu'il n'importe à personne de connoître, voit son histoire écrite en un *in-folio*, & qui pis est, la vie de ses grands hommes. Chacun veut exalter la noblesse de son foyer, pour rehausser son propre mérite.

Quel bon esprit ne seroit dégoûté d'une science aussi pénible qu'inutile? Que faut-il savoir? que faut-il ignorer? L'un, pour avoir discuté quelques faits antiques & minutieux, ou pour avoir déchiffré ce qu'il lui plut d'appeller une inscription dans une langue généralement ignorée, prend le nom fastueux de savant, se fait reconnoître pour tel parmi ceux qui ne savent quelle est sa science. D'autres soutiennent qu'ils possedent l'histoire ancienne & moderne, parce que leur mémoire retient parfaitement les dates & les époques; mais le véritable esprit de l'histoire leur échappe. Ils se vantent de se connoître à tout, excepté cependant à l'art de ne point ennuyer, dont ils avouent ingénuement n'avoir jamais eu le secret. En-

core ferions-nous grace à ces grands diseurs de riens volumineux, qui au premier coup d'œil nous effrayent assez pour nous empêcher de les lire, si le démon de l'esprit qui poursuit les François eût borné-là sa vengeance! Ceux dont on attendoit autre chose, les littérateurs dans le genre agréable, ceux qui devoient nous consoler d'un si savant ennui, nous ont trompés à leur tour. A force de vouloir plaire, sans en avoir le rare talent, ils paroissent gênés dans leurs mouvemens; ils ne brillent qu'à la faveur d'un style précieux & recherché: leurs puérilités sont des énigmes dont on ne s'avise point de pénétrer le sens; & l'esprit, cette qualité charmante, dont le caractere propre est d'être naturel, facile, aimable & sans effort, est aujourd'hui l'art pénible d'être entortillé dans ses pensées, dans ses expressions & dans ses plaisanteries mêmes: chaque jour change la langue bizarre du persifflage, ce mobile enfant du ridicule & de la sottise. La partie brillante de la nation le protege, le soutient; elle a adopté dès sa naissance ce langage inintelligible, comme le plus favorable sans doute au vuide de ses idées.

D'après ces tableaux, qui ne sont que trop vrais, je ne crains point d'assurer que la lecture inconsidérée de toute sorte de livres doit immanquablement gâter & corrompre le goût. En forçant l'écrivain de se modeler sur le ton qui regne, elle lui ôte son caractere naturel, sa maniere, son style. Il s'accoutume à n'oser plus penser d'après soi. Il étudie scrupuleu-

ſement des regles particulieres, qui peuvent être bonnes en elles-mêmes & qui ſont dangereuſes pour lui, tandis qu'il ne devroit puiſer ces regles que dans la nature, mere immortelle des arts, ainſi que dans l'impulſion de ſon génie, toujours plus pénétrant qu'un œil étranger. En un mot, ſes talens deviennent factices, & ſes expreſſions artificielles s'arrangent ſur le ton du jour, & non ſur la maniere dont il eſt affecté. S'étonnera-t-on encore qu'on ait peine à trouver un auteur vraiment original dans une nation accablée ſans relâche d'ouvrages nouveaux? Eſt-ce à la flamme d'autrui que s'allume le génie? Où Promethée déroba-t-il ce feu créateur? eſt-ce ſur la terre? La fable, dans un ſublime emblême, nous le peint volant aux cieux ſur ſes propres aîles. L'imitation ſervile ne fait que des ſinges, qui ne ſavent pas grimacer d'eux-mêmes, & auxquels il faut encore un modelé pour être ridicules.

Que ne puis-je ici graver cette importante vérité dans ces jeunes cœurs qui ne ſont pas ſéduits par l'uſage, qu'on ne ſait jamais bien que ce qu'on apprend par ſoi-même! C'eſt l'effort que nous faiſons pour arracher une vérité des ténebres qui l'enveloppent, c'eſt cet effort qui nous l'imprime profondément dans le cœur, qui nous la fait appercevoir ſous tous ſes rapports, qui nous la montre ſous toutes les faces, qui nous la découvre ſous tous les points de vue; c'eſt par cet effort enfin que nous en tirons tout le parti qu'il eſt poſſible d'en tirer.

Jettons un coup d'œil sur l'enfance des grands hommes : ils se sont tous formés d'eux-mêmes, & presque sans secours. Ils n'avoient point de bibliotheque, c'est-à-dire des outils propres à favoriser la paresse ou la lenteur de l'imagination. Ils puisoient dans la méditation profonde de leur art, cette force, ces ressorts inconnus, qui les éleverent au plus haut degré. Si, au lieu de créer ces regles, ils avoient consulté les regles établies ; froids, pusillanimes, rampans, ils auroient perdu ce beau feu qui produisoit des traits neufs & hardis & desespéroit leurs rivaux. Avec des livres, privés de cette source féconde d'images qui naissent de l'ame, ils n'auroient tracé que des situations ressemblantes & gênées. Un bel arbre touffu éleve un superbe feuillage & tire orgueilleusement tout le suc de la terre : opposez-lui ces petits arbustes des jardins palissadés, le ciseau, au lieu de les embellir, les a dégradés, & la seve ne circule qu'à regret dans leurs branches mutilées. Ainsi la lecture trop répétée, altere, change, éteint le goût naturel. Esclave du besoin de lire, on souffre le médiocre, quelquefois même on le confond avec le beau : les grands traits font moins d'impression, l'ame n'est plus émue, elle s'accoutume aux grandes images.

Les différens genres perdent insensiblement leurs limites. On adopte par dégoût de brillantes futilités, & le faux raisonnement qui s'appuie sur des exemples renaissans, tend à justifier cet abus de l'esprit. On prononce alors les mots d'art & de goût, au lieu du sentiment & de la nature.

C'eſt peu : la lecture de tant de livres divers (a), ou plutôt contradictoires, enſeigne à bientôt ſoutenir également bien le pour & le contre ; on arme la querelleuſe dialectique lorſque le ſentiment devroit ſeul décider. Dans ces circonſtances terribles ou touchantes, où l'on s'attendroit que le cœur dût s'épancher tout entier, où l'homme devroit paroître ce qu'il eſt, notre langage ſe reſſent de toutes ces brochures dont il s'eſt nourri. Notre éloquence n'oſe rien frapper ; circonſpecte elle marche d'un pas timide, elle flatte parce qu'elle veut plaire : au lieu de tonner, elle veut ſéduire ; c'eſt une eſclave qui parle devant un maître impérieux ; elle tremble de lui remontrer ſes torts, elle cherche à le gagner ; ſa force n'eſt point dans ſes raiſons, elle eſt toute dans la foibleſſe du juge qui l'écoute. Vous, qui feuilletez ſans relâche ces orateurs citoyens qui plaidoient la cauſe de la patrie devant un peuple libre ; philoſophes, orateurs, politiques, quel eſt votre eſpoir ? Qui de vous leur pourroit dérober une penſée ? Etes-vous animés du ſentiment qui les animoit ? Sentez-vous cette ardeur patriotique qui conſumoit leurs cœurs ? Etes-vous pénétrés les premiers des vérités que vous voulez faire paſſer dans l'ame de ceux qui vous entendent ? Etes-vous enfin des citoyens déſinté-

(a) Il ne faut pas prendre ceci à la lettre : il faut admettre des diſtinctions. L'application à des études différentes, donne plus d'étendue & de force à l'eſprit, & offrant des rapports éloignés favoriſe davantage l'eſſor du génie.

reffés, ou des défenfeurs payés par la vanité? Foibles écrivains, qui lifez des livres pour y apprendre l'art de fentir & de parler; écoutez, écoutez le cri de l'éloquence, qui retentit dans le fond des forêts avec une fimplicité majeftueufe : vous dites des mots, vos phrafes font arrangées, leur tour eft nombreux, périodique: orateurs, écoutez vos maîtres, les chefs des fauvages ; écoutez leurs métaphores parlantes, leurs expreffions concifes & énergiques, leur fiere ironie, leur bon-fens lumineux ; contemplez enfin l'ame de leurs tableaux. Où puifent-ils cette éloquence hardie, dont nous n'avons pas même l'idée & qui nous fait fourire d'un plaifir d'étonnement & d'admiration? Eft-ce dans les livres? D'où tirent-ils ces images frappantes qui rendent leur langage un tableau vivant? Qui leur a infpiré cette précifion fi abondante? qui? C'eft la fublime maîtreffe des arts, c'eft la nature. Ils n'ont point chez eux d'hiftoriens, mais ils gravent fur une chaîne de rochers les bienfaits ou les outrages qu'ils ont reçus: & telle eft la bibliotheque utile qu'ils laiffent à leurs defcendans.

C'eft donc la nature (a) qu'il faut confulter, c'eft toujours à elle qu'il faut revenir; elle dicte le fen-

---

(a) Les beaux arts ne font jamais fi grands que quand ils portent un caractere d'audace, de fougue & d'énergie, cent fois plus admirables alors, que lorfqu'ils reçoivent ce poli factice qui eft à leur rudeffe primitive ce qu'un froid quinconce eft à une forêt fuperbe. Il faut même dans certains arts une efpece de férocité, fi je puis m'exprimer

timent vrai, ou elle se tait. On interroge des auteurs, mais ces auteurs ont parlé relativement à leurs vues, à leurs préjugés, aux circonstances où ils

---

ainsi. Michel Ange rend mon idée. Le sublime inspire toujours une certaine horreur, qui n'est sentie que des ames faites pour le grand. La poésie audacieuse est la vraie poësie. La poësie élégante n'est que de la versification. O combats d'Homere ! ô chants ténébreux de Milton ! ô enfer du Dante! ô nuits d'Young! ô Cléopatre avalant la coupe en présence de ses fils! ô Zopire expirant sous le poignard du fanatisme! vous tous, grands objets, vastes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame!

Dans un siecle de Sybarites, où l'on frémit du chant d'un coq, où l'on banniroit volontiers tout ouvrier qui fait resonner la lime mordante, ces grands traits paroîtront exagérés; mais celui qui juge son siecle comme il juge l'instant qui s'écoule, reconnoîtra dans ces formes qui paroissent gigantesques, l'expression de la vraie grandeur; il aimera mieux des passions extrêmes que des passions perfides; il préférera la touche forte & grossiere au pinceau timide & maniéré, la physionomie des choses à l'embellissement d'un coloris menteur. On fera résonner à ses oreilles le mot de goût, qui n'est que l'art de parer les *petits objets*; il répétera: la nature! la nature! & il ne sera point entendu.

Oui, les objets sublimes sont grands, sombres & ténébreux. Le sublime est inégal & négligé; le sublime est solide & même matériel; le sublime souvent ne suit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire; le sublime est dans des spectacles terribles & déchirans, il accompagne les grands desastres, les calamités, les fléaux, qui battent & qui écrasent l'espece humaine: c'est parmi les horreurs de la peste, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ses images & qu'il s'offre aux pinceaux des poëtes.

ils se trouvoient ; on court risque d'épouser sans le vouloir les petites passions qui les dominoient. Quel écrivain a toujours été le fidele interprête de l'intérêt d'un peuple ? quel est celui qui n'a point flatté ; qui n'a rien donné à la haine, à l'envie, à la foiblesse, à la prévention ? qui rectifiera tant d'erreurs qui se sont glissées dans les livres ? Chaque auteur tient un langage particulier ; on le voit encore plus jaloux de se faire un nom que d'instruire ; il abat plus qu'il n'édifie : sans cesse il combat les autres ; & jamais il n'est en garde contre lui-même. Ah ! fermons tant de raisonneurs, dont la plupart sont dangereux, ou pour le moins inutiles. Peuvent-ils nous parler dans chaque circonstance de notre vie ? ont-ils des conseils tout prêts pour les situations étranges & difficiles ? se sont-ils mis à la place de ceux qui devoient les lire ; ou plutôt n'ont-ils pas donné leurs idées particulieres pour des idées universelles ?

L'attrait de la lecture a un autre inconvénient : elle nous arrache à la société & nous fait mépriser du haut de notre orgueil tout discours qui n'est pas fleuri ; elle nous enferme dans le silence & la froideur du cabinet : là, concentrés & vivans avec les morts, nous écoutons à peine tous ceux qui n'ont pas écrit : le sourire du dédain, toujours placé sur nos levres, répond aux paroles qui ne sont pas imprimées. Nous consultons de prétendus oracles que nous interprétons à notre gré, nous devenons des misantropes solitaires, tandis que nous devrions être

des citoyent agiſſans. Les gens de lettres ſont preſque les ſeuls hommes qui exiſtent pour nous. On couronne l'eſprit ; on oublie le reſte : on lui rend plus d'hommages qu'à la vertu ; & cependant l'honnête homme eſt l'homme vraîment aimable. O Socrate ! liſois-tu beaucoup ? Etoit-ce dans la ſolitude que tu étudiois les hommes ? Les fuyois-tu pour les connoître ? Leur parlois-tu par écrit ? Non : tu te répandois dans les places publiques, tu interrogeois les cœurs, & par un dialogue d'autant plus fin qu'il paroiſſoit plus ſimple, tu invitois la vérité à ſe préſenter d'elle-même : vérité lumineuſe, qui frappoit ſans effort & ſans faſte. Qui peut douter que la lecture a des avantages bien moins grands que la converſation ? Là on juge à ſon propre tribunal, on décide parce qu'il plaît ainſi, ſans craindre d'être contredit, puiſqu'on n'eſt comptable qu'à ſoi-même & que tout homme eſt toujours juſte à ſes yeux : mais ici on ſe trouve obligé d'expoſer les raiſons, de prouver ce qu'on avance ; il faut ſubir les objections d'un adverſaire, y répondre, ou s'entendre condamner. Que deviennent alors nos grands lecteurs ? Privés par leur faute de cette ſoupleſſe d'imagination qui fait face à tout, ils appellent leur mémoire à leur ſecours, ils la fatiguent vainement, & finiſſent par aller demander à leurs livres quel jugement ils auroient dû porter. Il eſt encore beaucoup de ces gens qui déraiſonnent ſavamment, qui répondent par des citations, décident par l'autorité de vieux auteurs & qui, amoureux de l'érudition, ſemblent avoir abjuré le bon ſens.

Quoi! toujours des livres nouveaux qu'on consulte avidemment! L'esprit est devenu une espece de denrée, on en fait commerce, & malgré la vanité des hommes chacun court aux marchands d'esprit: on n'observe pas assez que les livres ne contiennent à peu près que les mêmes idées, qu'ils se répétent tous comme le son de l'écho, en s'affoiblissant, & que tout l'art ne consiste qu'à mouler de nouveaux tours ou à hasarder de nouvelles expressions. Cela est si vrai, que ces idées ne semblent plus ou moins ingénieuses, que selon l'apprêt plus ou moins flatteur qu'on a su leur donner. Une pensée vraîment neuve est un phénomene, & tel écrivain qui a un nom, n'en a jamais produit une seule. Ainsi nous nous arrêtons à l'écorce, & à la faveur d'une expression brillante la pensée la plus fausse a le plus grand air de vérité; elle obtient même le droit de passer pour nouvelle. Il est surtout facile de tromper de cette maniere la nation françoise (*a*); idolâtre du joli, elle aime la

(*a*) Les François sont tous, plus ou moins, esclaves des mots: on ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la mollesse dans le langage, comme s'il s'agissoit de mettre en chant tous les vers de la langue. Telle est l'ame d'un écrivain, tel est son idiôme. Le foible & rampant Mecenas avoit le style efféminé & prolixe: l'esprit & l'ame n'ont gueres une couleur différente: il chérissoit une délicatesse affectée: sa douceur ne fut pas bonté, mais mollesse, & peut-être lâcheté.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'usage, on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieusement accumulées, il faudroit étendre la

parure jusques dans les ouvrages les plus sérieux. Tout livre bien écrit est admirable, & sa place est marquée sur toutes les toilettes & sur toutes les cheminées : mais si, par malheur, le style est un peu diffus ou grave, envain renfermeroit-il les meilleures idées, il n'est point à la mode, son procès est fait, on n'achevera point de le lire.

Quelle frivolité nous porte à n'estimer que ce qui a l'air d'une épigramme ? Le philosophe même s'égaye dans ce genre : on prodigue l'esprit, les fleurs du jour, lorsqu'il ne faut parler qu'avec force ou avec dignité.

---

langue & la rendre plus riche & plus féconde. N'est-il pas déplorable que notre pensée soit toujours au dessus de notre expression, & que l'instrument qui devroit obéir se trouve rebelle ? Qu'il soit moins poli, & qu'il ait plus de mouvement & de justesse. Tant que notre esprit est bon, notre discours est excellent.

Quand vous verrez un auteur dont le langage est affecté & fardé, pensez la même chose à coup sûr de son ame : la parole est le visage du caractere intérieur : n'attendez rien de mâle ni rien de ferme de cet écrivain.

J'apperçois la franchise & la probité de Corneille dans son style plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme souple & adroit. Fénélon trempe sa plume dans son cœur, lorsqu'il écrit. Je vois le front ingénu de La Fontaine empreint à chaque vers de ses fables. La précision de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & sévere. Le style de Rousseau me révele un homme ardent & passionné. Enfin je goûte la réponse de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen sûr de dompter tous ses rivaux : *mon fils, vivez bien*, lui dit-il ; *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le sont pas.*

Où trouver un ouvrage que le peuple puiſſe entendre avec fruit? Ce n'eſt pas pour lui qu'on veut écrire, dira-t-on. Ce n'eſt point pour lui! Il ſuffit, & je ne veux point d'autre réponſe pour condamner le grand nombre de nos livres nouveaux.

La privation de toute lecture eſt nuiſible ſans doute, mais elle l'eſt moins cent fois que cette aideur aveugle d'ouvrir mille brochures & de prendre inſenſiblement tous les travers dont elles font l'éloge: on y loue le ton fade & méchant, on y analyſe toutes les fantaiſies capricieuſes de celles dont on ſe moque & dont on eſt l'eſclave: je ne ſais quel jargon métaphyſique, à force de vouloir être fin, devient inintelligible; on y défigure le ſentiment: le pénible eſprit y fait fuir les graces ingénues: l'amour même n'a plus ce front tendre & riant, cette enfance badine, cette malice ingénieuſe, ces yeux vifs & ce flambeau vainqueur; c'eſt un politique ruſé, un courtiſan ſubtil, couvert de vingt masques, qui diſcute & négocie avec une longue adreſſe un traité fatiguant. Sybarites pareſſeux, qui redoutez la gêne de la plus légere méditation, qui vous formez un eſprit de réminiſcence, vous faudra-t-il toujours des livres pour amuſer & diſtraire votre indolence? Vous les parcourez nonchalamment, & vous négligez le plus beau de tous, celui de la nature! Apprenez à y lire, vous le trouverez ſublime; & c'eſt alors que vous pourrez vous paſſer de tous les autres. Si vous voulez connoître les hommes, y parviendrez-vous, par exemple, en conſultant ces portraits tracés d'ima-

gination, ces portraits de quelques originaux encore mal faisis ; eft-ce-là l'homme ? Etudiez-le dans ces momens où l'ame ne fe déguife plus, où le caractere perce fans contrainte & fe montre à découvert; obfervez fon front, fon gefte, fon maintien; lifez dans fes yeux, vous y verrez l'empreinte de fon ame, cette empreinte vivante, que le fourbe altere bien quand il repréfente, mais qu'il ne peut changer. Que de fcenes variées vont fe préfenter en foule à vos regards curieux! vous apprendrez l'art de diftinguer à des nuances certaines la différence étonnante qui fe rencontre entre deux hommes.

Voulez-vous être émus, remués, attendris? voulez-vous fentir les douces larmes de la pitié ébranler votre cœur & mouiller vos yeux? Ah! ne vous contentez pas de chercher une émotion paffagere & factice dans ces romans où l'auteur crée des fictions finiftres, où il vous conduit dans de fombres cavernes, où il vous préfente un infortuné luttant contre le défefpoir, où il fait ruiffeler le fang fous vos yeux, où il raffemble tous les maux pour effrayer votre crédule imagination ; ces écrivains vous égarent, en faifant couler vos larmes fur des defaftres imaginaires : la pitié que vous devez à des infortunes réelles, ils la détournent pour la tranfporter fur des événemens auffi extraordinaires qu'affreux ; ils vous accoutument à ne vous plus laiffer émouvoir qu'à ces traits inouïs, qui épouvantent & déchirent l'ame la plus dure; ils vous accoutument, après ces coups de pinceau, à n'être que foiblement attendris

ſur les maux journaliers & renaiſſans de vos concitoyens ; ils ont épuiſé toute votre ſenſibilité , elle ne pourra plus s'émouvoir qu'aux plus grandes calamités. Que votre pitié ne ſoit point ſtérile: ne pleurez point un livre à la main, dans un réduit ſolitaire ; ſortez, & ſoyez récompenſé des larmes que vous verſerez; allez eſſuyer celles que répand le pauvre ſous un toît obſcur ; c'eſt-là que votre ſenſibilité n'aura point à rougir de l'objet véritable qui l'aura cauſée; c'eſt-là que vous goûterez vivement ce plaiſir délicieux de ſecourir l'humanité ſouffrante; vous verrez, & point en peinture, les larmes de la reconnoiſſance mouiller vos mains bienfaiſantes: votre récompenſe ſera dans la vérité d'une action généreuſe; vous n'aurez point lu un roman, il eſt vrai; mais les accens des véritables malheureux auront touché vos cœurs, & vous jouirez à la fois & de leur ſoulagement & du vôtre.

Chéririez-vous ce langage meſuré & rimé, auquel on a donné en France le nom de poëſie? Aimeriez-vous ces deſcriptions fleuries, qui peignent les champs, les payſages, les ruiſſeaux & le ſort tranquille du berger ? Qu'en ce moment l'art chez nous eſt loin de la nature! Eh, que ne conſultez-vous cette derniere? A quoi bon vous faire décrire dans des lignes monotones & froides ce que vous avez tout animé ſous les yeux ? Hommes inexplicables , les ſeules difficultés vaincues vous charment , vos plaiſirs ne ſont que des efforts, & vous liſez de fades idylles à côté de la plus ſéduiſante perſpective. Venez, ve-

nez lire avec moi un beau morceau de poësie; montons sur cette colline, sur cet amphithéâtre superbe, d'où l'on contemple ce tapis de verdure qui se marie à la terre & réjouit la vue: admirez sous vos pieds ces rians hameaux; entendez le chant grossier de celui qui travaille; voyez des hommes qui pensent, qui sentent, qui sont heureux & qui ne lisent point de livres. Où est le peintre qui rendra tout ce que l'œil apperçoit & découvre? Portera-t-il dans nos cœurs ce pur attendrissement qu'inspire la vue d'une immense & riche campagne? Quel tableau méritera d'être comparé au modele? Portée à son plus haut point, l'imitation n'approcha jamais de la vérité: que sera-ce donc si cette imitation est fausse? ce qui n'arrive que trop, si la poësie, au lieu d'être libre, dégagée, vive, légere, l'expression facile de la nature, toujours simple & plus souvent négligée, devient le langage étudié de l'art, de l'esprit & de l'effort (a): si elle nous en impose, en voulant s'embellir

(a) Le style figuré est le style par excellence, parce qu'il anime & qu'il colore nos idées, à l'aide de ces images sensibles qui peuvent seules représenter l'esprit à lui-même. Il faut que le style emprunte le langage des objets visibles pour exprimer nos sentimens les plus chers : sans la chaleur des métaphores, qui leur donnent la vie, ils seroient pour ainsi dire impalpables. Aussi toutes les langues naissantes qui touchent au berceau des nations, ont cette énergie, qui annonce la vigueur d'un peuple encore entre les mains de la nature. Ce peuple n'anatomise point de petites sensations avec des expressions fines & délicates ; il a le style hardi, qui éleve l'ame & qui occupe toute sa

avec des chaînes; si elle devient ensuite ridicule, en voulant atteindre à la franchise de certains objets, trop inconnus à la pédanterie de notre goût moderne pour être saisis par aucun pinceau;

Jusques à quand serons-nous abusés? quand cesserons-nous de suivre le torrent de l'habitude & de l'exemple? quand dépouillerons-nous ce respect superstitieux que l'on a pour tel auteur, à qui on érige un trône comme à un juge infaillible? Les hommes sont les mêmes, soit qu'ils agissent, soit qu'ils composent; il y a autant d'erreurs dans leurs écrits que dans leur conduite, & les fautes pour être imprimées n'en sont pas moins des fautes.

---

capacité. Il parle, il entraîne, il subjugue. Loin de ces entraves arbitraires qui sont une suite de nos frêles institutions, il ne voit que les grands traits, que les traits caractérisés qui forment la physionomie des choses sublimes. De-là naissent ces figures que nous appellons bizarres & outrées: ainsi que les armures qui habilloient les héros des anciens tems, & qui reposent maintenant dans nos arsenaux poudreux, nous paroissent pesantes & colossales. La langue suit donc les progrès de la civilisation; auguste & fiere, quand un peuple à demi-barbare sent encore ses forces & ses droits; polie, timide & fleurie, quand ne servant plus aux grands intérêts de la nation, elle a perdu son accent primitif & qu'elle se borne à caresser l'oreille d'un peuple causeur, qui se dédommage par le nombre & la finesse des idées de l'énergie & de la simplicité qu'elles avoient. Il est donc inutile de disputer sur le style: chaque nation a le sien, d'après sa maniere de voir & de sentir. Chaque homme ensuite doit le modifier selon le degré de sensibilité qu'il a dans l'ame. Il y a donc, ou plutôt il devroit y avoir, autant de styles qu'il y a d'hommes.

Dans l'histoire même, où l'écrivain devroit être impartial, indifférent, comme la postérité à laquelle il parle, où l'honneur d'être l'interprête de la vérité aux yeux de la terre, devroit l'élever au dessus de lui-même & des viles passions, que d'erreurs ne rencontre-t-on pas ? Erreurs volontaires, erreurs occasionnées par la rage de l'esprit de parti, ou par l'adulation, plus trompeuse encore ; & faut-il s'étonner si un philosophe appelloit l'histoire *une fable convenue* ? mot hardi, mais vrai (*a*). Ne voit-on pas à chaque

(*a*) Le caractere de l'historien est un verre qui donne une couleur différente aux objets. Ainsi la recherche trop scrupuleuse de la vérité est moralement impossible. Les mêmes faits sont racontés par divers auteurs avec des circonstances qui les dénaturent. J'ose donc dire que ce n'est point absolument la vérité historique qui devient la chose la plus importante. Ce qui m'importe dans l'histoire, c'est de voir en grand le jeu des passions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entreprises qui semblent flatter l'orgueil national & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'est de voir l'ambition punie, les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échaper au châtiment. Ce qui m'intéresse, n'est pas de savoir précisement ce que tel homme a pensé, mais ce qu'il a pu penser dans telle circonstance. En ce sens les réflexions de l'historien sont souvent plus précieuses que les faits mêmes. Une discussion détaillée d'événemens inutiles m'endormira : un tableau vaste & majestueux d'un regne, quoiqu'un peu romanesque, exercera puissamment ma pensée. L'historien qui a dit, lorsqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expression de la vérité, *cela est beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponse philosophique : non pas que j'invite au mensonge ; mais je rejette ces recherches puériles qui font perdre un

page que l'imagination préside à ses tableaux, & trace ces prétendus caracteres; que c'est elle qui dicte ces jugemens singuliers, où l'écrivain est plutôt un auteur ingénieux qu'un juge sûr & incorruptible?

---

tems précieux; je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de *dissertations*. Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'histoire d'Alexandre. Qu'est-ce que cela me fait? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes qui possédoit cet homme funeste au monde: je ne ris pas moins de le voir se diviniser, & finir par être dupe de sa propre imagination: je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colere, dans les excès honteux où il se plonge, quand je vois ce conquérant soumis à une courtisanne embraser Persepolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames passions, surpasser en débauches ceux dont il a vaincu la mollesse: je remporte de cette lecture une réflexion morale, qui m'éclaire sur la fausse gloire & qui m'apprend à la distinguer de la véritable. Homere est aussi un menteur; mais les divisions des rois, les malheurs des peuples, victimes de leurs débats, n'en sont pas moins caractérisés sous leurs véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux me fait réfléchir: je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & présidens tutélaires des massacres qu'ils exercent: je vois que les passions divinisent tout ce qui les flatte; & Homere sous ce point de vue m'instruit autant que Tacite. Celui-ci creusoit sans cesse pour déterminer quels étoient les mobiles positifs; il donne sa sagacité & son esprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites sont trop rares pour que je suppose un aussi profond coup d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints: mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place, ce que d'autres feront d'après ses instructions, ce qu'ils pourront faire du moins: je me dirois volontiers qu'il faudroit en le lisant se méfier d'un prince qui sauroit Tacite par cœur. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là, que de savoir au

D'ailleurs, quel eſt l'homme qui dans le plus indépendant loiſir de ſa vie puiſſe deſcendre dans les détails qu'elle renferme? Que de faits minutieux, inutiles, dont elle eſt ſurchargée! c'eſt peu: que d'exemples dangereux elle entretient! ce n'eſt trop ſouvent qu'un regiſtre des crimes & des calamités qui ont déſolé la terre: les noms d'une foule de brigands y ſont immortaliſés; en exaltant & la profondeur de leur génie

---

juſte ſi tel empereur avoit un grand appétit, ou s'il étoit ſobre; s'il avoit le viſage long, ou oval; l'heure de ſon lever, & celle de ſon coucher. Il eſt des vérités ſeches; il eſt des choſes hazardées qui font penſer.

Enfin, ce que je vois de mieux empreint dans l'hiſtoire, c'eſt la petiteſſe naturelle de l'homme. Il ne ſe conduit jamais ſeul: il eſt toujours dirigé par un chef, ou par l'exemple; il regarde les rois comme doués naturellement d'une force phyſique, ſuffiſante pour les dompter tous. L'homme ne differe gueres de ces animaux qui obéiſſent à telle voix, quand elle joint le fouet ou la verge à l'accent. Voilà ce qu'il eſt dangereux de faire lire aux princes: ils verroient que la plupart des hommes ne ſont que des automates, qu'on fait mouvoir comme des machines; que ces machines s'arment contre leurs freres, contre leurs amis, leurs camarades: qu'elles reçoivent les plus fortes impreſſions de crainte & de reſpect ſans trop ſavoir pourquoi; & que tel troupeau de baſſe-cour eſt la fidele image de ces armées nombreuſes que conduit le bâton de commandant, ſemblable en tout point, ſous ce rapport, à la verge du pâtre. Preſque tous les corps politiques, juſqu'ici connus, n'ont ſubſiſté qu'à l'aide de la crédulité ſtupide de la majeure partie des individus. Ample matiere à réflexions, que l'on pourroit pouſſer loin; mais ce n'eſt pas ici le lieu: nous n'avons que quatre volumes à publier un jour ſur cette derniere idée.

& la hauteur de leur caractère, l'historien semble les absoudre de leurs forfaits. Les conquérans cruels y attirent notre admiration: on oublie qu'ils ont été les fléaux du genre humain; on consacre leurs dévastations; & ces louanges indignes, qui passent de bouche en bouche, invitent de jeunes ambitieux à les imiter. Quelle main courageuse arrachera les lauriers ensanglantés qui couronnent le front de ces barbares destructeurs? Périsse cet esprit lâche & timide, qui nous fait admirer tout ce qui est terrible! Ne brûlons plus notre encens aux pieds des ennemis du genre humain; réservons-le pour les bienfaiteurs de l'humanité, & que l'intérêt du monde dicte seul nos jugemens.

Si je viens d'exposer les inconvéniens de la lecture, ce n'est point que je la condamne; j'en connois tous les avantages; & c'est pour le bien qu'elle peut faire que je veux qu'elle soit modérée, afin qu'elle soit plus réfléchie: je veux surtout (& le bien public le veut aussi) qu'elle soit rélative aux devoirs de notre profession: qu'elle nous enchaîne alors, c'est ce que je suis éloigné de blâmer. Je soutiens seulement que si elle passe de justes bornes, que si elle est l'aliment d'une curiosité vaine, ou l'amusement d'une oisive imagination, elle peut, à notre insçu, changer notre caractère naturel; & ce mal est très grand, car on n'est jamais bien que soi-même: elle peut nous inspirer des idées étrangeres, ordinairement funestes; elle peut nous égarer dans de vaines recherches, & l'égarement du cœur ne suit que trop souvent celui de l'esprit: elle peut nous en-

flammer pour de folles disputes, & la fureur de la dispute apprend à ne jamais convenir qu'on s'est trompé: elle peut abattre l'essor de l'imagination, & nous sommes privés alors de la moitié de nos forces: elle peut nous inspirer un goût factice, & nous ne sentons plus que d'une maniere incertaine: elle peut enfin étouffer ces ressources fécondes que nous portons dans notre ame, qui l'élevent & qui l'enflamment. Mais, comme la lecture réglée selon nos devoirs ou notre instruction est d'un heureux secours, comme elle peut devenir une consolation dans nos chagrins, un guide sensé dans nos malheurs, un flambeau pour notre ignorance, un appui dans nos chûtes, une compagnie toujours sûre dans nos ennuis, un remede pour les maux de l'ame, un préservatif contre les hommes, un rempart contre leurs injustices, indiquons les moyens de la rendre utile.

SECONDE PARTIE.

On ne me croira point assurément le détracteur des arts & des sciences. Sans les arts que seroit l'homme? Un être foible, isolé, qui porteroit tout le fardeau de la misere humaine & qui en seroit écrasé: privé d'industrie, rien n'embelliroit sa douloureuse carriere. Il ne sauroit rien admirer, rien sentir; l'apathie seroit le terme de son bonheur, & ce bonheur se rapprocheroit de l'insensibilité des êtres

bruts. Il feroit guidé par l'inftinct, ce mouvement aveugle, il n'auroit qu'une détermination ordonnée & prévue, & la volupté, n'étant plus de fon choix, ne mériteroit ni fes tranfports ni fes hommages. On a préfenté les fciences fous un jour défavorable; on a montré leurs abus, parce que rien ici-bas n'eft pur & fans alliage & que tout eft mêlé. Ces abus, tout grands qu'ils font, l'emportent-ils fur les bienfaits des arts? Je ne le crois pas. Ne renonçons donc point à être éclairés, parce que quelques méchans font fervir ces mêmes lumieres à leurs fombres cruautés. Les droits facrés de la juftice, de l'humanité, font une étude qu'il faut faire; elle adoucit les mœurs féroces tout de fuite: il faut être ou un fauvage errant dans les forêts, ou un homme civilifé & inftruit. Il importe donc à chacun de nous de fe connoître & de connoître fes femblables, de favoir les rapports qui nous lient à la fociété, de fentir fes devoirs & de les remplir. L'ignorant fait le mal & perfifte à le faire, parce qu'il ne le connoît pas; il part quelquefois d'un bon principe, & en tire une mauvaife conféquence: fes intentions font excellentes, & fa conduite eft condamnable. N'eft-il pas affreux qu'une ame droite & pure foit la victime de fon aveuglement opiniâtre? Tel eft le partage de l'ignorance; elle ne fe corrige pas. L'homme inftruit peut fe tromper, mais il revient: fon cœur peut le féduire, mais au tribunal de fon efprit fon cœur même eft condamné: s'il fe trouve entraîné dans le tourbillon, il a plus de force pour lui réfifter. Sa raifon l'éclaire au milieu

des ténebres que répandent les paſſions. Il a fait le mal, parce qu'il étoit homme: mais il a rougi de l'avoir fait, & un cœur bien né ne commet plus la faute dont il a pu rougir.

Je n'ai point prétendu dépriſer les ſciences ; c'eſt même l'amour que j'ai pour elles qui m'a engagé à réunir tous mes efforts pour écarter, s'il eſt poſſible, les épines qui en hériſſent l'entrée. Je voudrois anéantir ces entraves indignes qui arrêtent le vol du génie, lui rendre ſa liberté primitive & ſon indépendance naturelle. Je voudrois proſcrire cette ſcience futile & embarraſſante, cette ſcience de mots qu'on tâche de faire paſſer pour la ſcience véritable. Je voudrois accoutumer de bonne heure un jeune homme à l'exercice de ſes propres forces, lui enſeigner à ne choiſir dans cette foule immenſe de livres de toute couleur & de toute eſpece, que ceux qui peuvent véritablement l'inſtruire ; lui ménager un tems précieux ; lui épargner des lectures dangereuſes. Je voudrois lui inſpirer le courage d'ignorer ce qu'il ne ſauroit ſavoir ſans charger ſa tête d'un fardeau, qui eſt beaucoup moins fait pour l'utilité de la vie que pour une vaine oſtentation. Ainſi, plein de reſpect pour les connoiſſances humaines, qui font notre gloire, mon but eſt de lui en donner la clé, de lui en applanir la route, afin que rélativement à ſon goût & à ſes devoirs, il diſtingue du premier coup d'œil ce qui lui convient de ce qui ne lui convient pas. Le moyen le plus ſimple de faciliter le progrès des arts eſt, je crois, de les ren-

dre

dre agréables, de préparer le champ de la Littérature, de maniere qu'elle devienne une carriere charmante, qu'elle présente des fruits délicieux & non des fleurs inodores, qu'elle exerce l'esprit & ne le fatigue pas.

Il est un âge où la raison n'est point encore formée; où sorti de l'enfance, un jeune homme conduit ses pas au hazard. Son esprit alors doit suivre le guide éclairé qui lui prescrit ses lectures. Les livres lui sont nécessaires, parce qu'il n'a pas ce jugement réfléchi qui pese & décide, ce goût, ce frein nécessaire à une imagination ardente & peu réglée, cette invention qui est le don heureux d'un âge plus avancé; c'est donc le tems d'étudier des modeles & de suivre les leçons de ses maîtres. Mais lorsque sa raison est parvenue à ce moment où elle brille dans son éclat, que son ame est développée, il est alors ce qu'il doit paroître un jour: qu'il s'élance dans la carriere, il a droit d'écouter ce que sa raison lui dicte, d'approuver ce qu'elle avoue, de rectifier ce qu'elle condamne, de soumettre de nouveau à son propre examen ce que d'autres examinerent & déciderent avant lui. Ce privilege est le plus beau d'un être pensant, & s'il s'égare, du moins il aura marché de lui-même; il reviendra sur ses pas, si son cœur est droit; il doit trouver le sentier de la vérité sans secours, ou cette vérité lui seroit inutile.

Qui doute que sa raison ne sacrifie de futiles connoissances, des sciences abstraites, des erreurs raisonnées, à la vérité lumineuse & simple? Son esprit s'engage.

roit-il de lui-même dans ce labyrinthe de regles, de dissertations, de commentaires, qui promettent de tout expliquer & n'expliquent rien (a)? Autrefois nos soldats étoient couverts d'une épaisse & lourde cuirasse, ils portoient une lance pesante, ils s'avançoient aux combats tout chargés, tout hérissés de fer; c'étoit une masse qui avoit peine à se mouvoir. De nos jours nos guerriers volent armés à la légere; ils n'ont d'autre bouclier que leur valeur, ils sont pour le moins aussi braves que leurs ancêtres, & peut-être non moins prudens. Ainsi nous avons vu de pesans érudits lancer des volumes, dans les moindres comme dans les plus sérieuses disputes, surcharger une opinion de mille passages étrangers, accumuler impitoyablement les preuves, tandis qu'il n'en falloit qu'une bonne, & rechercher laborieusement ce qui étoit ennuyeux ou triste à savoir.

On a banni, il est vrai, ce vain fatras d'érudition: un bon sens précis & lumineux, un goût qui voit & qui abrege, voilà ce qu'on exige; aussi a-t on mieux vu, mieux jugé, mieux décidé, qu'avec tout cet étalage superflu. Mais il reste encore à porter la faulx, non comme un instrument de dommage, mais comme un instrument propre à écarter ce qui est nuisi-

(a) Il n'y a point de regles dans aucun art, car s'il n'étoit pas asservi au coup d'œil du génie qui subordonne tout, tout ouvrage ne feroit plus qu'une opération mécanique, dont les effets feroient toujours sûrs & certains. La page des exceptions est toujours plus ample que celle des regles. C'est un tact fin qui découvre l'exécution dans le plan.

ble. Avançons donc encore, & sans craindre de trop oser, retranchons hardiment tout ce qui est faux ou minutieux : n'adoptons enfin que ce qui peut servir à la perfection des mœurs : suffisons-nous plutôt à nous-mêmes que de nous mettre dans le danger de ne voir que par les yeux d'autrui : faisons gloire d'une sage ignorance, & cherchons seulement ce qui est beau & bon par sa nature inaltérable.

Je suppose ici un jeune homme, qui sauvé du naufrage des préjugés, le cœur rempli de l'amour des connoissances, entre dans une vaste bibliotheque, où il peut puiser à son choix. Quel moment pour sa curiosité ! Son œil avide étincelle de joie ! son cœur suffit à peine à ses immenses desirs ! Que de livres dont il ne soupçonnoit pas même l'existence ! que de trésors ! Dieux, s'écrie-t-il, que de choses que j'ignore & dont je vais m'instruire ! Quelle source inépuisable de sciences, & par conséquent de plaisirs. Il ouvre vingt volumes à la fois ; il brûle de les parcourir tous ; il ne lit pas, il dévore. Mais tout à coup une tristesse douloureuse se peint sur son visage, une réflexion importune vient frapper son esprit : il veut l'écarter, elle revient malgré lui. Eh ! comment une vie entiere, consacrée à l'étude, pourroit-elle sonder ces abîmes littéraires ? Que de volumes, juste ciel ! Qu'il est triste d'être forcé d'ignorer les beautés contenues dans tant d'ouvrages ! Que de pensées excellentes & peut-être sublimes vont m'échapper ! Quelle perte ! & qu'il est cruel qu'elle soit inévitable ! O mon ami ! (lui répondrai-je) consolez-

vous. Cette bibliotheque eſt immenſe, mais elle peut ſe réduire aiſément à quelques livres, ſans perdre beaucoup. Il eſt une maniere d'étudier, qui vous épargnera bien du tems & des ſoins. Je vous avertis que vous ne ſerez point compté au rang des ſavans, mais vous en ſaurez aſſez pour vous, pour la vertu & le bonheur. C'eſt la vérité, ſans doute, que vous cherchez, & non ſon apparence: vous préférez ce qui eſt intelligible, ce qui eſt à la portée de tout homme raiſonnable, ce qui eſt néceſſaire à ſes devoirs & à ſon agrément; vous le préférez à cette foule de livres obſcurs & triſtes, remplis de ſubtilités, d'argumens captieux, qui ſe prêtent également à ſoutenir le vrai & le faux. Vous voulez jouir du fruit de vos travaux, & non nager dans l'incertitude; eh bien! mon ami, daignez m'écouter.

Voyez-vous cette premiere ſalle? Là repoſe tout ce qu'on a écrit ſur la métaphyſique. Voulez-vous deſcendre dans ſes gouffres ténébreux? Si ce goût vous entraîne, que ce ne ſoit point au moins par curioſité; votre attente ſeroit trompée, vous étudieriez longtems avant de rencontrer quelque choſe de ſatisfaiſant: c'eſt un océan ſans bornes, où l'on navigue ſans étoiles; on y prend les illuſions d'une imagination forte pour des vérités conſtantes; on s'entête pour des chimeres: on fait un ſyſtême à ſon tour, qui n'eſt fort que parce qu'il n'eſt qu'un fantôme idéal: la vanité le ſoutient, & plus on avance plus on s'égare. La partie utile de la métaphyſique eſt celle qui ſert à établir les devoirs de l'homme ſur un

fondement inébranlable. Mais si vous êtes persuadé par sentiment qu'il est un Dieu, que son œil est ouvert sur le juste & le méchant, que ce juge éternel chérit le cœur droit qui le prend pour modele, & punit le cœur pervers qui méconnoît sa voix; que vous devez aimer ce Dieu de bonté & pratiquer la vertu qui lui plaît, l'honorer comme l'Etre des Etres; qu'avez-vous besoin de vous perdre dans ce labyrinthe de raisonnemens, qui, réunis tous ensemble, ne valent pas l'instinct ineffaçable & prompt, qui vit dans l'habitant des forêts comme dans le cœur de l'orgueilleux tyran, oppresseur de ses semblables. La conscience éleve une voix préférable à tout. O mon ami, que je vous épargne de questions inintelligibles, qu'on embrouille de plus en plus en voulant les concilier pour les éclaircir. Je fais plus: je vous rends un service plus important que vous ne pensez: à force d'erreur dans ce dédale tortueux où bientôt le fil secourable de la raison nous abandonne, l'esprit le plus droit est tombé dans un pyrrhonisme dangereux; las de ne voir que des contradictions où il attendoit la lumiere, il embrasse le parti désespéré de douter de tout, ou peut-être celui de ne douter de rien. Ce n'est point un être de raison que je combats; les exemples n'en sont malheureusement que trop fréquens. De grands génies, qui étoient faits pour éclairer le monde, s'abandonnant aux saillies d'une fougueuse imagination, ont embrassé les systêmes chimériques qu'elle avoit enfantés, & sont devenus des visionnaires. Fuyez ces études profondes, elles

ſont étrangeres à l'homme. L'Eternel a voilé ſon trône; les rapports de ſes ouvrages ſont trop majeſtueux pour être ſaiſis par l'intelligence humaine.

L'hiſtoire aura peut-être pour vous des charmes; vous déſirerez de la lire & de l'approfondir: croyez la véritable expreſſion d'un eſprit qui a pu ſe tromper, mais qui a réfléchi ſur les vaines études des hommes. L'hiſtoire eſt agréable, & l'hiſtoire peut être utile; elle nous donne l'expérience des tems où nous n'étions pas: tableau des événemens paſſés, elle eſt une image confuſe de l'avenir. Si le ſort vous a placé au rang de ceux qui gouvernent le monde, ou dont les démarches influent ſur les mouvemens de l'Etat, liſez l'hiſtoire, non pour imiter ces politiques ſombres qui, faiſant jouer des reſſorts auſſi vils que criminels, n'étoient impénétrables que parce qu'on ne les mépriſoit pas aſſez pour ſoupçonner la baſſeſſe de leurs vues; non pour marcher ſur les traces de ces ambitieux qui, pour un vil intérêt, déchirant le ſein de leur patrie, ont préparé à leurs deſcendans & les fers qu'ils ont indignement *forgés*, & la honte dont ils ſe ſont couverts: mais pour y découvrir ces heureux reſſorts qui font la félicité des empires, qui aſſurent le bonheur des rois, en aſſurant celui des peuples, qui entretiennent cette harmonie conſtante, la vie & la force des Etats. Liſez l'hiſtoire, mais pour apprendre à mériter les louanges immortelles que ce juge ſévere, devant qui les monarques ne ſont pas plus que leurs ſujets, donne à

ceux qui ont osé faire le bien, malgré les courtisans & le torrent de l'exemple.

Mais si vous êtes un particulier, qui n'occupez dans l'Etat qu'un point imperceptible; si, content de votre obscurité, vous n'aspirez point à l'honneur, plus dangereux que jamais, de vous illustrer en parlant aux hommes, à quoi peut vous servir cette foule d'événemens que le tems dévore & reproduit pour les dévorer encore; cette liste de négociations, de batailles, de malheurs; cette foule de petits objets, qui ne peuvent même recevoir aucun éclat de la majesté des rois & des empires? Considérez cette multitude d'historiens, qui tous ont écrit sur le même objet, & se sont presque tous démentis: l'un a un penchant visible pour la flatterie, l'autre pour la satyre, tous les deux pour l'exagération. Le caractere de chaque prince paroît une énigme. Ils sont tous dominés de la fureur des portraits: ils vous dessinent hardiment celui même qu'ils appellent un politique profond & caché. Le doute, l'incertitude, l'irrésolution, voilà ce qui reste de l'examen de leurs différens jugemens. Quel est l'effet contagieux de l'erreur? On la reçoit à l'ombre de quelques faits vrais, on prend l'apparence pour la vérité, & c'est alors que celle-ci nous échappe.

Ah! croyez-moi, bornez-vous aux livres élémentaires, qui prêtent à la réflexion, qui ne tyrannisent point votre jugement & vous laissent la liberté de décider d'après des faits généralement reconnus: saisissez en grand l'esprit des siecles & le caractere do-

minant des nations différentes (*a*). Que les arts, ces monumens curieux de notre force & de notre foiblesse, attirent surtout vos regards. Que les grands hommes en tout genre, que leur mérite éleva au dessus de la foule des humains, fixent votre attention. Ce sont ces ames privilégiées, ces esprits sublimes, que la nature enfante avec admiration, qui méritent d'être examinés dans leur vie comme dans leurs écrits. Jugez-les d'après leurs actions : c'est la maniere la moins fautive de prononcer sur les hommes; ainsi voyez ce qu'a fait la main d'un monarque, ce qu'a enduré un peuple, & marquez le degré de sa servitude ou de son courage.

Vous aimez l'histoire : eh bien! pour en lire une avec fruit, lisez celle de ces peuples nouveaux qui

(*a*) On a vu des hommes de génie, dans des sables brûlans & arides, au milieu des glaces éternelles : mais les hommes de génie sont toujours des exceptions à l'ordre naturel. Le climat le plus favorable pour les beaux arts paroît celui où l'air est pur, le sol fertile, où le riant spectacle de la nature donne les images grandes & poëtiques toutes formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le sang. Là, une nourriture saine & rafraîchissante donne je ne sais quelle fluïdité aux esprits, qui les rend souples & inventifs. La Grece, si favorisée du côté du climat, a produit les poëtes les plus enchanteurs. Peut-être que dans des régions plus rudes les grands effets du génie audacieux sont plus familiers, & que les écrivains y touchent de plus près au sublime. Mais c'est au milieu des plaines embaumées que se trouve le beau continu, & je ne sais quelle fraîcheur de sentiment, qui distingue encore aujourd'hui un poëte italien d'un poëte russe.

ſont encore dans les mains de la nature: là vous reconnoîtrez l'homme tout entier, avec ſon courage, qui tient de la férocité, avec ſon amour pour la liberté, qui ſe précipite tout-à-coup dans l'extrême, enfin avec ſa grandeur & ſa miſere. Vous y verrez les défauts que donne la nature & les vertus qu'elle inſpire, les vices qu'engendre la ſociété, les travers ridicules ou honteux, fruits de la mode & de l'exemple. Cette hiſtoire, j'oſe vous en répondre, eſt plus curieuſe & plus morale que celle de mille peuples, tous maſqués & dont les traits primitifs ne paroiſſent plus. C'eſt alors que vous pourrez juger des pertes que l'homme a faites en ſe renfermant dans l'enceinte des villes, & des avantages qu'ont procurés au monde les loix, les arts & les ſciences.

Si la partie la plus brillante de ces beaux arts, ſi l'aimable, folâtre, légére & quelquefois profonde littérature éblouït vos regards enchantés, par ſes lauriers & ſa couronne de roſes, aimez-la, j'y conſens. La poëſie eſt trop touchante pour qu'on puiſſe s'y refuſer: déeſſe inſtructive, déeſſe immortelle, ſa voix triomphe des tems & rétentit dans l'immenſité des ſiecles; elle eſt la joie du genre humain, elle plaît à l'eſprit, au cœur, à l'imagination: la flamme du ſentiment dévore ſon ſein; ſon œil élevé & rapide moiſſonne les images, elle réunit tous les dons. Quel cœur ſenſible (du moins dans ſa jeuneſſe) n'a pas été idolâtre de ſes charmes? Livrez-vous à ſes attraits ſéduiſans, mais ne vous y abandonnez pas: trop tendre par fois, trop ſéduiſante, el-

le pourroit réussir à vous amollir le cœur, à vous énerver l'esprit, à vous dégoûter de tout ce qui n'est pas elle. Que le petit nombre de chefs-d'œuvres que la France a produits, vous suffise; ne lisez en ce genre, (trop flatteur pour ne pas cacher quelque danger) que ce qui a réuni tous les suffrages; que l'excellent seul arrête votre goût sévere. Les poëtes aimables sont faits pour enchanter nos loisirs; il ne leur est pas permis de n'être point parfaits: la douceur, l'aménité, les graces de leur style (*a*), doivent répondre à leurs pensées, aussi vives que fortes, aussi fortes que vraies. Mais gardez-vous de vous laisser séduire par la magie qui les environne: que leurs expressions si brillantes, si animées, ne vous en im-

---

(*a*) J'aime les génies faciles. Leur style a de la grace, de l'aisance, un certain air animé, vivant. Ils ne se consument pas laborieusement dans l'ombre du cabinet; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puisent le sujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, présentent à leur esprit une foule d'idées; ils ne s'appésantissent point sur les objets étrangers, ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'instinct de l'art: & ces intrépides travailleurs qui remettent l'ouvrage vingt fois sur le métier, sont des ouvriers de patience, auxquels le tems amene enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aisé & brillant des gens de qualité. Les vers de La Fontaine, de Voltaire, la prose de Fenelon, ressemblent à une source abondante & pure, qui coule sans peine. D'autres semblent tirer d'une citerne des cruches d'eau, qu'ils soulévent avec effort. Ce que la réflexion ne produit pas dans un instant, elle ne le peut avec des mois entiers; elle est lumineuse & rapide, elle compare & combine avec célérité, ou elle reste ensévelie dans les nuages qui l'offusquent.

posent pas. Ne les croyez que quand ils pensent aussi bien qu'ils s'expriment. Malheur au poëte qui n'est point philosophe (a)! Ecoutez attentivement la voix publique, c'est elle qui décide en matiere de goût; si elle est incapable d'apprécier le mérite du philosophe, qui a trop pénétré, pour qu'elle ait pu le suivre; si elle est inhabile à prononcer sur un historien équitable, qui n'a écouté ni le cri de la licence, ni la timidité de l'esclave; tout ouvrage d'agrément est de son ressort: c'est à son seul tribunal qu'il peut être jugé. Malheur à l'écrivain qui n'a pas sçu lui plaire: avec les meilleures raisons il a tort de murmurer. Voilà donc encore un très petit nombre de livres entre vos mains, car rien n'est plus rare qu'un poëte charmant ou sublime. La nature est

---

(a) Que de disputes en France sur la poësie! quel abus des termes! Ceux où nous avons logé nos idées particulieres dès notre enfance, nous représentent toujours les mêmes sensations: lorsqu'un autre veut produire aussi la case où il a placé ses idées, c'est alors une étrange confusion; au lieu de remonter aux choses, on se bat avec des mots, on se trouve nécessairement en contradiction. Que faut-il faire? Anéantir la valeur arbitraire des mots, & remonter aux notions simples de l'entendement: mais c'est une besogne difficile, on aime mieux disputer & ne point s'entendre.

Par exemple, la poësie & l'éloquence sont une seule & même chose: ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations avec des mots. Que ces mots soient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils soient rimés ou qu'ils aient une prosodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

avare de ces prodiges, il faut des ſiecles pour les former. Cette carriere eſt brillante, on y entre en foule; & cependant la palme qui croît au bout de la courſe, trouve à peine une main qui la cueille. Quant à ces poëſies ſans goût, ſans chaleur & ſans verve, plus froides ſouvent que la proſe la plus miſérable, où l'auteur gêné ſans ceſſe, gêne l'eſprit de ceux qui l'écoutent, dédaignez-les; mais que ce dédain ne ſoit point inſultant; réfléchiſſez plutôt ſur les difficultés de cet art, & gémiſſez ſur l'aveuglement opiniâtre de ces infortunés qui s'y adonnent, & qui ſont les ſeuls à ſe croire les talens néceſſaires pour y réuſſir.

Fuyez, je ne peux trop vous le répéter, fuyez cette foule de livres frivoles qui naiſſent & meurent chaque jour, ces productions extravagantes d'une imagination égarée, où l'on ne voit qu'un ramas indigeste d'avantures ridicules, auxquelles on n'a pas même eu l'art de donner une ombre de vraiſemblance, où tout choque le bon ſens, où l'on gémit ſur celui qu'a perdu l'auteur, où l'on regrette à chaque page l'antique miniſtere des Fées, dont toutes les folies étoient du moins liées à la premiere, où l'on peint des caracteres qui ne peuvent exiſter, où l'on voit des images incohérentes, ſemblables à celles qu'une fievre ardente trace dans un cerveau malade. Ces délires de l'eſprit abuſent l'imagination, & nous préſentent la ſcene du monde ſous un faux jour. Ils ne ſont point dangereux parce qu'ils mentent, mais parce qu'ils peignent mal. Il eſt aſſez de faits réels, ſans en modéler d'extraordinaires. Que de jeunes cœurs, en pourſuivant ces chimeres, ont perdu leur ſimpli-

cité & leur innocence ! que le moment qui les détrompa fut cruel ! Ce n'eſt point aſſez qu'une fiction ſoit touchante, il faut qu'elle tienne à la vérité : puiſée dans la nature, elle ne doit jamais l'altérer ; & s'il nous faut verſer des larmes pour entretenir la ſenſibilité de notre cœur, que ce ne ſoit jamais qu'en profit des mœurs & de la vertu.

Ayez un mépris ſouverain, une généreuſe indignation pour ces ouvrages communs & remplis de fiel ; ces livres pleins d'oiſeuſes diſputes, qui n'intéreſſent ni le cœur de l'homme ni ſon bonheur ; querelles odieuſes, prétexte d'exercer les fureurs les plus noires, honte de la raiſon, combats deshonorans, où deux partis triſtement acharnés ſubſtituent l'orgueil & l'emportement au raiſonnement & à la douceur ; guerre opiniâtre & interminable, où l'on écrit, où l'on ſe perſécute ſans s'entendre. O mon ami ! laiſſez d'inſenſés factieux, d'orgueilleux fanatiques, profaner les plus belles cauſes & s'en rendre indignes. Que ſignifient ces injures d'homme à homme, de nation à nation ? Écoutez plutôt ceux qui marchent en ſilence au paiſible flambeau de la raiſon, ces ſages ſans faſte, qui ne veulent ni tromper ni éblouir, qu'un orgueil ſtoïque n'anima jamais ; qui n'injurient point, comme Diogene, la race aveugle des humains, mais qui, compatiſſans comme Socrate, doux & fermes, grands & ſimples, nous montrent ce que nous ſommes, nous conſolent, nous apprennent nos devoirs, & nous découvrent le but de notre être.

Il eſt une ſcience utile, curieuſe, & dont les nouveaux progrès démontrent l'enfance, inépuiſable com-

me la nature qui eſt ſon objet : c'eſt la phyſique. Rien n'agrandit plus l'eſprit humain, rien ne nous donne une idée plus magnifique de l'auteur de la nature, que l'examen des loix admirables qui régiſſent ſes auguſtes ouvrages. Heureux celui qui, par goût & par choix, s'y conſacre! il interroge le plus beau des livres. Cependant ces découvertes n'appartiennent point à tout le monde ; c'eſt peu de faire des expériences, il faut du génie pour les lier; il faut un coup d'œil bien pénétrant pour diſtinguer ce qui eſt loi ou caprice de la nature; il faut une activité & une patience qui ſe rencontrent rarement dans le même homme. Laiſſez les Newtons peſer l'univers, décompoſer la lumiere, meſurer l'infini, & attendez le réſultat de leurs ſavans calculs. Ne liſez que la phyſique de nos jours; celle des anciens eſt réputée fauſſe: mais bornez-vous à ces expériences palpables, & abandonnez ces hypotheſes ingénieuſes qui ſatisfont plus l'eſprit que la raiſon. Vous importe-t-il de connoître le reſſort qui retient & balance les mondes ſemés dans l'eſpace? Que vous reviendra-t-il d'analyſer les premiers élémens des êtres? Beaucoup pour la curioſité, peu pour le bonheur & pour la vertu. Partagez la joie que donne au genre humain une heureuſe & nouvelle découverte : mais ſi votre état ne vous oblige point à voir par vos yeux, contentez-vous d'apprendre ce que des yeux plus exercés auront découvert. Vous en ſaurez autant qu'ils en ſavent eux-mêmes. Vous jouïrez ſans effort & dans un inſtant de leurs longs travaux, que le hazard ſe plaît à couronner tout-à-coup.

O mon ami ! à quels écrivains vous confierai-je? A ceux qui parleront à votre cœur : choisissez-les comme vos amis, peu nombreux, nobles, honnêtes, fermes & même un peu séveres. Je vous recommanderai la lecture de la vie des grands hommes de l'antiquité ; lisez Plutarque, ce peintre intéressant & moral ! Là vous verrez que la simplicité est le vrai caractere de l'héroïsme, & que la grandeur d'ame dans la vie civile est préférable au courage des guerriers. Etudiez surtout les vertus sociales. J'estime beaucoup un auteur, qui me fait replier sur moi-même, qui me force à m'examiner, qui me réconcilie avec le fardeau de l'existence. Je vis alors, je me plais avec de tels livres sensés & profonds : je frémissois de me regarder, je me vois avec confiance, & tandis que je m'interroge, leur main bienfaisante verse un baume adoucissant sur mes chagrins ; ils me consolent de l'injustice des hommes, & c'est à eux que je dois cette fermeté propre à surmonter le malheur.

Pour que la lecture soit profitable, il faut déposer cette indocilité superbe qui vous fait révolter contre un livre sévere, il faut écouter ses maîtres, & surtout ne pas croire en savoir autant qu'eux. L'orgueil rend insensible aux plus touchans préceptes. Qu'un jeune homme plein de droiture, aimant le bien, soit disposé à écouter un censeur aussi doux, & ce qui fait beaucoup pour la vanité, aussi discret qu'un bon livre ; les semences de vertu & de raison qu'il renferme, germeront tout-à-coup dans son cœur, & il sera changé avant même qu'il s'en apperçoive. Mais il faut beaucoup de discernement pour faire un choix

de livres raisonnés (*a*). Dans ce choix le nom d'un auteur célebre n'est pas toujours un titre. L'amour-propre aveugle tous les hommes, & surtout ceux qui écrivent. Un auteur, dès qu'il est connu, se confie trop en ses propres forces, & sûr de l'approbation publique, dont il se fait honneur de ne pas douter, il se néglige & ose impunément tout hazarder. Voyez par vous-même ceux qui annoncent un grand sens ; ce ne sont pas toujours ces premiers auteurs de la Littérature qui sont les plus raisonnables, ils peuvent être les plus brillans & non ceux qui pensent le mieux.

Le fiel de la censure ne m'aigrit point : mais qui ne gémiroit en jettant un coup d'œil sur l'état actuel des

(*a*) On ne parle que d'esprit, de génie ; & le bon sens, le bon sens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ses actions, on n'en dit rien : il est cependant plus rare que l'esprit. C'est le bon sens qui a fait les livres utiles sur la pratique de l'agriculture, sur les travaux particuliers des manufactures, sur tous les ouvrages manuels. L'esprit auroit pu les détruire en voulant faire mieux. Il pourroit avoir plus de finesse, mais il suspendroit la relation de la machine pour la recréer, & la machine ne peut s'arrêter un seul instant. Le bon sens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas ; mais il est sûr. Plus digne de confiance que le génie, il ne propose que des choses pratiquables. Il est aisé avec la langue ou la plume de perfectionner les gouvernemens, les arts & les hommes ; mais guérir aujourd'hui ce qu'on peut guérir, appliquer un remede prompt au lieu de créer une spéculation éloignée ; voilà ce que le bon sens se propose. Il va plus doucement & avec de grands ménagemens, parce qu'il en faut à tout corps malade.

des Lettres? C'eſt un vrai cahos. Les ſubalternes élevent une voix impérieuſe, & en achevant de s'avilir aviliſſent d'honnêtes Ecrivains, qu'un public injuſte confond avec eux. Dans cette foule de petits prétendans à une gloire éphémere, petit motif qui les rend ridicules, on entend un bruit confus qui, à force d'être reproduit & multiplié, fatigue tous les eſprits. On ne lit plus que pour cenſurer; les livres nouveaux ne ſont plus qu'une affaire de mode, un aliment de fantaiſie, devenu néceſſaire à l'oiſiveté d'un public malicieux (a): le peuple des lecteurs eſt en guerre avec le peuple des auteurs; l'orgueil des premiers veut rabaiſſer l'orgueil des ſeconds: l'un ne veut plus admirer, & l'autre veut forcer les louanges. Auſſi la ſatyre eſt-elle aujourd'hui le caractere dominant de toutes nos productions; tantôt timide & voilée, elle marche dans l'ombre; tantôt fiere & iro-

(a) Un auteur, afin d'être tranquille & ne point devenir martyr de ſon talent, devroit faire de ſes ouvrages ce que font certains peuples de leurs enfans, les abandonner à leurs deſtinées dès qu'ils ont la force de courir, & ne plus s'en embarraſſer, pour reporter ſa ſollicitude paternelle ſur ceux qui, foibles & encore informes, ont beſoin de toute la vigilance, de toute la tendreſſe pour croître & venir à bien. Je mets en pratique le conſeil que je donne à mes chers confreres, & je m'en trouve à merveille. J'ai la plus belle indifférence pour tout ouvrage imprimé. Jetté dans le monde, c'eſt à lui de ſe pourvoir & de proſpérer: il vivra, s'il a reçu un bon tempérament; cela ne me regarde plus au fond. Je donne tous mes ſoins & mon amour aux petits non encore éclos, que j'échauffe, que je couve, auxquels je me complais à voir pouſſer des aîles: une fois envolés, je ne ſuis plus maître de leurs deſtins, & je les oublie.

nique, elle brave celui qu'elle attaque. Autrefois un humble auteur demandoit à genoux le pardon de son mérite; aujourd'hui il prend un ton hardi, tandis qu'il tremble. Quelques sages, l'honneur de la nation & que je n'ai pas besoin de nommer, échappent, il est vrai, à la corruption générale: ils ne répondent point à leurs vils ennemis. Humbles sans bassesse, & confians sans orgueil, ils ont incessamment devant les yeux la postérité. Leurs ouvrages se ressentent de ce coup d'œil élevé; ils sont simples & majestueux. Dégagés de toutes ces passions querelleuses, la honte de la Littérature, ils voient tout en grand, parce qu'enfin ce qui est petit ne mérite point d'être vu. Tels sont les Ecrivains qui doivent faire le bonheur de votre vie; la science n'est point orgueilleuse chez eux; lisez-les, méditez-les sans cesse.

La méditation est le ressort qui *déploie toutes les* forces de notre esprit; il ignore souvent lui-même ce qu'il est: la méditation le lui apprend. C'est par elle qu'il saisit tout ce qui enchaîne une proposition, tout ce qui est relatif à un objet: l'esprit embrasse alors plus qu'il ne voit; sa vue devient trop foible pour son intelligence, elle prend l'essor & plane en liberté: rien ne l'arrête. Que, quiconque se refuse à la méditation, & qui n'en peut supporter la fatigue, ou n'y trouve aucun charme, abandonne la carrière des arts, il ne fera jamais qu'un homme vulgaire. C'est la méditation qui a formé les DESCARTES, les LOCKES, les MILTONS. La lecture nous inspire l'esprit d'autrui, la méditation nous rend le nôtre propre. L'homme qui a lu,

parle ; l'homme qui a médité, pense : lisez, vous pourriez raisonner ; méditez, vous allez sentir. La méditation peut seule donner quelque prix à la lecture ; c'est un trésor secret que nous renfermons en nous-mêmes. O mon ami ! sachons-le développer, & nous serons étonnés de notre propre richesse.

Au reste, lorsque je preferis une lecture plus modérée qu'avide, plus choisie que vaste, plus réfléchie qu'abondante, je ne prétends point exclure les livres qui sont utiles à chacun de nous dans son état : que l'homme de loi ne cesse de feuilleter les ouvrages volumineux, écrits sur cette importante & inépuisable matiere ; qu'il concilie dans ses longs travaux, toujours différens & toujours les mêmes, & la lettre de la loi, difficile quelquefois à comprendre, & son esprit, plus difficile encore à saisir ; qu'il remonte aux sources, qu'il descende dans tous les détails : cette application immense est digne de l'état qu'il a embrassé. Que le médecin ouvre les fastes de la misere humaine, qu'il y lise le détail effrayant des maux qui nous affligent ; qu'il examine les loix de la nature, qu'il la suive dans tous ses caprices, qu'il s'aide enfin du flambeau de l'expérience, quand les maladies se jouent de sa pénétration ; il doit être l'homme de tous les états & de tous les pays, & connoître les tempéramens variés qui donnent plus ou moins de prise à la douleur & à la mort. Que chacun de nous, enfin, approfondisse l'art dont sa profession lui fait un devoir ; c'est-là qu'une lecture vaste est une étude nécessaire. On ne peut trop savoir, car il n'est pas

permis de s'égarer dans son état : il faut y agir avec pleine connoissance, ou le public vous juge coupable, & vous êtes justement condamné.

Mais vous, mon ami, qui ne lisez que pour votre instruction, pour nourrir votre ame & former votre esprit, lisez peu & réfléchissez beaucoup : surtout n'ouvrez point indistinctement toutes sortes de livres ; arrêtez-vous sur les meilleurs, c'est-à-dire sur ceux qui sont jugés tels par le consentement unanime de la nation. Suivez vos études, ne les coupez pas ; que le burin de l'attention grave profondément les dignes choses que vous confierez à votre mémoire : ne vous plaignez pas surtout du petit nombre d'ouvrages que je remets entre vos mains, domptez une curiosité aveugle & indiscrette ; considérez que la nature avare nous a accordé peu de jours, que l'asle rapide du tems nous entraîne, qu'*il y auroit de la démence* à suivre de vastes études dans une carriere aussi bornée. Je vous ai démontré que dans les livres le bon est voisin du bas, le grand du puérile, le sublime de l'absurde ; que les chimeres l'emportent sur les principes purs : devez-vous balancer à sacrifier quelques connoissances, lorsque la somme des maux l'emporte sur celle des biens ? Tel, un homme prudent immole souvent les plus doux plaisirs de la vie pour se soustraire à la douleur.

D'ailleurs, il vous reste assez d'ouvrages pour étudier avec fruit : il est de ces livres faits recemment & qui portent une empreinte de raison & de gravité ; de ces livres chéris de l'Europe, qui ne sont point renfermés dans les murs d'une ville, qui parlent

à tous les cœurs & qui conviennent à tous les états; de ces livres où la morale douce & pure est revêtue des graces de l'imagination & des expressions d'un style divin. Qu'il seroit à désirer qu'on pût anéantir tous ceux qui ne leur ressemblent pas, nous n'aurions plus que des modeles achevés!

Qu'une bibliotheque peu nombreuse & choisie avec goût répand d'agrémens sur les jours de notre vie! qu'ils sont délicieux ces momens, qui s'envolent avec des auteurs dignes d'être lus & respectés! que le tems précieux de la jeunesse n'est-il employé à une étude si sage, au lieu de le perdre dans ces plaisirs frivoles, qui ne laissent que le dégoût & le remords après eux! elle passeroit quelques années dans la solitude, mais que les fruits en seroient doux! Ce ne sont point des ouvrages immenses ou épineux que je lui conseille de lire, ce sont quelques livres qu'on peut appeller les amis du genre humain, & ces livres-là ne sont pas anciens (a).

Ces livres consolateurs sont les plus beaux & les plus sublimes de tous. Qu'y a-t-il de plus intéres-

(a) Il en est un intitulé *l'Histoire politique & philosophique du Commerce des Indes*, que toute l'Europe a admiré: le génie, la science & l'humanité ont dicté cet ouvrage étonnant, & l'on ne peut dignement récompenser l'auteur qu'en lui élevant une statue. C'est un livre utile sur tous les points de la terre, qui intéresse tous les peuples, qui leur donne des notions claires & neuves, qui renverse beaucoup de préjugés politiques, & qui, bien lu & bien médité par les souverains, ou leurs représentans, tend à pacifier, unir & lier d'un commun intérêt toutes les nations, que l'ignorance tient divisées.

fait dans le monde que l'étude des mœurs & de la vertu? Cette étude est sans doute préférable à toute autre. Perfectionner notre raison, embellir notre ame, élever notre esprit, voilà la principale étude du sage. L'art d'être juste & de devenir heureux, est bien plus important que ces arts, enfans de l'orgueil, & qui n'ont qu'un agrément passager.

Quel rapport y a-t-il entre la superbe astronomie, la profonde physique, l'altiere géométrie, & la connoissance de nos devoirs? Newton, ce génie qui parcouroit l'espace des mondes le compas à la main, est bien moins utile à l'homme qu'un moraliste habile: il vaut mieux régler les mœurs de l'homme que le cours des astres. Etudiez la sagesse, c'est elle qui touche & qui remplit le cœur; la sagesse est possible à l'homme, & la science ne l'est pas: la morale, relativement à la conduite d'un particulier, n'est point une science abstraite & profonde, elle n'exige qu'un cœur droit. La sagesse est l'émanation d'une ame douce, & non pas ce cri dur & attrabilaire, qui dans la bouche de certains hommes est en contradiction avec leur vie; sa base est dans le sentiment: mais c'est à la raison à la développer; elle forme les grands caracteres, les belles ames, les esprits justes. Il ne faut pas s'égarer dans les cieux pour la trouver: elle rend ses oracles, non dans les déserts, mais au fond de notre cœur. Si le vôtre s'attendrit & s'enflamme au récit d'une action généreuse, si vous sentez couler des larmes que vous voulez cacher; si le crime, quel que soit le criminel, éleve votre indignation jusqu'à la fureur, vous avez

tout. Etudiez la morale, contemplez les traits sacrés de la justice, de l'humanité, de la grandeur d'ame, de l'attachement à la vérité; votre ame embrassera ces vertus, elle sentira plus vivement le beau & l'honnête: le méchant orgueilleux, revêtu de titres & prôné par la renommée, sera grand dans l'opinion publique, & vil à vos yeux: les vains édifices des hommes tomberont à vos regards, & alors il vous appartiendra de juger, d'aimer & de haïr.

En effet, quand nous connoîtrons bien la mesure de la terre, quand nous aurons assigné sa véritable forme, quand nous saurons au juste la grandeur des astres, & que nous aurons surpris tous les secrets de l'Anneau de Saturne, enfin quand nous aurons découvert les véritables loix qui font graviter les corps, bien connu la matiere embrasée du tonnerre, les causes des tremblemens de terre, en serons-nous moins exposés à être foudroyés & atterrés, soit par les traits ignés qui partent d'en-haut, soit par les vapeurs sulphureuses qui s'élevent des abîmes? On sçaura qu'il tombe tant de pouces d'eau, & pourquoi les liqueurs ont une assention naturelle dans les tubes capillaires; on connoîtra parfaitement l'ellypse de deux cents cometes, l'homme en sera-t-il plus tranquille, plus content, plus heureux?

Il y a donc des sciences qui appartiennent à la grandeur de l'homme, qui font sa gloire, mais qui sont étrangeres à son bonheur: faut-il les négliger, parce qu'elles ne constituent pas absolument notre bien-être? Non, sans doute; elles sont le luxe de l'esprit

humain. Il s'enorgueillit d'avoir sçu pénétrer ce qui sembloit hors de sa portée ; il doit se respecter plus en contemplant son intelligence ; il doit moins se méfier d'elle, & concevoir une certaine audace digne de la noblesse de son origine. Mais ces sciences, que j'appellerai actives & généreuses, & qui s'appliquent immédiatement à ses besoins, doivent être cultivées, honorées de préférence. L'art, enfin, qui forme la raison, éleve l'ame, éclaire l'esprit, console les chagrins, rectifie les faux jugemens, doit enlever un plus haut degré d'estime. La curiosité est pour certaines ames un besoin agréable à satisfaire ; mais ce besoin n'est pas universel. L'ami des hommes doit aimer par excellence ce qui touche tous les hommes. Il y a peut-être autant de profondeur dans l'agriculture que dans l'astronomie ; & la physique & la chymie ont une immensité qui égale celle où nage la géométrie transcendante. Archimede trouvoit le miroir ardent qui brûloit une flotte ; Hypocrate tâtoit la peau, considéroit la langue & guérissoit ; Socrate faisoit mieux encore, il enseignoit la justice. Point de sciences, point d'arts à rejetter : mais ayant la balance en main, ne prenons pas l'ombre pour le corps (*a*).

(*a*) Il y a une certaine mesure de connoissances utiles ; passé cela, le reste qui n'est que curiosité, semble abandonné au vuide des hypotheses pour former des disputes interminables : c'est le luxe de l'esprit humain ; il prouve sa sagacité, sa profondeur ; mais il n'ajoute point à son repos ni à son bonheur.

FRAGMENS
D'UN ELOGE
DE
HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

FRAGMENS (a)

D'UN ÉLOGE

DE

HENRI IV,

ROI DE FRANCE.

CITOYENS François, qui demandez l'Eloge du bon Roi, voulez-vous l'entendre ? Arrêtez-vous au pied de cette Statue que l'amour a élevée au centre de la capitale, & lisez dans tous les regards combien sa mémoire est adorée ! Le recueillement de cet homme qui contemple & qui se tait ; cette mere empressée qui montre HENRI IV. à son jeune enfant ; cet infortuné qui leve les mains au ciel, & qui soupire

---

(a) Cet Eloge avoit une certaine étendue, & le sujet le méritoit bien, mais des raisons ont empêché l'auteur de le publier autrement que par Fragmens. On sait que lorsqu'on touche à certains objets, l'on dit ce que l'on peut, & non ce que l'on veut. Au reste, cet Eloge, ainsi que les Discours précédens, a été composé dans l'année 1768, & les autres antérieurement. Il faut donc que le lecteur se transporte à cette époque, peu éloignée, il est vrai, mais qui donnoit alors aux idées une teinture dominante, qui heureusement n'est pas aujourd'hui la même : & pourquoi ? Parce que l'espérance la mieux fondée remplit le cœur des vrais citoyens.

vit, n'eſt plus qu'un roi détrôné dans l'imagination publique; ſon exiſtence devient indifférente à tous. C'eſt le monarque chéri qui regne, tout décédé qu'il eſt, & auquel on s'intéreſſe : il a des autels & des ſujets; il leur inſpire le reſpect & l'amour; il ſemble encore maître du trône, comme des cœurs. Le trône n'eſt ſacré que parce qu'il s'y eſt aſſis; les rayons de ſon antique gloire ſont aujourd'hui toute ſa pompe. La patrie paroît ne croire qu'à ſon abſence & non à ſa mort; elle l'appelle, comme s'il pouvoit lui répondre. Elle ne ſe conſole que dans l'eſpérance que quelques gouttes de ce ſang généreux qu'elle adore, viendront animer un cœur qui aura quelques traits de reſſemblance avec ſon héros. Enfin, c'eſt un interregne véritable, car il n'y a de vrais Souverains que les bons Rois . . . .

. . . .

PREMIERE PARTIE.

On a dit que le courtiſan perfide traçoit un cercle étroit autour du trône des Rois, pour empêcher la vérité d'y parvenir; que l'adulation étoit attentive à guetter leur réveil, pour les tromper chaque jour en les environnant d'un nouveau genre de ſéduction; qu'il étoit apprêté de longue main; & que ſouvent les cris de miſere & de douleur que jettoit le peuple, n'étoient interprêtés que comme les acclamations de l'ivreſſe & de la joie. Quand le

dira-t-on avec fruit, ou plutôt quand cessera-t-on de le dire ? Ce sera quand l'homme né pour commander aux hommes aura vécu dès l'enfance avec la multitude qu'il doit connoître, & que loin du faste des cours il aura respiré un air plus salutaire à cette vertu innée que les méchans eux-mêmes ont quelquefois dans la suite tant de peine à corrompre. Ce sera lorsque ses yeux, en s'ouvrant, auront vu les toîts couverts de chaume où vit l'indigence laborieuse, & le pain noir qu'elle arrose de ses larmes. Ce sera lorsqu'il aura contemplé les travaux utiles de la campagne, les mains dures & calleuses qui fertilisent la terre, font croître les moissons & préparent les jouissances qui rendent les riches si vains & si insensibles. Alors, seulement alors, il sçaura ce qui compose un Etat; quelles sont les forces réelles & les fermes appuis de sa puissance : il ne prendra plus la décoration théâtrale pour la vérité; il sçaura comme l'homme naît, vit, se perpétue, comme il travaille & comme il meurt; & dans quelqu'événement que la fortune se plaise à l'agiter dans la suite, la flatterie ne pourra jamais détruire avec sa langue insinuante & fausse, l'aimable & primitive impression de la nature & de la vérité.

Henri IV fut homme sur le trône, parce qu'il fut élevé parmi des hommes & non parmi des courtisans. Il reçut dans les montagnes cette éducation robuste qui a formé les anciens héros. Son corps durci par les élémens gravissoit les rochers, & se façonnoit au courage. Son ame s'entretenant de bonne

heure avec ſes ſemblables apprit l'humanité. Les corps efféminés logent les ames molles & perfides ; mais un tempérament ſain, éprouvé par toutes les ſaiſons, eſt le ſéjour où ſe plaît la vertu. C'eſt alors que le Prince brave & dompte la douleur, dont le mot ſeul fait tomber en ſyncope ces autres Princes qui croient que les murs de leur palais doivent repouſſer toute ſenſation étrangere à la volupté. . . . .

. . . .

Portons les yeux ſur l'état de la France, au moment où le Roi de Navarre arrive à la cour, pays ſi nouveau pour lui (a). Il voit deux partis irréconciliables,

(a) Charles IX lui avoit donné ſa ſœur, & les flambeaux de cet hymen n'éclairerent que le maſſacre de ſes amis. *On lui commanda, le poignard ſur le ſein, d'abjurer* ſa religion. Coligny lui avoit ſervi de pere, mais au moment que ce grand homme eſt aſſasſiné, ſa mort devient le ſignal de cette épouventable proſcription, qui feroit à jamais déteſter le nom de la religion, ſi les fureurs de l'homme n'étoient point indépendantes du culte qu'il prétend follement venger. Toute horrible qu'eſt la peinture de cette nuit effrayante, quelque humiliation qu'elle répande ſur la nature humaine & ſur le nom catholique, il eſt bon de la repréſenter pour montrer l'ouvrage du fanatiſme & jusqu'à quel point il outrage l'humanité. Ce fut aux feux de l'encenſoir que s'allumerent les flambeaux qui dévorerent les maiſons des proſcrits. Les aſſasſins marcherent ſous l'étendard de la croix, & ſous des mains qui ſe diſoient conſacrées à l'Eternel coulerent ces rivieres de ſang qui ſatisfaiſoient leur horrible joie. Mais ce qu'il y a de plus déplorable à imaginer, c'eſt que parmi cette foule d'aſſasſins religieux, il n'y en eût peut-être pas un ſeul ſuſceptible de remords.

ciliables, se haïssant, se combattant, & le culte d'un Dieu de paix servant de prétexte aux fureurs les plus atroces. Il suivoit la religion de ses peres, & indépendamment de ce grand motif l'on peut dire qu'il suivoit le parti le plus vertueux. Il voit une cour débauchée & sanguinaire, où sont réunis les excès du libertinage & les noirceurs du crime. Un coup d'œil jetté sur ce malheureux Royaume lui montre un Roi enfant & frénétique; une femme cruelle & profondément versée dans l'art des trahisons, s'appliquant à rendre odieux, à endurcir le caractere de ses enfans, les animant les uns contre les autres, jalouse d'une autorité qu'elle ne faisoit servir qu'à la destruction de la patrie; des sujets peut-être justement révoltés, & des prêtres, qui ne combattant point, appellent la guerre civile; la moitie de la nation égorgeant l'autre; des mains étrangeres hâtant la ruine générale, & l'athéisme monstrueux étouffant toute morale & tout remords dans les cœurs, environnant le trône & enhardissant ses ministres à de nouveaux forfaits.

Les maux venoient de plus loin, & le tableau de ce siecle orageux, fertile en caracteres & en événemens extraordinaires, ne sçauroit trop être exposé

Henri échappa à cette journée meurtriere; il prit la fuite & renonça publiquement à la religion catholique, qu'il avoit été forcé d'embrasser sous le couteau des horribles convertisseurs de la nuit de la *St. Barthelemi*. Les Etats assemblés à Blois, méditoient la ruine du parti Calviniste, mais Henri étoit son chef.

pour l'instruction des princes & celle des peuples.

Le foible Henri II s'étoit laissé gouverner par une maîtresse & des favoris; les besoins de son Royaume étoient extrêmes, & il n'eut à leur opposer qu'un génie étroit & timide. Le premier désordre politique qu'il laissa introduire, fut la source & l'origine de tous les desordres qui devoient naître; & lorsque le mal subitement aggrandi frappa & épouvanta ses regards, & qu'*il vit la division qu'il* n'avoit sçu ni prévoir ni calmer, il se jugea incapable d'appaiser la tempête; il aima mieux abandonner son autorité à qui voulut l'en débarasser: ses favoris se la disputerent, & les cabales, les factions, se communiquant à tous les Ordres de l'Etat, furent d'autant plus actives que le silence du Prince sembloit les autoriser. . . . .

. . . .

Les nouvelles opinions de Luther & de Calvin, si bien faites pour échauffer les esprits & les porter à briser un second joug, non moins important à rompre, après avoir jetté leur semence dans l'esprit des grands, circulerent dans l'ordre mitoyen & porterent au fond des provinces les plus reculées des principes de fermentation dont l'explosion prochaine étoit assurée.

Loin de réparer pendant la minorité de Charles IX les fautes visibles de ses deux prédécesseurs, Catherine de Médicis donna, pour ainsi dire, le signal des guerres civiles & parut se complaire au milieu des partis opposés. La France, dans cet état de force & de crise, avoit besoin d'une main ferme & décidée,

qui sçut donner au royaume une assiette fixe & stable. Le royaume avoit de la vigueur, & il ne s'agissoit que de ne pas s'opposer à lui-même. Mais la Fortune de la France se trouvoit entre les mains d'une femme venue de l'Italie, consommée dans les intrigues d'une politique inquiete, qui tenoit d'une main, pour ainsi dire étrangere, le gouvernail du vaisseau de l'Etat & qui sembloit s'amuser des flots orageux dont il étoit battu.

Ambitieuse & dissimulée, jalouse à l'excès du commandement, elle crut le retenir en divisant encore plus les deux partis, elle se flatta de contrebalancer à son gré leurs forces respectives. Mais elle n'avoit point cette volonté puissante qui sçait se faire obéir; elle ne connut pas ce poids du trône sur lequel elle étoit assise : elle alla chercher dans je ne sçais quels ressorts obscurs & secrets, cette même puissance qu'elle tenoit avec le sceptre. Elle eut recours aux fourberies rafinées, à ces finesses mal-adroitement imitées de ces petites républiques d'Italie qui trop foibles pour se détruire, se faisoient aveuglement tous les maux possibles. Ses ordres manifesterent l'inquiétude & le vague de son esprit. Obtenoit-elle quelques triomphes passagers, elle devenoit pour un jour fiere & hardie : éprouvoit-elle quelques revers, elle ne sçavoit qu'appeller à son secours des perfidies insuffisantes. Ses attentats avoient un faux air de courage, mais n'étoient au fond que d'obscures scélératesses. Elle cherchoit à déguiser le fond de son ame, à ne point paroître agitée de pas-

ſions violentes, & elle l'étoit. Son génie ne fut jamais ni complettement ſouple, ni abſolument impérieux; elle retomboit toujours dans ſa politique cachée & verſatile, qui ne lui apportoit des ſuccès momentanés que pour la plonger dans de nouveaux embarras.

Dans l'impatience de voir la fin de ſes projets, au lieu de ſavoir les accomplir, elle en créoit de nouveaux, qu'elle n'achevoit pas davantage. Elle ne ſçavoit point donner aux évênemens cette maturité qui ſeule aſſure leur exécution: tout-à-la-fois emportée & irréſolue, ſi elle formoit un deſſein, elle avoit l'œil ouvert pour en découvrir tous les obſtacles: elle ſe trouvoit arrêtée par le frein qu'elle s'impoſoit à elle-même; elle vouloit écouter, tantôt l'expérience, tantôt ſa propre pénétration; mais cette expérience même la trompoit; & laſſe, ſans doute, de débattre tant d'idées contraires, elle ſe confia à ſon étoile & s'abandonna au cours des événemens.

En même tems qu'elle avoit jugé néceſſaire d'écarter du Gouvernement les princes de la maiſon de Lorraine, elle fit la faute incroyable de ne point donner leurs places à leurs ennemis: eux ſeuls auroient été capables de les anéantir. Cette incertitude éguillonna les chefs adverſaires & les rendit plus formidables; car s'il eſt un tems où la main du gouvernement doive peſer, c'eſt pendant les minorités. C'eſt alors que les factions, les cabales ont une plus grande activité: ſous le nom de régent, l'autorité ſemble affoiblie & n'offre point aux eſprits tout ce qu'elle leur en impoſe ſous le

nom de roi. Les passions des courtisans ne sont plus souples, mais ouvertes & audacieuses, parce qu'ils se flattent que le gouvernement est foible & qu'il aura besoin d'eux. C'est aussi le moment où l'on persuade plus aisément au peuple que le prince est trahi & par les défenseurs même de son autorité; on sépare le prince de sa puissance, & par une utile contradiction, tandis qu'on se vante de le chérir & de le respecter, l'on porte des coups mortels à son pouvoir: il faut acheter chérement les plus légers services; il faut payer ces grands qui méconnoissent le centre d'unité, dès qu'il ne leur ouvre plus les sources de l'opulence: ils s'éloignent d'une cour où l'on ne puise plus l'or à souhait, & leur œil cherche de tous côtés des instrumens nouveaux & dociles qui favorisent une ambition que le prince ne peut plus satisfaire: pour tout dire, ils cherchent un roi qu'ils puissent commander.

Au milieu de ces esprits ardens & audacieux, Médicis n'eut point l'art de les rallier & de les enchaîner au trône; elle ne trâma que de petits & vains artifices, & ce fut en divisant tout, qu'elle crut pouvoir régner. Une fausse imagination lui persuadoit toujours qu'elle dissiperoit à son gré la tempête qu'elle avoit formée, qu'elle en sortiroit triomphante, que son nom & celui de son fils dissiperoient toute faction, qu'elle pourroit même mettre à profit ces partis divisés pour se rendre plus maîtresse que jamais: elle s'abusa; quand la machine du gouvernement se détraque une fois, elle frappe plus directe-

ment sur le prince que sur le peuple. Elle s'apperçut trop tard que les Guises, en feignant de s'armer pour le roi, avoient trompé le peuple & le monarque. Elle fut contrainte d'implorer ce même parti qu'elle avoit qualifié de rebelle: elle supplia le Prince de Condé d'être le vengeur des injures faites au trône. Il fallut lui confier le soin dangereux de laver cet affront, & ce fut par cette misérable politique qu'elle parvint à avilir la majesté royale. Elle n'avoit plus que le choix de se livrer à deux chefs coupables, & le Prince de Condé ne fut préféré que parce que ses attentats avoient paru moins énormes que ceux des Guises.

L'ambition de ces deux chefs de parti ne manquoit pas de saisir pour éternel prétexte de discordes l'intérêt de la religion. Mais celle-ci étoit dégénérée en un vrai fanatisme: depuis longtems les Catholiques & les Réformés avoient également cessé d'être Chrétiens, puisqu'ils avoient également violé les premiers préceptes d'une religion d'amour & de paix; & pour comble d'aveuglement ils prétendoient lui obéir & la défendre.

Le lien le plus fort pour rassembler & unir en paix les hommes est la religion, c'est-à-dire, que quand elle regne seule, avec sa morale douce, auguste & pure, elle enfante une harmonie durable & fraternelle; ses bienfaits alors sont tellement répandus & agissent d'une maniere si universelle, si insensible, qu'à peine l'on reconnoît son influence. Mais dès que sortie de la modération qui forme son divin

caractere, elle adopte la fureur, la vengeance & le despotisme, alors elle détruit tout avec violence; elle fait encore plus de mal aux hommes, qu'elle ne leur a fait de bien; & l'esprit intolérant & sanguinaire, levant son drapeau, ne les rassemble que pour les faire égorger.

Dans nos gouvernemens si imparfaits, il n'y a que deux ressorts puissans que l'autorité puisse tenir en action; les récompenses, & les châtimens. Le fanatisme les brise, & s'éleve au dessus d'eux. Il est impossible de châtier un fanatique. Il ne voit plus dans les punitions qu'un heureux martyre, qui doit le rendre glorieux & immortel. Il ne fait aucun cas des récompenses ou des menaces des rois; son imagination atteint aux bornes de l'autre vie, & ne voit, n'attend, n'ambitionne que des biens sans fin. Quelle prise aura l'autorité ou les promesses des monarques sur l'esprit d'un pareil homme? Il est au dessus des édits & des glaives qui veillent à leur exécution. Les mots de révolte & de rebellion que vous lui prodiguez, font sourire son orgueil exalté; il est à une hauteur où le sceptre ne peut plus frapper. Aussi tout politique ambitieux a prévu quelle force prodigieuse & surnaturelle devoit avoir ce ressort invisible, & il a cru avoir tout fait quand il avoit sçu fermement persuader à la foule que les loix divines rejettoient les loix civiles.

Les progrès de la doctrine de Calvin furent étonnans dans leur rapidité, & dûrent l'être. Ils brisoient un joug insupportable, & montroient la flatteuse perspective d'en rompre bientôt un autre, dont on sentoit

la pesanteur. Les esprits qui s'y attacherent, le firent avec cette ardeur qu'inspirent l'avant-goût & le charme de la liberté. Tous ces nouveaux sectateurs le furent donc avec idolâtrie, & sachant braver la mort ils montroient combien il seroit difficile de les vaincre. D'un autre côté, les Guises paroissoient Catholiques outrés; mais c'étoit pour mieux irriter leurs adversaires & les mener plus loin qu'ils ne vouloient eux-mêmes. En les combattant avec cette violence, ils n'avoient en vue que de se faire chefs de parti; ils ne se montroient si altérés du sang des novateurs, que pour captiver la faveur du clergé & celle du peuple; & sous ce bouclier sacré ils songeoient à élever leur fortune, à l'abri de l'autorité du monarque.

Deux partis toujours en présence l'un de l'autre, prêts à se heurter, & donnant tour-à-tour des exemples de la plus forte désobéissance, ne pouvoient qu'engendrer une guerre longue & cruelle. La foiblesse du gouvernement promettoit le succès de l'incendie à la premiere main qui oseroit l'allumer.

Le conseil que le Prince de Condé reçut de l'Amiral de Coligny, & qui étoit d'unir à ses intérêts ceux des Luthériens & des Calvinistes, découvrit un secret dangereux; car il fournissoit l'occasion & le prétexte de se soulever contre le Prince, qui s'endormoit entre deux écueils.

Le Protestantisme, par tout ce qu'il avoit déja brisé avec tant de succès, inspiroit aux esprits la plus fiere indépendance. La forme du gouvernement,

telle qu'elle étoit, ne pouvoit guere subsister avec ces opinions nouvelles: le trône communiquoit trop à l'autel pour n'en être point ébranlé. Ces opinions, en élevant les courages, donnerent des armes à tous ceux qui voulurent troubler l'Etat ou défendre leur liberté (*a*).

(*a*) Comme ces volcans qui se forment dans le sein de la terre pour soulever & ensevelir les villes, sont formés d'élémens opposés & redoutables par leur mutuelle fermentation; de même la Ligue qui concilioit divers intérêts, étoit un assemblage de toutes les fureurs & de toutes les passions. Mais qui forma cette Ligue? Elle fut juste dans son origine, je l'oserai dire. Elle fut juste, si l'on considere les attentats du plus détestable des gouvernemens. Charles IX étoit mort en horreur à son peuple. Son successeur, le plus lâche des rois, & peut-être le plus méprisable des hommes, sans talens, sans vertus, livré à des vices grossiers, ou à des extravagances puériles, qui croyoit que régner étoit un passe-tems, avoit une seconde fois deshonoré le trône. Les peuples voyant qu'il ne partoit de ce sanctuaire terrible, comme d'un ciel sombre & vengeur, que des édits bursaux & deséspérans, & des tribunaux de la justice que des oppressions qu'on vouloit légitimer, cesserent de respecter ce qui avoit été l'objet de leurs hommages. L'indignation publique, violente, mais fondée, sçut réagir contre l'imprudence tyrannique de Henri III; & si dans la suite la main du fanatisme porta le coup, on peut dire que la haine générale de la nation applaudit à ce meurtre. Au moment où Valois fut frappé, il conspiroit contre ses sujets: fidele à son caractere, aux principes affreux qui avoient animé & sa mere & ses freres, il méditoit de faire un monceau de ruines de cette capitale, foyer d'une rebellion qui sans doute avoit ses motifs. Ce fut la rage desespérée du peuple qui arma la main d'un moine. L'ombre sanglante du duc de Guise s'élevoit contre lui du

Les deux partis avoient chacun à leur tête deux hommes bien remarquables. Coligny passoit à juste titre pour le plus grand capitaine de son siecle : moins heureux que le Duc de Guise, il avoit sans doute appris à être moins hardi ; il étoit sage & circonspect dans ses projets, & conservoit la même prudence dans le détail & l'exécution. Guise soumettoit les événemens à son génie, ramenoit les conjonctures à son coup d'œil, déployoit un courage brillant,

---

fond de son tombeau ; on pleuroit aux pieds de ses statues : & l'excès de la douleur publique prouve qu'il étoit l'idole de la nation, & il ne pouvoit l'être que par des qualités héroïques & populaires, opposées à celles de son rival. L'histoire n'est pas assez attentive à marquer la disposition de l'esprit des peuples dans ces grands événemens, qui, une fois refroidis, sont vus sous une toute autre face. Il seroit bien important de saisir la vraie cause qui détermine l'opinion générale : elle ne marche point toujours au hazard. Un peuple entier ne haït point sans cause. Je sais quelle influence avoit le fanatisme dans ces tems malheureux, mais il n'animoit pas seul un peuple immense : l'horreur & le mépris pour Valois avoient autant de part à ses imprécations que son zele pour le culte. Songeons que les autels porterent les portraits de l'assassin, que les chaires de la capitale retentirent de son éloge, & que cet éloge fut universel. Ce peuple s'étoit placé dans un point de vue, dont nous sommes trop éloignés pour voir ce qu'il voyoit. La Ligue dégénéra dans la suite, mais dans sa premiere origine elle paroît avoir eu pour objet de réprimer les excès du trône & de soutenir ou venger les droits du peuple. Une foule d'hommes vertueux furent ligueurs, mais bientôt la frénésie théologique gâta tout, & la Ligue devint un assemblage de fureurs opiniâtres & de superstitions viles : altiere & courageuse sous Guise, horrible & puérile après sa mort.

étonnoit ses ennemis, autant par les hazards que par ses talens. Coligny, qui avoit reçu des leçons frappantes du despotisme invisible de ce même hazard, sembloit le craindre & lui obéir, mais en homme cependant qui lui étoit supérieur. L'un pouvoit passer pour prudent, & l'autre pour courageux; mais ces deux qualités leur appartenoient également; & les circonstances ont seules diversifié les louanges que méritoient deux grands hommes (égaux & marchant sur la même ligne,) quoique jouissant d'une réputation différente.

L'heureuse fortune qui accompagnoit Guise, ne lui imposa point la nécessité de déployer les ressources de son génie. Doué d'une ambition adroite, il parut la fonder d'abord sur les intérêts du trône, mais c'étoit jusqu'à ce qu'il pût l'étayer sur elle-même. Coligny parut plus téméraire en faisant ouvertement la guerre à son Prince, & il l'étoit beaucoup moins. Guise obtenant la victoire, sut toujours en profiter. Coligny perdit quatre batailles, & dans ses défaites il sçut épouvanter ses vainqueurs de maniere à ne point sembler vaincu. Qui sçait, si Guise n'avoit pas été heureux, ce qu'il eût tenté dans les revers qui accablerent Coligny? Mais celui-ci, ayant la prospérité de l'autre, auroit paru sans doute encore plus grand.

Avec tant de talens Coligny avoit celui de connoître les hommes, talent inséparable d'un chef de parti. Il démêla dans le jeune Prince de Navarre un héros naissant, il lui donna les conseils que les circonstances exigeoient; il ne le trompa point par chaleur ou

par enthousiasme; il guida son courage en l'éclairant; il fut son véritable pere, car il le forma à ces grandes qualités qui en devoient faire un Roi bon, généreux, populaire, terrible dans les combats & clément dans la victoire. Que sa mémoire sous ce point de vue est auguste & respectable!

La probité le distinguoit encore, vertu bien remarquable dans un chef de parti. Guise avoit bien plus de ces dehors qui séduisent la multitude; il faisoit de grandes choses, mais avec éclat, & plus pour sa propre ambition que pour l'intérêt général. Coligny portoit réellement la patrie dans son cœur; il aimoit l'ordre, par ce sentiment intime & profond qui n'appartient qu'à quelques ames rares & vertueuses. Sincere jusque dans sa religion, il étoit si attaché à sa doctrine, que sans sa probité il eut été fanatique. Le guerrier sous la cuirasse fut toute sa vie apôtre & zélateur.

Médicis n'apperçut pas la marche & le véritable dessein des deux partis; elle balança longtems & ne sçachant auquel elle imprimeroit enfin le caractere de rebelle, elle n'osa ni renverser le parti des Protestans, ni soutenir ouvertement la religion Catholique: indécise, elle regarda toujours sans savoir agir, & par cette inaction imprudente le trône s'affaissa & parvint à ce degré d'avilissement dont il ne se releva plus, car sa force réelle consiste dans le respect des peuples & surtout dans le sentiment où il est que sa base est inébranlable.

Elle s'imaginoit toujours, & par un entêtement inconcevable, retenir les deux partis dans un certain équilibre, & conserver ainsi la supériorité en les détruisant bientôt l'un par l'autre; mais le piege étoit trop grossier; les chefs le devinoient sans peine & agirent conséquemment : ils parurent même dans quelques circonstances se ménager respectivement. Entre ces deux factions puissantes & hautaines, le peuple de son côté cessa bientôt d'appercevoir le prince; & quand il détourne les regards de dessus lui, sa puissance se trouve bientôt anéantie. Les Calvinistes, fréquemment trompés par des traités frauduleux, s'accoutumerent à ne plus reconnoître pour maîtres que les Princes de Navarre, de Condé, & l'Amiral de Coligny; & les Catholiques, qui méprisoient un phantôme de Souverain, ne voulurent plus obéir qu'au Duc de Guise, comme seul digne de leur commander.

Henri III, voyant grandir l'autorité des deux partis, se crut obligé d'en former un troisieme; mais il fut ce qu'il devoit être, foible, mobile & le jouet des deux autres. Il reçut tous les coups qu'ils se porterent mutuellement; il ne se soutint même, que parce qu'ils ne purent pas s'accorder pour le détruire.

Qu'on approfondisse maintenant cette prudence si vantée de Médicis, on n'y verra que foiblesse, pusillanimité. Il fallut obéir au parti le plus fort. Les Guises enivrés de leur fortune, parloient hautement

de faire descendre Henri III dans un cloître, & il le méritoit bien (a).

Cet enchaînement de foiblesses inouïes ayant rendu les Guises tout-puissans, ils formerent cette Ligue, nommée Sainte, qui les rendit véritablement rois des catholiques françois. Henri III. s'étoit endormi sur un trône, dont les fondemens étoient détruits. Le second Duc de Guise, qui avoit toute l'ambition de son pere, mais non ses talens, s'apprêtoit à mettre la couronne sur sa tête, & le peuple idolâtre de cette maison alloit déja chercher la source de son sang dans Charlemagne.

Le second Duc de Guise avoit un caractere qui, examiné de près, échappe pour ainsi dire au pinceau par les contrastes qu'il expose. Audacieux, autant qu'un sujet pouvoit l'être, il s'arrêta tout à coup & sans raison évidente. Il sçut faire trembler son Roi, & n'ayant que le dernier coup à lui porter il laissa tomber mollement son bras. Il avoit le coup d'œil vaste, le génie étendu, & dès qu'il falloit agir, il paroissoit irrésolu & embarrassé dans les détours de sa propre politique. Il ne connut point le prix des instans, & quoiqu'il fût heureux dans les entreprises & sçavant dans la guerre, il n'en fit point d'utiles. Il

(a) Quand dans la suite il eut osé faire assassiner le Duc de Guise pour resaisir sa couronne qui lui échappoit, il parut aux yeux de la nation avoir frappé son Souverain, dit un historien; & Médicis elle-même regarda cette action, non comme lâche, mais comme téméraire.

careffoit fes égaux, plutôt par défiance que par amitié. Il bleffoit l'orgueil de fes fupérieurs, pour les aigrir & les humilier. Il étoit populaire dans les rues de Paris, pour effayer la domination. Il s'étoit fait un art de gagner les cœurs, mais il ne mettoit pas le même foin à fe les conferver. Enfin il fçavoit donner à fes vices cet air noble & grand, qui fait fuppofer au vulgaire les qualités héroïques. Mais fi l'on peut le dire, fes vices même, contre l'ordinaire des hommes livrés à l'ambition, lui furent infructueux.

Une monarchie porte en elle-même un reffort qui la fait fe relever d'une guerre civile, beaucoup plus aifément qu'une république: dès que le prince a le courage de fe montrer, foudain le gouvernement reffufcite. Un roi qui réclame fes privilèges, a partout je ne fçais quelle force preftigieufe & inconcevable qui en impofe à tous les efprits; & l'on a vu les plus foibles des hommes avec ce feul titre épouvanter fubitement la licence & pefer puiffamment, après des années de foibleffe & d'indolence, fur une nation entiere étourdie du coup. Si Henri III avoit fçu tenter la voye des armes, une ou deux victoires banniffoient l'anarchie, & les loix reprenoient leur ancienne vigueur: l'affaffinat du Duc de Guife, commis dans un moment de fermeté, rétablit la couronne fur fa tête; le chef des rebelles étoit accablé, la caufe étoit décidée, les Catholiques étoient jugés criminels, & les Proteftans étoient juftifiés. . . . . .

. . . .

On cherche aujourd'hui, & l'on a peine à deviner ce qui put empêcher le Duc de Guise de s'emparer du trône de son maître. Voyoit-il des difficultés que nous n'appercevons pas? Se défioit-il des caprices de la multitude dont il étoit l'idole, mais qu'il avoit vue de près, & dont on ne sauroit au fond apprécier les mouvemens avec une certaine justesse? Croyoit-il devoir appuyer son ambition par le consentement des puissances étrangeres? Redoutoit-il cet attachement inné que les François ont pour leur Roi *légitime?* Il renaît en effet, lors même qu'il paroît assoupi, & il est quelquefois si précipité qu'il paroît tenir de la bizarrerie. Il semble que le Duc de Guise ne connut pas lui-même tout l'ascendant de la religion, & comme elle pouvoit suppléer de son tems à la politique, à la force, aux alliances. Il ne sentit pas au milieu de ces orages religieux que le fanatisme *étoit* un vent impétueux, qui pouvoit tout entraîner sur ses traces, changer les loix antiques & réformer même le code national. Il n'avoit pas estimé le produit de cette force immense, prodigieuse; peut-être parce qu'il n'étoit pas lui-même dans l'illusion, & qu'il faut y être plongé de bonne foi pour communiquer aux autres ces mouvemens extraordinaires. Il eut recours à une politique usitée & commune, il ruina son parti, par son union imprudente avec la cour de Rome & le roi d'Espagne; il vit très mal, car il se donna un concurrent, ou plutôt un maître: il consentit indiscrétement à partager la qualité de chef de la Ligue avec un roi puissant, qui devoit en tou-

te occasion, l'emporter sur lui; & ce qui montre la mobilité inappréciable des événemens, ce fut ce traité-là-même, qui sembloit devoir écraser la France, qui la sauva. . . . .
. . . .

La situation de Henri IV, appellé de si loin à la couronne, exigeoit un héros & un grand homme. Entouré de Catholiques & de Protestants remplis d'une défiance mutuelle, il avoit à les ménager également: les uns craignoient qu'il n'allât à la messe, les autres n'osoient l'espérer; chacun se créoit une politique particuliere & cachée, mesuroit quel degré de courage il devoit vendre, s'apprêtoit à faire acheter à haut prix ses services, marchandoit ouvertement avec son chef, & le plus grand nombre étoit disposé à rallentir son zele, afin de lui être plus longtems nécessaire. . . . .
. . . .

Henri IV n'avoit point dans ses armées des forbonnistes & des moines, prédicateurs éloquens & fougueux, pour enseigner à ses soldats que la mort qu'ils pouvoient rencontrer dans les batailles leur ouvriroit infailliblement les portes du ciel: il ne pouvoit offrir aux siens que la justice de sa cause, & quelques récompenses éloignées. De quelle sagesse n'eut-il pas besoin, d'un côté, pour ne point révolter les Protestans, en se préparant à faire abjuration; de l'autre, à ne point laisser imaginer aux Catholiques que sa conversion pût être l'achat d'un trône. Il

falloit passer dans ce milieu difficile, & graces à ses vertus & à sa franchise, il se soutint avec prudence dans cette position périlleuse. . . . .

. . . .

Mayenne ayant laissé le trône vaquant, avoit fait naître la discussion & l'examen de sçavoir à qui il appartiendroit. Si, semblable à son frere, il n'eut pas été si lent dans l'exécution, la question auroit pu être décidée. Il sembloit qu'une main invisible empêchât les plus audacieux des hommes de monter sur ce trône vuide ; tandis que du pied ils en touchoient les degrés. Les excès odieux des Catholiques ne servirent pas, il est vrai, trop avantageusement la cause de leur chef. Mayenne, avec toutes ses lumieres, ne sçut pas retenir les Ligueurs dans un point unique & central, faute capitale dans un général expérimenté. Bientôt ils se débanderent d'eux-mêmes, secouerent le joug qu'ils s'étoient imposé ; & l'on vit tour à tour les provinces & les villes mêmes former chacune des associations différentes. Dès que la Ligue ne composa plus ce corps vivant & redoutable, qui n'avoit qu'un chef, un même intérêt, un même mouvement, elle cessa d'exister. Mayenne étoit peu versé dans la politique, ne sçavoit point aider la fortune & n'étoit pas né pour une aussi importante époque. Tout son caractere sembloit tenir au courage dans les batailles, aux affaires, aux marches de la guerre; mais c'étoit-là la vertu commune de ces tems de discordes. S'il eut de l'ambition, jamais on ne la vit si lente, si timide, si mesu-

rée, si circonspecte. On eût dit qu'il vouloit se faire adjuger le trône, au lieu de le conquérir. Peut-être aussi que les intrigues de la cour de Madrid lui fermerent le passage & qu'il vit des obstacles que nous ne devinons point; l'or de Philippe second lui enlevoit tous les jours ses partisans; mais quand on tient le fer il semble qu'on a bientôt de l'or, & celui des Espagnes auroit fini par couler tout entier dans ses mains.

Ce Monarque, qui avoit incessamment l'œil ouvert sur toute l'Europe, n'avoit semblé si avide d'avoir enlevé l'or des Indes que pour acheter successivement toutes les couronnes de la Chrétienté. Ce despote féroce, bourreau de son empire, hypocrite, rouge de sang, qui de loin ordonnoit les batailles, & qui de près ne sçavoit que dresser des échaffauds, lâche, timide & cruel, aspiroit en Roi Catholique à cette monarchie universelle que ses peres avoient ébauchée par leurs mariages. C'étoit bien assez de l'Espagne, sans que l'Europe vînt encore à tomber entre ses redoutables mains. Les flots avoient englouti sa *Flotte Invincible*: il vouloit se dédommager, & il regardoit déjà la France comme une nouvelle province, où il allumeroit à son gré tous les buchers pour l'extinction de l'héréfie; & lorsqu'il en auroit fait un royaume bien catholique & bien soumis, il comptoit en faire un présent à sa fille. Le Duc de Lorraine avoit aussi la prétention de placer la couronne sur la tête de son fils; & le

Duc de Savoye, fils d'une fille de François Premier, vouloit bien se contenter de démembrer deux riches provinces. Pendant ce tems le Duc de Mayenne ne se montroit jaloux que d'écarter les concurrens, & sembloit faire consister toute sa gloire à garder le trône jusqu'à ce qu'un autre y fût monté. ..

. . . .

On avoit cependant fait adorer au peuple un vain simulacre de la royauté. Ce fantôme étoit le Cardinal de Bourbon: prisonnier & Roi malgré lui, il portoit le nom de Charles X. Le Duc de Mayenne étoit le Lieutenant de cette ombre royale, & sous son nom on pouvoit tenter & exécuter bien des choses; mais le vieux Cardinal mourut avant que son titre ait pu s'évanouir de lui-même, & le peuple lassé de l'anarchie, ne voyant point de Roi crut qu'il n'y avoit plus d'Etat. Comme il se laisse prendre à des mots, l'on vit son zele se refroidir, ce zele si actif tant qu'il s'étoit imaginé qu'un vieux prêtre infirme & captif occupoit le trône. . . . .

. . . .

HENRI IV eut l'adresse de susciter à Mayenne un rival plus dangereux peut-être que tous les autres; il laissa échapper de prison son neveu, le jeune Duc de Guise, qui voulant jouer le rôle de ses peres, mais sans expérience, causa bientôt un parti nouveau & inutile. Toutes ces factions opposées appellerent la discorde, rebuterent les esprits & produisirent dans la Ligue une confusion affreuse: elle étoit, pour

ainsi dire, hachée; les Seize vouloient ruiner l'autorité de Mayenne, & Mayenne ruina l'autorité des Seize. Divisés en pelotons, animés les uns contre les autres, leur ambition étoit occupée à se croiser, à s'arrêter mutuellement dans leurs marches, craignant plus l'élevation & les succès l'un de l'autre, que l'abaissement de leurs communs ennemis.

Il falloit sans doute alors un courage éclairé, actif & bouillant, qui ne s'amusât point à dévorer lentement les difficultés tortueuses de la politique, mais qui sçut les trancher avec le fer. HENRI IV étoit l'homme qu'il falloit: il fit naître l'occasion des combats, & sans autre systême que celui de la victoire, il sçut fondre dans le plan général de bravoure qu'il s'étoit fait, tout ce que la fortune & les circonstances lui amenerent de favorable. Il s'oublia lui-même, pour attaquer avec impétuosité cette Ligue, pour l'entr'ouvrir, la déchirer, la dissoudre à force ouverte. Il fit néanmoins deux fautes, qui retarderent la fin de la guerre civile, en fesant lever trop précipitamment le siege de Paris & de Rouen; mais ces deux fautes tenoient sans doute à son horreur pour l'effusion du sang & à son amour pour ses sujets; certain qu'il étoit qu'ils ne pourroient tôt ou tard lui échapper. . . . .

. . . .

Il agit en grand homme, en ne voulant point acheter le trône. Il ne marchanda point la couronne qui étoit à vendre, il voulut la tenir de sa naissance, de

ſes droits &, s'il le falloit, de ſon épée (a). Il s'étoit avancé pour conquérir le ſceptre qui lui étoit dû. Il ſe ſent repouſſer par ce même peuple, qui ne concevant pas qu'un Roi Proteſtant puiſſe être un bon Roi, après avoir été la victime de tant de Princes Catholiques, s'obſtinoit encore à demander à grands cris un Monarque Catholique. Ainſi tous ces troubles politiques qui ont enſanglanté la face des nations, ſont encore plus les fruits de notre aveuglement que de notre fureur. On rejette à la fois HENRI IV & le Proteſtantiſme, & le meilleur des Rois ne peut monter ſur le trône avec une religion raiſonnable, qui avoit le nouvel avantage de rendre à l'homme une portion précieuſe de ſa liberté. . . . .

. . . .

Les aſſemblées tumultueuſes de la Sorbonne, ſes décrets, aujourd'hui ſi ridicules, alors ſi redoutables, les arrêts mêmes de quelques Parlemens trompés, rendus en faveur de ce phantôme qu'on avoit couvert du manteau royal, rien ne l'intimide. Il s'apprête à diſſiper avec l'épée toutes ces vaines ombres. Les plaines d'Ivri vont devenir le champ de ſa victoire; elle eſt ſûre. C'eſt la tempérance & le courage qui vont livrer bataille au luxe & à l'inexpérience.

(a) Un roi qui dit tenir tout de Dieu & rien des hommes, eſt un théologien qu'il faut renvoyer aux bancs de l'école.

On aime à se représenter ce héros à la tête de ses troupes, dont il paroît plutôt le camarade que le chef. Il leve les mains & les yeux au ciel, & contemplant cet avenir obscur qui s'ouvre devant lui; il demande à Dieu la victoire, s'il est avantageux pour la France qu'il porte la couronne, & la mort, si le contraire devoit arriver. Son nom est mille fois répété & soutient l'ardeur du soldat. Il a pris son casque ombragé de plumes blanches, & il leur crie: *ne le perdez pas de vue, amis, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & du devoir.* Il s'élance dans les rangs; on le croit mort: déja les ennemis crient victoire; il reparoît, il sort d'une mêlée affreuse, couvert de sang, de poussiere & de fumée. C'est lui qui arrache les François à la fureur des soldats, & qui crie sur le champ de bataille: *épargnez les François!* A cette voix l'humanité descend sur l'arêne homicide, le sang cesse de couler: le héros détourne les yeux de cette épée victorieuse & fumante; il déteste la guerre & ses horreurs, & c'est le vainqueur qui propose la paix aux vaincus.

Ceux qui dirigoient ce malheureux peuple & qui l'enflammoient à leur gré, qui lui donnoient ces impressions auxquelles il n'est que trop fidele, sont plus acharnés, plus violens dans leurs défaites. Le peuple porte partout le fardeau de la guerre civile. Livré par son inexpérience au funeste génie des grands, il s'abandonne à vingt oppresseurs, que pour comble d'aveuglement il croit ses défenseurs. Le fanatisme souffle dans tous les cœurs cette opiniâtreté

furieuse que lui seul inspire & nourrit. Il se montre l'ennemi le plus redoutable des rois. Il se change en passion forte & courageuse. Henri bloque cette capitale immense. Les Parisiens, que la renommée jugeoit si efféminés, si délicats, sçavent supporter la famine. Elle fut cruelle, elle fut extrême, & l'histoire ici fait frissonner. On vit des hommes réduits à brouter l'herbe des rues désertes; on broya de vieux ossemens arrachés aux cimetieres, on n'eut point horreur de les réduire en une espece de pâte, & cet affreux aliment ne calmoit la faim un instant que pour donner une mort plus lente & plus horrible. Les malheureux n'osant gémir le jour, attendoient la nuit pour percer les ténebres de leurs plaintes lugubres. Les cadavres restoient sans sépulture, & l'on vit des couleuvres s'engendrer dans les maisons solitaires & se nourrir quelque tems de la chair des hommes.

Henri apprit ces desastres & versa des pleurs. On employoit contre lui toutes les précautions qu'on ait jamais prises contre le plus cruel des tyrans, & il ne vit que leur aveuglement funeste. Eh! s'ils avoient sçu lire un moment dans l'avenir ou dans le cœur de ce grand homme, comme on les auroit vus tomber tous aux pieds du meilleur des rois! Mais ils sont égarés, ils écoutent le fanatisme de leurs persécuteurs pour s'armer contre un héros. S'il réclame le trône, c'est pour sauver la patrie, c'est pour arracher le royaume à vingt tyrans qui alloient le démembrer. Sa naissance lui impose des devoirs qu'il

ne sçauroit trahir: il doit sauver son peuple ou périr. C'est un diadême pénible à porter que celui qu'il réclame, & la patrie déchirée par tant de mains ennemies avoit besoin d'être régénérée. Que seroit devenue la France sans le courage de ce grand homme!

Les droits de Henri sont incontestables, & on ose les méconnoître. On lui cherche des crimes, & le seul qu'on lui trouve, c'est de n'être pas catholique. O honte de l'esprit humain! ô superstition vile! le Légat & les Espagnols arment des théologiens; des théologiens entrent dans la cause des rois, des théologiens déclarent ses prétentions absurdes & taxent sa valeur de révolte contre l'église; des théologiens, dans leur jargon frénétique, fomentent le feu de la sédition: les *Bourbons* sont déclarés exclus du trône par des théologiens! Et le peuple, dans ce mouvement anarchique, n'a ni l'art de combattre puissamment son souverain, ni l'art de créer une nouvelle forme de gouvernement. On parle avec démence, on s'agite de même; on prétend qu'il faut casser la Loi Salique; & les Espagnols persuadent à des François qu'il faut porter sur le trône l'Infante Isabelle, & pourquoi? A cause de la reconnoissance extrême que l'on doit au Roi d'Espagne: il a sauvé la France du plus horrible des désastres, du danger de devenir Protestante!

Ainsi donc l'opinion la plus absurde, dès qu'elle régit une foule crédule, l'enfonce rapidement dans l'abîme des erreurs. Elles se succedent, elles se

multiplient, elles semblent devoir être éternelles. Les révoltés cherchent de tous côtés un roi, tandis qu'ils en ont un dans la personne de HENRI. Aucun d'eux dans ses écarts ne s'éleve du moins aux idées de la république; ils veulent seulement un maître catholique. Qu'il n'ait aucune des vertus nécessaires pour régner, qu'importe, s'il est soumis à Rome, le diadême lui convient. . . . .

. . . .

. . . .

HENRI ne vouloit pas être forcé à embrasser une religion qu'on lui dictoit impérieusement & qui n'étoit pas la sienne; il devoit tout au Calvinisme, dans lequel il avoit été élevé; il devoit tout à ses anciens amis, à ses braves défenseurs. Quel homme, dans des circonstances aussi difficiles, auroit sçu, comme lui, concilier ce qu'il devoit au trône, à la nation, à lui-même; maintenir l'union dans une armée composée de François & d'Allemands, que l'intérêt de leur culte respectif ne lioit pas assez; tirer des secours d'Angleterre dans la confusion qui y régnoit, ébranler la lenteur des Princes d'Allemagne, qui n'ayant point son génie, désespéroient du parti des Protestans de France; & amener malgré eux des soldats, qui ne voyant point de butin à faire dans un pays ravagé, ne vouloient pas hazarder les frais d'une marche; & parmi tant d'intérêts opposés, la nation espagnole, cette nation ferme, enthousiaste, inflexible, sembloit suivre ses projets & les raisonner au milieu des mouvemens les plus tumultueux.

Mayenne examinoit tous les reſſorts que l'on feroit jouir, & tour à tour les dérangeoit. Les Seize, toujours furieux, échouoient par la violence de leurs projets, toujours extrêmes. On faiſoit arme de tout, preuve de mouvemens bien inconſidérés. On voulut s'appuyer du nom de Guiſe ; ce nom, naguere ſi terrible, ſembloit encore devoir prévaloir. Le Parlement intimidé ſuivit d'abord, malgré lui, les impulſions qui lui étoient étrangeres, mais il attendit un moment plus favorable ; & ce fut alors que ſa voix, longtems étouffée par la crainte, ſe réveilla tout-à-coup & entraîna une grande partie des citoyens. C'eſt ainſi que dans tous les tems il ſera le plus sûr rempart du trône : il ranime la voix de la patrie, il déclare par l'organe des loix qu'on n'ait point à élever une maiſon étrangere ſous le dais où figurent les lys. Mais le Légat de Rome & ſes adhérens rompent la digue qu'on leur oppoſe. Elle eſt ouverte à la légion implacable des prêtres ; les feux de la diſcorde ſont attiſés pour tout embraſer. Étranges prérogatives de Rome, de troubler depuis vingt ſiecles le repos de toutes les nations ! Jamais l'inſolence & la fureur n'allerent plus loin. Il falloit les vertus courageuſes de Henri, & qu'elles fûſſent bien éminentes, pour ſe faire jour à travers l'emportement de la haine & l'acharnement du plus aveugle fanatiſme. Il ſe métamorphoſe & devient lâche & perfide, de forcené qu'il étoit. C'eſt au pied des autels qu'on endoctrine un aſſaſſin : le meurtre devient la leçon de ces mêmes théologiens, & ils

tentent de percer ce flanc généreux, que le fer des combats avoit tant de fois respecté : mais heureusement le héros est atteint d'une main impuissante. Ange tutélaire de la France, en combien d'occasions tu as couvert ce héros de ton égide ! Hélas ! tu n'as pu que retarder l'instant fatal ; il étoit dit que le poignard du fanatisme une fois émoussé seroit raiguisé de nouveau contre le héros qui avoit méprisé dans tous les tems son langage & ses fureurs. . . . .

. . . .

HENRI parle, combat, négocie. Le récit de ses travaux étonne par leur multitude. Les ressources de son génie semblent inépuisables. Celui qui a forcé les murailles, a renversé les bataillons, ne peut subjuguer de fougueux docteurs ; en déclamant du haut de leurs chaires, ils sont plus redoutables avec de vains & misérables argumens, que ceux qui font tonner le bronze & qui manient la lance & l'épée. Le glaive de HENRI se brise contre le glaive de leur parole. Il oppose tour-à-tour la voix de la raison & celle de la philosophie, au torrent de ces déclamations absurdes: „ Mes amis, leur dit-il, que me „ demandez-vous ? N'adorons-nous pas le même „ Dieu ? Je le prends pour témoin de mes actions. „ C'est sous l'œil de ce juge suprême que je veux „ régner. Vous me persécutez pour ma religion : „ elle est auguste & pure, puisqu'elle défend tout ce „ qui est contraire à l'humanité. Aveugles que vous „ êtes ! la religion qui est le repos du cœur de l'hom- „ me, doit-elle être l'origine de tant de désastres ?

„ C'eſt à mes bienfaits que vous reconnoîtrez quel
„ eſt le Dieu que je ſers. Je l'atteſte, ce Dieu qui
„ nous entend, ſi je veux monter ſur le trône, c'eſt
„ pour gouverner en pere & ſauver mon peuple de
„ ſes plus cruels ennemis. Ma main tient avec hor-
„ reur le fer des combats: elle eſt prête à le dé-
„ poſer. C'eſt vous, ingrats ſujets, c'eſt vous,
„ qui êtes l'inſtrument de vos propres malheurs:
„ que de larmes vous m'avez fait répandre! En-
„ traînés par d'Aumale, aveuglés par des prêtres,
„ ſéduits par Mayenne, vous levez contre moi l'é-
„ tendard de la guerre civile: ignorez-vous que c'eſt
„ le plus horrible des fléaux? Je dois arracher la
„ France à ſes tyrans, & en la ſauvant vous ſauver
„ de vous-mêmes."

Pluſieurs reconnoiſſent ſes qualités héroïques, & font publiquement l'éloge de ſon humanité; mais l'obſtacle invincible ſe reproduit ſans ceſſe: il n'eſt point attaché à l'égliſe de Rome, il faut qu'il ſubiſſe ce joug s'il veut porter la couronne. . . . . .

. . . .

SECONDE PARTIE.

On a examiné ſi pour l'intérêt d'un peuple entier un Roi pouvoit changer de religion, ou plutôt s'il ne devoit pas être néceſſairement de la religion de ſon peuple. Cette grande & importante queſtion doit être jugée au tribunal de la philoſophie; en as-

tendant elle dira qu'il n'y a que l'Etre ſuprême qui puiſſe ſonder les cœurs. Et qui peut affirmer que l'intérêt humain ſoit entré dans le changement de HENRI IV? On peut dire que n'ayant jamais donné le moindre ſoupçon d'hypocriſie, un guerrier, au front toujours ouvert, un héros tel que lui, n'auroit pas menti à ſon cœur. Il put avoir la philoſophie éclairée d'un grand homme, qui daigne condeſcendre aux idées dominantes d'un peuple, & pour l'avantage de la paix il peut y avoir autant d'élévation d'ame à ſouſcrire à ſes volontés qu'à les combattre. Sans la juſte crainte d'une nouvelle effuſion de ſang, peut-être qu'il auroit eu le courage de faire monter avec lui ſur le trône la religion proteſtante, & la France en eut été dans la ſuite bien plus libre, bien plus heureuſe, bien plus floriſſante. Elle n'eût pas eſſuyé les revers qui l'ont accablée depuis, *lorſque l'intolérance* projetta inhumainement d'écraſer un parti qui avoit ſon contrat d'union, contrat ſacré & inviolable. Cette vexation injuſte fut d'autant plus horrible, qu'elle frappoit la puiſſance du royaume, & que le fruit de cet Edit deshonorant fut une haine ulcérée, lentement dépoſée au fond du cœur de pluſieurs millions d'hommes, nés tous pour aimer la France & ſon ſouverain, & qui les ont déteſtés tous deux. Cet effort violent & inſenſé a nui à ſa force, à ſa prépondérance. L'Etat a formé imprudemment ſes propres ennemis, enrichis bientôt de ſes pertes & rendus puiſſans par cette ineptie religieuſe. Il auroit été à ſouhaiter que HENRI prévoyant ce

bannissement, monstrueux ouvrage du despotisme sacerdotal, eût eu le coup-d'œil du génie, la fermeté entiere du héros & l'opinion libre du philosophe. . . .

. . . .

Brissac ouvre les portes de Paris. HENRI IV va à la messe, & dès qu'il a adoré l'*hostie*, le peuple le reconnoît pour son Roi légitime. Monté sur le trône, il ne fut ni dur ni extrême; il sçavoit qu'une nation qui a été longtems agitée, ressemble à une mer dont les flots murmurent & grondent encore, après même que les vents sont tombés & que l'autorité royale, si longtems méprisée pendant les guerres civiles, ne pouvoit reprendre ses forces que peu-à-peu.

Puissant & victorieux, on ne peut taxer sa bonté de politique: roi sans fourbe & sans vengeance, il tient ses sermens comme s'il étoit encore foible. Il a oublié tout ce qu'il a souffert, & si quelques Ligueurs osent encore se permettre des insinuations dangereuses, il peut frapper, punir au nom de la loi & de l'Etat, & il se contente de répondre: *il faut attendre, ils sont encore fâchés.*

Il puise l'indulgence dans son cœur noble, qui répugne à une sévérité dont les effets sont toujours incertains, tandis que la générosité désarme les esprits, & les dispose à l'harmonie. . . . .

. . . .

. . . .

Il regne, & vous le voyez, fidele à sa bravoure, combattre encore comme un soldat; il expose ses

jours pour purger nos frontieres & délivrer nos villes; il se montre véritablement le libérateur de la patrie. C'est par des prodiges de valeur qu'il reprend Amiens sur les Espagnols, qui y étoient cantonnés & qui se flattoient d'y rester longtems. Il force Mercœur à la soumission. Il réprime le Duc de Savoye, dont l'avidité cherchoit à s'étendre: victorieux, par les traités comme par l'épée, il fait celui de Vervins, qui rendit le calme à ce malheureux royaume épuisé par des guerres qui duroient depuis quarante années. . . . .

. . . .

. . . .

Le nom de *Grand* lui fut accordé par la voix publique, & ce fut encore plus l'admiration qu'on eut pour sa clémence que pour ses exploits qui lui confirma ce titre glorieux.

Il efface tant d'années de désastres & de calamités, & fait presque oublier ces tems de discorde, où l'anarchie, en fatiguant l'État, pesoit encore sur chaque citoyen. Il semble avoir écarté de la France le ciel des tempêtes, pour lui faire présent d'un ciel doux & pur: pacificateur de son Royaume, il refleurit sous ses mains augustes, & ce sol malheureux se consola d'avoir bu le sang de ses enfans. . . . .

. . . .

. . . .

Il est à remarquer que les François, parmi tous ces longs troubles, n'avoient jamais songé à secouer le joug de la monarchie, & que cet amour déréglé de la

la liberté, qui animoit la Ligue & qui faisoit espérer à tous les ordres du Royaume de voir rétablir les *liberté, franchises & priviléges* dont la Province & la Noblesse jouissoient sous le regne de Clovis, ne sçut pas entrevoir une forme quelconque de gouvernement: tant l'esprit des François est inhabile à calculer les rapports qui peuvent rétablir une liberté dont ils parlent toujours & sur laquelle ils sont la nation du monde la plus indifférente.

Celui qui seroit monté sur le trône à la place de Henri IV, auroit donné telles loix qu'il auroit voulu: on n'auroit jamais songé à limiter son pouvoir. Henri IV se renferma dans les bornes de la Monarchie, & l'on peut dire qu'il est le premier Roi de France qui ait perfectionné le gouvernement. Cet esprit de modération & d'équité prouve sa candeur & le cœur qui a conçu les vues les plus droites & les plus pures. La France montrant toutes ses playes saignantes, mettoit dans un trop grand jour les fautes des rois prédécesseurs. Henri IV qui avoit du courage, des lumieres & beaucoup d'amour pour son peuple, trouva par instinct le point fixe de la monarchie (*a*), c'est-à-dire l'autorité dans un juste

(*a*) Depuis lui, ce furent des bureaux qui composerent la monarchie françoise. La couronne fut démontée en plusieurs parties, & le trône se partagea en quatre. Dessus, on vit siéger quatre ministres d'Etat, qui furent des souverains dans leurs départemens. Le premier eut le bureau de la guerre, & son emploi fut de trouver des gens qui voulussent mourir pour leur maître. Le second fit con-

équilibre avec les loix, celles-ci toujours respectées, & l'autorité toujours vigilante à les maintenir, mais occupée à créer & non à détruire.

Que les rois assis sur les trônes ne gémissent pas de leur pouvoir limité. Il ne tient qu'à eux d'acquérir une autorité plus étendue que ne la leur donne la constitution nationale; ce sera en méritant l'amour des peuples, en ayant le lien commun pour principal objet, en obéissant à la patrie, à l'exemple de HENRI IV: ils feront alors tout obéir, & sans efforts; ils s'assujettiront les volontés; ils auront le pouvoir le plus réel, celui qui n'est jamais contesté, le pouvoir immense & incroyable, que donne la communauté d'intérêts qui existe entre un roi & son peuple. Alors c'est sa volonté qui regne, & elle n'est point contredite; il est vraiment la tête de l'Etat, parce qu'il a fait corps avec lui: on veut *tout ce qu'il veut*, parce qu'il est impossible de vouloir autrement. Aucun monarque ne jouit à la fois d'un pouvoir plus

---

struire des vaisseaux, qui furent presque toujours en France de grands corps sans ame. Le troisieme tira le plus d'argent qu'il pût pour le donner au roi & à ses ayant cause, & ordinairement il ne s'oublia pas lui-même. Le quatrieme traita avec les puissances étrangeres, & fit dans l'Etat ce qu'un intendant fait dans la maison d'un dissipateur: il casse les anciens baux & en fait de nouveaux; il arrache, il plante, & le tout à sa fantaisie, & d'après les impulsions de son orgueil ou de ses préjugés. *L'image ingénieuse que renferme cette Note, est empruntée d'un ouvrage intitulé: L. E. C.; & comme on n'a pu mieux trouver, on s'en est servi.*

impérieux & plus sûr. Voilà le secret de la force la plus étonnante qui puisse appartenir à un souverain ! Il s'épargne les contradictions, les débats opiniâtres, les murmures, non moins inquiétans, & tous ces mouvemens convulsifs qui exigent sans cesse une main forte & tendue. Il régit enfin l'empire avec la même facilité que son ame régit son corps.

Ce fut ainsi que Henri IV, honnête homme sur le trône, se rendit très puissant en n'allarmant point sa nation. Elle n'avoit rien à craindre de lui, il avoit tout à espérer d'elle ; il étoit sans contredit le monarque de l'Europe qui avoit le plus d'autorité. . . .

. . . .

Il fut l'ami du laboureur (*a*), & il s'occupoit sérieusement du soin de lui procurer quelque aisance ; il

---

(*a*) Ce qui doit faire respecter les propriétés des habitans de la campagne, c'est que c'est là que la fortune ne peut favoriser les entreprises qu'elle couronne dans les villes opulentes ; c'est que c'est-là que se trouvent les hommes qui ne connoissent point l'ambition, & il est utile qu'il y ait sur la terre des hommes qui n'aient point d'ambition. Il faut ménager la pauvreté contente sous ses toits rustiques, & ne pas lui révéler qu'il y a des richesses que l'on acquiert sans travail & des fonds qui rapportent sans culture & sans économie. L'appas du gain viendroit tenter cette race simple, & lui enseigneroit alors la perte de sa simplicité & le large chemin des vices. Pourquoi donc persécuter les restes précieux de l'ancien état de l'homme & profaner le sol où, comme le dit Virgile, *l'aimable Astrée, en remontant au ciel, a imprimé ses derniers pas* ? Que l'impôt tombe donc de tout son poids sur les hommes qui sèment & enferment l'argent monnoyé.

fçavoit que sans propriété il n'y a plus de citoyens. Celui qui ne possede rien, n'est plus attaché au corps politique, il peut s'en détacher. Quel intérêt auroit-il? il est homme, il est habitant de la terre, & rien de plus. . . . .

. . . .

Des guerres presque inconnues à toute l'antiquité, des guerres de religion, toujours atroces & faites pour détruire jusqu'à ce *foible droit* des gens dont on parle du moins encore dans les autres guerres, avoient fait de la France un théâtre de courage & de démence. Elles avoient détruit l'agriculture; elle seule cependant pouvoit réparer une partie de ces désastres. A l'avénement de HENRI IV au trône, la plus grande portion des terres avoit cessé d'être cultivée. Au lieu de semer & de moissonner sous l'œil & la rosée du ciel, les habitans de ces terres *s'étoient égorgés* pour *la présence réelle*: les bras manquoient, & quand il y auroit eu des bras, l'argent, le nerf de la culture, manquoit également. Ainsi la reproduction, faute des plus légers moyens, étoit étouffée dans sa source. Vingt millions de Taille étoient dûs par les cultivateurs, qui arrosoient de leurs larmes stériles des terres en friche.

Je ne louerai point HENRI IV d'avoir remis à ce peuple épuisé une dette qu'il étoit dans l'impuissance d'acquitter. Le héros qui avoit vu son justaucorps percé aux coudes, qui pendant longtems n'avoit point eu de marmite, qui avoit emprunté des chemises & de l'argent, sans rien perdre de sa gaieté, qui avoit

foutenu d'un œil égal l'une & l'autre fortune, ne pouvoit fe montrer avare & concuffionnaire fur le trône; mais ce qui doit rendre fon nom facré, c'eft l'ordonnance par laquelle il eft défendu, fous quelque prétexte que ce puiffe être, de faifir les inftrumens du labourage & les beftiaux des cultivateurs; réglement paternel, qui met un frein aux éternelles vexations des gens de finance, toujours prêts à deffécher les terres (a) & les principes de leur fécondité;

(a) Le travail de la finance eft un objet curieux à examiner. Il met dans le preffoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandife: il divife, fubdivife les impofitions; il invente tous les noms poffibles pour déguifer ce qui n'eft que la même chofe: extorfions, fur extorfions. Enfuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle meurtriere, ruinent & défolent un canton fans profit pour le canton voifin. C'eft peu: la finance arrache à l'autorité, la plus facrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire des loix. Elle dreffe, elle prépare des embuches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber: quand elle tient fa proie, elle l'emporte, la fouftrait aux tribunaux du Prince, & dans fon antre obfcur elle eft à la fois témoin, juge, partie & bourreau. On diroit d'une troupe de brigands, que la puiffance fouveraine n'a pas la force d'exterminer au milieu de fes propres Etats. Mais le monarque avide eft toujours la caufe originelle de tous ces maux: il a vendu fes fujets à une avare cupidité. Elle pouffe ce marché avantageux auffi loin qu'il peut aller, bien fûre que les loix fe tairont quand elle offrira au maître du traité une portion de fes immenfes rapines tolérées fous fon nom & dérobées furtout aux regards de la juftice. On difoit dans une compagnie, à raifon de quelques avanies faites par des fermiers, que la finance foutenoit l'Etat: *oui*, répondit quelqu'un, *de même*

réglement émané de ce bon sens si rare dans le Conseil des Rois, où l'on a cru tant de fois ne manifester le pouvoir qu'en bouleversant les plans modérés, & ne marquer l'autorité que par la voie des impôts. . . . .
. . . .

Quand un Roi ne se croira point un Dieu, mais un homme; quand il traitera les hommes comme des êtres pourvus de raison & de sensibilité, capables d'attachement, assez éclairés pour sçavoir qu'ils doivent sacrifier de leur liberté, il les trouvera disposés à écouter volontairement ce qu'il faut donner pour l'intérêt général; ils seront plus généreux alors que si on les eut supposés insensibles & ignorans. Quand un Roi parlera à une nation, non pour l'abaisser honteusement, mais pour lui faire sentir l'ordre nécessaire de la subordination, cette nation éclairée applaudira d'un cri unanime à la voix du Législateur, elle lui prêtera une force que le despotisme frappant un vil troupeau d'esclaves, n'a jamais eu & ne soupçonne même pas. . . . .
. . . .

Sa Législation fut éclairée, parce qu'elle partoit du cœur; il avoit toujours devant ses yeux la classe des indigens; & la soulager étoit l'objet de ses méditations. Les Rois, pour leur propre intérêt, de-

---

que la corde soutient le pendu. Ce mot est très connu; mais il est bon de le repéter & de le faire descendre dans toutes les bouches, tant il est énergique & vrai.

vroient l'imiter: ce sont toujours les nécessiteux qui, guidés par le désespoir, commencent les séditions; ils n'ont rien à perdre, ils risquent tout: ont-ils une patrie, lorsque sur ce sol qu'ils habitent, ils n'ont pas de quoi reposer leur tête (a)? Plus le souverain, à l'exemple de HENRI IV, morcelera les grandes possessions à l'avantage de ceux qui n'ont rien, plus il divisera les terres, plus il fera de loix protectrices du pauvre, plus tranquille il sera sur son trône. L'industrie encouragée est un moyen fécond. Chacun a sa maniere de vivre, il faut la lui laisser, si l'on ne peut lui en donner une autre. Vous établissez des privileges sans nombre, vous condamnez une portion d'hommes à mourir de faim. Aux yeux du Législateur qui doit voir en grand, il doit favoriser non-

(a) Ajoutez que les loix ne frappent que le pauvre; au lieu de le protéger, elles se tournent contre lui. Le riche concussionnaire brave la potence & le carcan, & sourit d'y voir un petit voleur, dont les idées basses ne se sont pas élevées à voler le million qui absoud. Si le riche a un procès douteux, il sacrifie une partie de sa fortune, & conserve l'autre. Les juges eux-mêmes sont embarrassés à prononcer; ils voient sa famille investir les tribunaux, & ils redoutent ses plaintes. Dans une matiere criminelle, les juges gardent l'exemple de la sévérité pour le premier misérable qui viendra à passer: celui-ci paye pour satisfaire au simulacre des loix. Le pauvre sent cela, le dit tout haut, & baise encore les pas du riche, parce qu'il en a besoin. Enfin, c'est encore la foule indigente qui supporte la pesanteur de l'impôt. Le riche défend ses possessions avec de l'or, & le pauvre n'a qu'une chétive haye d'épines que les commis de la Taille & de la Gabelle ont bientôt franchie

seulement le commerce de royaume à royaume, mais encore tous ces petits commerces intérieurs, qui portent la circulation & la vie dans les plus petits rameaux du corps politique. Les gêner, vouloir les asservir à des réglemens burlesques, c'est appeller tous les désordres qui naissent de la cupidité enchaînée; comme les autres passions, elle n'est peut-être dangereusement active, que lorsqu'elle est contrainte & asservie. . . . .

. . . .

Un Roi ne peut avoir pour Ministre qu'un ami; il n'y a que le sentiment généreux de l'amitié qui puisse obliger un homme à supporter le fardeau de la royauté. HENRI IV eut SULLY, parce qu'il étoit digne de l'avoir, parce qu'il méritoit un tel homme, parce que l'ayant trouvé il sçut le connoître & le respecter. . . . .

. . . .

SULLY est le premier homme d'Etat, qui ait reconnu que le prix des vivres est le vrai thermometre de la Législation. Est-il trop haut, l'Etat est rongé par des principes vicieux. Les propriétaires des terres sont trop riches, & de leurs nouvelles richesses écrasent la partie indigente, à laquelle ils font la loi plus dure que jamais. La foule n'a plus de subsistance, parce qu'elle n'a aucune propriété en terres; qu'elles sont envahies ou enclavées dans le grand domaine, qui en absorbe tout le produit. Cette foule se précipite dans les armées, s'expatrie ou devient vagabonde; elle forme le peuple nombreux des la-

quais qui remplit les grandes villes: elle abandonne les villages, où elle a été dépouillée successivement des petites portions de terrein qui lui appartenoient; elle a été forcée de vendre la terre, pour acheter ce même bled qu'elle produit; & comme on dit que l'eau va à la mer, de même toutes ces petites propriétés se fondent à la longue dans les possessions des grands propriétaires: voilà une foule d'hommes bientôt réduits à la mendicité. *Sully* sçavoit que l'extrême misere est désordonnée, ennemie du travail, & s'abandonne à tous les vices; que la cherté des vivres fait hausser la main-d'œuvre dans les manufactures; que le commerce étranger en profite, aux dépens du commerce national: il sçut réprimer le monopole, qui s'éveille & profite de la loi pour pomper le sang des malheureux; il ne fit point comme certains politiques, qui dans leurs profondes spéculations ont oublié les trois quarts de la nation, qui ne possedent rien dans l'Etat & qui n'ont pour subsister que le travail de leurs mains. . . . .

. . . .

Le désordre des finances sera toujours en France la source des calamités publiques. Il semble que ce royaume ait plus à craindre & à se défendre contre les traitans que contre l'ennemi. Si leur cupidité est toujours extrême, qu'on juge ce qu'elle avoit dû être dans ces tems d'orage & de ténebres, où les favoris de Catherine de Médicis & les mignons de Henri III avoient dicté ces Edits oppresseurs,

qui exprimoient l'argent des veines du peuple, après avoir exprimé son sang. . . . . . .

HENRI IV avoit dans son cabinet le tableau de l'état de ses finances ; il calculoit fréquemment ce qu'il pouvoit donner à la gloire de l'Etat, sans ôter à son bonheur. C'étoit d'après ce coup-d'œil réfléchi qu'il s'imposoit ces sacrifices, qui ne coûtoient plus à son grand cœur, dès qu'ils tournoient au profit de ses sujets. Il donna l'exemple de cette simplicité qui devroit être le premier devoir des rois, parce que le luxe ne sort des bornes que pour leur complaire. Il faut donc le louer d'avoir eu une table frugale ; exempte de ces superfluités qui font gémir l'indigent & le disposent au crime de la haine ou du blasphême. Quand on songe que les biens de la terre appartiennent également à tous les hommes, il faut être un fou barbare pour prodiguer & gâter les dons nourriciers que le Créateur n'a répandus qu'en faveur de la communauté générale ; & quand un roi est considéré comme un pere, ce gaspillage paroît encore plus odieux & plus extravaguant. . . . .
. . . .

Il fit la guerre au luxe par son exemple & par ces saillies qui lui étoient si familieres, il se moquoit de ces petits ambitieux qui venoient solliciter à sa cour des graces qui n'étoient plus vénales, & qui portoient sur leur dos *leurs bois de haute futaye*. Il purgea le louvre de cette foule d'oisifs qui montrent

au premier coup-d'œil le royaume de France sous le rapport d'une troupe de vils esclaves environnant le trône, l'adulation à la bouche, l'œil avide, ayant sans cesse la main tendue & ouverte pour obtenir l'or sans travail, & les places les plus importantes par le secours des plus viles intrigues: tableau qui deshonoreroit la nation, si elle comptoit ces hommes dégradés au nombre des François, & si l'on ne sçavoit dans tous les pays, que les plus mauvais citoyens sont précisement ceux qui ont fondé sur la paresse & sur la flatterie l'édifice de leur fortune.

Quoique HENRI possédât pour Ministre un *Sully*, il ne se déchargeoit pas sur lui du fardeau de la royauté; ils le supportoient ensemble, & HENRI jugeoit les opérations avec le coup-d'œil du maître & la confiance de l'amitié fondée sur l'estime. Il avoit gardé ce droit incommunicable de régir lui-même son royaume, avec cette volonté une & ferme qui est la base du trône & du repos des empires (*a*). . . . .

. . . .

On lui doit une partie des grands chemins qui facilitent aujourd'hui le commerce: les guerres civiles les avoient infestés de voleurs, & tant de sol-

(*a*) L'homme qui sait vraiment commander est celui qui, au lieu de contraindre, fait faire vouloir ce qu'il veut, & subjugue par l'ascendant inévitable de la raison les esprits, au lieu de les aliéner par les coups téméraires de l'autorité.

dats accoutumés au sang n'avoient fait qu'un pas pour devenir des brigands. Il rétablit la sûreté, qui manque encore de nos jours à des royaumes qui se disent policés. Il fit construire le Canal de Briare, dont nous ressentons les effets bienfaisans & dont l'exemple a fructifié, puisque nous jouissons du Canal de Languedoc. Il recula les frontieres du Royaume, en y enclavant la Bresse, le Bugey, le pays de Gex. *Il eut la gloire enfin d'assurer la liberté de la Hollande, en se déclarant son allié. Il étoit* digne du grand cœur de HENRI IV de contribuer ainsi à l'établissement d'une République naissante, qui avoit combattu ses tyrans avec tant d'intrépidité, d'une République commerçante, sage, industrieuse, qui plaît au regard du philosophe, en lui offrant l'idée consolante que plusieurs nations pourront un jour profiter d'un tel *exemple & apprendre* à se gouverner elles-mêmes d'une maniere indépendante & qui les éloigne également de la servitude & de l'anarchie. . . . .

. . . .

HENRI IV & *Sully* faisoient trop de bien à la nation pour que le génie des courtisans ne cherchât point à les séparer. Ces hommes, qui ne sont satisfaits que quand ils ont rendu le Prince & le Ministre tributaires de leur cupidité personnelle, voyant la mâle sévérité d'un grand homme s'opposer à leur art insidieux, ourdirent les trâmes les plus compliquées & qui devoient inévitablement faire tomber dans leur piege tout autre homme que HENRI. Il

n'eut en ce moment ni cette opiniâtreté qui repousſe des accuſations qui, quoique très fauſſes alors, auroient pu quelquefois ſe trouver vraies, ni cette défiance malheureuſe, qui dans l'eſprit de pluſieurs Princes ne leur fait voir autour d'eux & dans ceux qui les approchent le plus familiérement que des frippons plus ou moins exercés, plus ou moins dangereux: il fut franc avec *Sully*, & il ſe montra à la fois ce qu'il devoit être, ſon juge & ſon ami. O doux moment! & qui fut un des plus beaux de ſa vie; il eut la joie d'eſtimer & d'aimer encore plus celui qu'il avoit aimé & eſtimé; il put repéter à ſon cœur qu'un Roi peut avoir un ami: il put ſe repoſer ſur cette idée douce & attendriſſante, & dépoſer ce poids d'amertumes & de ſoupçons déchirans pour ſe livrer tout entier & à jamais au ſentiment qui lui étoit le plus cher. Qu'alors tous les moteurs de complots ténébreux lui parurent vils, & que le mépris qu'il imprima pour tout châtiment à ces ames baſſes ennoblit à ſes yeux *Sully* & ſes vertus!

Ces deux ames déſormais inſéparables avoient enſemble de ces entretiens que l'*ami des hommes* auroit voulu pouvoir entendre; entretiens ſublimes, où l'intérêt de la patrie dictoit les penſées, l'amour du peuple les expreſſions, & où l'élévation du caractere répondoit à l'élévation des objets. Quelle empreinte de majeſté a la vertu ſur le trône, travaillant le bonheur des hommes! & qui ne ſe ſent tout-à-coup ſaiſi de reſpect & diſpoſé à fléchir le genou devant ces perſonnages auguſtes, dont le génie éclai-

ré par la bonté, cherchoit & concilioit les rapports étendus de la félicité publique (*a*). . . . .

. . . .

On ne peut s'empêcher de reconnoître que HENRI IV a été trop ſenſible aux foibleſſes de l'amour; mais ce qui peut ſervir à l'excuſer, c'eſt que, quoique amoureux, il ne fût point diſtrait des ſoins militaires & politiques de ſon Royaume. Ennemi de la turpitude, autant que de la lâcheté, ſa paſſion étoit violente & néanmoins aſſujettie au devoir. Il ne dégrada point en lui le héros ni l'homme: il n'aima point comme Marc-Antoine, qui dans ſa frénéſie perdit l'empire, & ſe rendit volontairement eſclave; comme Juſtinien, qui pour une femme de théâtre ſe montra coupable des plus honteux excès; il n'aima point comme le foible Charles VII, qui oublioit ſon trône & les Anglois pour Agnès Sorel; comme *Henri VIII*, qui briſoit chaque fois un lien ſacré, pour en former un autre qu'il rompoit encore, & qui, amant ſanguinaire, ſe ſouilla de forfaits atroces pour légitimer aux pieds des autels ſes inconſtances & fougueux deſirs. Il ne reſſembla point à d'autres rois qui ont foulé leur royaume pour fournir à des profuſions ſcandaleuſes, offertes publiquement à de viles maſ-

(*a*) La femme qui préſentoit un placet à l'Empereur Adrien, qui preſſé lui répondit qu'il n'en avoit pas le loiſir, & qui eût le courage de repartir: *ne ſoyez donc pas Empereur*, a dit un mot fait pour frapper l'oreille de tous les Rois à venir.

tresses. Son amour eût toujours un caractere héroïque : il aima Gabrielle d'Estrées, & dans sa passion il voulut la couronner ; mais bientôt il fit plus, il sçut maîtriser l'amour, écouter la voix d'un ami courageux & fidelle, & le respecter dans son courroux. Le plaisir n'arrachoit point le souverain à sa grandeur, & s'il reposoit dans les bras de la volupté, il se relevoit en Roi, dont l'ame peut être sensible, mais jamais foible. Il ne donna point les heures du travail aux plaisirs, & comme on ne peut gueres compter des momens précieux enlevés à sa gloire, sous ce point de vue l'historien peut l'absoudre. . . . .

. . . .

Ce grand homme vit toujours d'un œil indifférent la théologie scholastique, & ce n'est pas un petit éloge à lui donner, si l'on considere l'attention que ses successeurs, dans des jours plus éclairés (*a*), ont apportée à de vains argumens : il sçavoit que cette théologie a fait des maux sans nombre, a donné naissance aux plus monstrueuses, aux plus ridicules

---

(*a*) Que la raison est lente en ses progrès! à peine sortons-nous des dernieres ombres de la barbarie. Qu'on se rappelle qu'on a brûlé vif à Paris, le 14 Mars 1663, Simon Morin, pur enthousiaste, qu'il falloit guérir ou enfermer. Voilà ce siecle dit de lumieres! siecle de rhéteurs, siecle d'arrangeurs de phrases! un siecle où l'on a brûlé publiquement & sans aucune réclamation de la part des gens de lettres, un homme, parce qu'il se disoit Fils de Dieu, étoit un siecle fougueux, un siecle où tous les juges & les spectateurs étoient eux mêmes des fanatiques, non moins sots que barbares.

opinions, a excité & entretenu des disputes continuelles entre les membres d'une seule & même église, a troublé le repos des Etats, parce que les souverains n'ont pas méprisé ces inutiles questions.

. . . .

Il répondoit aux acclamations de ses sujets, par le regard tendre & affable qui inspire la confiance & rend amour pour amour. Qu'il étoit loin de présenter ce front dédaigneux *ou composé, qui* semble être insensible aux cris de joie, de même qu'à ceux du besoin. Il ignoroit cet art malheureux de traiter politiquement avec un peuple dont il se regardoit comme le pere. . . . .

. . . .

Il alloit exécuter les projets d'un cœur magnanime & vraiment paternel; il avoit jetté un regard sur la France, & il s'étoit dit à lui-même *que cette terre* fertile, ce peuple industrieux, cette nation souple & active, n'étoit pas faite pour enfermer un seul infortuné dans ses limites. Il s'étoit dit que la nature ayant tout fait pour elle, il ne restoit au gouvernement qu'à vouloir le bien & à ne point contrarier l'industrie nationale (*a*). Il s'étoit promis

(*a*) Quel doit être le résultat de toutes les opérations politiques, si vastes, si compliquées? Ce que disoit le bon Henri IV: *je veux que le moindre paysan de mon royaume mette une poule dans son pot le dimanche.* Voilà le point essentiel où doit aboutir tout ce qui se trâme dans le su-

nis (a)..... O Justice suprême, c'est au milieu de ces pensées augustes, c'est lorsqu'il veut le bonheur d'un peuple entier qui en est digne, c'est lorsqu'il a apperçu la possibilité de montrer au ciel une nation libre, tranquille & fortunée, c'est tandis qu'il s'applaudit d'avoir trouvé le systême de la bienfaisance universelle, que tout-à-coup ce bon Roi est percé de deux coups de poignard, & que ce visage qui sourioit toujours à son peuple, est tourné sanglant & défiguré vers la voûte du ciel. Horrible fanatisme! enfant des enfers! tu n'as point manqué ton coup; contemple à loisir cette grande victime! quel cœur tu as percé! tu ne le connoissois pas! Oui, dans ce monstre qui tient encore le couteau ensanglanté, au milieu des gémissemens, des imprécations du desespoir, des sanglots d'un peuple, qui veut déchirer le parricide, qui demande à grands cris son supplice, qui veut se repaître de ses tortures comme d'un soulagement à ses douleurs, la philosophie, hélas! les

---

perbe conseil des rois, sans quoi leurs descendans pourront fort bien finir par n'avoir pas eux-mêmes *une poule au pot*. Oui, il y a plus de grandeur, de majesté, de profondeur, d'élévation d'ame dans *cette poule au pot*, que dans tous ces traités captieux & dans toutes ces ordonnances militaires, qui envoient avec des canons & des trompettes des hommes & des chevaux tuer & fouler aux pieds des chevaux & des hommes.

(a) Il ne faut au François que lui laisser une libre carriere: son activité dompte tout. Il fait de grandes choses, même avec des entraves: que ne feroit-il pas s'il avoit à lui tout son essor?

yeux baignés de larmes, accuse l'esprit du siecle encore plus que l'exécuteur du crime, & ne nous montre plus dans ce pâle criminel qu'un foible mortel conduit, abusé par des prêtres. Cet événement n'eut point pris dans des tems éloignés, hors de nos climats; c'est sous nos yeux, dans la ville que nous habitons, ou, pour mieux dire, c'est un de nos freres que l'erreur a porté contre le sein d'un pere dont il ne soupçonnoit pas *la bonté*. *Ah!* du moins que le tableau de ce fanatique égaré détruisant, *sans le savoir*, la félicité nationale, immolant tout un Empire à de frivoles dogmes, épouvante la postérité en l'éclairant sur cette frénésie religieuse, honteuse maladie de certains siecles; & s'il se trouve encore parmi nous des hommes assez aveugles ou assez malheureux pour nourrir les restes impurs de ces tems de fanatisme & d'intolérance, qu'ils s'effraient sur eux-mêmes, qu'ils détestent leurs viles erreurs & qu'ils baissent du moins les yeux dès qu'on viendra à parler en leur présence de la mort de HENRI.

C'en est fait! la paix & le bonheur s'envolent avec son ame généreuse. Elle est bien placée, puisque Dieu est juste. HENRI l'avoit dit: *je consens à mourir, mais que deviendra ce pauvre peuple!* La prédiction s'accomplit. L'ange du malheur se précipite sur le sol témoin de ce forfait. Ce sera le coup le plus funeste que la France aura reçu depuis qu'elle existe. Elle aura perdu tout-à-la fois son héros & son bienfaiteur. Dès ce moment elle parut abandonnée à la colere d'un Dieu vengeur; le joug par

degré va peser sur elle, la servitude va couvrir sa surface riante, la monarchie sera renversée & les loix ne seront plus que pour un petit nombre. Ravaillac a tué le Monarque, mais l'assassin de la Nation va lui succéder. Je vois le cruel *Richelieu* qui s'avance. . . . .

. . . .

Si du fond de ces climats non civilisés, un de ces habitans que nous nommons sauvages, s'étoit vu tout-à-coup transporté dans ces malheureux tems, au milieu de cette capitale, où tant de citoyens ne connoissoient que la haine & s'égorgoient avec trahison au nom de Dieu; s'il avoit vu sur le trône un Roi donnant la mort à ses propres sujets & la donnant sans remords; s'il avoit vu les puérilités superstitieuses de son prédécesseur, & cette suite non interrompue de massacres ordonnés, consacrés, loués publiquement dans les chaires chrétiennes: s'il avoit vu ensuite l'homme digne d'effacer par un regne heureux ces traces sanglantes, gémir aux portes de la ville rebelle qu'il vouloit rendre heureuse, être forcé de combattre son peuple pour obtenir le droit de lui faire du bien; s'il avoit vu ce même héros qui avoit fait asseoir l'humanité sur son trône, périr assassiné: „ ah! (se seroit-il écrié) sont-ce donc là „ les fruits des sociétés ? Fuyons cette déplorable „ terre, où l'on ne prononce les noms de religion & „ des loix que pour les outrager. Le désert qui „ environne nos antres sauvages, n'a point vu de tel„ les horreurs; mes Dieux, que vous nommez bar-

» bares, n'ont jamais autoriſé de ſemblables cruau-
» tés : je préfere la loi de mon cœur, celle de mes
» ancêtres, à vos loix que vous ployez ſelon la fé-
» rocité de vos ſanguinaires penchans. Mais ce qui
» eſt plus horrible & plus abſurde encore à penſer,
» c'eſt que vous voulez juſtifier vos fureurs, c'eſt
» que vous raiſonnez méthodiquement vos barba-
» ries. Allez! je mépriſe & je fuis ces prétendues
» loix, inventions utiles aux fourbes, mais qui ſe
» tournent inceſſamment contre l'homme droit & juſ-
» te. . . . .
. . . .

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces auguſtes ſouterrains où l'on dépoſe avec pompe la dépouille mortelle de nos Rois. Un jeune Prince moiſſonné dans la fleur de ſon âge (a) alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, *dans cette cour ſilencieuſe* & triſte, les Rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois, m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau royal, les cendres des enfans de la terre ſont toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers;

(a) Le Duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

je sentois-là, plus qu'ailleurs, son vaste, universel & muet empire. Les trophées dominoient les tombes des monarques pulvérisés. Ah! combien l'ami des hommes s'effraye & gémit d'en rencontrer si peu dignes de la couronne qu'ils ont portée. En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les siecles; leurs noms mêmes étoient à moitié effacés par la main du tems. Que ce tems est un sage, un éloquent, un judicieux, un fidele historien! On passoit auprès de Louis XIV, & l'on disoit voilà Turenne. On s'arrêtoit aux pieds de Charles V, & de son Connétable. On distinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du HEROS DE LA FRANCE, on y arrêtoit ses pas, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux silence, s'approcher avec attendrissement, porter une bouche respectueuse sur le plomb qui renfermoit ces restes précieux; on eut dit que tous les yeux en contemplant d'un regard fixe cette tombe sacrée, attendoient un miracle du ciel en faveur de la terre. La mort du bon Roi sembloit nouvelle. On détestoit le parricide comme s'il respiroit encore; on s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité recente & générale; on parloit de ses vertus héroïques, de sa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre, au moment où il fut assassiné. Les soupirs des assistans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au silence du sentiment d'achever

la louange. Falloit-il que HENRI IV quittât la vie pour jouir d'un triomphe aussi doux! Ah! qu'un de ses successeurs ne craigne point d'être bon comme lui, qu'il le prenne pour modèle; il sera sans doute plus heureux; il achevera l'ouvrage qu'il avoit commencé, ouvrage interrompu pendant plus d'un siecle & demi. Mais quelle gloire, quels honneurs, quelles actions de grace attendent l'ouvrier de la félicité publique! Le Souverain qui aura la noble ambition d'être aimé comme HENRI, d'être simple comme lui, de se montrer, comme lui, terrible aux méchans, doux aux hommes justes, clément envers tous, verra son nom honoré, sa personne chérie, sa mémoire respectée sur la terre: utile encore quand il ne sera plus, le souvenir de sa bienfaisance ira enflammer quelqu'âme généreuse qui repose encore au dépôt des générations futures & qui voudra mériter aussi les Eloges que la Postérité n'oublie point d'offrir à la vertu (a).

(a) Dans ce dernier morceau je me suis rencontré avec Mr. de la Harpe, qui a eu la même idée à la fin de son *Eloge de* HENRI IV. Je n'ai pas cru devoir le supprimer, parce que j'ai la conscience que l'idée m'en appartient comme à lui. Plusieurs gens de lettres, dignes de foi, attesteront, s'il en étoit besoin, que je leur ai lu cette peroraison avant l'impression du Discours de M. de la Harpe. Au reste, venant le dernier, je lui en cede, comme je le dois, tout l'honneur, pour peu qu'il me le conteste.

FIN.

TABLE

DES

DISCOURS ET ELOGES

Contenus dans cet Ouvrage.

FIN DE LA TABLE.